BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION
ET DE RÉCRÉATION

P. J. STAHL

LE NOUVEAU
ROBINSON
SUISSE

COLLECTION HETZEL

LE NOUVEAU

ROBINSON

SUISSE



COLLECTION HETZEL

LE NOUVEAU

ROBINSON SUISSE

REVU ET COMPLÉTÉ

PAR P.-J. STAHL ET MULLER

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique, adopté pour les Bibliothèques scolaires et populaires, et choisi par la Ville de Paris pour être distribué en prix.

35ᵉ ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cⁱᵉ, 18, RUE JACOB, PARIS

AVERTISSEMENT

Notre Bibliothèque d'éducation et de récréation n'eût pas été complète si *le Robinson Suisse* n'en eût pas fait partie. Elle n'eût pas tenu ses promesses si notre édition ne s'était pas distinguée des précédentes par des soins tout spéciaux. Nous n'avons reculé ni devant les frais d'une traduction nouvelle entièrement faite sur le texte original, ni sur une révision considérable du texte, dont la nécessité est expliquée dans la préface qui va suivre. Nous espérons pouvoir successivement présenter à notre cher petit public non pas tous les livres qu'il aime, mais tous ceux qu'il a raison ou qu'il a le devoir d'aimer, et *le Robinson Suisse*, moins quelques taches que nous nous sommes efforcés de faire disparaître, méritait certes d'être un des premiers.

Nous voulons que, témoins et juges de nos efforts persévérants, les familles, en voyant un livre nouveau s'ajouter aux livres que nous publions, puissent en arriver à se dire: Celui-là doit mériter notre confiance.

LES ÉDITEURS.

LE ROBINSON SUISSE



QUELQUES MOTS DE PRÉFACE

SUR LES AMÉLIORATIONS SPÉCIALES APPORTÉES A CETTE ÉDITION

Le Robinson Suisse est du très petit nombre de livres à l'adresse de l'enfance qui jouissent chez nous d'une véritable popularité. Il n'est pas d'enfant qui ne l'ait lu, ou ne soit destiné à le lire. Il n'est pas d'homme par conséquent qui ne le connaisse et qui n'en ait gardé un très aimable souvenir. *Le Robinson Suisse* est donc un chef-d'œuvre? Non : pas du moins dans le sens qu'un lettré donnerait à ce mot. L'auteur est donc célèbre? Non : car encore que son œuvre ait sa place dans toutes les familles, son nom est presque inconnu. Nos meilleurs dictionnaires, celui de Bouillet et d'autres, sont muets en ce qui le concerne [1].

1. Jean Rudolph Wyss est né à Berne le 13 mars 1781. Il fit

Nous nous sommes pendant longtemps demandé à quoi pouvaient tenir cette grande popularité d'une œuvre et le peu de célébrité de son auteur. Il nous a fallu la relire, cette œuvre, à un âge où l'on a d'autres lectures à faire, à un âge où l'on a le courage de juger même ce que l'on a aimé, pour nous rendre compte de cette anomalie.

La pensée mère du ***Robinson Suisse*** est en soi-même excellente. Reprendre au profit de la jeunesse l'idée du ***Robinson Crusoé***, remplacer le solitaire abandonné à ses seules forces par une famille, par un père, par une mère et par quatre enfants, et faire vivre cette famille dans la situation intéressante du héros de Daniel de Foë, c'était confisquer, à l'usage du jeune âge, une idée de génie. C'était essayer un livre immortel, alors même qu'il ne pouvait pas être original.

L'auteur du ***Robinson Suisse*** n'a donc eu à tout prendre que le mérite d'avoir tiré du bien d'autrui une pensée de seconde main; mais cette pensée était

ses études à la haute école de Berne et les acheva dans les universités allemandes. Il fut nommé à vingt-cinq ans professeur de philosophie à l'Académie de Berne. Il occupa cette chaire jusqu'à la fin de sa vie, conjointement avec le poste de bibliothécaire en chef. Il a laissé sous ce titre : *Du souverain bien*, deux volumes de philosophie et de morale (Tubingue, 1811), trois volumes de légendes, récits populaires de la Suisse, et des idylles (Berne, 1815-1822), puis *le Robinson Suisse*, dont son père avait conçu le premier plan. Il mourut à Berne, le 31 mars 1830.

si naturellement heureuse et féconde, que, par le seul bonheur de son sujet, il est arrivé à un succès qu'un livre moins bien doué dans sa conception, eût-il été cent fois mieux exécuté d'ailleurs, n'aurait à coup sûr jamais réalisé.

C'est en constatant l'infériorité littéraire de l'exécution dans *le Robinson Suisse* que nous en sommes venu à nous expliquer la bizarrerie de ce double fait : « Un livre célèbre, un auteur qui ne l'est pas. »

Le jugement public qui a fait cette situation au livre et à l'auteur du *Robinson Suisse* a été juste envers l'un et l'autre.

Le livre méritait de vivre : — il a vécu. Il restera comme un classique de la récréation dans la sphère qui lui est propre. L'auteur ne méritait de vivre qu'à l'ombre de son livre, et il est demeuré obscur à côté de son œuvre. Rudolph Wyss ne compte pas dans les lettres à côté de Daniel de Foë, ce qui n'empêche pas *le Robinson Suisse* d'être, à bon droit, pour son petit public le rival heureux de *Robinson Crusoé.*

A cette situation à peu près unique faite à l'auteur du *Robinson Suisse* venait s'ajouter une autre particularité. En France, *le Robinson Suisse* n'a pas cessé depuis son apparition d'être publié et avec succès. Il a eu vingt éditions se faisant à l'envi concurrence. En Allemagne, sa fortune est médiocre. Pourquoi? *Le Robinson Suisse* est un livre allemand cependant, et très-allemand, et les Allemands ne sont pas de ceux qui répudient leurs gloires, qui diminuent leurs écri-

vains. Si ce n'était point une sorte de qualité, on pourrait bien au contraire les accuser d'aimer à surfaire ce qu'ils ont. Pourquoi donc *le Robinson Suisse* avait-il été mieux accueilli chez nous que chez lui?

Nous avons voulu avoir le cœur net de cette nouvelle singularité. M. Eugène Muller, écrivain distingué [1], a bien voulu consacrer de longues soirées a nous aider à nous en rendre compte. Il a fait, à notre prière, une traduction nouvelle, exacte, complète, du *Robinson Suisse* sur le texte original, et le secret du succès médiocre obtenu par ce livre en Allemagne et de son grand succès en France nous a dès lors été révélé.

Au lieu de trahir leur original, ses traducteurs français l'avaient servi. *Le Robinson Suisse*, il faut bien le dire, est écrit faiblement, longuement, lourdement même, dans sa langue. Ces défauts avaient en partie été dissimulés dans les traductions françaises, notamment dans celle de madame de Montolieu. Bref, ses traducteurs étaient évidemment pour quelque chose, sinon pour beaucoup, dans son succès en France. Sentant bien qu'ils n'étaient pas là devant un de ces chefs-d'œuvre qu'il faut respecter jusque dans ses imperfections, chacun des traducteurs avait soit ajouté, soit retranché au texte primitif, et nous oserons dire que, le texte original sous les yeux, les

1. Auteur de *la Mionette*, de *Madame Claude* et des *Récits enfantins*.

plus absolus en matière de fidélité littéraire seraient mal venus à prétendre qu'ils avaient eu tort. Loin de souffrir de ces procédés comme en eût souffert une œuvre supérieure, *le Robinson Suisse* y avait presque toujours gagné.

Notre avis, conforme à celui de beaucoup de parents, est qu'ils avaient plutôt été trop timorés encore.

Bon nombre de pères et de mères, en effet, de ceux qui ne négligent pas de relire un livre avant de le mettre entre les mains de leurs enfants, s'étonnaient et s'inquiétaient, non sans motif, de l'engouement, de la fièvre de plaisirs que donnait à leurs fils et à leurs filles la lecture du *Robinson Suisse.*

Ces dialogues écrasants, cette morale si souvent maladroite, presque toujours fatigante, fausse en plus d'un point important, cette raison souvent douteuse et obscure, ces interminables sermons d'histoire naturelle, si peu en rapport avec les découvertes modernes, débités avec tant de complaisance et si peu de relief par l'auteur aux enfants de son Robinson, comment cela pouvait-il plaire à ce point à leurs enfants, à eux, d'ordinaire si rétifs aux longueurs?

De l'aveu de beaucoup de petits lecteurs du *Robinson Suisse* interrogés par nous sur ce point, rien de plus facile à expliquer que ce prétendu phénomène. Ces passages défectueux et fastidieux, aucun ne les avait lus ; or, ce qu'ils passent dans un livre n'ennuie jamais les enfants. Mais les incidents, mais les courses sur mer et sur terre, à pied, à âne ou en

chariot, à dos de buffle et à dos d'autruche, mais les découvertes étonnantes arrivant toujours si à propos, mais les chasses et les pêches miraculeuses, mais les bons repas aussi variés qu'inattendus, voilà ce qui les captivait, voilà ce qui les transportait, et par là s'expliquait et se justifiait leur passion pour *le Robinson Suisse*, car là était le mérite réel de leur livre préféré, mérite dont on aurait tort de faire fi, puisqu'il a suffi à le faire vivre avec honneur.

Et toutefois, un point encore me tourmentait; et le plus grave de tous, sans contredit. Tout cela m'avait, à moi aussi, même à cette seconde lecture, paru fait pour plaire; mais si cette vie de travaux et d'aventures m'avait intéressé, ni les grands ni les petits héros de cette épopée, enfantine et juvénile à la fois, ne m'avaient, je dois le dire, ou touché, ou séduit tout à fait. La curiosité était satisfaite, le cœur ne l'était pas. La faute en était-elle à moi ou à l'auteur? Étais-je au-dessus, ou au-dessous du sujet? Pour avoir trop longtemps vécu, avais-je perdu le sens de ce qui charme la jeunesse? Étais-je trop exigeant? ce n'était point à moi de résoudre une question où j'aurais été juge et partie. J'en remis honnêtement la solution à deux ou trois arbitres choisis expressément parmi les lecteurs les plus enthousiastes du *Robinson Suisse*, des arbitres de dix ou douze ans, s'il vous plaît! C'était, je crois, le bel âge pour statuer avec compétence en si grave matière.

« Dans ce livre que vous aimez tant, leur dis-je, sans

parler des longueurs que vous passez si lestement, n'y a-t-il rien qui vous ait choqués? Êtes-vous contents de tout absolument, de tout ce que vous n'avez pas sauté, bien entendu? Le père, la mère, les enfants, vous satisfont-ils sur tous les points? Les parents sont-ils parfaits? Et les quatre garçons, sont-ils de bons garçons, comme vous voudriez en avoir pour frères, par exemple? »

Mes petits critiques commencèrent par se gratter un peu l'oreille et par se la faire tirer même un peu, à la façon des oracles d'autrefois, pour me répondre; mais leur embarras cessa bientôt.

« Il ne faut pas dire de mal des parents, me dit le plus hardi, dans sa petite diplomatie enfantine, le père et la mère ne pensent qu'à leurs enfants, et c'est très-bien; mais les garçons ne sont pas toujours bons. D'abord il ne s'aiment pas entre eux comme des frères devraient le faire; ils sont jaloux de tout, ils ne veulent rien se donner, ils se moquent toujours les uns des autres; cela n'est pas bien, et cela empêche de les aimer tout à fait. On peut être souvent fâché contre eux..., et puis... et puis... »

Et comme l'orateur paraissait s'embrouiller, un autre venant à son secours prit la parole:

« Et puis ils n'ont pas l'air d'aimer assez leur papa, et leur maman non plus.

— Et enfin, dit le troisième, je trouve qu'ils sont quelquefois bien méchants sans même s'en douter. Ils aiment trop tuer. Chasser, c'est bien, puisque

c'est pour leur dîner et leur souper ; mais quand ils ont des provisions, assez et même trop, ils tuent encore, et ont l'air de trouver du plaisir à faire des massacres qui ne leur sont pas ordonnés par la nécessité de vivre et de se défendre. Si un méchant lisait ces endroits-là, cela ne le rendrait pas bon, bien sûr. J'ai été en colère contre eux plus d'une fois, à cause de ça, et leur papa, qui les laissait faire presque toujours, n'avait peut-être pas plus raison. Il y a une affaire de singes surtout...

— Qui est horrible, » s'écrièrent-ils tous les trois...

Chacun alors me signala les passages à l'appui de son dire, et je ne fus pas peu flatté de voir que j'étais presque toujours d'accord avec mon petit aréopage.

Ainsi, de la part du père : une morale dont la sagacité de mes petits critiques n'approuvait pas toutes les déductions ; de la part des enfants : une sorte de cruauté qui désintéressait d'eux, leur peu de tendresse pour leurs parents et spécialement pour leur mère sans cesse occupée d'eux cependant, et enfin la froideur de leur affection fraternelle : telles étaient les taches principales qui même à leurs yeux déparaient leur soleil, et qu'ils regrettaient de voir dans leur livre de prédilection.

Faire disparaître ces taches, était-il possible ? Oui, au moins en partie. Devait-ce être un sacrilége comme s'il se fût agi d'une œuvre de génie ? Je ne l'ai pas pensé, et si d'autres le pensent, c'est qu'ils y auront

regardé de moins près que moi-même, c'est qu'ils n'auront pas éprouvé combien un livre aimé peut influer, soit en bien, soit en mal, sur l'enfance crédule ou tout au moins confiante; combien il importe en un mot qu'une note qui n'est pas juste ne fausse jamais les petites oreilles des enfants.

Ces réflexions faites, je me suis mis à l'œuvre; œuvre ingrate par un côté, car elle n'est point littéraire, œuvre que je ne regretterai pas d'avoir menée à fin, cependant, si quelques mères attentives, comparant cette édition nouvelle du *Robinson Suisse* à celles qui l'ont précédée, veulent bien, au fond du cœur, savoir gré à un père du soin minutieux qu'il a pris de la rendre plus digne de leurs enfants et du sien.

Je conclus : l'île du *Robinson Suisse* est et restera une île fortunée, une île utopique où, le travail de chacun aidant, tout se trouve, comme par miracle, de ce qui est nécessaire et agréable au bien-être de ses colons et à la joie de ses petits lecteurs. Mais il se rencontrait dans le récit des événements qui en faisaient un lieu impossible, des erreurs en fait de science, des erreurs en fait de morale, des erreurs en matière de goût, et j'ose espérer que l'on ne me reprochera pas d'avoir tenté, en lui laissant ses qualités, de diminuer le nombre de ses défauts.

Le Robinson Suisse est un livre du domaine public; les curieux du texte original pourront toujours y recourir.

J'ose espérer enfin que le cher petit à qui j'avais

1.

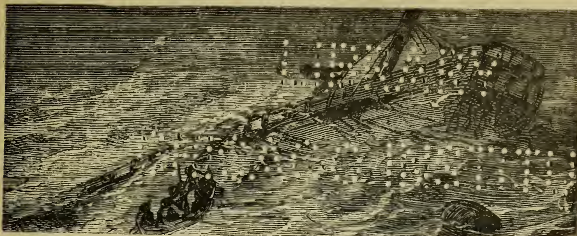
promis de faire un jour une belle édition du livre favori de son enfance me saura gré, quand il sera grand tout à fait, d'avoir, pour tenir ma promesse, passé bien des nuits blanches pendant que tout à côté de moi il dormait d'un sommeil à faire envie même à son père.

Je terminerai par un dernier aveu. Comme je n'étais pas tout à fait sûr de ma parfaite compétence en fait d'histoire naturelle, j'ai prié mon cher et bon ami M. Jean Macé de vouloir bien sur ce point revoir et redresser mon travail. Les mères me sauront gré, je n'en doute pas, d'avoir donné ainsi à ma besogne l'excellente garantie de l'auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain.*

G.-J. Stahl.



LE ROBINSON SUISSE



I

NAUFRAGE ET PRÉPARATIFS DE SAUVETAGE

La tempête durait depuis six jours et, loin de s'apaiser, sa fureur redoublait. Emportés hors de notre route au sud-ouest, il nous était impossible de reconnaître les parages où nous nous trouvions. Le navire avait perdu ses mâts et faisait eau de tous les côtés. Chacun, recommandant son âme à Dieu, implorait de sa bonté un moyen d'échapper à la mort.

« Enfants, dis-je à mes quatre fils qui se pressaien en pleurant autour de leur mère, Dieu peut encore nous sauver si telle est sa volonté; mais s'il en a décidé autrement, soumettons-nous. Nous ne quitterons du moins cette terre que pour être réunis dans un monde meilleur. »

Ma femme essuya ses larmes, et, à mon exemple, s'efforça de paraître calme pour inspirer aux enfants le courage et la résignation.

Nous nous mîmes à genoux, et nous priâmes avec ferveur.

Tout à coup, à travers le fracas du vent et des eaux, j'entendis avec ravissement ce cri de salut des naufragés : « Terre ! terre ! » Mais au même instant nous ressentîmes une horrible secousse qui fut suivie d'un long et

effroyable craquement. Dès lors, à l'immobilité que garda le navire, au bruit sourd que faisait la mer en s'y engouffrant, je compris que nous venions d'échouer sur des rochers à fleur d'eau, et que le vaisseau était entr'ouvert.

« Nous sommes perdus, les chaloupes à la mer! » cria une voix que je reconnus pour celle du capitaine.

« Perdus! » répétèrent les enfants, qui jetèrent sur moi un regard plein d'angoisse.

« Rassurez-vous, leur dis-je, ne désespérez pas encore. Dieu vient en aide aux courageux. Je vais savoir ce qui peut être tenté pour notre salut. »

Je quittai la cabine et montai sur le pont. Frappé, aveuglé, renversé même par les lames, je demeurai tout d'abord pendant quelques instants sans pouvoir rien distinguer. Lorsque enfin j'eus gagné la partie haute, je vis à la mer les chaloupes déjà surchargées de monde, qui s'efforçaient de prendre le large. Un matelot venait de couper la dernière amarre! On nous avait oubliés...

J'appelai, je criai ; mais ma voix se perdit dans le tumulte de la tourmente et je constatai avec un profond effroi que nous étions abandonnés sur le vaisseau naufragé.

Toutefois — et ce fut pour moi une sorte de consolation dans cette terrible extrémité — je reconnus que le navire était échoué de façon que la poupe, où se trouvait notre cabine, ne pouvait être atteinte par les vagues. En même temps, et malgré la pluie épaisse qui tombait, je pus apercevoir à quelque distance, au sud, un rivage qui, malgré son aspect nu et désolé, devint dès lors le but de mes dernières espérances.

Je retournai vers les miens, et, affectant une tranquillité que j'étais loin d'avoir :

« Prenez courage, leur dis-je, tout n'est pas fini pour nous; une partie du navire est, grâce à Dieu, maintenue et comme fixée au-dessus de l'eau. Demain, le vent et la mer se calmeront et nous pourrons gagner la côte. »

Les enfants, avec la confiance de leur âge, acceptèrent comme une certitude cette supposition hasardeuse.

A un signe d'intelligence que me fit ma femme, je compris bien qu'elle pénétrait la vérité; mais je vis aussi que sa foi en Dieu n'était pas diminuée.

« Nous allons avoir, dit-elle, une pénible nuit à passer. Prenons quelque nourriture ; l'aliment du corps fortifie l'âme. »

Le soir approchait en effet, et la tempête, toujours d'une extrême violence, battait le navire avec furie. A chaque instant je tremblais qu'elle ne le brisât entièrement.

La mère ayant fait à la hâte les préparatifs d'un simple repas, les enfants mangèrent de bon appétit; puis ils se couchèrent et s'endormirent. Fritz, l'aîné, qui, mieux que ses frères, se rendait compte de notre situation, voulut veiller avec nous.

« Père, me dit-il, j'ai réfléchi au moyen d'atteindre le rivage. Si nous avions du liége ou des vessies pour fabriquer des corsets natatoires à ma mère et à mes frères, toi et moi nous nagerions bien sans aide...

— Ton idée est bonne, mon cher enfant, lui répondis-je. En prévision de tout événement, tâchons d'en préparer le plus tôt possible l'exécution. »

Ayant donc rassemblé un certain nombre de petits barils vides et de ces bouteilles de fer-blanc dans lesquelles on a coutume, sur mer, de mettre les rations d'eau douce, aidé de Fritz je les accouplai avec des mouchoirs et j'en attachai deux sous les bras de chacun des enfants et de ma chère et vaillante femme. Fritz et moi nous remplîmes ensuite nos poches et les leurs de couteaux, de cordes, de briquets et autres objets qui devaient nous être de première nécessité pour le cas où, le vaisseau venant à être brisé, nous aurions le bonheur de gagner la terre.

Ces précautions prises, Fritz, rassuré, et d'ailleurs très-fatigué, se coucha auprès de ses frères et ne tarda pas à s'endormir. Mais ma femme et moi nous continuâmes à veiller.

Cette nuit terrible se passa pour nous en prières Vers

le matin, cependant, je crus reconnaître que la tempête diminuait. Aux premières lueurs du jour, je montai sur le pont. Le vent était à peu près tombé, la mer se calmait, et une belle aurore teignait de rose l'horizon éclairci.

Ranimé par cette vue, j'appelai ma femme et mes fils qui accoururent. Les enfants furent consternés de voir que nous étions seuls sur le navire :

« Où sont les matelots? dirent-ils. Pourquoi, s'ils sont partis, ne nous ont-ils pas emmenés avec eux? Qu'allons-nous devenir?

— Mes enfants, leur répondis-je, nos compagnons de voyage ont perdu la tête. Ils se sont jetés dans les chaloupes sans penser à nous, et il est à craindre qu'ils n'aient péri victimes de leur précipitation. A l'heure qu'il est, ils sont peut-être plus à plaindre que nous. Voyez : le ciel est pur, la terre n'est pas loin, notre abandon est peut-être un bonheur. Espérons en Dieu qui ne nous a point abandonnés, lui, et avisons à ce qui doit être entrepris pour assurer notre salut commun. »

Fritz, entreprenant et aventureux, persistait dans son idée de nous mettre à la nage pour gagner la terre.

Ernest, mon second fils, âgé de douze ans environ, intelligent, mais timide et indolent, s'effraya à l'idée d'une traversée de ce genre, et proposa la construction d'un radeau.

Je lui fis observer qu'une telle embarcation, outre qu'il faudrait beaucoup de temps pour la construire, était fort difficile à diriger. Ces deux considérations lui firent abandonner presque aussitôt son avis.

« Quoi qu'il en soit, dis-je à mes enfants, explorons le navire, et tout en réfléchissant aux moyens de gagner le rivage, rassemblons sur le pont tous les objets qui pourraient nous être utiles à terre. »

Chacun s'en alla de son côté à la découverte. Je me rendis tout d'abord à l'endroit où se gardent les vivres, pour m'assurer des premières ressources de l'existence. Fritz visita le magasin des armes et des munitions, d'où il rapporta des fusils, des pistolets, de la poudre, des

balles, de la grenaille. Ernest fouilla la cabine du charpentier, et revint chargé d'outils et de clous. Le petit François, mon plus jeune enfant, âgé de six ans, qui avait voulu, lui aussi, faire preuve d'activité, nous montra une boîte pleine d'hameçons. Fritz et Ernest le plaisantèrent, mais je crus ne pas devoir mépriser cette trouvaille, car nous pouvions être réduits à vivre de notre pêche. Quant à Jacques, — mon troisième fils, un espiègle de dix ans, — il reparut avec deux dogues énormes qu'il avait trouvés enfermés dans la chambre du capitaine, et qui, rendus dociles par la faim, se laissaient conduire chacun par une oreille.

Ma femme m'apprit qu'elle avait trouvé une vache, un âne, deux chèvres, une laie pleine, auxquels elle avait donné à manger et à boire bien juste à temps pour les conserver, car ces pauvres bêtes manquaient de nourriture depuis près de deux jours.

Chacun me parut donc avoir fait d'utiles découvertes, à l'exception de Jacques.

« Tu nous as amenés là, lui dis-je, deux terribles mangeurs qui coûteront beaucoup, sans servir à rien.

— J'avais pensé, cher père, me répondit-il, qu'ils nous aideraient à chasser quand nous serons à terre.

— Tu as raison, mais nous ne sommes point encore à terre! As-tu pensé au moyen d'y arriver, cher petit?

— Eh! fit-il, ne pourrions-nous naviguer dans des cuves, comme je faisais autrefois sur l'étang de mon parrain?

— Bonne idée! m'écriai-je. Vite à l'œuvre! »

Je me dirigeai aussitôt, suivi des enfants, vers la cale, où flottaient plusieurs grandes tonnes vides. J'en tirai quatre sur le plancher de l'entre-pont, qui se trouvait à peu près au niveau de l'eau. Ces tonnes étaient en bois fort, et cerclées de fer : je les jugeai très-propres à l'exécution de notre projet. Aidé de Fritz, je commençai par les scier en deux parties égales.

Quand nous eûmes obtenu ainsi huit cuves, que je regardais avec plaisir rangées les unes à la suite des

autres, je cherchai une planche flexible qui fût assez longue pour les relier toutes, et pour former, en outre, en se relevant des deux bouts, une espèce de quille. Nous clouâmes solidement les cuves sur cette planche, et chacune d'elles fut attachée aux autres par des chevilles. L'ensemble fut en outre relié sur les côtés par deux planches qui se rejoignaient en pointe.

Tout cela étant bien assujetti, nous nous vîmes en possession d'une embarcation qui — par une mer calme du moins — pouvait, à mon avis, offrir une certaine sécurité.

Il s'agissait de la mettre à l'eau; mais elle était si lourde qu'en réunissant tous nos efforts nous ne pûmes parvenir à la remuer.

Je demandai un cric. Fritz, qui se rappela en avoir vu un, alla le chercher.

A l'aide de cet instrument, je parvins à soulever la pesante construction sous laquelle Fritz plaça des rouleaux; et il nous fut alors facile de la mettre en mouvement.

Les enfants s'ébahirent en voyant la puissance du cric. Je leur promis de le démontrer devant eux au premier instant de loisir — s'il nous était réservé d'en avoir encore — pour leur en expliquer le mécanisme.

Quelques instants après, notre bateau glissait du plancher de l'entre-pont à la mer, sur laquelle il s'élança avec une telle rapidité qu'il nous serait échappé, si je n'eusse pris soin de le lier solidement par un câble à une solive du vaisseau. Les enfants poussèrent des cris de joie en le voyant flotter; je n'étais pas aussi satisfait qu'eux. Il gardait sur l'eau une position inclinée. J'eus alors un instant de découragement; mais je ne tardai pas à reconnaître que je pourrais remédier à cet inconvénient par du lest.

Saisissant donc tous les objets pesants qui se trouvèrent sous ma main, je les jetai dans les cuves, et, peu à peu, je vis le bateau reprendre son équilibre, à ce point que les enfants voulurent y sauter à qui mieux mieux. Je

les en empêchai, craignant que, par des mouvements trop brusques, ils ne fissent chavirer l'embarcation.

Il nous manquait encore des rames. Ernest en trouva quatre qui avaient été oubliées sous une toile à voile.

Me rappelant que les sauvages emploient, pour assurer l'aplomb de leurs pirogues, des espèces de balanciers, je résolus d'en adapter de semblables à notre bâtiment.

Je pris deux morceaux de vergue assez longs, que je fixai par une cheville de manière qu'ils pussent tourner, aux extrémités du bateau. A chaque bout de ces perches j'attachai une petite barrique vide, destinée à appuyer sur l'eau à droite et à gauche; l'embarcation, ainsi soutenue, devait forcément garder l'équilibre. Nous fabriquâmes ensuite des rames.

Quand ces divers travaux furent achevés, il était trop tard pour que nous pussions penser à nous mettre en mer le même iour. Il fallut donc nous résigner à passer une nouvelle nuit sur le navire échoué. Cette détermination prise, ma femme nous réconforta matériellement par un bon repas; car à peine avions-nous songé pendant la journée à prendre, de temps en temps, un morceau de pain et un peu de vin.

Plus rassuré que la veille, je ne me couchai pas cependant sans avoir muni les enfants de leurs appareils natatoires. Je conseillai aussi à ma femme de revêtir un costume d'homme qui, à tout événement, serait moins embarrassant que le sien. De prime abord il lui répugna de se déguiser ainsi, mais bientôt elle se rendit à mes raisons. S'étant éloignée, elle reparut au bout de quelques instants dans un joli costume d'aspirant qu'elle avait trouvé dans une des cabanes du navire, et qui lui allait fort bien.

Le sommeil ne tarda pas à s'emparer de nous, car la journée avait été laborieuse.

La nuit se passa sans incident fâcheux.

II

L'ABORDAGE ET LA PREMIÈRE JOURNÉE A TERRE

Au point du jour nous étions tous réveillés; ainsi que le chagrin, l'espérance dort peu.

Sitôt après que nous eûmes fait en commun la prière du matin, je dis à mes enfants :

« Nous allons maintenant, avec l'aide de Dieu, tenter notre délivrance. Donnez au bétail des provisions pour plusieurs jours ; car nous pourrons revenir le chercher, si, comme je l'espère, notre sauvetage réussit. Recueillez ensuite tout ce qui vous semblera pouvoir nous être de première utilité après le débarquement, et bon courage ! »

Je compris tout d'abord dans le chargement un baril de poudre, des fusils, plusieurs paires de pistolets, des balles, ainsi que du plomb et des moules pour en fabriquer. Chacun de nous fut muni d'une bonne gibecière bien garnie d'aliments. Je pris une caisse pleine de tablettes de bouillon, une autre de biscuit, puis une marmite, des couteaux, des haches, des scies, des tenailles, des clous, des vrilles, des lignes à pêcher... Je pris aussi de la toile à voile destinée à nous faire une tente.

Nous avions amassé tant de choses, que nous fûmes obligés d'en laisser beaucoup, quoique j'eusse échangé contre des objets utiles le lest que j'avais primitivement jeté dans les cuves.

Au moment de nous embarquer, les coqs, par leurs cris prolongés, semblaient nous dire tristement adieu. Ma femme pensa que nous ferions bien de les prendre avec nous, ainsi que les poules, les canards, les oies, les pigeons.

Elle plaça donc deux coqs et douze poules dans une des cuves, que je fermai d'une sorte de grillage fabriqué avec des bouts de bois entre-croisés. Quant aux oies, aux canards et aux pigeons, je leur donnai la

liberté, m'en fiant à leur instinct de gagner la terre, les uns au vol, les autres à la nage.

Les enfants étaient embarqués déjà dans l'ordre que j'avais assigné, lorsque ma femme revint de l'intérieur du navire portant sous le bras un sac assez volumineux qu'elle jeta dans la cuve occupée par le petit François. Je ne fis nulle attention à ce sac, pensant que la prévoyante mère ne l'avait pris que pour en faire un siége commode à l'enfant.

Aussitôt que je vis tout le monde installé, je coupai le câble qui retenait le bateau, et nous nous mîmes à ramer du côté de la terre.

Dans la première cuve était ma femme, dans la seconde le petit François. Fritz occupait la troisième. Les deux du milieu contenaient la poudre, les armes, la toile à voile, les outils, les vivres et la volaille. Jacques était dans la sixième; Ernest dans la septième, et j'avais pris pour moi la dernière, d'où, le gouvernail en main, je dirigeais notre navigation. Chacun de nous avait à côté de soi une de nos ceintures de bouteilles et de barils, qui devait servir en cas d'accident.

Les chiens étant trop gros pour que j'eusse jugé prudent de les embarquer avec nous, nous les avions laissés sur le vaisseau. Quand ils virent que nous prenions le large, ils commencèrent à gémir; mais soudain ils se décidèrent à se jeter à l'eau, et ils nous eurent bientôt rejoints. Craignant que la traversée ne fût trop longue pour leurs forces, je les soulageai en leur faisant poser, de temps en temps, les pattes de devant sur les perches du balancier ou sur les barils. Ces bons animaux comprirent bientôt cette manœuvre et purent ainsi nous suivre sans trop de fatigue.

La mer moutonnait doucement, le ciel était pur, le soleil radieux. Nous ramions avec accord; la marée montante nous favorisait. Autour de nous flottaient des caisses, des tonnes, des balles, épaves du vaisseau naufragé. Fritz et moi nous pûmes saisir avec des crocs et lier au bateau quelques-unes des tonnes que nous traînâmes à la re-

morque. Ma femme, la main appuyée sur la tête de son plus jeune enfant, les yeux levés au ciel, priait silencieusement.

La traversée s'accomplissait heureusement, mais plus nous approchions de la côte, plus elle nous semblait triste et sauvage. Une ligne de rochers gris et nus s'offrait seule à notre vue.

A un certain moment cependant, Fritz, qui avait une vue perçante, prétendit découvrir des arbres parmi lesquels se trouvaient, assurait-il, des palmiers. Ernest, naturellement friand, se réjouit à l'idée de manger des noix de coco qui, selon ce qu'il avait lu, sont bien meilleures que les noix d'Europe.

« Quel bonheur! » s'écria le petit François.

Ce mot bonheur, si peu de circonstance, fit tressaillir ma femme. Comprenant sa pensée, je lui serrai doucement la main. « L'enfant a peut-être raison, lui dis-je à demi-voix; on ne saurait jamais faire son bonheur trop petit. Tout est relatif ici bas. »

Une discussion s'était engagée entre les enfants sur la nature des arbres que Fritz s'efforçait de leur faire voir. Comme je regrettais de n'avoir pas emporté le télescope du capitaine, Jacques tira joyeusement de sa poche une petite lunette qu'il avait trouvée dans la chambre du contre-maître. Je pus alors observer le rivage. Oubliant la question en litige, je cherchais des yeux le point où nous devrions aborder.

J'avisai une anse vers laquelle les oies et les canards, qui s'étaient bien vite mis de la partie, se dirigeaient comme pour nous servir d'avant-garde.

« Et les cocos, me dit le petit François, les vois-tu, papa?

— Oui, lui dis-je en souriant, Fritz a de bons yeux, il ne s'est pas trompé. Je distingue, dans le lointain, des arbres qui m'ont bien l'air d'être des cocotiers.

— Je suis bien content! » dit le petit François en frappant, dans sa joie, ses deux petites mains l'une contre l'autre. Ma femme se pencha vers lui pour l'embrasser

et nous cacha une larme. Quand elle releva la tête, elle ne nous montra plus que son sourire. Le bonheur du petit François avait remonté jusqu'à elle.

Nous fîmes force de rames, et nous abordâmes près de l'embouchure d'un ruisseau, à un endroit où l'eau n'avait guère plus de profondeur qu'il n'en fallait pour tenir nos cuves à flot, et où le rivage était fort bas.

Les enfants sautèrent lestement à terre, à l'exception de François, qui, malgré son impatience, était trop jeune pour sortir seul de sa cuve, et à qui sa mère prêta secours.

Les chiens, qui nous avaient devancés, nous firent fête par des aboiements et des bonds joyeux. Les canards et les oies, installés déjà sur les rives du ruisseau, nous saluèrent aussi de leurs voix nasillardes, auxquelles se mêlaient les cris rauques de quelques pingouins qui se tenaient immobiles sur les rochers, et de plusieurs flamants qui s'envolaient effrayés.

Le petit François, tout à ce spectacle, ne pensait plus aux cocotiers.

Notre premier soin, dès que nous eûmes touché la terre, fut de nous jeter à genoux pour remercier Dieu qui nous avait si miséricordieusement délivrés, et pour lui demander de nous continuer sa protection. Je serrai ma femme et mes pauvres petits dans mes bras. Les yeux humides de ma femme rencontrèrent les miens.

« Dieu est bon, me dit-elle, avec un sourire angélique; vois, il nous a laissés l'un à l'autre et nos enfants sont tous là... »

Il fallut procéder ensuite au déchargement du bateau. Tout se trouva bientôt transporté sur le rivage. Quoique ce butin fût peu considérable, combien nous nous estimâmes riches de le posséder!

Je choisis un emplacement convenable pour y dresser la tente qui devait nous abriter. Je plantai dans le sol une des perches qui servaient de balancier à notre bateau; au haut de cette perche, je liai la seconde qui reposait par l'autre bout dans une fente du rocher. Puis je jetai par-

dessus la toile à voile, que je tendis avec des piquets, en ayant soin d'en charger les bords à l'intérieur avec nos caisses à provisions et autres objets pesants. Fritz attacha des crochets à l'ouverture pour pouvoir nous enfermer pendant la nuit.

Je commandai aux enfants d'amasser tout ce qu'ils pourraient trouver d'herbes sèches et de mousse pour nous faire des lits.

Pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, je dressai, avec quelques pierres, à peu de distance de la tente, une sorte de foyer où j'apportai plusieurs brassées de bois mort ramassé sur les rives du ruisseau, et j'eus bientôt allumé un grand feu qui pétilla gaiement.

Ma femme posa sur les pierres du foyer la marmite pleine d'eau dans laquelle je jetai cinq ou six tablettes de bouillon.

« Que veux-tu donc coller, papa? » me demanda le petit François, qui prenait les tablettes de bouillon pour de la colle forte.

Sa mère lui répondit, en souriant de sa naïve question, que j'agissais ainsi pour préparer la soupe.

« Une soupe à la colle? dit-il en faisant une grimace d'inquiétude.

— Eh non, dit la mère, une bonne soupe grasse, cher petit, une soupe à la viande...

— A la viande! s'écria François en ouvrant de grands yeux; tu vas donc aller chez le boucher, maman? »

Sa mère se mit à rire et lui fit comprendre que ce qu'il avait pris pour des morceaux de colle forte était du suc de viande réduit à cet état par une cuisson prolongée.

« On emploie ce moyen, lui dit-elle, pour suppléer aux provisions de viande fraîche, qui se corrompraient dans les longs voyages sur mer. »

Fritz, qui avait chargé son fusil, s'éloigna en remontant le ruisseau. Ernest s'en alla du côté opposé, le long de la mer. Jacques se mit en devoir de fouiller les rochers du rivage dans l'espoir de trouver des moules.

J'étais occupé à retirer de l'eau les tonnes que nous avions remorquées, lorsque j'entendis Jacques pousser de grands cris. Armé d'une hache, je courus du côté d'où venait sa voix; j'aperçus l'enfant dans l'eau jusqu'aux genoux :

« Papa, papa, criait-il avec un accent où le triomphe et la terreur se mêlaient, viens vite, j'ai pris une grosse bête.

— Eh bien! apporte-là?

— Je ne peux pas, papa, c'est elle qui me tient. »

J'avais bien quelque envie de rire en voyant ce vainqueur prisonnier de son captif, mais il n'était que temps d'aller à son secours. Un gros homard le tenait par la jambe, et le pauvre Jacques essayait vainement d'échapper aux pinces de l'animal. J'entrai dans la mer; le homard lâcha prise et voulut s'enfuir, mais je parvins à le saisir par le milieu du corps, et je l'apportai sur le rivage. Mon étourdi, tout fier de pouvoir montrer cette belle capture à sa mère, saisit précipitamment la bête à deux mains; mais à peine la tenait-il, qu'elle lui appliqua sur le visage un coup de queue si violent qu'il la laissa retomber et se mit à pleurer. Je ne pus m'empêcher, cette fois, tout en le consolant, de rire de sa déconvenue. Je lui montrai que rien n'était plus simple que de réduire son prisonnier en le prenant par le milieu du corps. Dès qu'il fut rassuré, il reprit sa course pour faire admirer sa capture à sa mère.

« Maman! François! Ernest! Fritz! Où est Fritz? » criait-il en arrivant près de la tente. « Voyez, venez voir! une écrevisse de mer! une écrevisse de mer! »

Ernest, après avoir gravement examiné l'animal, conseilla de le mettre dans la marmite bouillante, ce qui, selon lui, nous donnerait une soupe succulente. Ma femme ne crut pas devoir se fier beaucoup à l'excellence de cette recette, et décida que l'on ferait cuire le homard séparément.

Ernest nous apprit alors qu'il avait, de son côté, fait une découverte.

« J'ai vu, dit-il, des coquillages dans l'eau ; mais il aurait fallu me mouiller pour les prendre.

— Je les ai vus aussi, repartit Jacques avec un air dédaigneux, mais qu'est-ce que cela? De mauvaises moules. Je n'en voudrais pas manger. Parlez-moi de mon homard !

— Qui sait? dit encore Ernest. Ce sont peut-être des huîtres. Je l'affirmerais même, à en juger par la manière dont ces coquillages sont attachés au rocher, et par la profondeur à laquelle ils se trouvent.

— Eh bien, monsieur le douillet, dis-je à mon tour, si tu penses que ce soient des huîtres, pourquoi ne nous en as-tu pas apporté? Tu as eu peur de te mouiller, dis-tu ; songe que dans la situation où nous nous trouvons, nous devons tous faire preuve d'abnégation et d'énergie.

— J'ai vu aussi là-bas, reprit Ernest, du sel dans le creux des rochers. Je m'explique ce fait en supposant que le soleil a desséché l'eau de la mer...

— Eh! m'écriai-je, éternel discoureur! si tu as vu du sel, tu devrais en avoir ramassé un plein sac. Va donc réparer cette négligence au plus tôt, pour que nous ne mangions pas une soupe insipide. »

Ernest partit et revint bientôt. Le sel qu'il rapporta était tellement mélangé de sable et de terre, que je fus sur le point de le jeter. Ma femme m'en empêcha : elle le fit fondre dans de l'eau, qu'elle passa ensuite à travers un linge; et nous nous servîmes de cette eau pour saler la soupe.

Je grondai cependant Ernest d'avoir pris si peu de soin.

La soupe était prête, mais Fritz nous manquait, et d'ailleurs, en face de la marmite bouillante, nous nous demandions, fort penauds, comment nous allions faire pour y puiser. Nous faudrait-il porter tour à tour ce grand vase brûlant à nos lèvres, et pêcherions-nous le biscuit avec les doigts? Nous nous trouvions à peu près dans la situation du renard de la fable, à qui la cigogne présente à manger dans une bouteille. Notre embarras

était si grand que nous nous prîmes à en rire aux éclats.

« Si nous avions seulement des noix de coco, dit Ernest, nous pourrions en faire des cuillers.

— Oui, dis-je, s'il ne s'agissait que de désirer pour avoir, nous serions à l'instant même munis de magnifiques couverts d'argent. Mais les cocotiers de Fritz sont encore à découvrir. Les rochers nous en séparent; allons, mes enfants, inventez quelque chose qui soit à notre portée.

— Ne pourrions-nous pas, reprit Ernest, nous servir de coquilles d'huîtres?

— A la bonne heure! m'écriai-je. Hâte-toi donc de nous en procurer. »

Ernest s'éloigna de nouveau, mais il fut devancé par Jacques, qui était déjà entré dans l'eau avant que l'indolent eût atteint le rivage.

Jacques détachait les huîtres et les jetait à terre. Ernest se bornait à les ramasser, évitant ainsi de se mouiller les pieds.

En même temps que nos pêcheurs d'huîtres revenaient à nous, Fritz reparut. Il s'avançait gardant une main derrière le dos, et affectant un air consterné.

« N'as-tu rien trouvé? lui demandai-je.

— Rien du tout, » répondit-il.

Mais ses frères, qui l'entouraient, se mirent à crier :

« Oh! un petit cochon d'Inde! Où l'as-tu trouvé? Laisse-le-moi voir! »

Alors Fritz montra fièrement le gibier que d'abord il tenait caché.

Je le félicitai sur sa chasse; mais je le réprimandai pour le mensonge qu'il s'était cru permis de faire, bien que ce fût par manière de plaisanter.

Il me demanda pardon; puis nous raconta qu'il était allé de l'autre côté du ruisseau, et avait trouvé un pays tout différent de celui où nous étions.

« Là-bas, dit-il, la végétation est magnifique; de plus, il y a sur le rivage une quantité de caisses, de tonneaux, et d'autres débris du naufrage que la mer y a jetés. Laisserons-nous perdre toutes ces richesses? N'irons-nous

pas chercher le bétail qui est sur le vaisseau? La vache surtout nous donnerait d'excellent lait pour tremper notre biscuit. Il y a là-bas de grandes herbes pour la faire paître, et aussi de beaux arbres pour nous abriter. Allons-nous y établir. Quittons cette plage nue et aride...

— Patience! patience! répondis-je, chaque chose aura son temps. La journée de demain suivra celle d'aujourd'hui. Avant tout, dis-moi, n'as-tu découvert aucune trace de nos compagnons de voyage?

— Rien, ni sur terre, ni sur mer. Je n'ai vu d'autres êtres vivants qu'une troupe d'animaux semblables à celui que je rapporte. Ce sont, je pense, des cochons d'Inde, mais d'une espèce toute particulière, car ils ont les pattes faites comme celles des lièvres. Ils sont si peu farouches que j'ai pu les observer de fort près. Ils bondissent dans l'herbe, s'asseyent et portent la nourriture à leur bouche à la façon des écureuils. »

Ernest, prenant son air le plus doctoral, examina l'animal dans tous les sens et déclara que, d'après son livre d'histoire naturelle, il se croyait autorisé à déclarer que le prétendu cochon d'Inde était un *agouti*.

« Ah! s'écria Fritz, voilà bien le savant qui croit nous en imposer. Je dis, moi, que c'est là un cochon d'Inde. »

J'intervins dans la discussion.

— Ne le prends pas de si haut avec ton frère, dis-je à Fritz. Je n'ai jamais vu d'agouti vivant; mais ce que tu tiens là est bien l'agouti dont parlent les naturalistes. D'abord ton animal est beaucoup trop gros pour un cochon d'Inde, bien qu'il en ait un faux air avec sa tête aplatie, ses petites oreilles, sa petite queue, son poil ras fauve-orange, et son corps renflé en arrière. Il a la taille d'un fort lapin; et regarde comme ses dents de devant sont tranchantes et courbées en dedans. Jamais cochon d'Inde n'a eu de dents pareilles.

— Père, dit Ernest, puisque les agoutis sont si peu farouches, si l'on essayait d'en prendre vivants? Nous les élèverions comme des lapins, et nous aurions sous la main un gibier après lequel il ne faudrait pas courir.

— Oui, ta paresse s'en accommoderait assez, mon pauvre Ernest. Essaie, si tu veux; l'agouti n'est pas difficile à apprivoiser. Mais je te préviens que ces lapins-là te donneront plus d'ouvrage que ceux d'Europe. Ce sont des rongeurs par excellence, dont les dents travaillent toujours. Rien ne leur résiste, tant elles sont dures, et l'on a vu des agoutis couper jusqu'aux fils de fer de la cage où ils étaient enfermés. Dans quelle prison comptes-tu garder les tiens? »

Jacques, pendant que ses frères écoutaient attentivement cette petite leçon d'histoire naturelle, s'évertuait à ouvrir une huître avec un couteau; mais, bien qu'il y employât toutes ses forces et qu'il fît maintes contorsions, il ne réussissait pas.

Je pris alors les huîtres, je les posai sur les charbons ardents, et bientôt elles s'ouvrirent d'elles-mêmes.

« Allons, dis-je, mes enfants, voilà un des mangers les plus recherchés des gourmets. Goûtez-y. »

Sur ces paroles, je humai une huître que j'avalai.

Jacques et Fritz voulurent m'imiter, mais ils ne tardèrent pas à déclarer que c'était là un mets détestable. Ernest et François s'en rapportèrent à ce jugement.

Nous ne prîmes donc des huîtres que la partie que l'on jette ordinairement, et, nous servant des écailles comme de cuillers, nous commençâmes à manger notre potage.

Pendant que nous festinions de bon appétit, les deux chiens, qui avaient de bonnes raisons pour vouloir nous imiter, découvrirent l'agouti de Fritz, et se mirent à le déchirer.

Fritz se leva furieux, trouva sous sa main son fusil avec lequel il les frappa si violemment qu'il en brisa le bois; puis, comme les chiens se sauvaient, il leur jeta des pierres aussi longtemps qu'il crut pouvoir les atteindre.

Ce n'était pas la première fois que Fritz donnait des preuves d'emportement. Comme je tenais à réprimer cette violence de caractère, qui m'affligeait et pouvait être d'un mauvais exemple pour ses frères, je le grondai sévèrement et lui démontrai que, dans l'aveuglement de sa

colère, il avait non-seulement mis son fusil hors d'état de servir, mais encore risqué d'estropier de pauvres animaux destinés à nous rendre les plus grands services.

Il comprit la justesse de ma réprimande, et ne tarda pas à me témoigner un vif repentir. Je lui pardonnai, à la condition qu'il ferait sa paix avec les chiens. Fritz ne se fit pas prier, il prit un morceau de biscuit dans chaque main; un instant après, ces bonnes bêtes reparurent avec lui. Le pauvre Fritz avait les yeux humides.

« Oh, père! me dit-il, avant même de prendre le biscuit, ils m'ont léché la main. Comment ai-je pu être si dur pour d'aussi bonnes créatures?

— La colère a toujours tort, lui dis-je, mon cher enfant, ne l'oublie pas. »

Comme nous achevions notre repas, le soleil baissait à l'horizon. Les coqs, les poules, les canards s'étaient rassemblés autour de nous. Alors ma femme leur jeta des poignées de blé qu'elle tira du sac que je lui avais vu mettre dans la cuve où était François. Je la louai hautement de sa prévoyance; mais je lui fis remarquer qu'il serait mieux encore de garder ces graines pour les semer que de les prodiguer aux animaux, qui pouvaient être nourris avec du biscuit avarié.

Les pigeons s'étaient réfugiés dans les crevasses des rochers; les coqs et les poules se perchèrent sur le faîte de la tente; les canards allèrent se réfugier dans les touffes de joncs de la baie, à l'embouchure du ruisseau.

A notre tour, nous nous préparâmes au repos. Les armes furent chargées et disposées de manière que nous pussions les saisir à la première alarme. Nous fîmes ensuite la prière du soir, et nous nous retirâmes dans la tente.

Au grand étonnement des enfants, l'obscurité succéda très-rapidement au jour. J'en conclus que nous devions être dans une région voisine de l'équateur, et, en tous cas, située entre les tropiques.

Je regardai encore une fois hors de la tente pour m'assurer si tout était calme autour de nous, puis je fermai l'entrée et je me couchai. La nuit fut très-fraîche; nous

dûmes nous serrer le plus possible les uns près des autres pour n'être pas incommodés du froid. Ce contraste entre la température du jour et celle de la nuit me confirma dans mon opinion sur la situation géographique du pays où nous nous trouvions.

Ma femme dormait, ainsi que les enfants. Il était convenu entre elle et moi que je veillerais jusqu'au milieu de la nuit, et que je l'appellerais pour qu'elle me remplaçât; mais insensiblement, doucement, le sommeil me gagna... et Dieu seul fut chargé de veiller sur nous pendant la première nuit que nous passâmes sur la terre de délivrance.

III

VOYAGE DE DÉCOUVERTE

Les coqs n'oublièrent pas de saluer le soleil. Ma femme et moi nous fûmes réveillés par leur chant. Notre premier soin fut de nous concerter sur l'emploi de la journée. Elle tomba aisément d'accord avec moi sur ce point que nous devions, avant tout, nous enquérir du sort de nos compagnons. Nos recherches nous conduiraient à explorer en même temps le pays, pour savoir en quel endroit nous fixerions notre résidence.

Il fut convenu que j'irais à la découverte avec Fritz, pendant que la mère resterait près de la tente avec les autres garçons. Je la priai donc de nous préparer à déjeuner, et j'éveillai les enfants, qui se levèrent sans se faire prier. Ernest lui-même fut promptement debout.

Je demandai à Jacques ce qu'était devenu son homard. Il me dit qu'il l'avait caché dans un creux de rocher, de peur que les chiens ne le prissent, comme l'agouti de Fritz.

« Fort bien, dis-je, voilà qui prouve que tu n'es pas tout à fait étourdi quand il s'agit de tes intérêts, et que les malheurs d'autrui profitent à ton expérience. Quoi qu'il en soit, voudras-tu nous céder les grosses pattes

de ton homard pour nous servir de nourriture pendant un voyage que nous allons faire?

— Oh! un voyage! un voyage! s'écrièrent tous les enfants à la fois. Emmène-moi, papa, emmène-moi!

— Pour cette fois, leur dis-je, il n'est pas possible que la famille entière se mette en route. Nous avancerions trop lentement, et en cas de danger il serait d'autant plus difficile de nous défendre. Fritz seul viendra avec moi; notre chien — qui s'appellera Turc si vous voulez — viendra avec nous. Vous resterez ici, avec votre mère, sous la garde de la chienne, à laquelle je propose de donner le nom de Bill. »

Fritz me demanda en rougissant de lui laisser prendre un autre fusil que le sien, qui était hors d'usage. Je le lui permis, sans paraître remarquer la confusion que lui causait le souvenir d'une faute pardonnée. Je lui fis mettre dans sa ceinture une paire de pistolets et une hache; et je m'armai pareillement. Nous eûmes soin de garnir nos gibecières de poudre, de balles et d'une petite provision de biscuit. Chacun de nous prit en outre une bouteille de fer-blanc pleine d'eau.

Le déjeuner était prêt. Il se composait du homard, que ma femme avait fait cuire. Il fut trouvé si dur, qu'il nous en resta la plus grande partie à emporter.

Fritz fut d'avis que nous nous missions en route avant la grande chaleur.

« Tu as raison, lui dis-je, nous allons partir; mais nous avons oublié quelque chose de très-important.

— Quoi donc? demanda-t-il; d'embrasser ma mère et mes frères?

— C'est de remercier Dieu, dit vivement Ernest.

— Bien mon cher Ernest, tu m'as compris. »

Je fus interrompu par Jacques, qui faisait le geste de tirer une corde, en imitant le bruit des cloches : « Boum, boum, bidiboum! » et en criant : « A la prière! à la prière! »

« Sot enfant, lui dis-je, cesse de tourner en dérision les choses sacrées. Pour te punir, nous ne t'admettrons pas à prier avec nous. Retire-toi. »

Confus de cette réprimande, Jacques s'éloigna le cœur gros et alla s'agenouiller à l'écart. Pendant que nous priions, je l'entendis demander, en pleurant, pardon à Dieu de son inconvenante plaisanterie. Puis il vint humblement me promettre de ne plus commettre la même faute. Je l'embrassai, satisfait de reconnaître une fois de plus qu'il rachetait son étourderie par un excellent cœur.

Après que j'eus recommandé l'union et l'obéissance à ceux des enfants qui devaient rester avec leur mère, nous nous séparâmes. Ce ne fut pas sans chagrin et sans qu'il y eût des larmes versées; car ma femme s'inquiétait beaucoup de nous voir ainsi partir à l'aventure, et moi-même je n'étais pas sans inquiétude pour le cher trésor que je laissais derrière moi.

Nous hâtâmes le pas, et bientôt le bruit du ruisseau que nous côtoyions nous empêcha d'entendre les cris d'adieu de nos bien-aimés.

Il nous fallut, pour pouvoir traverser le ruisseau, en remonter le cours jusqu'à un endroit où il était fort resserré par des rochers très-escarpés, du haut desquels il tombait en cascade.

Sur la rive opposée, la nature changeait entièrement d'aspect. Nous nous trouvâmes d'abord dans de hautes herbes sèches, à travers lesquelles nous avancions fort difficilement. A peine avions-nous fait une centaine de pas, que tout à coup nous entendîmes derrière nous un bruissement. Nous étant retournés, nous vîmes sur un point l'herbe s'agiter.

Fritz arma son fusil et se tint prêt, le doigt sur la détente, à recevoir bravement l'agresseur quel qu'il pût être. Mais il ne tarda pas à reconnaître Turc, notre chien, que nous avions oublié et qui venait nous rejoindre. Je reçus le brave animal avec des caresses, et je félicitai Fritz qui, en cette circonstance, avait fait preuve d'un véritable sang-froid; car, non seulement il ne s'était pas effrayé du danger, mais encore il avait su se garder de tirer avec précipitation, avant d'apercevoir distinctement le prétendu ennemi.

Continuant notre route, nous gagnâmes le bord de la mer. Nos regards interrogeaient l'étendue pour tâcher de découvrir des traces de nos compagnons; mais nous n'aperçûmes rien. Nous examinions attentivement aussi le sable, espérant y voir empreints des pas d'hommes; mais cet espoir fut encore déçu.

Fritz me dit : « Tirons de temps à autre quelques coups de fusil que pourront entendre les naufragés, s'il y en a dans les environs.

— C'est fort bien! lui repartis-je, mais qui t'assure qu'à ce bruit n'accourront pas des bandes de sauvages avec lesquels un démêlé n'aura rien d'agréable?

— Après tout, reprit-il, je ne sais guère pourquoi nous nous inquiétons de gens qui nous ont inhumainement abandonnés!

— Pour plusieurs raisons, lui répondis-je; premièrement parce qu'il n'est pas chrétien de rendre le mal pour le mal, et ensuite parce que si nos compagnons peuvent avoir besoin de nous, nous-mêmes nous pouvons avoir besoin d'eux.

— Cependant, cher père, nous perdons, pour les retrouver, un temps qui serait mieux employé, à faire, par exemple, le sauvetage du bétail que nous avons laissé sur le navire.

— Entre différents devoirs, dis-je, accomplissons d'abord le plus important. D'ailleurs, mon cher enfant, les animaux ont de la nourriture pour plusieurs jours, et la mer, qui est calme, ne menace nullement d'emporter ce qui reste du navire. »

Nous avions quitté le rivage. Après avoir fait environ deux lieues, toujours l'œil au guet, nous entrions dans un petit bois. Nous marchions depuis près de deux heures, le soleil était déjà haut. Nous fîmes halte au bord d'un petit ruisseau qui bruissait doucement. Autour de nous voletaient, babillaient, gazouillaient des oiseaux d'un plumage charmant, qui nous étaient inconnus.

Fritz prétendit apercevoir un singe dans les branches d'un arbre. Ce qui me fit croire qu'il pouvait dire vrai,

c'est que Turc se mit à flairer et ensuite à aboyer dans cette direction. Fritz se leva pour aller vérifier le fait, et comme il marchait les yeux levés, il heurta du pied une chose ronde, hérissée de poils, qui le fit trébucher. Avec un mouvement d'humeur, il ramassa cet objet qu'il m'apporta en me disant que ce devait être quelque nid de gros oiseau.

« Ton nid, mon cher Fritz, lui dis-je en riant de sa méprise, est une noix de coco. »

Par une disposition naturelle à l'amour-propre du jeune âge, Fritz persista dans son opinion.

— Il y a bien, dit-il, des oiseaux qui font des nids ronds comme cette chose.

— C'est vrai, mais pourquoi te prononcer avec tant de précipitation, et tenir ensuite à tes jugements quand on te démontre qu'ils sont mal fondés? Ne te rappelles-tu pas avoir lu que la noix de coco est entourée d'une masse de fibres que recouvre une peau mince et cassante. Le fruit que tu viens de trouver est déjà vieux sans doute; l'enveloppe extérieure aura été détruite par l'air. Si tu enlèves ces fibres hérissées, tu verras la noix. »

Fritz m'obéit, et il lui fut prouvé que j'avais raison. Puis nous cassâmes la coque, dans laquelle ne se trouvait qu'une amande desséchée et immangeable.

« Quoi! dit Fritz, est-ce là ce fruit dont le *docteur* Ernest parle à tout propos avec tant d'éloges? Je croyais y trouver un lait délicieux.

— C'est, en effet, ce qui te serait arrivé si tu eusses rencontré une noix qui ne fût pas complétement mûre. Mais à mesure que la noix mûrit, le lait qu'elle contient se durcit et finit par former une amande qui, plus tard encore, se dessèche, à moins que le fruit ne tombe dans un terrain convenable, et que l'amande, en germant, ne rompe sa coque pour donner naissance à un nouvel arbre.

— Quoi! demanda Fritz d'un air très-étonné, l'amande aurait la force de percer une coque aussi solide que celle-ci?

— Parfaitement. N'as-tu pas vu s'ouvrir les noyaux de pêche, qui sont très-durs cependant?

— Oui, mais les noyaux de pêche sont naturellement

formés de deux pièces que l'amande sépare quand elle est gonflée par l'humidité. »

Je félicitai mon fils de la justesse de cette remarque, et je lui appris que la noix de coco germe d'une façon différente. Je lui montrai alors trois petites ouvertures indiquées vers la queue de la noix.

« Ces ouvertures, lui dis-je, sont fermees, comme tu peux t'en assurer, par un bois moins dur que celui du reste de la coque. C'est par là que les germes de la tige et des racines prennent leur issue. »

J'étais heureux de voir que mon fils suivait avec grand intérêt ces démonstrations qui l'initiaient aux sages lois de la création.

Nous nous remîmes en route, cheminant toujours à travers ce bois, qui paraissait s'étendre assez loin. Très-souvent nous étions obligés de nous frayer un passage avec nos haches, vu les innombrables lianes qui s'entre-croisaient devant nous. A chaque pas, quelque plante magnifique ou quelque arbre étrange s'offrait à nos regards. Fritz, qui s'émerveillait de plus en plus, s'écria tout à coup :

— Oh! papa! quels sont ces arbres qui ont des goîtres au tronc? »

Je reconnus la calebasse, dont la tige flexible, s'enroulant autour des arbres, fait pendre à leur tronc des espèces de courges, à coque dure et sèche. Elle peut être employée à fabriquer des plats, des écuelles, des bouteilles, des cuillers. Je dis même à Fritz que les sauvages s'en servent pour faire bouiiiir de l'eau et cuire des aliments.

Il s'en étonna fort, ne comprenant pas que de pareils ustensiles pussent aller sur le feu.

Je lui expliquai alors le procédé des sauvages, qui consiste à jeter dans l'eau que contiennent ces vases, jusqu'à ce qu'elle soit en ébullition, de petits cailloux qu'ils ont au préalable fait rougir au feu.

« Oh! n'est-ce que cela? s'écria-t-il. L'idée est si simple, qu'elle me serait assurément venue avec un peu de réflexion.

— Oui, dis-je, tu aurais découvert ce moyen, tout comme les amis de Colomb découvrirent la manière de faire tenir un œuf sur le petit bout. N'oublie pas que les idées les plus simples sont presque toujours celles que l'on trouve le moins facilement. »

Tout en causant nous avions pris chacun une calebasse pour la transformer en ustensile de ménage. Fritz essaya de tailler la sienne avec son couteau, mais n'y réussissant pas, l'impatience le prit et il ne tarda pas à la jeter loin de lui. Je me gardai bien de l'imiter, et entourant la mienne d'une ficelle que je serrai graduellement par la torsion, j'arrivai sans difficulté à obtenir deux écuelles d'égale dimension.

« Pour le coup, dit Fritz, j'avoue que je n'aurais point eu cette ingénieuse idée.

— Je n'ai pas, mon cher enfant, le mérite de l'invention. Je me suis seulement rappelé avoir lu que ce procédé est employé par des peuplades qui sont dépourvues de couteau, et je l'ai mis en pratique. »

Fritz voulut savoir comment se faisaient les bouteilles : « Je comprends bien, disait-il, qu'en laissant dessécher la calebasse on puisse en extraire la moelle par un trou; mais pourra-t-on donner à ce fruit tout rond une forme plus commode? Parviendra-t-on à le resserrer de manière à obtenir un cou, un goulot? »

Je lui appris alors que pour arriver à ce résultat l'on entoure avec des bandes de toile ou d'écorce les fruits encore jeunes. La partie liée ainsi ne peut plus s'accroître, tandis que le reste se développe en liberté.

En voyant mes succès, Fritz avait repris courage.

Nous fîmes un certain nombre d'écuelles que j'exposai au soleil, après les avoir remplies de sable fin pour les empêcher de se trop déformer en séchant; puis, afin de pouvoir les reprendre au retour, nous eûmes soin de bien remarquer l'endroit où nous les laissions.

Nous poursuivîmes ensuite notre route, en essayant de façonner des cuillers avec des fragments de calebasse. Nous ne produisîmes rien de bien remarquable ;

toutes grossières qu'elles étaient cependant, ces cuillers nous parurent des merveilles relativement aux incommodes écailles d'huître qui nous avaient servi la veille.

Fritz sautait de joie : « Des plats, des assiettes, des tasses, ah! que ma mère va être contente! Elle saura dans quoi nous servir notre soupe. » Et pensant au petit François : « Père, cherchons une petite calebasse, nos cuillers fendraient sa petite bouche jusqu'aux oreilles; je veux essayer de lui faire un petit couvert à part. »

Et comme une bonne pensée en amène une autre, il prépara aussi deux grosses écuelles pour maître Turc et miss Bill, qui lui tenaient encore un peu rigueur.

Quand sa besogne fut achevée, Fritz prit sur sa part de biscuit de quoi faire une soupe à Turc avec de l'eau bien fraîche. Quand Turc vit devant lui ce potage appétissant, ses gros yeux brillèrent d'attendrissement; il lécha gracieusement la main de son maître d'hôtel, et fit honneur à ce repas inattendu, de la meilleure grâce du monde. Tout évidemment était oublié.

Après avoir marché encore pendant trois heures environ, nous arrivâmes à une langue de terre qui s'avançait en pointe dans la mer, et sur laquelle s'élevait une colline que nous parvînmes, non sans peine et sans sueur, à gravir. Du sommet, la vue embrassait une vaste étendue; mais bien que nous aidant de la lunette, nous ne découvrîmes aucun indice des autres naufragés, ni rien qui pût nous faire supposer que le pays fût habité. En revanche la plus magnifique nature s'étalait devant nous. Sous nos pieds miroitait la mer, calme dans une baie immense, dont les rivages étaient couverts d'une riche végétation, et que terminait un cap, se perdant dans le lointain bleu. Ce spectacle m'aurait comblé de ravissement, si le sort de nos compagnons ne m'eût tristement préoccupé. Toutefois je ne pus m'interdire un mouvement de satisfaction en contemplant cette contrée dont la fertilité me rassurait sur notre avenir.

« Allons, dis-je, nous voilà voués à la vie de colons



LES SINGES S'ÉLANCÈRENT SUR LES ARBRES (Page 32).

isolés. Dieu en a décidé ainsi. Soumettons-nous courageusement à sa volonté.

— Bah! dit Fritz, nous sommes encore en plus grand nombre qu'à l'époque d'Adam et d'Ève. Et qui sait si nous ne serons pas, nous aussi, comme ce patriarche dont parle la Bible, la source d'une nation innombrable? »

Cette idée d'un Abraham de quinze ans me fit sourire.

En ce moment le soleil dardait ses rayons les plus ardents. J'engageai Fritz à me suivre pour chercher l'ombre dans un bois de palmiers que j'apercevais à quelque distance. « Car, dis-je, mon pauvre Fritz, il serait fâcheux que nous fussions grillés avant que d'avoir accompli notre destinée patriarcale.

— Cher père, me dit Fritz en me sautant au cou, j'ai voulu t'égayer un peu; quant à nous, ne nous plains pas. Où tu es, où est ma mère, que peut-il manquer à mes frères et à moi? Va, père, nous serons tous heureux; nous grandirons, et nous travaillerons bientôt de façon à vous ôter toute peine. »

Le cher enfant! le cœur en lui devançait l'âge. Je le serrai dans mes bras, et remerciai Dieu de m'avoir donné un si bon fils.

Pour gagner le bois, il nous fallut traverser un champ de roseaux si serrés, si enchevêtrés, qu'ils gênaient beaucoup notre marche. Comme cet endroit me semblait pouvoir servir de refuge aux reptiles, je coupai un de ces roseaux pour me défendre contre les mauvaises rencontres. A peine l'eus-je pris, que je sentis ma main humectée d'un liquide glutineux. Je portai ce suc à mes lèvres, et il fut avéré pour moi que nous venions de découvrir une plantation naturelle de cannes à sucre. Toutefois je n'en avertis pas Fritz, voulant lui laisser la joie de faire à son tour la précieuse découverte.

Il marchait devant moi. Je lui dis de couper aussi un roseau qui serait contre les serpents une arme bien plus sûre que les pistolets et les couteaux. Il m'obéit, et je ne tardai pas à l'entendre s'écrier avec de véritables trans-

ports : « Ah! des cannes à sucre! des cannes à sucre! Un jus exquis, du sirop délicieux! Que ma mère et mes petits frères vont être contents! Pour le coup il ne manquera plus rien au bonheur de M. Ernest le sucré! »

Il brisa son roseau en plusieurs fragments pour pouvoir plus facilement en exprimer le jus, qu'il suçait avec avidité. Je l'aurais grondé de sa gourmandise si je n'eusse compris qu'il était altéré, et si je n'eusse trouvé moi-même, je dois le confesser, un grand plaisir à faire comme lui.

« Je veux, me dit-il, emporter une bonne provision de ces cannes pour régaler ma mère et mes frères, et aussi pour nous rafraîchir en route. »

Je l'engageai à ne pas s'embarrasser d'une charge trop lourde, car nous avions à cheminer longtemps encore; mais il coupa pourtant une douzaine des plus grosses tiges, qu'il dépouilla de leurs feuilles et qu'il mit sous son bras.

A peine fûmes-nous entrés dans le bois de palmiers, qu'une troupe de singes, effrayés par notre arrivée et par les aboiements de Turc, s'élancèrent sur les arbres, du haut desquels ils nous regardaient en poussant des cris aigus et en faisant d'horribles grimaces.

Fritz, sans plus de réflexion, jeta bas son fardeau de cannes, prit son fusil, l'arma et mit en joue. Je détournai le canon :

« Pourquoi veux-tu tuer ces animaux?

— Les singes, répliqua-t-il, sont de méchantes et sottes bêtes; vois comme ils nous menacent et nous montrent les dents!

— Soit, mais s'ils sont en colère, ce n'est pas sans raison, puisque nous sommes venus les déranger; quant à tuer sans nécessité une créature quelconque, gardons nous-en. Il est déjà assez malheureux que le soin de sa vie mette l'homme en guerre forcée avec le plus grand nombre des animaux. Crois-moi, laissons vivre ces singes; qui sait s'ils ne peuvent pas nous être utiles.

— Utiles! répéta Fritz étonné, des singes utiles! et comment, je te prie?

— Tu vas voir, » lui dis-je.

Je lançai alors quelques pierres du côté des singes. Ceux-ci, obéissant aussitôt à leur naturel imitateur, ne manquèrent pas d'arracher à la cime des palmiers une quantité de noix de coco qu'ils nous jetèrent à qui mieux mieux. Il nous fut facile d'éviter ces projectiles, d'ailleurs fort mal dirigés.

Fritz se divertit beaucoup du succès de ma ruse. « Merci, messieurs les singes, criait-il en se cachant derrière les arbres, grand merci! » Quand la grêle se fut un peu ralentie, il ramassa autant de fruits qu'il en put porter, et nous nous écartâmes pour nous en régaler à loisir hors de l'atteinte des singes. Tout d'abord nous fîmes avec la pointe de nos couteaux des ouvertures aux places tendres qui sont près de la queue des noix, pour pouvoir boire le lait qu'elles renfermaient. Mais nous nous étonnâmes de ne pas trouver cette liqueur aussi excellente que nous l'aurions pensé. La crème qui est adhérente à l'intérieur nous sembla bien meilleure. Après avoir ouvert la noix d'un coup de hache, nous recueillîmes à l'aide de nos cuillers cette crème que nous adoucissions avec le jus de nos cannes, et nous avions ainsi un aliment délicieux. Grâce à cette aubaine, Fritz put abandonner à Turc le reste du homard et du biscuit, provision bien maigre pour son robuste appétit, car, après l'avoir engloutie, il se mit encore à mâcher des cannes, tout en cherchant des amandes de coco.

Je liai ensemble quelques noix auxquelles restait adhérent un bout de tige, et je m'en chargeai. Fritz prit ce qui restait des cannes à sucre, et, réconfortés par le repas que nous venions de faire, nous nous mîmes en route pour rejoindre la famille.

Fritz ne tarda pas à trouver importun son fardeau. A tout moment il le changeait d'épaule, il le prenait sous un bras, puis sous l'autre. Enfin, il me dit en poussant un gémissement de fatigue :

« Vraiment j'étais loin de penser que ces quelques roseaux dussent me causer un tel embarras; cependant je tiens beaucoup à les emporter jusqu'à la tente pour que ma mère et mes frères s'en régalent.

— Patience et courage, lui dis-je; ton fardeau peut être comparé au panier de pains qu'Ésope portait, et qui devenait tout naturellement plus léger à chaque repas. De même nous diminuerons de beaucoup notre provision de cannes avant que d'être arrivés près des nôtres. Donne-m'en une, dont je me servirai comme d'un bâton de pèlerin, et comme d'une ruche à miel portative. Prends-en une aussi, et tu seras déchargé d'autant. Quant aux autres, lie-les de façon à pouvoir les placer en croix sur ton dos avec ton fusil. Rappelle-toi, ajoutai-je, que dorénavant nous serons souvent forcés de faire appel à notre imaginative pour nous tirer d'embarras sur cette terre déserte. »

Nous nous remîmes en route. Fritz, voyant que de temps à autre je portais à mes lèvres la canne qu'il m'avait donnée, voulut m'imiter, mais il avait beau aspirer, il ne parvenait pas à faire sortir la moindre liqueur. Impatienté, il me demanda la raison de sa non-réussite.

« Réfléchis un peu, lui dis-je, et je suis persuadé que tu trouveras. »

Il ne tarda pas en effet à s'expliquer ce fait. Il comprit que, pour donner entrée à l'air, il devait percer un trou au-dessus du premier nœud de la canne. Ce trou percé, il n'eut plus aucune difficulté à extraire le jus, et il put se rafraîchir, comme moi, par cette boisson délicieuse. Toutefois il me fit observer que si nous continuions à en user ainsi, nous ne rapporterions pas beaucoup de cannes à la tente.

« Ne t'en afflige pas trop, lui dis-je, car le jus ne se conserve pas longtemps doux, surtout lorsque les cannes sont exposées au soleil. La chaleur le fait tourner. Si nous devions marcher encore quelque temps, il est probable que, de retour auprès des nôtres, nous ne pour-

rions guère leur offrir que des roseaux pleins d'une liqueur aigre.

— En tous cas, reprit Fritz, pour les dédommager j'ai dans ma bouteille de fer-blanc une provision de lait de coco.

— Oui, mais il faut que tu saches, lui dis-je, qu'une fois hors de la coque le lait de coco fermente et aigrit aussi. C'est pourquoi tu pourrais bien encore de ce côté te ménager une déception. »

Fritz prit alors sa bouteille, mais à peine eut-il touché au bouchon qu'il le vit partir vivement chassé, et que le liquide s'échappa du goulot en moussant comme du vin de Champagne. Nous goûtâmes cette liqueur, qui nous parut très-agréable. Fritz la trouvait si bien de son goût, que je fus obligé de lui recommander la modération. Je craignais qu'elle ne lui portât au cerveau.

Quoi qu'il en fût cette boisson, nous avait réconfortés, et nous marchions plus agilement. Bientôt nous nous retrouvâmes à l'endroit où nous avions laissé les ustensiles de calebasse. Ils étaient parfaitement desséchés; nous les prîmes pour les emporter.

Un peu plus loin, Turc s'élança en aboyant sur une troupe de singes qui s'ébattaient tranquillement, et qui ne s'étaient point aperçus de notre approche. Aux premiers cris du chien, ces animaux se dispersèrent, mais une guenon, qui allaitait son petit, fut moins agile et se laissa saisir par le chien.

Fritz s'élança rapidement pour la sauver; il perdit son chapeau, jeta sa bouteille et ses cannes à sucre, mais il arriva trop tard : la pauvre bête était morte, et le chien commençait déjà à la dévorer. Fritz indigné s'efforçait d'empêcher Turc de continuer ce sanglant repas. Je l'en dissuadai, il y allait de notre propre sûreté que l'appétit de Turc fût satisfait, et il n'était plus temps de lui arracher sa victime.

Le petit de la guenon, dans le premier mouvement d'effroi, s'était blotti contre une touffe d'herbes, et de là regardait la triste scène en grinçant des dents. Quand

il aperçut Fritz, il se jeta d'un bond sur ses épaules, et s'y cramponna si étroitement que le pauvre garçon, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à s'en débarrasser.

Ce n'était point sans quelque émotion qu'il se débattait contre ce petit assaillant, fort innocent du reste. Le jeune singe n'avait nullement l'intention de lui faire du mal, mais, séparé de sa mère, il semblait demander à Fritz aide et protection contre le terrible ennemi qui venait de le rendre orphelin.

Après m'être involontairement diverti de l'embarras où se trouvait mon fils, je m'avançai et, usant de douceur avec le petit animal, je parvins à le décider à lâcher prise. Le tenant alors couché dans mes bras comme une nourrice fait d'un enfant, je me sentis pris pour lui d'un profond sentiment de pitié.

« Pauvre petit être, dis-je, quel sort te ferons-nous? car nous devons y regarder à deux fois avant que d'admettre une bouche inutile au nombre des membres de notre colonie... »

Mais Fritz m'interrompit aussitôt :

« Oh! papa, consens, je t'en prie, à ce que je le garde! Il mourrait si nous l'abandonnions. Laisse-moi l'adopter. J'ai lu que les singes, guidés par l'instinct, savent discerner les fruits bons à manger d'avec ceux qui sont nuisibles; s'il est vrai qu'il en soit ainsi, nous ne devons pas hésiter à nous attacher ce petit compagnon.

— Bien! mon enfant, j'aime à reconnaître à la fois et ton bon cœur et la sagesse de tes réflexions. Je consens donc à l'adoption de ton petit protégé; mais songe que tu devras veiller à l'élever convenablement, si tu veux que nous ne soyons jamais contraints de nous en défaire. »

Pendant que nous discourions ainsi, l'abominable et impassible Turc avait tranquillement achevé son odieux repas.

« M. Turc, lui dit Fritz avec solennité, en lui montrant du doigt son singe, vous avez fait un orphelin, vous avez mangé la mère de ce pauvre innocent; il

faut vous pardonner ce crime puisque vous n'êtes qu'un animal privé de raison. Mais regardez bien ce petit singe et promettez-moi de l'aimer et de le respecter à l'avenir. Il est trop jeune, heureusement, pour avoir conscience du tort que vous lui avez fait. Si vous êtes honnête et repentant, je m'engage, pour récompenser votre conversion, à vous faire de bonnes soupes qui vous dégoûteront pour toujours de ces vilains dîners de chair crue. »

Turc se coucha aux pieds de Fritz, comme s'il avait compris la gravité de ce discours ; ses yeux humides se reportaient avec intelligence de ceux de son jeune maître à ceux du petit animal que Fritz caressait devant lui pour lui faire bien entendre que le petit singe devait être désormais sacré pour lui.

Cet accord fait, le petit animal reprit sa place sur l'épaule de Fritz ; et il s'y tint avec autant de tranquillité et de confiance que s'il y eût été habitué depuis longtemps. Il donnait pourtant de nouvelles marques d'effroi quand Turc s'approchait trop de lui en folâtrant. Il cherchait alors à se blottir sur la poitrine et dans les bras de Fritz, à qui vint alors une assez singulière idée.

Voulant assurer la réconciliation, il s'adressa de nouveau au coupable Turc : « Méchant, lui dit-il, répare ta faute. Tu as privé ce pauvre petit de son soutien et de son gardien, il n'est que juste que tu le lui remplaces. »

Et passant une corde au cou de Turc, il en donna le bout à tenir au petit singe qu'il avait campé sur le dos du chien stupéfait, et dont il fit ainsi un cavalier. Tout d'abord, Turc se prêta d'assez mauvaise grâce à son rôle de monture, mais il s'y soumit après une légère réprimande, et le petit singe, complétement rassuré, parut trouver bonne et commode la place où Fritz venait de l'installer.

« Sais-tu, dis-je à mon garçon, que nous avons maintenant tout l'air de bateleurs allant à la foire ? Quels cris d'étonnement vont pousser tes frères, quand ils vont nous voir arriver en cet équipage !

— Oui, dit Fritz, et Jacques, qui aime tant à faire des grimaces, aura un professeur pour lui en montrer.

— Ne parle pas ainsi de ton frère, repris-je; lorsqu'on est fait pour vivre ensemble et pour s'aimer, il est mal de remarquer les travers de ses compagnons. L'indulgence mutuelle est une garantie d'union et de bonheur; car nous avons tous notre lot de défauts et de ridicules. »

Fritz avoua qu'il avait parlé sans réflexion; puis, il ne tarda pas à détourner la conversation. Il fut naturellement amené à parler de la cruauté des Espagnols, qui, à l'époque où ils découvrirent l'Amérique, avaient dressé des chiens à chasser les naturels du pays, et à les déchirer comme Turc venait de faire de la pauvre guenon.

Il me fallut aussi faire part à Fritz de tout ce que je savais sur les habitudes des singes.

Ces entretiens nous aidèrent si bien à tromper la longueur de la route, que nous nous trouvâmes, sans y penser, au milieu des nôtres, qui nous attendaient au bord du ruisseau.

Les chiens se saluèrent de loin par leurs aboiements. Ce vacarme effraya tellement le singe, qu'il sauta de nouveau sur les épaules de Fritz et ne voulut plus en descendre.

A peine les enfants nous eurent-ils aperçus qu'ils éclatèrent en cris de joie; mais ce fut bien autre chose quand ils virent le petit animal, qui se cramponnait tout tremblant aux épaules de Fritz.

« Oh! un singe! un singe! Où l'avez-vous trouvé? Comment l'avez-vous pris? Qu'il est joli! »

Et remarquant nos provisions : « Qu'est-ce donc que ces bâtons et ces grosses boules dont papa est chargé? »

C'était un déluge de questions si précipitées, que nous ne pouvions y répondre.

Ce premier transport s'étant un peu apaisé :

« Oui, dis-je, Dieu merci! nous voici revenus sains et saufs, et nous vous rapportons, chers petits, toutes sortes de bonnes choses. Mais ce que nous désirions, ce

que nous allions chercher, c'étaient des hommes, et nous n'en avons, hélas! rencontré aucun. Pas le moindre vestige de nos compagnons de voyage...

— Au nom du ciel, dit la mère, ne troublez pas notre joie, mon ami, et laissez-nous remercier Dieu, qui du moins a permis que nous nous trouvions de nouveau réunis. Débarrassez-vous de vos fardeaux, et racontez-nous les incidents de votre voyage. »

Aussitôt chacun s'empressa de prendre quelque partie de notre chargement.

Ernest s'empara des noix de coco, qu'il n'avait cependant pas reconnues; François, des ustensiles en calebasse, qui furent très-admirés, et de son petit couvert qu'il déclara tout net bien plus beau que son ancien couvert d'argent. Jacques prit mon fusil, la mère ma gibecière. Fritz distribua ses cannes à sucre et attacha de nouveau le petit singe sur le dos de Turc, puis il présenta son fusil à Ernest, qui ne manqua pas de faire remarquer qu'il pouvait y avoir du danger à porter, comme nous l'avions fait, des fardeaux trop lourds. La bonne mère, comprenant cette plainte indirecte, le débarrassa des noix de coco, et la petite caravane se mit en marche pour regagner la tente.

« Ah! dit bientôt Fritz, si Ernest savait le nom de ces boules qu'il vient de laisser prendre à maman, assurément il ne s'en serait pas défait. Ce sont des noix de coco.

— Des noix de coco! s'écria Ernest; des noix de coco! O maman, je t'en prie, redonne-les-moi, je les porterai bien en même temps que le fusil.

— Non, non, répliqua la mère, tu ne tarderais pas à te lamenter, et je ne veux pas entendre tes doléances.

— Je te promets que je ne dirai rien, reprit Ernest; d'ailleurs, je puis bien rejeter ces longues gaules et porter le fusil à la main.

— Garde-t'en bien, dit Fritz, car ces gaules ne sont pas autre chose que des cannes à sucre, et je vais vous apprendre à tous le moyen de boire la douce liqueur qu'elles renferment.

— Oui, oui! » crièrent tous les enfants ensemble, buvons des cannes à sucre!... »

Et comme Fritz marchait devant avec ses frères, à qui il démontrait le procédé que je lui avais indiqué, je demeurai seul avec ma femme, dont je satisfis la légitime curiosité en lui faisant le récit de nos petites aventures.

Aucun des objets que nous rapportions ne causa autant de plaisir à la bonne ménagère, que les ustensiles taillés par nous dans les calebasses. Il est vrai de dire que, bien que très-imparfaits, ils devaient nous être d'une utilité réelle.

Quand nous arrivâmes près de la tente, je fus heureux de voir que tout était préparé pour un confortable repas.

Sur le feu était la marmite pleine d'un appétissant bouillon; d'un côté, une broche garnie de poissons, de l'autre, une oie qui rôtissait, et dont la graisse tombait dans l'écaille d'un grand coquillage. Près de là, un tonneau défoncé contenait les plus engageants fromages de Hollande: toutes choses puissamment capables d'exciter notre appétit, plus trompé que satisfait par les aliments que nous avions trouvés en route.

Je ne pus m'empêcher cependant de faire remarquer à ma femme que c'était commencer bien tôt à tuer notre volaille, qu'il valait mieux laisser se multiplier.

« Rassure-toi, me dit ma femme, notre basse-cour n'a pas fait les frais du repas. Ces poissons ont été pêchés par Jacques et François, et ce rôti est le produit de la chasse d'Ernest, qui donne à son gibier un nom tout singulier.

— Je lui donne son vrai nom, reprit le jeune docteur, et je l'appelle un pingouin stupide. Je ne saurais m'y tromper, cet animal m'a laissé l'approcher et le tuer avec un bâton. D'ailleurs, il avait les quatre doigts des pattes réunis par une membrane, de plus le bec long et fort, recourbé à la pointe. Tout cela s'accorde parfaitement avec la description que le livre d'histoire naturelle de Jonathan Franklin fait du pingouin. »

Je félicitai mon petit savant de l'usage qu'il savait faire

de ses lectures, et nous nous assîmes en cercle sur le sable pour commencer le repas. Chacun de nous était muni d'une écuelle et d'une cuiller de calebasse. Les enfants, en attendant que la soupe fût un peu refroidie, cassèrent quelques noix de coco, dont ils burent avidement le lait. Puis, le potage mangé, l'on attaqua les poissons, qui nous parurent passablement secs, et le pingouin, qui avait un goût fort prononcé d'huile de baleine. Cela ne nous empêcha pas de nous applaudir d'une aussi bonne chère. Le bon appétit fait les bons dîners.

Le singe était tout naturellement l'objet de l'attention générale; les enfants trempaient successivement le coin de leur mouchoir dans le lait de coco, pour lui donner en quelque sorte à teter. Le petit animal paraissait prendre grand plaisir à sucer ce lait, et nous pûmes ainsi nous convaincre qu'il nous serait facile de l'élever. Il fut décidé qu'on l'appellerait Knips.

Fritz me demanda si nous ne pourrions pas boire de son champagne de coco.

« Goûte-le d'abord, répondis-je, et vois si tu peux convenablement nous en offrir. »

A peine eut-il approché la bouteille de ses lèvres, qu'il fit une grimace affreuse et s'écria :

« Pouah! c'est du vinaigre!

— Je te l'avais annoncé, dis-je; mais n'importe! A quelque chose malheur est bon; ce vinaigre va nous servir à relever notre poisson, qui ne sera plus aussi sec. »

Je versai donc dans mon assiette un peu de vinaigre. Tous m'imitèrent, et crièrent bravo au vinaigre de coco.

Le repas achevé, et comme le soleil allait disparaître derrière l'horizon, nous fîmes en commun la prière du soir, et nous regagnâmes nos lits dans la tente.

Knips eut sa place entre Fritz et Jacques, qui le couvrirent bien soigneusement pour qu'il n'eût point froid. « C'est notre fils, » disaient-ils en riant.

Ce soir-là encore, après m'être assuré qu'il n'y avait aucune apparence d'ennemi autour de nous, je fermai la

tente, et je m'endormis à côté des miens, que le sommeil avait déjà gagnés.

Je reposais depuis fort peu de temps, lorsque je fus réveillé par les hurlements des chiens et par l'agitation des volailles perchées sur le faîte de la tente. Je ne tardai pas à être sur pied, et je sortis, suivi de ma femme et de Fritz, qui n'avait pas le sommeil aussi dur que ses frères. Nous avions eu le soin de prendre chacun une arme.

A la clarté de la lune nous vîmes nos chiens aux prises avec une dizaine de chacals. Déjà nos braves gardiens avaient couché trois des nocturnes visiteurs sur la poussière ; mais ils auraient pu succomber sous le nombre si nous n'étions venus à leur secours. Fritz et moi nous tirâmes ensemble. Deux chacals tombèrent morts ; le reste, effrayé par les détonations, s'enfuit.

Fritz voulut apporter dans la tente celui qu'il avait tué pour le montrer à ses frères le lendemain. Je le lui permis, et nous rentrâmes auprès de nos petits dormeurs, que ni les coups de feu ni les aboiements des chiens n'avaient réveillés. Puis nous reprîmes notre sommeil, qui ne fut plus troublé cette nuit-là.

IV

VOYAGE AU VAISSEAU

Au moment où le jour commençait à poindre, j'appelai ma femme pour me concerter de nouveau avec elle sur l'emploi de la journée.

« Chère amie, lui dis-je, je vois en perspective tant de travaux urgents à accomplir, que je ne sais vraiment auxquels donner la priorité. D'une part, je considère que si nous tenons à conserver le bétail, et à ne pas perdre une foule de choses qui peuvent nous être utiles, il faudrait faire un voyage au vaisseau ; d'un autre côté, je me

demande s'il ne serait pas urgent de travailler à nous construire une demeure plus confortable. Je t'avoue que je m'effraie un peu de notre tâche.

— Ne t'effraie pas, me répliqua-t-elle; avec de la patience, de l'ordre, de la persévérance, nous viendrons à bout de tous les obstacles. Le courage d'un père comme toi et de braves enfants comme les nôtres suffira à tout. Ce n'est pas sans inquiétude que je te verrai retourner au vaisseau; mais si ce voyage est indispensable, et je le crois comme toi, je ne m'y opposerai pas.

— C'est bien, dis-je, je vais donc partir avec Fritz, tandis que tu resteras encore une fois avec les autres enfants. Allons, debout! criai-je ensuite. Debout! le soleil est levé, et nous n'avons pas de temps à perdre. »

Fritz parut le premier, et profita du temps que ses frères employaient à se frotter les yeux et à secouer le sommeil, pour placer son chacal mort devant la tente, afin de voir la surprise que cette vue produirait sur les enfants. Il avait compté sans les chiens qui, voyant l'animal et le croyant sans doute vivant, se jetèrent dessus en aboyant furieusement. Fritz eut toutes les peines du monde à les écarter. Ce bruit inaccoutumé hâta la sortie des petits paresseux.

Ils arrivèrent un à un; le petit singe était sur les épaules de Jacques, mais à la vue du chacal il s'effraya tellement qu'il rentra dans la tente, et alla se cacher dans la mousse de nos lits, où il s'enfouit au point de ne plus laisser apercevoir que le bout de son gentil museau.

Comme Fritz l'avait prévu, les enfants ne manquèrent pas d'être grandement étonnés.

« Un loup! cria Jacques, il y a des loups dans notre île!

— Non, dit Ernest, c'est un renard.

— Non, dit le petit François, c'est un chien jaune.

— Ah! ah! maître Ernest, dit à son tour Fritz avec une sorte de vanité moqueuse, tu as bien su reconnaître l'agouti, mais cette fois ton savoir est en défaut. Quoi, tu prends cela pour un renard?

— Oui, repartit Ernest, je crois que c'est un renard doré.

— Ah! ah! un renard doré! » répéta Fritz avec un bruyant éclat de rire.

Le pauvre Ernest, dont le petit amour-propre de savant semblait gravement compromis, était déconcerté au point d'avoir les larmes aux yeux.

« Tu es méchant, dit-il à son frère; je puis bien me tromper; d'ailleurs, saurais-tu toi-même le nom de cet animal, si papa ne te l'avait appris?

— Allons, dis-je, ne vous taquinez pas ainsi pour une misère. Au surplus, quoique tu veuilles railler la prétendue erreur de ton frère, sache, mon cher Fritz, que, de l'aveu des naturalistes, le chacal tient à la fois du loup, du renard et du chien. Il y a même une opinion assez généralement admise qui fait descendre le chien domestique du chacal. Ainsi, non-seulement Ernest était dans le vrai en appelant cet animal un renard, mais encore Jacques qui le prenait pour un loup, et François qui y voyait un chien. »

La discussion étant achevée sur ce sujet, je rappelai à mes enfants que nous devions nous recommander à Dieu pour commencer la journée; et nous fîmes la prière.

Puis l'on s'occupa du déjeuner, car mes petits gaillards étaient de ceux dont l'appétit s'ouvre en même temps que les yeux.

Une caisse de biscuit fut défoncée, et la tonne aux fromages visitée. Tout à coup, Ernest qui rôdait depuis quelques instants autour d'un des barils que nous avions repêchés s'écria :

« Oh! papa, comme nous mangerions plus facilement notre biscuit, si nous pouvions le couvrir de bon beurre!

— Eh! dis-je, avec ton éternel *si*, tu ne fais que réveiller nos désirs sans nous donner la possibilité de les satisfaire. Ne te suffit-il pas d'avoir de bon fromage?

— Je ne dis pas non, répliqua-t-il, mais si quelqu'un voulait défoncer ce baril...

— Quel baril?

— Celui-là. Je suis certain qu'il renferme du beurre, car par un joint il laisse suinter une espèce de matière grasse dont à l'odeur j'ai bien reconnu la nature. »

Après nous être assurés que le nez d'Ernest ne l'avait pas trompé, nous nous concertâmes sur la façon dont nous devions nous y prendre pour extraire le beurre de la tonne sans compromettre la provision. Fritz était d'avis qu'on fît sauter les cercles du dessus et qu'on enlevât le fond. Je pensai, moi, que les douves pourraient ainsi être disjointes et laisseraient fuir le beurre quand il serait ramolli par le soleil. Il me sembla plus sage d'ouvrir avec un ciseau une ouverture par laquelle nous puiserions le beurre à l'aide d'une petite pelle de bois. Cela fait, nous eûmes bientôt d'excellentes tartines grillées, dont le goût appétissant nous fit encore plus vivement désirer le sauvetage de la vache restée sur le navire.

Les chiens, fatigués du combat qu'ils avaient soutenu, dormaient à côté de nous. Je remarquai qu'ils n'étaient pas sortis intacts de la lutte avec les chacals; car ils portaient, notamment au cou, de larges blessures.

Ma femme eut l'idée de laver du beurre dans de l'eau fraîche pour le débarrasser de son sel, et d'en oindre leurs plaies. Ils se laissèrent bénévolement panser, puis ils se mirent à se lécher l'un l'autre, ce qui me fit espérer qu'il seraient bientôt guéris.

« Il serait important, dit Fritz, que pour des occasions semblables nos chiens fussent munis de colliers à pointes.

— Ah! dit Jacques, si ma mère voulait consentir à m'aider, je me chargerais bien de leur en fabriquer de solides.

— De tout mon cœur, repartit la mère. Je me mets à ta disposition; nous verrons ce que tu auras imaginé.

— Oui, mon enfant, dis-je à mon tour. Ingénie-toi, et si tu parviens seulement à concevoir un projet réalisable, nous nous emploierons tous à le mettre à exécution.

Quant à toi, Fritz, prépare-toi à m'accompagner dans le voyage que je vais faire au vaisseau naufragé. Ta mère et moi nous l'avons décidé ainsi ce matin ; comme hier, elle restera ici avec tes frères, et nous irons ensemble tâcher d'opérer le sauvetage du bétail et d'une quantité d'objets qui peuvent nous être utiles. »

Le bateau de cuves fut bientôt prêt. Au moment de partir, nous convînmes avec ma femme qu'elle élèverait sur le rivage, avec une perche et un bout de toile blanche, une sorte de signal que nous pourrions voir du vaisseau. En cas de détresse, elle devait le renverser et tirer trois coups de fusil. Je l'amenai même, tant la chère femme était courageuse, à consentir à nous laisser passer la nuit sur le vaisseau, s'il arrivait que nous fussions prêts trop tard pour le retour. En ce cas, nous devions allumer des lanternes pour témoigner que tout allait bien.

Sachant qu'il restait encore des vivres sur le radeau, nous ne prîmes que nos armes. Je permis à Fritz d'emmener le petit singe, qu'il se réjouissait de régaler de lait de chèvre.

Nous partîmes, après avoir embrassé les nôtres et nous être recommandés à Dieu.

Fritz ramait vigoureusement, et je l'aidais de mon mieux, tout en dirigeant l'embarcation.

Quand nous fûmes à quelque distance en mer, je vis qu'un ruisseau plus fort que celui auprès duquel nous étions établis avait son embouchure dans la baie. Je conjecturai qu'en arrivant dans la mer il devait former un courant dont nous pourrions profiter pour aller au navire. Je ne me trompais pas. Nous voguâmes dans la direction de ce courant, qui nous porta, sans que nous eussions aucun effort à faire, à plus des trois quarts de la route. Quelques coups de rames suffirent ensuite pour achever heureusement la traversée.

Nous abordâmes, et notre embarcation fut fixée par de solides amarres dans la brèche que j'avais ouverte au départ.

Le premier soin de Fritz fut de courir aux animaux.

qui à notre approche se mirent les uns à bêler, les autres à mugir. Ces pauvres bêtes semblaient vraiment éprouver une grande joie à revoir des hommes. Nous leur donnâmes tout d'abord de la nourriture et de l'eau fraîche, et, de notre côté, nous fîmes un repas qu'il nous fut facile de nous procurer, car le navire était pourvu pour un long voyage.

Fritz approcha du pis de la chèvre son petit singe, qui ne se fit pas prier pour le prendre, et qui se donna à cœur joie de ce délicieux breuvage.

« Voyons, dis-je, par quoi commencerons-nous?

— Je crois, répondit Fritz, que nous devrions, avant toute chose, nous occuper d'installer une voile à notre bateau. »

Il ne me sembla pas d'abord que cette besogne fût très-urgente; mais Fritz me fit observer qu'en venant il avait senti un vent contre lequel il nous aurait fallu lutter si nous n'eussions été secondés par le courant, et il me dit qu'il croyait sage d'utiliser ce vent pour retourner au rivage. Il prévoyait que nous aurions beaucoup de peine à accomplir la traversée en nous aidant simplement de nos rames, surtout lorsque le bateau, lourdement chargé, aurait un grand tirant d'eau.

Ces observations me parurent fort sages, et je crus devoir m'y rendre. Je choisis donc un morceau de vergue assez gros pour servir de mât, et un autre plus mince auquel je fixai un grand carré de toile. Pendant ce temps, Fritz avait cloué sur une des cuves une planche épaisse dans laquelle il fit un trou pour y fixer le mât. J'attachai ensuite des poulies aux coins de la voile, afin de pouvoir la manœuvrer tout en tenant le gouvernail. Pour achever, et par une disposition à mêler le jeu au travail, bien naturelle à son âge, Fritz lia au haut du mât une bande d'étoffe rouge qu'il regarda flotter avec un plaisir extrême.

Tout en souriant de cet innocent enfantillage, je braquai vers la terre une lunette d'approche que j'avais prise dans la chambre du capitaine, et j'eus la joie de voir que tous nos bien-aimés étaient en bonne santé.

Il se faisait tard, et il devenait dès lors avéré que nous ne pourrions regagner la terre le même soir.

Le reste du jour fut employé à piller le vaisseau comme l'eussent fait des pirates, et à charger nos cuves de tout ce qu'elles purent contenir d'objets utiles.

En prévision d'un séjour prolongé sur cette terre déserte, je donnai la préférence aux outils qui devaient servir nos efforts industrieux, et aux armes à l'aide desquelles nous pourrions nous défendre. Le vaisseau, destiné à l'établissement d'une colonie dans les mers du Sud, où nous avions dû nous fixer, ainsi que nos compagnons de voyage, se trouvait mieux fourni d'ustensiles et de provisions de toutes sortes qu'il ne l'eût été pour un voyage ordinaire. Nous n'eûmes donc qu'à choisir parmi la multitude des objets utiles à la vie. Je n'oubliai pas les cuillers, les couteaux, les casseroles, les assiettes, etc. Fritz s'empara même d'un service d'argenterie qui était dans la cabine du capitaine, ainsi que d'une certaine quantité de bouteilles de vin et de liqueurs, auxquelles nous joignîmes plusieurs jambons de Westphalie. Ces provisions de luxe ne nous firent pas dédaigner des sacs de blé, de maïs et d'autres semences. Je n'eus garde d'oublier une boussole, des bêches, et autres instruments de jardinage; des fusils, des pistolets. Nous prîmes aussi des hamacs et des couvertures, des paquets de cordes, de la toile à voile, et même un petit baril de soufre, devant nous faciliter les moyens de remplacer les mèches soufrées que nous n'avions plus qu'en petite quantité, et qui nous étaient essentiellement utiles pour allumer du feu.

J'avais déclaré notre approvisionnement complet, quand Fritz arriva avec un dernier paquet.

« Laisse cela, lui dis-je, cher enfant, nous n'avons plus de place; c'est trop gros et cela a l'air bien lourd.

— Oh, père, me dit Fritz, laisse-moi, emporter ce paquet; ce sont les livres du capitaine, des livres de science, d'histoire naturelle, des récits de voyage, une bible; Ernest et ma mère seront si contents!

— Cher enfant, lui dis-je, tu as bien raison; le pain de l'esprit vaut le pain du corps, et je te sais bon gré de ton idée; ta trouvaille sera un trésor pour nous tous. »

Notre bateau était si chargé que l'eau, en effleurait presque les bords. Je l'aurais certainement allégé si la mer n'eût pas été d'un calme parfait. Cependant, nous eûmes soin de conserver nos corsets de liége, pour le cas où surviendrait quelque accident.

La nuit allait tomber. Un grand feu, que nous aperçumes allumé sur le rivage, nous apprit que rien de fâcheux n'était survenu de ce côté. Pour répondre à cette bonne nouvelle, je suspendis au flanc du navire trois lanternes allumées. Bientôt, un coup de fusil nous fit savoir que notre signal avait été aperçu.

Nos dispositions furent bientôt faites pour passer la nuit dans nos cuves. Je ne voulais pas coucher sur le vaisseau, car le moindre coup de vent pouvait le disloquer, et nous eussions couru de graves dangers.

Fritz ne tarda pas à s'endormir, malgré le peu de confortable qu'offrait son lit. Quant à moi, je ne fermai pas l'œil; j'étais inquiet sur le sort de ceux que nous avions laissés à terre, en même temps que je voulais faire une veille incessante pour être prêt à tout événement.

A peine le jour commençait-il à poindre que j'étais sur le pont du navire, braquant le télescope vers le rivage. Je vis ma femme sortir de la tente, et s'arrêter pour regarder de notre côté. Je hissai au bout du mât une bande de toile blanche, et ma femme abaissa et releva trois fois son pavillon, comme pour dire qu'elle avait aperçu et compris mon signal.

« Dieu soit loué! m'écriai-je, les nôtres sont sains et saufs. Maintenant, avisons au moyen de transporter le bétail au rivage.

— Construisons un radeau, » me dit Fritz.

Je lui démontrai non seulement la difficulté de ce travail, mais encore l'embarras, pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y aurait pour nous à diriger une telle embarcation.

« Eh bien, dit-il, jetons-les animaux à la mer, ils nageront. Le cochon, entre autres, avec son bon gros ventre et sa graisse n'aura pas de peine à se soutenir.

— Je le crois; mais penses-tu que l'âne, la vache, la chèvre, les moutons s'en tirent aussi heureusement? Or je t'avoue que je ferais volontiers le sacrifice du cochon pour sauver les autres.

— Eh! mais, reprit Fritz, pourquoi ne leur mettrions-nous pas des corsets de natation comme ceux que nous avons préparés pour nous. Ce sera charmant de voir tout ce bétail nager à l'aide d'un semblable attirail.

— Bravo! mon grand Fritz; ton idée, quoique drôlatique, me semble praticable. A l'œuvre, mon ami, à l'œuvre! Faisons l'essai sur un de nos animaux. »

Nous prîmes un mouton, au corps duquel nous attachâmes nos deux corsets, un de chaque côté, et nous le poussâmes dans la mer.

Tout d'abord, la pauvre bête effrayée disparut sous l'eau; mais bientôt elle revint à la surface en se débattant, et enfin, sentant l'appui que lui offrait le liége, elle resta immobile, et nous vîmes avec satisfaction qu'elle surnageait parfaitement.

Il n'en fallait pas davantage pour nous démontrer l'excellence du procédé, qui fut adopté pour le sauvetage du bétail.

Tout ce que nous pûmes trouver de liége servit pour les petits animaux. Quant à l'âne et à la vache, qui étaient beaucoup plus lourds, nous leur fabriquâmes à chacun un appareil particulier composé de deux barils vides, liés à leur corps par des cordes et des bandes de toile.

Quand toutes nos bêtes furent harnachées de la sorte, j'attachai aux cornes ou au cou de chacune d'elles une corde, dont nous devions tenir le bout une fois que nous serions dans le bateau de cuves.

Notre bétail fut bientôt à l'eau, et cela sans trop de difficulté. L'âne seul, selon les mœurs de son espèce, fit le récalcitrant; force nous fut de l'y jeter à reculons.

Il se débattit d'abord beaucoup, mais enfin il prit son parti, et se mit à nager de si bonne grâce que nous ne pûmes nous empêcher de l'applaudir.

Dès que nous fûmes entrés dans notre embarcation, je déliai l'amarre, et bientôt le vent prenant dans la voile, nous nous sentîmes poussés vers le rivage.

Fritz, heureux du bon résultat de notre entreprise, jouait avec son singe et regardait orgueilleusement la flamme rouge qui se déroulait gracieuse au haut du mât. Moi, je suivais du regard et du cœur mes bien-aimés, qu'à l'aide de la lunette d'approche je venais de voir quitter la tente et accourir sur le rivage.

Tout à coup Fritz cria :

« Oh! père, un énorme poisson s'avance vers nous.

— Aux armes! lui dis-je, et attention! »

Nos fusils étaient chargés. L'animal dont Fritz venait de signaler l'approche n'était rien moins qu'un requin de la plus grande dimension.

« Tirons ensemble, » dis-je à Fritz au moment où le monstre marin, qui nageait à fleur d'eau, ouvrait la gueule pour saisir une de nos brebis.

Nos deux coups partirent à la fois. Le requin disparut.

Un instant après, nous aperçûmes à la surface de la mer l'écaille brillante de son ventre, et une traînée de sang nous confirma que nous étions heureusement délivrés de ce terrible corsaire.

Je commandai à Fritz de recharger son fusil, car il pouvait bien se faire que ce requin ne fût pas seul. Heureusement, mes craintes étaient mal fondées.

Sans autre incident, après quelques minutes de navigation, nous abordâmes au rivage.

Ma femme et les trois enfants nous attendaient. Ils saisirent la corde que je leur jetai pour lier l'embarcation à la côte. Les animaux, qui avaient pris terre d'eux-mêmes, furent débarrassés de leurs appareils. L'âne se vautra sur le sable de la façon la plus joyeuse, et ensuite fit retentir un formidable *hi han!* traduisant

toute la joie qu'il éprouvait de sentir le sol ferme sous ses pieds.

Après nous être embrassés et mutuellement félicités de nous retrouver tous sains et saufs à la suite de cette longue et périlleuse séparation, nous allâmes nous asseoir sur l'herbe au bord du ruisseau ; et je fis le récit de tout ce qui nous était arrivé. Je n'eus garde de refuser à Fritz les éloges qu'il méritait pour l'aide qu'il m'avait donnée.

V

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ A TERRE PENDANT NOTRE ABSENCE

L'idée de Fritz pour le transport du bétail excita l'admiration générale. Le bon petit François, lui, s'émerveillait bien plus à voir flotter la voile et la banderole.

« C'est plus joli que tout, dit-il. Oui, j'aime mieux le beau drapeau que les casseroles, que les bêtes, que le cochon surtout, et même que la vache.

— Petit fou, lui dit sa mère, tu changeras d'avis quand je te donnerai tous les matins une jatte de coco pleine de bon lait sucré. »

Il fallut apprendre à tous, avec les moindres détails, la façon dont nous avions organisé tout cela.

La curiosité satisfaite, nous nous mîmes à débarrasser nos cuves. Jacques, abandonnant cette corvée, se dirigea vers le bétail, et, sautant sur le dos du baudet, qu'il ne parvenait pas à débarrasser de ses deux tonnes, il vint à nous d'un air majestueux. Nous eûmes toutes les peines du monde à tenir notre sérieux devant ce comique équipage ; mais quel ne fut pas notre étonnement, en voyant le petit cavalier entouré d'une ceinture de poils dans laquelle étaient passés deux pistolets.

« Où as-tu pris ce costume de contrebandier? lui dis-je.

— Tout cela est de notre fabrique, » répondit-il en me montrant les dogues, munis chacun d'un collier hérissé de clous propres à les défendre de toute attaque.

« Bravo! mon fils, lui dis-je, si cela est de ton invention.

— Maman m'a aidé, répliqua-t-il, pour ce qu'il y avait à coudre.

— Mais où avez-vous pris la peau, le fil et les aiguilles? demandai-je à ma femme.

— Le chacal de Fritz nous a fourni la peau, répondit-elle; quant au reste, ajouta-t-elle en souriant, une femme de ménage doit en être pourvue. »

Je crus comprendre que Fritz était peu satisfait de ce qu'on se fût approprié sans sa permission la peau de son chacal. Il dissimula toutefois le mieux qu'il put sa mauvaise humeur; mais s'étant approché de Jacques, il cria en se bouchant le nez :

« Pouah! Quelle odeur épouvantable!

— C'est la peau de ma ceinture, répondit tranquillement Jacques; quand elle sera sèche, il n'y paraîtra plus.

— Que Jacques reste sous le vent, dis-je, et nous ne serons nullement incommodés.

— C'est cela, dirent en riant les enfants, Jacques sous le vent. »

Quant au petit espiègle, il s'inquiétait peu de la désagréable odeur qu'il portait avec lui, et se promenait d'un air superbe en caressant ses pistolets.

Ses frères se hâtèrent d'aller jeter à la mer les débris du chacal.

Voyant que l'heure du souper approchait, je dis à Fritz d'aller chercher un des jambons de Westphalie qui se trouvaient dans les cuves.

Fritz ne tarda pas à revenir.

« Oh! un jambon! un jambon tout prêt à manger! crièrent les enfants en battant des mains.

— Modérez-vous, dit la mère, car si vous n'aviez pour souper que ce jambon qui n'est pas cuit, vous pourriez

jeûner encore longtemps; mais j'ai là des œufs de tortue avec lesquels je vous ferai, dans la poêle que vous avez eu le bon esprit d'apporter, une bonne omelette dans laquelle, Dieu merci, le beurre ne manquera pas.

— Les œufs de tortue, dit Ernest, toujours un peu désireux d'étaler son savoir, sont faciles à reconnaître à leur rondeur, à leur coque membraneuse, parcheminée et humide, et il n'y a d'ailleurs que les tortues qui déposent leurs œufs dans le sable de la côte.

— Comment les avez-vous découverts? demandai-je.

— Ceci se rattache à l'histoire de notre journée, dit notre ménagère; avant de vous la conter, je crois qu'il serait mieux de songer à souper.

— Tu as raison, dis-je, fais-nous ton omelette, et gardons le récit pour le repas; ce sera un agréable entremets. Nous allons pendant ce temps, les enfants et moi, achever de mettre en lieu sûr la cargaison du bateau, et procéder à l'installation du bétail pour la nuit. »

A ces mots, mes fils se levèrent et me suivirent à la côte. Nous achevions, lorsque ma femme nous invita à venir faire honneur à son souper. Rien n'y manquait : omelette, fromage, biscuit; tout fut trouvé excellent, et le service de table, heureusement recueilli, ne contribua pas peu à l'agrément de notre repas. François seul, fidèle à sa vaisselle de calebasse, ne voulut pas revenir à ses couverts d'argent.

« C'est bien plus gentil, disait-il, de manger dans un joujou. »

Les chiens, les poules, les chèvres et les moutons faisaient cercle autour de nous, comme spectateurs intéressés. Quant aux canards et aux oies, je m'inquiétais peu de leur repas, l'embouchure marécageuse du ruisseau leur fournissait en abondance des vers et de petits crabes, dont ils se montraient très-friands.

A la fin du souper, je fis apporter par Fritz une bouteille d'excellent vin, trouvée dans la cabine du capitaine, et je priai ma femme de prendre un verre de cette fortifiante liqueur avant de commencer son récit.

« C'est bien heureux, dit-elle en riant, que mon tour vienne enfin de dire mes hauts faits. Je n'ai rien à conter du premier jour, car l'inquiétude m'a retenue sur le rivage, sans que j'aie eu le courage de rien entreprendre. Je ne fus un peu rassurée qu'après avoir vu que vous étiez arrivés sans encombre au vaisseau. La journée se passa donc sans que nous nous soyons éloignés de la tente. Je me bornai à former pour le lendemain le projet d'aller à la découverte d'un endroit plus confortable que cette plage, où nous sommes exposés à toute la rigueur du soleil pendant le jour, et au froid pendant la nuit. Je pensai à ce bois que vous aviez découvert, Fritz et toi, la veille, et je résolus d'y aller.

» Le matin, comme je rêvais encore à mon projet sans en avoir rien dit aux enfants, qui venaient de se lever, Jacques s'empara du chacal de Fritz, et tailla avec son couteau, dans la peau de l'animal, deux larges courroies qu'il dépouilla et nettoya de son mieux.

» Cela fait, il garnit les courroies de longs clous, puis, avec un débris de toile à voile, il doubla l'intérieur de son ouvrage, et vint me demander de coudre solidement la toile avec le cuir, de manière à couvrir et à retenir la tête des clous. Je me rendis à son désir, malgré l'odeur peu agréable qu'exhalait cette peau. Une autre bande — qu'il voulut doubler de même — était destinée à lui faire une ceinture; mais je lui fis remarquer que cette courroie n'étant pas sèche encore, se retirerait considérablement et rendrait son travail inutile. Ernest lui donna en riant le conseil de clouer la peau sur une planche qu'il porterait sur lui et qu'il exposerait au soleil. Jacques, sans comprendre que son frère raillait, mit le conseil en pratique, et je le vis bientôt, affublé de sa planche, se promener gravement au soleil.

» Je communiquai à mes fils mon projet de déménagement, auquel ils donnèrent leur joyeux assentiment. En un clin d'œil ils se furent munis de leurs armes et chargés de nos provisions; je me réservai la bouteille à eau et

une hache. Escortés des deux chiens, nous dirigeâmes notre marche du côté du ruisseau.

» Turc, qui nous avait accompagnés dans cette excursion, reconnut le chemin que vous aviez suivi, et nous précéda en se retournant fréquemment, comme s'il eût compris qu'il devait nous servir de guide.

» Mes deux jeunes fils marchaient résolûment, fiers qu'ils étaient de porter leurs armes ; ils sentaient toute leur importance, car je ne leur cachais point que notre sécurité dépendait de leur bravoure et de leur adresse. J'appréciai en ce moment l'idée que tu avais eue d'apprendre à nos enfants le maniement des armes et de les rendre ainsi propres à connaître et à affronter le danger.

» Ce ne fut pas une petite affaire que de traverser le ruisseau, sur les pierres humides et glissantes ; Ernest passa le premier sans accident, Jacques s'empara de ma hache et de ma bouteille à eau ; je pris François sur mon dos. J'eus grand'peine à garder l'équilibre avec mon cher petit fardeau qui joignait ses mains autour de mon cou et se collait de toutes ses forces sur mes épaules ; enfin j'arrivai à l'autre bord, et, quand nous eûmes atteint la hauteur d'où tu avais découvert l'admirable paysage dont tu nous a parlé avec tant d'enthousiasme, mon cœur s'ouvrit, pour la première fois depuis notre naufrage, au plaisir et à l'espérance. Nous entrâmes bientôt dans un vallon plein d'ombre et de verdure.

» Un petit bois se voyait à quelque distance ; mais pour y arriver, il nous fallut traverser une prairie dont l'herbe haute et touffue cachait presque entièrement les enfants. Jacques trouva enfin un chemin découvert, où nous aperçûmes la trace que votre passage avait laissée la veille. Ces empreintes nous conduisirent, après plusieurs détours, tout près du bois.

» Tout à coup nous entendîmes bruire les feuilles, et nous vîmes s'envoler du sol un grand oiseau. Chacun de mes petits hommes apprêta son fusil ; mais l'oiseau était hors de portée avant qu'ils fussent en état de le viser.

» — C'est dommage, dit Ernest en posant son arme avec dépit, que je n'aie pas eu mon petit fusil. D'ailleurs, si l'animal ne s'était pas envolé aussi vite, je l'aurais assurément abattu.

» — Oui, lui dis-je, tu serais un adroit tireur au vol si le gibier t'avertissait un quart d'heure d'avance de son départ.

» — Mais je ne pouvais deviner, répliqua-t-il, qu'un oiseau allait se lever devant nous.

» — Ce sont justement de telles surprises qui rendent le tir au vol difficile : il faut, pour y réussir, non-seulement avoir le coup d'œil juste, mais encore posséder une grande présence d'esprit.

» — Quel peut être cet oiseau? demanda Jacques.

» — Un aigle, sans doute, dit François, car il avait des ailes très-larges.

» — Cela ne prouve rien, dit Ernest, tous les oiseaux à larges ailes ne sont pas des aigles.

» — Je suppose, repris-je, qu'il était sur son nid quand il s'est envolé; essayons de trouver ce nid, et peut-être serons-nous mieux renseignés.

» Jacques, l'étourdi, s'élança aussitôt vers l'endroit d'où était parti l'oiseau; mais à l'instant un autre oiseau semblable au premier s'envola, effleurant de son aile puissante le visage du petit brave, qui resta tout ébahi et presque effrayé.

» Les autres enfants, non moins étonnés, gardèrent l'arme basse devant ce nouveau gibier.

» — Maladroits chasseurs, leur dis-je, est-il possible que l'événement de tout à l'heure vous ait si peu profité? Je vois bien que vous avez encore besoin des leçons de votre père.

» Ernest se dépitait; quant à Jacques, il ôta son chapeau, et, faisant un salut comique au fugitif qui déjà n'était plus qu'un point dans l'azur du ciel : « Au revoir, monsieur l'oiseau, dit-il; à une autre fois! je suis votre tout dévoué serviteur. »

» Ernest découvrit bientôt le nid que nous cherchions.

Il était construit fort grossièrement, et ne contenait que des coquilles d'œufs brisées. Nous dûmes en conclure que la nichée était partie depuis peu.

» — Ces oiseaux ne sauraient être des aigles, remarqua Ernest, car les aiglons ne peuvent courir aussitôt après être nés, ainsi qu'ont dû le faire les jeunes qui sont éclos dans ce nid. Le contraire a lieu chez les poules, les pintades et autres volatiles de la même famille. Je suis donc porté à présumer que les oiseaux dont nous venons de trouver le nid sont des outardes ; car, outre ce premier détail qui m'apprend à quelle famille ils appartiennent, vous avez pu voir comme moi qu'ils avaient le plumage d'un blanc fauve en dessous, et mêlé de noir et de roux en dessus. J'ajouterai que le dernier portait sur le bec de longues plumes effilées formant moustaches, signe caractéristique du mâle.

» — Au lieu de l'examiner ainsi, dis-je à mon petit savant, qui se rengorgeait un peu après l'étalage de son érudition, tu eusses mieux fait de l'ajuster; tu aurais couru la chance de pouvoir faire plus sûrement tes observations... Mais, ajoutai-je, il vaut mieux, après tout, l'avoir laissé à ses petits.

» En causant de la sorte, nous avions atteint le petit bois. Une foule d'oiseaux inconnus peuplaient les arbres, et faisaient entendre un concert des plus variés. Les enfants se préparaient à tirer ; mais je leur fis observer que la hauteur prodigieuse des arbres sur lesquels ces gais chanteurs étaient perchés rendrait leurs coups infructueux.

» La forme, la grosseur extraordinaire de ces arbres gigantesques nous surprit singulièrement. C'étaient des troncs énormes, soutenus par de puissantes racines aériennes qui se ramifiaient à l'infini en s'implantant dans le sol sur une étendue considérable. Jacques, grimpé sur une de ces racines, mesura avec une corde la circonférence d'un de ces troncs. Ernest calcula qu'elle ne devait pas avoir moins de quarante pieds, et l'élévation du tronc, plus de quatre-vingts. Le dôme formé

par les racines en forme d'arceaux en avait soixante, et formait une sorte de voûte merveilleuse. Rien ne m'a jamais plus ému que la vue de cette splendide végétation, dix ou douze arbres formaient ce que nous avions pris pour un bois. Les branches s'étalaient au loin, et le feuillage, qui rappelle pour la forme ceux de nos noyers d'Europe, répandait un ombrage délicieux. Au-dessous, la terre était tapissée d'herbe verte, fine et moelleuse qui nous invitait au repos.

» Nous nous assîmes. Les sacs de provisions furent ouverts, un ruisseau qui murmurait tout près de là nous fournit de l'eau fraîche et claire, et la multitude d'oiseaux qui chantaient sur nos têtes donnaient à notre repas un air de fête. Aucun de nous ne manquait d'appétit.

» Nos chiens, qui nous avaient quittés depuis quelque temps, revinrent à nous. A notre grand étonnement, ils ne quêtèrent aucune nourriture, se couchèrent sur l'herbe, et s'endormirent tranquillement; ce qui nous fit comprendre qu'ils avaient trouvé à déjeuner dans leur course.

» L'endroit où nous étions me parut si agréable, que je crus inutile d'en chercher un autre pour notre prochain établissement.

» Je résolus donc de retourner de là sur nos pas, et d'aller à la côte tâcher de recueillir tout ce que le vent aurait poussé au rivage des débris du navire. Jacques, avant de partir, me pria de coudre les colliers et la ceinture de peau qu'il n'avait cessé de porter suspendus sur son dos, et qui étaient alors entièrement secs. Ce travail accompli, il s'affubla aussitôt de sa ceinture, dans laquelle il passa ses pistolets, et, tout fier, il prit les devants pour se montrer plus vite à vous au cas où vous seriez débarqués pendant notre absence. Nous fûmes obligés de presser le pas pour ne point le perdre de vue.

» Au rivage je ne trouvai que peu de chose à emporter, car les objets que nous pûmes atteindre étaient trop lourds pour nos forces. Pendant ce temps, nos chiens côtoyaient

la rive, et je les voyais plonger les pattes dans l'eau pour en retirer de petits crabes qu'ils mangeaient avec avidité.

» — Voyez, mes enfants, voyez, dis-je, comme la faim rend industrieux; nous n'avons plus ni à nous inquiéter de la nourriture de nos dogues, ni à craindre d'être dévorés par eux, puisque la mer leur offre une nourriture abondante.

» — Nos chiens nous dévorer! Qu'ils y viennent! s'écria Jacques en portant fièrement la main à ses pistolets.

» — Petit fanfaron, lui dis-je en l'embrassant, que pourraient tes pistolets contre deux animaux de cette taille? Ils t'avaleraient comme un oiseau.

» — Bill et Turc sont bien trop bons pour vouloir nous manger, dit le petit François, et c'est bien mal à monsieur Jacques de penser tout de suite à leur tirer des balles. Maman! ôte-lui ces pistolets, à ce méchant.

» — Sois tranquille, dit Jacques à François en l'embrassant, je ne leur veux pas plus de mal que toi, à nos bons chiens; c'est pour rire ce que j'ai dit là, petit François.

» En quittant le rivage, nous aperçûmes Bill qui grattait la terre et en tira une boule, qu'elle avala du meilleur appétit.

» — Si c'étaient des œufs de tortue! dit Ernest.

» — Des œufs de tortue! dit François! les tortues c'est donc des poules...

» Tu juges de la gaieté de Jacques et d'Ernest à cette question de François. Quand elle fut calmée :

» — Profitons de la découverte de Bill! m'écriai-je, car j'ai entendu dire que ces œufs sont un excellent manger.

» — Je crois bien, dit Ernest, qui se délectait déjà à l'idée de savourer ce mets friand.

» Ce ne fut pas sans peine que nous éloignâmes Bill de ce repas qu'elle trouvait fort à son goût. Bien qu'elle eût déjà fait disparaître plusieurs œufs, il en restait encore une vingtaine, que nous mîmes avec soin dans nos sacs à provisions.

» En regardant la mer, nous aperçûmes la voile de votre bateau. François craignait que ce ne fussent des sauvages qui nous tueraient, mais Ernest affirma que c'était votre barque, et il avait raison, puisque peu d'instants après vous abordiez au rivage et que nous nous embrassions.

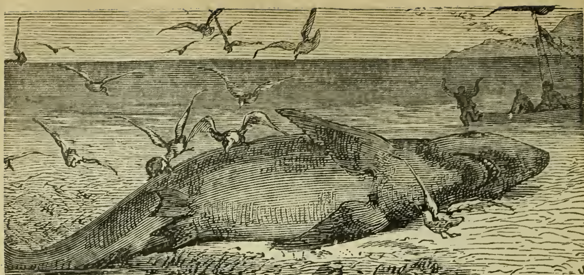
» Telles sont, mon ami, nos aventures. Je cherchais un logement, je l'ai trouvé, je suis ravie, et, si tu veux m'en croire, dès demain nous irons nous établir sous ces magnifiques arbres; la vue, de là, est superbe et le lieu est exquis!

— Quoi! chère femme, dis-je en plaisantant, des arbres! C'est là tout ce que tu as découvert pour notre sûreté et notre demeure; je comprends fort bien que s'ils sont aussi grands que tu le dis, nous pourrons y trouver un refuge pendant la nuit; mais, pour y monter, il nous faudrait un ballon, ce qui n'est pas chose facile à fabriquer, ou des ailes.

— Plaisante tout à ton aise, dit-elle, mais je sais bien que l'on pourrait construire sur ces arbres, entre les grandes branches, une cabane à laquelle aboutirait un escalier de bois; ne voit-on pas souvent la même chose en Europe; ne te rappelles-tu pas, par exemple, ce tilleul de notre pays qui renfermait un pavillon et qu'on appelait, à cause de cela, l'*Arbre de Robinson?*

— A la bonne heure, dis-je, mais nous ne pourrons songer que plus tard à exécuter ce difficile travail. »

Cependant la nuit était venue, et la conversation, en se prolongeant, nous avait fait oublier l'heure du repos. Nous fîmes ensemble la prière du soir, et nous nous endormîmes, ravis d'être réunis, pour ne nous réveiller que le lendemain, aux premiers rayons du soleil.



VI

PROJETS DE MIGRATION. — LE REQUIN MORT. — LE PONT

« J'ai réfléchi hier soir à ton projet, dis-je à ma femme en m'éveillant le matin, et je trouve que nous ne devons pas trop nous hâter de changer de résidence. D'abord, pourquoi abandonner cet endroit où la Providence nous a conduits, et qu'elle semble avoir disposé dans les meilleures conditions? Nous sommes ici protégés d'un côté par la mer, de l'autre par les rochers, dont nous pourrions au besoin faire sauter des quartiers pour fortifier les rives du ruisseau; enfin, nous nous trouvons à proximité du vaisseau, qui renferme encore de véritables richesses, auxquelles nous devrions renoncer si nous allions nous établir ailleurs.

— Tes raisons sont bonnes sans doute, me répliqua ma femme, mais tu ne sais pas combien le séjour de cette plage est intolérable quand le soleil est d'aplomb sur nos têtes. Pendant tes excursions avec Fritz, vous vous abritez dans des bois dont les arbres vous offrent des fruits délicieux. Ici, nous n'avons d'autre asile que la tente, sous laquelle il fait une chaleur étouffante qui m'inquiète pour la santé des petits, et nous ne trouvons pour nourriture que les moules et les huîtres de la côte, aliment fort peu de notre goût. Quant à l'éloge que tu fais de la sécurité de cette retraite, il me semble assez mal justifié. Les chacals sont venus sans difficulté

nous visiter; et rien ne prouve que les tigres et les lions n'en feraient pas autant. Les trésors du vaisseau ne sont point à dédaigner, je le sais, mais j'y renoncerais volontiers pour être délivrée de l'inquiétude que me causent vos voyages en mer.

— Allons, dis-je à ma femme en l'embrassant, tu défends si chaleureusement ton opinion, que je me vois contraint d'y céder, non pas cependant sans faire une petite restriction. Je crois savoir le moyen de concilier tes idées avec les miennes. Nous irons, j'y consens, habiter le petit bois; mais nous conserverons ici notre magasin à provisions, et nous en ferons une sorte de forteresse pour nous retirer en cas d'attaque. Nous laisserons entre les rochers notre poudre, qui nous est d'une grande utilité, mais dont le voisinage peut être dangereux. Ce plan étant adopté, il nous faut d'abord jeter un pont sur le ruisseau, afin de rendre faciles et notre déménagement et les communications journalières entre les deux rives.

— Y penses-tu? s'écria ma femme. La construction d'un pont sera longue et pénible. Ne pourrions-nous pas charger l'âne et la vache du transport de notre matériel?

Je lui affirmai qu'elle s'exagérait l'importance de cette opération et les obstacles que nous aurions à surmonter.

« En ce cas, dit-elle, mettez-vous, ou plutôt mettons-nous tous à l'œuvre sans aucun retard, car j'ai hâte que l'émigration soit accomplie. »

Ainsi fut vidée la question de notre changement de domicile. Les enfants, que nous éveillâmes et à qui nous fîmes part du projet, l'accueillirent avec enthousiasme. Ils baptisèrent aussitôt le petit bois du nom de *Terre promise*. Ils eussent bien voulu, eux aussi, que nous ne perdissions pas de temps à la construction du pont; mais je ne tins pas compte de leur impatience.

La prière du matin faite, chacun s'ingénia pour déjeuner de son mieux. Fritz n'oublia point son singe, qu'il installa au pis de la chèvre, sa nourrice. L'exemple parut

bon à Jacques, qui tout d'abord essaya de traire la vache dans son chapeau; mais n'ayant pas réussi, il se prit à teter tranquillement la bonne bête, qui le laissa faire.

« François, cria-t-il en reprenant haleine; François, viens ici, il y a là dedans du bon *lolo* tout chaud. »

Ses frères l'ayant vu dans cette singulière position, lui prodiguèrent toute espèce de moqueries; ils l'appelèrent même le *petit veau*, et le nom lui resta quelque temps. Sa mère lui reprocha sa gloutonnerie, et pour lui montrer qu'il n'aurait pas eu besoin d'avoir recours à un procédé si sommaire, elle se mit à traire habilement la vache. Tout le monde entourait l'active mère de famille, qui emplit d'abord les tasses que chacun lui présenta, et ensuite une jatte qu'elle mit sur le feu pour préparer avec du biscuit une excellente soupe.

Pendant ce temps je disposai notre bateau de cuves pour aller chercher au navire les pièces de charpente et les planches qui devaient nous servir dans la construction du pont. — Pensant que nous aurions besoin d'un aide, je résolus d'emmener Ernest.

Nous nous mîmes en mer, et, en faisant force de rames, nous eûmes bientôt gagné le courant du ruisseau, qui déjà nous avait aidés une fois. Comme nous passions tout près d'un îlot situé à l'entrée de la baie, nous vîmes une nuée de mouettes, d'albatros et d'autres oiseaux de mer qui tournoyaient sur le rivage, en poussant des cris si étourdissants que nous fûmes tentés de nous boucher les oreilles. Fritz avait grande envie de faire feu sur cette troupe; je le lui défendis.

Un pareil rassemblement me paraissait devoir être attribué à quelque cause extraordinaire que je voulus connaître. Je hissai la voile qui s'enfla, et un vent frais nous poussa vers l'îlot.

Ernest était ravi. Le spectacle de la mer, notre pavillon voltigeant coquettement sur l'embarcation, l'aspect riant de l'île le transportaient.

Fritz, lui, ne quittait pas des yeux un point où les oiseaux semblaient s'abattre de préférence.

« Oh! s'écria-t-il tout à coup, ils dépècent un monstre marin, et festinent joyeusement sans nous inviter. »

Il ne se trompait pas. Ayant abordé, nous fixâmes notre bateau à terre, et pûmes tout examiner d'assez près sans être remarqués par la troupe des oiseaux qui, en effet, déchiquetaient à l'envi un énorme poisson mort. Ils étaient d'ailleurs si acharnés à la curée, que notre approche ne les mettait nullement en fuite.

Fritz se demandait d'où pouvait être venu ce cadavre, que nous n'avions pas aperçu la veille.

« Eh! dit Ernest, ne serait-ce point le requin que tu as tué hier?

— En vérité, repris-je, Ernest a raison, c'est bien notre pirate. Voyez cette terrible mâchoire, cette peau si rude qu'on peut s'en servir pour polir le fer et limer le bois. Ce n'est pas, certes, un des plus petits individus de l'espèce, car il mesure bien quinze pieds. Dieu soit loué encore une fois qui nous a délivrés d'un aussi redoutable ennemi! Nous laisserons les mouettes se repaître de la chair du requin, mais je suis d'avis que nous enlevions quelques bandes de la peau, qui pourra nous être utile. »

Ernest tira la baguette de fer de son fusil, et s'avança sur les mouettes, frappant à droite et à gauche. Il en abattit quelques-unes, les autres s'envolèrent. Fritz put librement alors tailler avec son couteau plusieurs larges courroies sur les flancs du requin, et nous regagnâmes l'embarcation.

Comme nous allions reprendre la mer pour atteindre le radeau, je remarquai, à quelque distance des rives de l'îlot, un grand nombre de solives et de planches que le flot y avait jetées; il n'était pas nécessaire de continuer notre voyage, puisque nous trouvions là les matériaux convenables à la construction projetée. Je choisis parmi ces débris ceux qui pouvaient nous servir, j'en formai une espèce de radeau qui fut lié ensuite par une longue corde à l'arrière du bateau, et nous virâmes de bord pour retourner à notre point de départ. Le vent

nous étant favorable, nous n'avions pas à ramer, il me suffisait de gouverner. Fritz cloua au mât les morceaux de peau de requin pour que le soleil les séchât. Pendant ce temps, Ernest examinait en détail les mouettes qu'il avait tuées.

Il ne manqua pas de m'adresser sur la nature de ces oiseaux force questions auxquelles je m'efforçai de répondre de mon mieux. Il voulut savoir ensuite à quel usage je destinais la peau du requin. Je lui appris que je comptais en faire des râpes, et j'ajoutai que généralement en Europe on en tire la peau qu'on appelle *chagrin*.

La traversée s'acheva. En abordant, nous fûmes surpris de ne trouver aucun des nôtres; mais, à nos cris, bientôt nous les vîmes accourir. François avait sur l'épaule un filet à pêcher, et Jacques portait, pendu à sa main, un mouchoir soigneusement fermé. Arrivé près de nous, il l'ouvrit et nous montra une grande quantité de belles écrevisses.

« C'est moi, père! c'est moi qui les ai découvertes! s'écria orgueilleusement François.

— Oui, reprit Jacques, mais c'est moi qui les ai pêchées. Je me suis mis dans l'eau jusqu'aux genoux pour les prendre là-bas dans la rivière, pendant qu'elles dînaient autour du chacal de Fritz. J'en aurais pris bien davantage si l'on ne m'avait pas rappelé sitôt.

— Nous en avons bien plus qu'il ne nous en faut, lui dis-je. Je suis même d'avis que l'on aille rejeter à l'eau les plus petites pour les laisser grossir.

— Bah! fit l'étourdi, il y en a là-bas par milliers; le ruisseau en fourmille.

— N'importe, dis-je encore, il faut être économe des biens que Dieu nous envoie. »

Alors Jacques, prêt à se diriger vers le ruisseau, me pria de l'accompagner; car il voulait, disait-il, me prouver qu'il s'était, de son côté, inquiété de la construction du pont. Je l'engageai à s'expliquer mieux. Il m'apprit alors qu'il avait cherché sur les rives du

ruisseau le lieu le plus convenable, et croyait l'avoir trouvé.

« Bien! m'écriai-je, je te félicite d'avoir fait trève un instant à ton insouciance habituelle pour te constituer l'ingénieur de la colonie. Il me tarde de savoir si, pour ton coup d'essai, tu auras fait preuve de sagacité. Dans le cas où ce point me semblerait bien choisi, nous nous occuperons d'y charrier les solives et les planches, pendant que ta bonne mère préparera le repas. »

Jacques nous conduisit vers l'endroit où il pensait que le pont devait être jeté, et, tout examiné, je fus d'avis qu'on en trouverait difficilement un plus favorable.

Aussitôt donc nous nous mîmes en devoir d'opérer le transport de nos matériaux. Il va sans dire que je ne songeai pas à les traîner à force de bras, puisque nous pouvions disposer de l'âne et de la vache. Mais, comme nous n'avions aucun harnais pour ces animaux, je me bornai à passer au cou de chacun une longue corde formant licou, dont le bout était attaché aux pièces de bois.

En quelques voyages le charroi fut accompli, et nous fûmes à même de commencer la construction.

Sur le point qu'avait choisi Jacques, le ruisseau, beaucoup plus étroit que partout ailleurs, présentait des rives de hauteur à peu près égale. En outre, il y avait de chaque côté des arbres qui pouvaient servir pour fixer les poutres.

« Maintenant, dis-je, quand tout fut prêt pour l'exécution de notre plan, il reste à mesurer la largeur du ruisseau, pour savoir si nos pièces de bois sont assez grandes.

— Il me semble que rien n'est plus facile, dit Ernest. Il suffit pour cela d'attacher au bout d'une ficelle une pierre que nous lancerons sur l'autre rive et que nous ramènerons jusqu'au bord : la longueur de la ficelle nous donnera la mesure que nous cherchons. »

Ayant mis en pratique ce procédé aussi simple qu'ingénieux, Ernest calcula que le ruisseau avait environ

dix-huit pieds. Or, comme il fallait aux solives principales une assise de trois pieds au moins sur chaque rive, nous en choisîmes trois de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de long.

La plus grande difficulté restait à vaincre, à savoir comment nous ferions passer par dessus le ruisseau ces immenses pièces de bois. Je proposai à mes fils de résoudre cette importante question pendant le repas, qui d'ailleurs était déjà retardé d'une grande heure.

Nous retournâmes donc vers la mère, qui s'impatientait à nous attendre, car les écrevisses étaient cuites depuis longtemps. Mais, avant de commencer à manger, nous dûmes admirer avec quelle patience l'adroite ménagère avait confectionné pour l'âne et la vache des sacs à transport, taillés dans de la toile à voile et cousus avec de la ficelle. Nous l'applaudîmes plus encore quand nous sûmes que, manquant de grandes et fortes aiguilles pour ce travail, elle avait dû percer chaque trou avec un clou.

Le repas fut court, car chacun de nous était impatient de se remettre à l'œuvre. Bien que nous nous fussions entretenus des moyens à employer pour le placement des premières solives, aucun de mes enfants ne paraissait l'avoir découvert. Heureusement, j'avais été mieux inspiré.

Aussitôt que nous eûmes regagné le *chantier*, je mis à exécution l'idée qui m'était venue.

Je liai une de mes grandes poutres par un de ses bouts à l'un des arbres qui se trouvaient au bord du ruisseau, à l'autre bout j'attachai une longue corde, puis je traversai l'eau pour fixer solidement à un des arbres de la rive opposée une poulie sur la roue de laquelle je passai la corde que j'avais apportée avec moi. Je revins ensuite, et j'attelai l'âne et la vache à cette même corde. Les deux animaux tirèrent; la poutre tourna autour du tronc, et bientôt son extrémité alla toucher l'autre bord. Les enfants, émerveillés, sautèrent sans plus tarder sur la pièce de bois en battant des mains, et en poussant des cris de joie.

Le plus difficile de notre travail était fait. Deux autres poutres furent placées auprès de la première; il ne resta plus qu'à y clouer une série de planches pour que le pont fût terminé.

Nous eûmes le bonheur de mener à fin notre tâche avant la chute du jour; aussi étions-nous harassés de fatigue, et jamais, depuis notre débarquement, n'avions-nous dormi comme pendant la nuit qui suivit cette journée si bien remplie.



VII

DÉMÉNAGEMENT. — LE PORC-ÉPIC. — LE CHAT-TIGRE. — LE FLAMANT BLESSÉ —

Aux premières approches du jour, j'éveillai les enfants, et je crus devoir leur faire quelques recommandations sur la conduite à tenir pendant le cours de notre migration.

« Nous allons, leur dis-je, entrer dans un pays couvert et nouveau pour nous. Que nul de vous ne s'aventure seul. Il y aurait, à prendre les devants, le même danger qu'à s'attarder. Marchons le plus près possible les uns des autres, et si quelque ennemi se présente, laissez-moi diriger l'attaque ou la défense. »

La prière achevée, et le déjeuner fait, nous nous préparâmes au départ. Le troupeau fut rassemblé; l'âne et la vache reçurent sur leur dos les sacs que ma femme avait confectionnés la veille, et que nous avions remplis des objets pouvant nous être de première utilité. Nous n'eûmes garde d'oublier la cave du capitaine, et une petite provision de beurre.

Comme je m'apprêtais à compléter la charge des animaux avec nos couvertures de lit, nos hamacs et des cordages, ma femme intervint et réclama une place pour le petit François, ainsi que pour le sac, qu'elle appelait son sac enchanté. Puis elle me démontra qu'il fallait absolument emporter nos poules et nos pigeons, qui ne manqueraient pas de se disperser et de se perdre, du moment que nous ne leur donnerions plus de nourriture. Je me rendis à ces raisons. Une place commode fut faite à François sur le dos de l'âne, dans l'espace ménagé entre les sacs qui pendaient au flanc de l'animal ; le sac enchanté lui servait de dossier.

Restait à nous emparer des poules et des pigeons. Les enfants s'évertuaient à les poursuivre, mais sans parvenir à en saisir aucun. Mieux avisée, la mère les engagea à se tenir en repos, leur disant qu'elle se chargeait de capturer sans peine toute la gent effarouchée.

« Nous verrons bien ! nous verrons bien ! s'écrièrent les étourdis.

— Vous allez voir ! » répliqua la mère.

Alors elle répandit sur le sol quelques poignées de grain dont la vue eut bientôt rassemblé tous nos volatiles. Ce grain mangé, elle en jeta d'autre, mais alors dans l'intérieur de la tente : poules et pigeons de s'y précipiter aussitôt, et par conséquent de s'y trouver pris.

« Plus fait l'adresse que la violence, vous le voyez, messieurs, » dit la mère en fermant l'entrée de la tente, où Jacques se glissa pour nous tendre les uns après les autres les prisonniers auxquels nous liâmes les pattes, et que nous mîmes sur le dos de la vache. Quand ils y furent tous installés, nous étendîmes sur eux une couverture, maintenue à quelque distance par deux branches pliées en arceau. Ainsi plongés dans l'ombre, ces animaux ne devaient pas nous importuner de leurs cris.

Tous les objets que nous laissions, et que la pluie ou le soleil eussent pu détériorer, furent serrés dans la tente, dont l'entrée fut soigneusement fermée avec des

piquets et barricadée avec des tonneaux pleins ou vides; puis je donnai le signal du départ.

Nous étions tous fort bien armés, et chacun de nous portait une gibecière garnie de vivres et de munitions. La bonne humeur était générale.

Fritz, le fusil sous le bras, ouvrait la marche; derrière lui venait la mère conduisant en quelque sorte la vache et l'âne, qui marchaient côte à côte; ce dernier servait de monture au petit François, qui nous égayait de ses propos naïfs. Au troisième rang se trouvaient Jacques et la chèvre, au quatrième Ernest et la brebis. J'étais, moi, à l'arrière-garde. Nos chiens allaient de ci de là, aboyant, guettant, flairant.

Cette caravane, qui cheminait lentement, avait un aspect vraiment pittoresque. Je ne pus même, en la considérant, m'empêcher de crier à mon fils aîné :

« Eh bien, Fritz, voilà ton projet de l'autre jour qui commence à s'accomplir. C'est ainsi que voyageait notre ancêtre Abraham. Que t'en semble, mon petit patriarche? »

Ernest répondit pour son frère :

« Moi, papa, je trouve cela charmant, et je ne m'étonne plus qu'il y ait encore des peuples qui vivent de la vie nomade.

— C'est vrai, répliquai-je; mais Dieu veuille toutefois que nous ne soyons pas réduits à mener longtemps cette vie-là. Tu ne tarderais guère à t'en fatiguer, je t'assure. Espérons que ce pèlerinage sera le dernier.

— Dieu t'entende! s'écria la mère. J'espère que notre nouvelle demeure nous plaira, et sera assez confortable pour que nous n'éprouvions jamais le besoin de la quitter. En tous cas c'est sur moi que retomberait la responsabilité de la fatigue qui vous serait imposée : car c'est moi qui ai eu l'idée de quitter la tente.

— Partout où tu voudras aller, lui répliquai-je, sois persuadée, chère femme, que nous te suivrons sans nous plaindre; car il est certain que tu n'agiras pas dans un but égoïste. »

Comme nous approchions du pont, la truie, qui avait

d'abord paru peu décidée à nous suivre, nous rejoignit, non sans manifester par des grognements le déplaisir que lui causait cette longue promenade. Il est vrai de dire que nous nous inquiétâmes fort peu de sa mauvaise humeur.

Le passage du ruisseau s'effectua sans accident, mais la riche végétation du sol sur l'autre rive faillit retarder beaucoup notre marche. L'âne et la vache, la chèvre et les brebis, qui depuis longtemps ne s'étaient trouvés à pareille fête ne pouvaient résister à la tentation de se repaître de l'herbe fraîche qu'ils rencontraient. Il fallut, pour les faire avancer, tous les efforts de nos dogues qui aboyaient autour d'eux et les mordillaient aux jambes.

Pour éviter de pareils retards, j'eus l'idée de redescendre le long du ruisseau, afin de trouver, du côté de la mer, le pays découvert, à travers lequel nous cheminerions d'ailleurs plus facilement.

A peine eûmes-nous fait quelques pas dans cette direction, que nos chiens bondirent dans l'herbe épaisse, en poussant des hurlements, comme s'ils se fussent trouvés aux prises avec un animal féroce.

Fritz, le fusil armé, le doigt sur la détente, s'avança résolûment. Ernest inquiet se rangea près de sa mère, non pas pourtant sans avoir, lui aussi, préparé son arme. Jacques s'élança intrépidement sur les traces de son frère, gardant son fusil en bandoulière. Je me disposais à le rejoindre pour le protéger en cas de danger, lorsque je l'entendis qui criait à tue-tête :

« Oh, papa! viens vite! accours! Un porc-épic! Un porc-épic monstrueux. »

Je hâtai le pas, et ne tardai pas à voir en effet un porc-épic, moins gros cependant que Jacques ne voulait bien le dire. Les chiens faisaient rage autour de l'animal qu'ils ne pouvaient attaquer sans payer chèrement leur témérité. Le porc-épic combattait à sa manière, c'est-à-dire que, le dos tourné à ses adversaires, la tête baissée entre les pattes de devant, il marchait contre eux à reculons en



CETTE CARAVANE AVAIT UN ASPECT PITTORESQUE (Page 71).

dressant et en secouant ses dards, qui, agités de la sorte, produisaient une espèce de cliquetis étrange. Chaque fois que les dogues voulaient se jeter sur lui, il en résultait pour eux un certain nombre de blessures. La gueule ensanglantée, ils portaient même à leur museau quelques piquants profondément entrés.

Fritz et moi nous guettions le moment où nous pourrions tirer sans risque de blesser nos chiens. Jacques, plus impatient et ne s'expliquant pas notre hésitation, déchargea un des pistolets presque à bout portant sur le porc-épic qui tomba mort.

Fritz ne manqua pas d'éprouver un certain dépit de la victoire de son frère; aussi s'empressa-t-il de s'écrier :

« Imprudent ! tu pouvais non-seulement tuer nos chiens, mais encore nous blesser en tirant d'aussi près.

— Vous blesser! répéta fièrement le petit chasseur; pensez-vous donc, monsieur le fin tireur, que vous soyez seul à savoir manier une arme? »

Voyant que Fritz allait répliquer, je me hâtai d'intervenir : « Il est vrai, dis-je, à mon fils aîné, que ton frère aurait pu agir avec moins de précipitation; mais tu lui en veux surtout de t'avoir enlevé l'occasion de montrer ton adresse. C'est mal, mon enfant. Apprends qu'il faut savoir loyalement applaudir les autres, si l'on veut être, à l'occasion, digne soi-même des applaudissements. Allons, pas de rancune! Ton tour viendra après celui de Jacques. Touchez-vous la main, et qu'il n'y ait plus de querelle entre vous. »

Les deux enfants n'étaient méchants ni l'un ni l'autre; ils se donnèrent une cordiale poignée de main, et l'on ne pensa plus qu'au moyen à prendre pour emporter le gibier, dont je savais que la chair était un excellent manger.

Jacques, avec son irréflexion habituelle, n'avait pas manqué de porter les mains sur l'animal, et par conséquent de se piquer jusqu'au sang.

« Va chercher une corde, lui dis-je, lie les pattes de la

bête et vous la porterez, ton frère et toi, à l'aide d'un bâton que vous tiendrez chacun par un bout. »

Mais, impatient de montrer sa chasse à sa mère et à ses jeunes frères, Jacques se contenta de nouer son mouchoir autour du cou du porc-épic, qu'il traîna ainsi jusqu'à l'endroit où stationnait la caravane.

« Vois, maman! cria-t-il en arrivant; vois, Ernest! regarde, petit François, le bel animal que j'ai tué!... Oui, c'est moi qui l'ai tué. Je n'ai pas eu peur de ses cent mille lances; je me suis approché, et d'un coup de pistolet... pan!... il est tombé!.. Ah! je ne l'ai pas manqué. C'est excellent à manger, papa l'a dit. »

La mère félicita son fils de son courage et de son adresse.

Ernest, qui s'était approché, examina le porc-épic très-attentivement avec son sang-froid ordinaire, et remarqua qu'il avait à chaque mâchoire deux longues incisives, dans le genre de celles du lièvre et de l'écureuil, et des oreilles courtes, arrondies, qui rappelaient de loin celles de l'homme.

Ma femme et moi nous nous étions assis pour retirer du museau des chiens les piquants qui y étaient demeurés.

« Çà, dis-je à Jacques, n'as-tu pas craint que le porc-épic te lançât ses dards à travers le corps? Car on dit que ces animaux ont cette faculté.

— Oh! répliqua-t-il, je n'y ai pas pensé; mais, en tous cas, je me serais bien douté que ce ne pouvait être qu'une fable.

— Tu vois cependant, repris-je, que nos chiens n'ont pas été épargnés?

— C'est vrai! dit-il; mais c'est qu'ils se sont jetés sur l'animal; s'ils se fussent tenus à distance, il est certain qu'ils n'auraient pas eu la moindre blessure.

— Tu as raison, mon enfant, et je suis heureux de voir que tu sais te défier des opinions qui choquent la vraisemblance. Le porc-épic n'a nullement la faculté de darder ses piquants: seulement, comme il a dû arriver

souvent qu'il en perdît quelques-uns dans un combat pareil à celui qui vient d'avoir lieu, il s'en est suivi le préjugé fort répandu que tu as refusé d'admettre. »

Résolu à emporter le porc-épic, je le fis couvrir d'une épaisse couche d'herbe, je le roulai dans une de nos couvertures, et j'attachai ce paquet sur la croupe de l'âne, derrière le petit François. Puis, nous nous remîmes en route.

Mais bientôt le baudet s'échappa des mains de ma femme, qui le tenait par la bride, et s'élança devant nous en faisant des sauts et en se livrant à une foule d'évolutions grotesques qui nous eussent fort divertis, si nous n'eussions craint pour le petit cavalier qu'il portait.

Fritz courut après lui, et, aidé de nos chiens qui lui coupèrent le pas, il ne tarda pas à s'en rendre maître.

Cherchant à m'expliquer ce brusque changement dans l'humeur habituellement si pacifique de l'animal, j'inspectai son chargement, et je découvris bientôt que les piquants du porc-épic, traversant l'herbe et la couverture, lui chatouillaient très-désagréablement l'épiderme.

Je plaçai alors la bête morte, non plus sur la croupe de l'âne, mais sur le sac enchanté, en ayant soin de recommander à François de ne pas s'y appuyer.

Fritz, sans doute dans l'intention de prendre sa revanche si l'occasion s'en présentait, s'aventura à quelque distance de la caravane. Toutefois, nous arrivâmes à la *Terre promise* sans avoir fait aucune autre rencontre.

« Merveille! s'écria Ernest lorsqu'il aperçut les grands arbres vers lesquels nous nous dirigions; quels végétaux gigantesques! La flèche de Strasbourg n'est pas plus haute, et comme ici la nature est riche! Quelle excellente idée a eue notre chère maman de nous faire quitter le pays désolé où nous étions! »

Puis il me demanda si je savais le nom de ces arbres.

« Ces arbres ne sont décrits nulle part et nous sommes sans doute les premiers Européens à les voir, répondis-je. Mais je défie bien l'ours le plus agile de nous

atteindre au sommet de ces énormes troncs dénudés, lorsque nous serons parvenus à nous y établir.

— Eh bien, me dit ma femme, que dis-tu de nos arbres?

— Je comprends ton admiration, lui dis-je, et ton choix est parfait.

— Ce n'est pas malheureux, me dit-elle en me menaçant du doigt en riant; fi, l'incrédule qui veut voir, pour croire. »

J'acceptai, en souriant, ce reproche amical.

Nous fîmes halte. Notre premier soin fut de décharger les bêtes de somme, que nous laissâmes ensuite paître aux environs, ainsi que les moutons et les chèvres, en ayant pris la précaution de leur entraver les deux pieds de devant. La truie seule fut laissée entièrement maîtresse de ses mouvements.

Nous donnâmes la liberté aux poules et aux pigeons; les poules se mirent à picorer autour de nous, les pigeons s'envolèrent dans la ramure de nos arbres, d'où ils ne devaient pas manquer de descendre à la première distribution de grains qui serait faite.

Nous nous reposâmes dans l'herbe touffue qui tapissait le sol, et nous tînmes conseil sur les procédés à employer pour construire une maison sur ces arbres géants.

Toutefois, comme il n'était nullement probable que nous pussions nous y installer le même jour, j'avais quelque inquiétude pour les éventualités de la nuit que nous devions forcément passer en rase campagne, exposés à toutes les intempéries et sans défense contre les bêtes féroces.

J'appelai Fritz, que je croyais parmi nous, pour lui dire que je voulais absolument tenter sur l'heure l'ascension de l'arbre principal. Il ne répondit pas, mais deux coups de feu consécutifs, tirés à quelque distance, nous avertirent qu'il ne perdait pas son temps, et nous l'entendîmes crier joyeusement: « Touché! touché! Il y est! »

Bientôt il s'avança, tenant par les pattes de derrière

un magnifique chat-tigre qu'il élevait avec orgueil pour nous le montrer.

« Bravo! maître chasseur, lui dis-je; tu nous as rendu un service signalé en délivrant nos volatiles de ce redoutable voisin, qui ne se fût pas fait faute de les dénicher, quand bien même ils se fussent perchés au sommet de l'arbre. Si tu en vois de pareils rôder aux environs, je t'engage à ne leur point faire de quartier.

— Pourtant, dit Ernest, puisque les animaux ont été créés par Dieu, ils doivent l'avoir été dans un but utile. Je ne m'explique donc pas pourquoi nous devons leur déclarer une guerre aussi acharnée.

— Il serait téméraire, repartis-je, d'interroger Dieu sur les secrets de son œuvre : mais il est permis de hasarder quelques suppositions. Je crois donc que les animaux, qu'à tort sans doute nous appelons nuisibles, ont été créés pour maintenir un certain équilibre parmi les êtres vivants; mais passons sur ces questions, qu'il est toujours difficile ou pour mieux dire impossible de résoudre, et demandons à Fritz de nous faire savoir où et comment il a découvert cet animal.

— Je l'ai trouvé là tout près, répondit le chasseur; j'apercevais d'ici quelque chose qui bougeait dans le feuillage d'un arbre, je me suis approché avec précaution, jusqu'au pied de l'arbre, et d'en bas j'ai fait feu sur la bête qui est tombée à mes pieds. Comme j'allais pour la prendre, elle s'est relevée, alors je l'ai achevée d'un coup de pistolet.

— Tu es heureux, lui dis-je, qu'il ne se soit pas jeté sur toi, alors qu'il n'était que blessé. Car ces animaux-là, bien que de petite taille, sont terribles quand ils défendent leur vie. Je puis t'affirmer cela avec d'autant plus de certitude que je crois reconnaître dans l'individu que tu viens de tuer, non pas le chat-tigre proprement dit, mais le margay, très-commun dans l'Amérique du Sud, où il est connu par sa rapacité et son audace.

— Quoi qu'il en soit, dit Fritz, voyez ce beau pelage à taches noires et brunes sur fond d'or; j'espère que Jac-

ques ne découpera pas la peau de mon margay comme il a fait de celle de mon chacal.

— Sois tranquille, Jacques étant averti, ne te dépossédera pas. Mais que penses-tu faire de cette peau?

— C'est à toi que je dois le demander, me repartit le chasseur, je suivrai en cela ton avis. Et d'ailleurs je ne tiens pas essentiellement à l'employer pour moi seul.

— Bien répondu, mon fils. En ce cas, si tu m'en crois, comme nous n'avons pas encore besoin de recourir aux fourrures pour nous vêtir, tu façonneras, avec la dépouille du corps et des cuisses, des étuis pour enfermer nos couverts de table, et avec la queue tu te feras une magnifique ceinture de chasse pour porter ton couteau et tes pistolets.

— Et moi, père, demanda Jacques à son tour, que ferai-je de la peau de mon porc-épic?

— Quand nous aurons arraché un certain nombre de dards qui nous serviront d'aiguilles, ou de pointes pour des flèches, je crois que nous pourrions faire de la peau entière une sorte de cuirasse, s'adaptant au corps de l'un de nos chiens, pour le rendre redoutable dans les combats contre les animaux féroces.

— Oh! magnifique! magnifique! s'écria Jacques. J'ai hâte de voir Turc ou Bill ainsi harnaché. »

Et mon petit étourdi ne me laissa pas de repos jusqu'à ce que j'eusse consenti à lui montrer la manière de dépouiller son porc-épic. Je suspendis l'animal à un arbre par les deux pattes de derrière, et je me mis en devoir de l'écorcher; ce qui me réussit parfaitement. Fritz, qui m'observait attentivement, en fit autant pour son margay. Les deux peaux furent clouées à un tronc d'arbre pour que le grand air les séchât. Une portion de la chair du porc-épic fut destinée au repas que la mère se disposait à préparer, et le reste mis en réserve pour être salé.

Ernest avait recueilli de grosses pierres dont il construisit un foyer, tout en me demandant si les arbres sous lesquels nous nous trouvions n'étaient pas de la

famille des mangliers. Je lui dis que sa supposition me paraissait vraisemblable, mais que je ne pouvais rien affirmer avant d'avoir consulté la bibliothèque du capitaine.

« Ah! nos chers livres, dit-il, quand pourrons nous les lire et les relire à notre aise?

— Patience, mon cher enfant, faisons d'abord l'indispensable, un jour viendra où nous les retrouverons avec bonheur. »

François, que la mère avait chargé de querir du bois mort aux environs, arriva traînant des branchages, et la bouche pleine de fruits qu'il semblait mâcher avidement.

« Petit imprudent! s'écria la mère, qui s'élança vers l'enfant. Ces fruits que tu dévores avec tant de plaisir peuvent être vénéneux... et te faire mourir. Montre-moi ces fruits.

— Mourir! repeta avec effroi le gamin, qui s'empressa de rejeter ce qu'il était sur le point d'avaler. Je ne veux pas mourir, mère!.. Non! »

En même temps il laissa tomber les branches qu'il portait, et tira de sa poche deux ou trois petites figues que je lui pris des mains pour les examiner. Je fus vite rassuré; car je ne sache pas qu'il y ait de figues vénéneuses. Je demandai à François où il les avait trouvées.

« Tout près d'ici, me répondit-il, sous un de ces arbres, où il y en a beaucoup, beaucoup! J'ai cru que je pouvais en manger puisque j'ai vu les poules et la truie s'en régaler à qui mieux mieux.

— Ce n'est pas une garantie suffisante, repris-je; car on voit tel fruit être comestible pour les animaux, qui ne l'est pas pour l'homme, et réciproquement. Toutefois, comme la constitution physique du singe est à peu près conforme à celle de l'homme, et que de plus le singe est averti, par un secret instinct, de la nature des aliments, je vous engage tous à consulter le singe lorsque vous trouverez quelque fruit que vous désirerez manger. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que déjà François avait couru vers le singe, qui était attaché au pied d'un arbre, et lui avait offert une des figues dont ses poches étaient pleines. Le petit animal, assis sur son derrière, prit le fruit dans ses mains, le regarda, le flaira, et enfin l'entama.

« Bon! bon!... cria François que rassurait complétement cette expérience, et qui se remplit de nouveau la bouche de ces figues qu'il trouvait délicieuses.

— Ainsi donc, dit Ernest, ces arbres sont des figuiers?

— Oui, répliquai-je, mais non pas des figuiers nains, comme ceux de nos pays. Ceux-ci appartiennent plutôt, comme tu l'as pensé, aux genres des mangliers, et à l'espèce dite le manglier jaune, qui pousse d'énormes racines en voûtes comme nous le voyons ici. »

Tout en causant ainsi, et pendant que ma femme, aidée de François, était occupée à disposer le couvert, je me mis à fabriquer des aiguilles avec les piquants du porc-épic. La pointe se trouvait toute faite naturellement : il ne restait qu'à percer un trou à l'autre extrémité, j'y réussis en me servant d'un long clou que je faisais rougir au feu. En peu de temps, j'eus ainsi confectionné un assortiment d'aiguilles que notre ménagère accepta avec un véritable plaisir.

Les enfants, toujours émerveillés de la hauteur prodigieuse des arbres où nous avions résolu de nous établir, s'évertuaient à trouver le moyen d'en faire l'ascension. Je fus d'abord aussi embarrassé qu'eux; mais il me vint une idée, dont je différai pourtant l'exécution.

Le repas étant prêt, on fit cercle autour du dîner que ma femme avait préparé; la chair du porc-épic et le bouillon qu'elle avait donné furent trouvés excellents; nous eûmes pour dessert du beurre et du fromage de Hollande.

Ainsi restaurés, je résolus de mettre à profit les heures de jour qui nous restaient encore.

J'engageai ma femme à façonner au plus tôt les cour-

roies qui devaient nous servir à atteler nos bêtes de somme aux pièces de bois que nous serions forcément obligés d'aller chercher au rivage pour notre construction : elle se mit sans retard au travail.

Je crus devoir, avant toute chose, installer pour la nuit nos hamacs, qui furent suspendus aux racines arquées d'un manglier, et au-dessus desquelles nous tendîmes une toile à voile, rabattue de chaque côté et destinée à nous préserver de la rosée et des moustiques. Cela fait, je me dirigeai avec Fritz et Ernest du côté du rivage pour tâcher de trouver des bouts de bois forts et droits, qui pussent servir d'échelons à l'échelle de corde que j'avais résolu de confectionner. Ernest découvrit, au bord d'un petit marais, une certaine quantité de bambous, à moitié enfouis dans le limon. Nous les dégageâmes, et les ayant coupés avec une hache par tronçons de trois à quatre pieds, nous en fîmes trois paquets, un pour chacun de nous. A quelque distance de l'endroit où s'étaient trouvés les bambous, et un peu plus avant dans l'intérieur du marais, j'aperçus une touffe épaisse de roseaux vers laquelle je me dirigeai pour en couper quelques-uns dont j'avais l'intention de faire des flèches. Bill, qui marchait à côté de moi, s'élança tout à coup en aboyant, et aussitôt une troupe de flamants magnifiques s'envolèrent avec une extrême rapidité.

Fritz, qui n'était jamais pris au dépourvu par des événements de ce genre, eut le temps de mettre en joue et de tirer avant que ces oiseaux fussent hors de portée. Deux des flamants tombèrent : l'un roide mort; l'autre seulement blessé à l'aile. Ce dernier nous eût probablement échappé si Bill ne se fût précipitée à sa poursuite, et ne l'eût bientôt saisi par une aile. La brave chienne le tint de la sorte jusqu'à ce qu'arrivé près d'elle je m'en emparai.

Quand je revins vers les enfants, et que je leur montrai ma capture, ils jetèrent des cris de joie, et me dirent qu'il fallait garder cet oiseau vivant pour tâcher de l'apprivoiser.

« Quel bel effet il fera par son beau plumage rose et blanc, au milieu de nos autres volatiles! » dit Fritz.

Ernest remarqua que le flamant avait les pieds conformés en même temps pour la course comme les cigognes, et pour la natation comme les oies; et il s'étonna que les deux facultés fussent données au même individu.

Je lui appris qu'un certain nombre d'espèces étaient ainsi privilégiées.

Je ne voulus pas que cet incident de chasse m'empêchât de cueillir les roseaux que j'avais convoités. J'allai donc en couper un certain nombre des plus longs, en disant à mes fils que je comptais les utiliser à mesurer exactement la hauteur de l'arbre que nous allions habiter.

« Oh! oh! firent-ils avec une sorte d'incrédulité, tu pourrais en ajouter beaucoup les uns aux autres pour atteindre seulement la naissance des branches.

— Patience, patience! répliquai-je, souvenez-vous de la leçon que votre mère vous a donnée quand il s'est agi de capturer les poules. Attendez, pour vous prononcer, de savoir comment j'entends m'y prendre. »

Les deux enfants se turent. Alors, chargés de nos paquets de bambous, des roseaux, du flamant mort et du flamant vivant, auquel j'avais lié les pattes, nous retournâmes auprès des nôtres.

Jacques et François saluèrent de cris de joie l'arrivée du flamant; mais la mère s'inquiéta en voyant que nous ajoutions une nouvelle bouche inutile au nombre déjà si grand de nos animaux domestiques. Moins prompt à m'alarmer sur un pareil sujet, je m'occupai d'examiner les blessures de l'oiseau. Je vis qu'il avait les deux extrémités des ailes fracturées, l'une par le coup de feu, l'autre par les dents de Bill. Je les pansai toutes les deux avec une espèce d'onguent que je composai de beurre, de sel et de vin. Ainsi pansé, le flamant fut attaché par la patte, à l'aide d'une corde, à un piquet fiché en terre près du ruisseau. Livré à lui-même, il mit son bec sous

son aile et s'endormit sur une de ses longues jambes.

Pendant que je procédais à cette cure, les enfants, qui avaient lié bout à bout plusieurs roseaux, les élevaient contre l'un des mangliers pour en mesurer la hauteur ; mais ils n'atteignaient qu'à peine à l'endroit où les racines aériennes se joignent au tronc, et je les entendis de nouveau émettre des doutes sur la réussite du moyen que je ne leur avais cependant pas encore communiqué.

Les laissant dire et faire, et souriant, pour ma part, de leur incrédulité, je taillai en pointe par un bout quelques roseaux, que je garnis à l'autre bout de plumes arrachées au flamant mort. Je lestai ces flèches en introduisant du sable dans le creux des roseaux. Puis je m'occupai de faire un arc en recourbant avec une corde un bambou flexible, aminci par les deux extrémités.

Jacques et Fritz, qui ne manquèrent pas de s'apercevoir de la chose, accoururent en criant : « Oh! un arc! un arc! des flèches! Papa, laisse-moi tirer!... Permets que j'essaie... tu verras que je serai adroit.

— Un instant, leur dis-je; comme j'ai eu la peine de fabriquer l'arc, je veux avoir l'honneur de l'essayer le premier. D'ailleurs, ne croyez pas que j'aie eu l'intention de m'en servir comme d'un jouet. Non, j'ai eu en vue un but utile, et je ne tarderai guère à vous le prouver. »

Puis, je demandai à ma femme si elle n'aurait pas à mon service un peloton de gros fil.

« Peut-être, répondit-elle avec un sourire ; je vais consulter mon sac enchanté. »

Elle mit la main dans son sac, et la retirant, elle me dit :

« En effet, voilà, je crois, ce que tu demandes. »

Et comme elle semblait montrer une certaine fierté d'avoir satisfait aussi promptement à ma demande, Jacques se prit à dire :

« Vraiment, le beau mystère, de trouver dans un sac ce qu'on y a mis!

— Le mystère n'est pas grand sans doute, répliquai-je à l'étourdi, mais encore fallait-il avoir un sang-froid dont aucun de nous n'était capable, dans le moment d'ef-

froi qui précéda notre départ, pour songer à approvisionner ce sac comme ma chère femme l'a fait de mille choses, oubliés par nous, qui pouvaient nous être utiles à tous. Combien d'insouciants ne voient pas au delà de l'heure présente, et vendent le matin le lit, dont ils ne pensent plus qu'ils auront besoin le soir. »

Jacques était le meilleur garçon du monde, il se jeta dans les bras de sa mère. « Je mériterais, lui-dit-il, d'être cousu dans ton sac et de n'en plus sortir.

— Méchant garçon trop aimé, lui dit sa mère, je ne t'y laisserais pas longtemps, tu le sais bien!

— Et tu aurais grand raison, dis-je en riant, le sac enchanté, risquerait trop si maître Jacques y était enfermé de devenir le sac à malice! »

Ayant déroulé la majeure partie du peloton, j'attachai le bout du fil à l'une des flèches. Puis, ajustant cette flèche sur l'arc et le bandant, je tirai dans la direction des branches du plus grand manglier. Le trait partit, alla retomber de l'autre côté d'une branche, sur laquelle, par conséquent, le fil se trouva passé.

Il nous fut alors facile, en retirant la flèche jusqu'à la branche, d'obtenir une longueur de fil égale à celle du tronc, afin de savoir quelle dimension il fallait donner à notre échelle.

Nous trouvâmes une cinquantaine de pieds. Je mesurai donc à peu près cent pieds d'une forte corde. Je la partageai en deux parties que je fis étendre parallèlement sur le sol. Je recommandai à Fritz de scier des morceaux de bambou d'environ deux pieds; puis, aidé de Jacques et d'Ernest, je fixai ces échelons aux cordes par des nœuds, et avec des clous qui les empêchaient de glisser.

En moins d'une heure et demie l'échelle fut achevée. Pour la hisser, je me servis du même moyen que pour mesurer la hauteur. Une nouvelle flèche fut tirée. Au bout du fil, que je triplai cette fois pour qu'il eût plus de force, fut attachée une corde, et au bout de la corde l'échelle qui bientôt se trouva solidement fixée.

Jacques et Fritz se disputaient à qui monterait le premier. Je donnai la préférence à Jacques, plus léger que son frère, et adroit d'ailleurs comme un mousse. Avant de le laisser monter, je lui recommandai toutefois de ne pas s'aventurer sur un échelon sans en avoir reconnu la parfaite solidité, et de redescendre aussitôt s'il s'apercevrait du moindre danger. Il s'élança, tenant assez peu compte de ma recommandation, et arriva, Dieu merci! sans accident jusque sur la première branche, où il se mit à cheval en criant :

« Victoire! victoire! »

Fritz monta ensuite, et lia mieux encore l'échelle. Cette précaution prise, je me hasardai à mon tour. Arrivé dans l'arbre, j'en inspectai la disposition pour tirer le plan de notre établissement. La nuit venait pendant ce temps; ce fut même au clair de lune que j'attachai à une des branches dominant les premières un gros moufle que j'avais apporté, et qui devait nous servir le lendemain à hisser les pièces de bois de la construction projetée.

Comme je m'apprêtais à descendre, je ne vis auprès de moi ni Fritz ni Ernest. Je pensai qu'ils étaient déjà en bas; mais tout à coup j'entendis dans les hautes ramures de l'arbre deux jeunes voix fraîches qui chantaient en accord un cantique du soir. Je ne voulus pas interrompre ce concert improvisé, car il y avait dans les accents des deux naïfs chanteurs, et surtout dans la pensée de louer ainsi le Seigneur, quelque chose de doux et de touchant qui me semblait être un présage de bénédiction pour notre nouvelle demeure.

Quand ils eurent fini, ils vinrent me rejoindre, et nous redescendîmes tous trois ensemble.

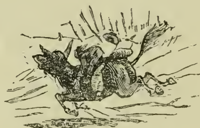
La mère, qui avait trait la vache et les chèvres, nous offrit une excellente soupe au lait, et des tranches de porc-épic qui restaient du dîner. Le bétail fut attaché tout près de nos hamacs, sous les racines de notre arbre.

Ernest et François avaient amassé, par mon ordre,

une quantité de branches mortes qui devaient me servir à entretenir pendant toute la nuit un feu pour éloigner les animaux féroces.

La prière ayant été faite en commun, ma femme et les enfants ne tardèrent pas à s'endormir dans les hamacs que nous avions suspendus aux racines. Quant à moi, je ne me couchai pas, résolu que j'étais à veiller attentivement auprès du feu que j'alimentais.

Pendant la première moitié de la nuit, je fus tenu parfaitement éveillé par l'inquiétude que me causait le moindre bruit que j'entendais aux alentours. Il suffisait du murmure du vent dans les feuilles pour m'alarmer. — Mais peu à peu je me sentis invinciblement engourdi par la fatigue, et vers le matin le sommeil me gagna. Je m'endormis si profondément que, lorsque je m'éveillai, toute la famille était déjà sur pied.



VIII

LA CONSTRUCTION SUR L'ARBRE

Aussitôt après le déjeuner, ma femme commanda à Jacques et à Ernest de mettre à l'âne et à la vache les harnais qu'elle avait confectionnés la veille; puis, avec ses trois plus jeunes fils, elle se disposait à se rendre au rivage, afin d'opérer le charroi des bois dont nous avions besoin pour notre construction aérienne; ils durent faire plusieurs voyages consécutifs. Je m'inquiétais de la voir se livrer à tant de travaux qui ne lui étaient pas habituels.

« Ne t'inquiète pas! me dit-elle. Cette vie de fermière me convient plus que tu ne penses. Je trouve bon, et je trouve juste aussi que nous n'ayons d'aises que celles

que nous aurons gagnées à la sueur de notre front. Cette loi de Dieu, qu'on oublie dans les villes, il est doux de sentir qu'on l'accomplit. Sais-tu bien que déjà j'aime mes bêtes ? Et sais-tu pourquoi ? C'est que je sens que ces bons animaux m'aiment aussi ; nos poules, nos canards, nos chiens, notre pauvre âne, notre vache, ce sont des amis, et les plus sûrs que nous ayons jamais eus ; humbles, laborieux, patients, reconnaissants. Si nous sortons un jour de cette île, quelle bonne et salutaire école notre séjour aura été pour moi, pour ces enfants ! pour toi-même, mon ami. »

Ma bonne femme parlait d'or; car le vrai or, c'est le courage et la raison.

Je la laissai partir, et fortifié par ses bonnes paroles, par son exemple, je me mis de mon côté à la besogne, le cœur plein de joie. Je montai avec Fritz dans l'arbre, au centre duquel, nous aidant de la scie et de la hache, nous préparâmes l'emplacement du pavillon. La disposition des premières branches qui s'étendaient horizontalement, nous servit à souhait pour soutenir le plancher. Nous en laissâmes subsister quelques-unes à six ou huit pieds d'élévation, pour y suspendre nos hamacs. D'autres enfin, un peu plus hautes, devaient recevoir la toile à voile qui allait former la toiture de l'habitation.

Ce travail préliminaire ne fut pas sans difficulté : mais nous vînmes cependant à bout de pratiquer, dans l'épaisse ramure du figuier, un espace vide fort spacieux.

Les poutres et les planches qui avaient été amenées en grande quantité du rivage, furent hissées à l'aide du moufle qui multipliait la force de nos bras. Le plancher fut posé et une balustrade élevée tout autour.

Nous travaillions avec tant d'ardeur que, le milieu du jour venu, nous n'avions nullement pensé à manger. On se contenta cette fois d'un déjeuner. Après le repas nous reprîmes notre tâche. Il s'agissait de tendre la toile à voile, ce qui nécessita beaucoup d'adresse et d'ef-

forts. Comme cette toile retombait des deux bouts, nous la fixâmes à la balustrade; et il se trouva que notre pavillon, dont le tronc de l'arbre formait déjà une paroi, fut hermétiquement clos sur trois de ses côtés. Le quatrième, celui qui faisait face à la mer, resta provisoirement ouvert, quoique j'eusse imaginé de le fermer, plus tard, en cas de besoin, par une toile, une sorte de store, qui s'abaisserait ou se lèverait à volonté.

Quand nous eûmes attaché les hamacs aux branches que nous avions réservées à cet effet, notre habitation fut en état de nous recevoir pour la nuit.

D'ailleurs le soleil baissait déjà. Fritz et moi nous descendîmes de l'arbre ; et, quoique bien fatigué, je me mis encore en devoir de façonner avec des planches une grande table et des bancs, que j'installai sous les racines de l'arbre, à l'endroit où nous avions passé la nuit précédente; car ce lieu me sembla propre à devenir notre salle à manger future.

Ce dernier travail achevé à la grande satisfaction de notre ménagère, je me laissai tomber, harassé de fatigue, sur un des bancs que je venais de construire, et je dis à ma femme, en essuyant mon front baigné de sueur :

« J'ai travaillé aujourd'hui comme un nègre, et j'ai l'intention de me reposer demain pendant la journée entière.

— Non-seulement, tu le peux, me répondit-elle, mais encore tu le dois; car, si je compte bien, demain est un dimanche; c'est même le second que nous passons sur cette plage : nous n'avons nullement songé à célébrer le premier.

— J'ai, comme toi, remarqué cet oubli, repris-je, mais j'ai pensé qu'étant alors dans l'urgente obligation de pourvoir à notre sûreté, il n'y avait pas faute de notre part dans cette omission. Mais maintenant que nous voilà en quelque sorte confortablement établis, ce serait faire preuve d'ingratitude que de négliger de rendre à Dieu les actions de grâces toutes particu-

lières que nous lui devons. Il est donc convenu que la journée prochaine sera complétement consacrée au Seigneur. Toutefois, puisque les enfants ne nous ont pas entendus, ménageons-leur une agréable surprise en remettant à demain matin de leur faire connaître notre détermination.

— C'est convenu , » dit ma femme, et elle appela ses fils qui, dispersés aux environs, ne tardèrent pas à venir se ranger autour de la table sur laquelle le couvert était mis.

La bonne mère alla prendre près du feu un pot de terre qu'elle apporta, et elle le découvrit pour en tirer à l'aide d'une grande fourchette le flamant tué la veille. « J'avais, dit-elle, l'intention de le faire rôtir, mais Ernest m'en a détournée en me disant que c'était une vieille bête qui ne manquerait pas d'être coriace; je l'ai mis alors, toujours d'après son conseil, à l'étouffée; vous allez voir si j'ai bien fait. »

Le docteur fut un peu raillé de sa prévoyance culinaire, mais nous ne dûmes pas moins reconnaître qu'il avait eu raison : car le flamant ainsi préparé fut généraralement trouvé excellent, et rongé jusqu'au dernier petit os.

Pendant que nous dînions, nous eûmes la satisfaction de voir notre flamant vivant se mêler familièrement, pour la première fois, aux poules qui picoraient et quêtaient autour de nous. Depuis quelques heures nous l'avions détaché de son piquet et laissé en pleine liberté. Il s'était promené pendant toute l'après-midi, gravement, lentement, sur ses deux longues pattes rouges, comme une personne qui serait absorbée dans de profondes méditations. Le voyant revenu a des pensées moins graves, nous lui jetions des morceaux de biscuit, qu'il attrapait avec une extrême dextérité, au grand désappointement des poules, sur lesquelles il avait l'avantage de son long bec et de ses pieds en échasses.

Le singe devenait, lui aussi, de plus en plus familier, et poussait parfois même la privauté jusqu'à l'effron-

terie. Il sautait d'une épaule à l'autre, franchissait la table et faisait mille gambades. C'était à qui lui donnerait le plus de friandises.

Enfin, au dessert reparut la truie, que nous n'avions pas vue depuis la veille. Par des grognements tout particuliers elle, semblait manifester le plaisir qu'elle éprouvait de nous avoir retrouvés.

Ma femme lui tendit une de nos calebasses pleine de lait de vache, que l'animal but avec avidité.

Une pareille libéralité me paraissant peu compatible avec les principes d'économie que nous devions observer, j'en dis un mot à notre ménagère, qui avait sa réponse prête.

« Tant que nous ne serons pas définitivement installés et que nous n'aurons pas tous les ustensiles nécessaires, il nous sera difficile de convertir en beurre et en fromage le lait qui nous restera de la consommation journalière. Mieux vaut donc que je le distribue ainsi aux animaux, d'abord pour les attacher à nous, et ensuite pour ménager notre grain, qui est précieux, et notre sel, qui touche à sa fin.

— Tu as raison en toutes choses, ma chère femme, aussi irons-nous bientôt aux rochers ramasser du sel, et ne manquerons-nous pas de faire une provision de grain lors de notre prochain voyage au vaisseau.

— Ah! s'écria la mère, encore le vaisseau! Toujours ces aventureuses traversées! Je ne serai vraiment tranquille que le jour où vous renoncerez à de pareilles expéditions.

— Je comprends tes craintes, lui dis-je; mais tu sais que nous ne nous embarquons jamais que par une mer et un temps calmes. Et tu avoueras toi-même que nous serions sans excuse si nous poussions la timidité jusqu'à abandonner les richesses que le vaisseau renferme encore. »

Pendant que nous causions ainsi, les enfants avaient allumé, à quelques pas de l'arbre, un feu sur lequel ils

posèrent les plus grosses branches sèches qu'ils purent trouver, pour que le feu durât longtemps et protégeât notre bétail de l'approche des animaux dangereux; puis, nous montâmes à notre arbre. Fritz, Jacques et Ernest passèrent les premiers, et accomplirent l'ascension avec une agilité de chat. Leur mère les suivit lentement et avec précaution. Resté le dernier, j'eus un peu plus de difficulté, par ce fait que j'avais détaché l'échelle des piquets où elle était fixée par son extrémité inférieure, afin de pouvoir la retirer après moi, et aussi parce que je portais, lié à mon dos, le petit François, que je n'aurais point voulu laisser monter seul.

J'arrivai cependant sans accident, et quand j'eus replié l'échelle sur le plancher du pavillon, il sembla à mes fils qu'ils se trouvaient dans un de ces châteaux forts des anciens chevaliers, asiles impénétrables à tous les ennemis.

Quoi qu'il en fût, je crus devoir charger les armes, pour être prêt à tirer sur les visiteurs mal intentionnés dont les chiens, laissés en garde au pied de l'arbre, pourraient nous signaler l'approche.

Cette précaution prise, chacun monta sur son hamac. Bientôt le sommeil nous eut gagnés tous, et la nuit s'écoula dans le calme le plus parfait.

IX

LE DIMANCHE

Au réveil : « Que ferons-nous aujourd'hui? demandèrent les enfants.

— Rien, absolument rien, répondis-je.

— Ah! père, tu veux plaisanter! dit Fritz.

— Non! je ne plaisante pas. C'est aujourd'hui dimanche, et nous devons célébrer le jour consacré à Dieu.

— Dimanche! dimanche! s'écria Jacques. Ah! je vais me promener, chasser, pêcher, enfin ne faire que ce qui me plaira.

— C'est ce qui te trompe, dis-je à mon jeune étourdi; j'entends de tout autre façon la célébration du dimanche, qui n'est pas le jour de l'oisiveté et du plaisir, mais celui de la prière.

— Mais, reprit Jacques, nous n'avons pas d'église.

— Ni d'orgue, ajouta François.

— C'est vrai, répliquai-je, mais Dieu est partout, ne le savez-vous pas? Pourrions-nous l'adorer dans un temple plus magnifique que la belle nature qui nous entoure? Et croyez-vous que nos voix ne lui soient pas aussi agréables seules que mêlées aux sons des instruments?

— Papa a raison, dit Ernest, et d'ailleurs, chaque matin, chaque soir, avons-nous besoin d'église pour prier?...

— Bien parlé! mon enfant, repris-je. Ainsi donc, nous prierons en commun, nous chanterons quelques cantiques, et, pour tâcher de suppléer à l'office divin, qui nous manque, je vous conterai une parabole que j'ai préparée à cette intention.

— Une parabole! une parabole... Oh! écoutons! écoutons, » crièrent-ils tous à l'envi. Mais je leur dis de prendre patience, qu'il fallait que les choses eussent le cours indiqué. Après la prière et les chants, nous nous assîmes sur l'herbe; je fis à mon auditoire, qui m'écouta avec recueillement, un récit où j'eus soin de placer autant que possible des enseignements relatifs à notre position, et des avis particuliers au caractère de chacun des enfants. Ma narration simple et intime parut faire assez d'impression sur l'esprit de tous, pour qu'il me fût permis d'espérer que mes paroles porteraient d'heureux fruits.

« Maintenant, dis-je en achevant, si j'avais en ma possession le livre par excellence, la Bible, où sont consignées les histoires du peuple de Dieu, je vous en lirais

quelques passages que je commenterais de mon mieux, et cette lecture, mêlée de mes réflexions, terminerait nos exercices pieux. »

Pendant que je parlais, ma femme s'était levée et éloignée, et je ne tardai pas à la voir revenir tenant dans sa main le livre dont je regrettais d'être privé. Ce fut une sorte d'accomplissement féerique de mon désir; et comme d'un regard étonné je semblais demander à notre chère ménagère d'où lui venait cette richesse, elle me dit en souriant :

« Le sac enchanté! Toujours le sac enchanté! »

Je ne pus m'empêcher, avant d'ouvrir le livre, de signaler une fois de plus à mes enfants les avantages de la prévoyance dont leur mère était un véritable modèle.

Il n'y eut qu'une voix pour approuver mes paroles. Touchée de cet hommage, celle qui en était l'objet nous embrassa tous les uns après les autres.

Après avoir lu différents chapitres du saint livre, dont je tâchai de faire comprendre le sens à ma jeune famille, je déclarai accomplis les exercices religieux de la journée; et je donnai à chacun la permission de se livrer à quelque distraction du corps ou de l'esprit.

Jacques me demanda mon arc, et essaya d'armer les flèches avec les piquants du porc-épic; mais comme il ne parvenait pas à les assujettir : « Si j'avais un peu de colle! » s'écria-t-il.

Je lui conseillai alors de faire fondre, dans une petite quantité d'eau, une de nos tablettes de bouillon. Il se trouva bien de ce conseil; et peu de temps après il avait à sa disposition un certain nombre de flèches qui eussent été des armes vraiment redoutables aux mains d'un archer habile. Je pensai même alors qu'il serait à désirer que mes fils s'exerçassent au tir de l'arc et y devinssent adroits, notre provision de poudre, bien qu'elle fût ample, n'était pas inépuisable, nous devions en être le plus possible économes.

Je fus distrait de ces réflexions par une détonation d'arme à feu, à la suite de laquelle je vis tomber à mes

pieds cinq ou six oiseaux morts, que je ramassai, et que je reconnus pour être des ortolans.

C'était notre philosophe, qui, grimpé dans l'arbre, et voyant une foule de ces oiseaux perchés sur les hautes branches, avait fait feu avec un fusil chargé de fine grenaille.

Bientôt il se montra triomphant sur la plate-forme, en criant : « Hein ! Ai-je bien visé? suis-je adroit?

— Très-adroit, lui dis-je, mais tu as oublié qu'aujourd'hui, dimanche, la chasse n'est pas permise. »

Ces paroles arrêtèrent l'élan de Fritz et de Jacques, qui avaient déjà couru à leur fusil et s'apprêtaient à imiter l'exemple de leur frère. Ernest lui-même descendit, et venant à moi d'un air confus, me pria de lui pardonner son étourderie. Je ne me fis pas demander deux fois cette grâce. La faute involontaire de mon petit chasseur venait de m'apprendre que nous avions à notre portée un gibier abondant et délicat. Ces ortolans, attirés par les fruits de notre figuier gigantesque, peuplaient tous les arbres environnants. Il nous devait être facile, soit avec des lacets, soit au besoin même à coups de fusil, de nous en procurer un grand nombre, et comme je savais que, pour les délices des gourmands européens, on conserve ces oiseaux à moitié rôtis dans de la graisse, je résolus d'en faire une provision que nous préparerions de la même façon. En attendant mieux, ma femme prit les six ortolans tués par Ernest, les pluma, et se mit en devoir de les faire cuire.

Fritz, qui avait décidé d'utiliser la peau de son margay à façonner des étuis pour nos couverts d'argent, vint me consulter pour corroyer cette peau. Je lui conseillai de la frotter avec des cendres et du sable, et de l'adoucir ensuite avec du beurre et des jaunes d'œufs.

Pendant qu'il s'occupait de cette préparation, vint François, qui, déjà possesseur d'un petit arc dont il commençait à savoir se servir, me pria de lui faire un carquois qu'il pût attacher sur ses épaules, et où il pût mettre ses flèches de roseau. Je lui en confectionnai un avec

quatre larges morceaux d'écorce taillés en pointe et cloués les uns aux autres. Ainsi équipé, notre bambin fut au comble de la joie.

Ernest avait pris la Bible, et, assis au pied de l'arbre, paraissait profondément absorbé dans sa lecture.

Ma femme nous appela pour le repas, où figuraient les ortolans qui furent trouvés délicieux, mais qui certes, n'auraient pas suffi à nous rassasier.

Pendant que nous dînions, je dis à mes fils que je voulais leur faire une très-importante proposition.

Je les vis tous aussitôt fixer sur moi des yeux curieux.

« Ce serait, leur dis-je, de donner des noms aux différents points de cette terre. A l'aide de ces désignations, il nous sera bien plus facile de nous entendre. Nous nous abstiendrons cependant, ajoutai-je, de nommer les côtes, car peut-être déjà quelques navigateurs européens les ont-ils baptisées; et nous devons respecter l'œuvre de nos devanciers.

— Oh! la bonne idée! la bonne idée! s'écrièrent tous les enfants à la fois. Oui, cherchons des noms!

— Moi, dit Jacques, je suis d'avis que nous prenions des noms bien extraordinaires, bien baroques, comme par exemple : Coromandel, Chandernagor, Zanguebar, Monomotapa.

— Mais, petit écervelé, lui dis-je, si on ne peut les retenir, qui en sera le plus tôt puni? Ne sera-ce pas nous?

— Alors, quels noms trouver? me demanda-t-il.

— C'est bien simple, répondis-je, au lieu de chercher des noms au hasard, pourquoi ne les ferions-nous pas résulter des différents événements qui se rattachent aux lieux que nous voulons baptiser?

— C'est évident, dit Ernest; et à commencer par la baie où nous avons débarqué, je propose de l'appeler *baie de la Délivrance.*

— Moi, objecta Jacques, je demande qu'on lui donne le nom de *baie du Homard*, vu que c'est là qu'un de ces vilains animaux m'a si terriblement pincé la jambe.

— Alors, dit la mère en souriant de la prétention

égoïste de son fils, je ne vois pas pourquoi on ne l'appellerait pas aussi bien la *baie des Cris*, car tu as assez crié à cette occasion! Mais, je me range, et je crois que nous devons tous nous ranger à l'idée d'Ernest; la reconnaissance que nous devons à Dieu nous en fait d'ailleurs un devoir.

— Adopté! adopté! la *baie de la Délivrance*! » répliqua-t-on à l'unisson, et aussi bien Ernest oubliant sa modestie d'auteur, que Jacques mettant de côté sa petite pensée personnelle.

Successivement tous les points de notre domaine reçurent des noms; la première habitation fut appelée: *Zeltheim* (demeure sous la tente); la petite île située à l'entrée de la baie: *île du Requin*, en mémoire de l'adresse et du courage de Fritz. Il y eut le *marais des Flamants*, la *rivière du Chacal*. Notre nouvelle habitation reçut la dénomination de *Falkenhorst* (nid de faucon); « car, dis-je à mes fils, vous êtes hardis et aventureux comme de jeunes faucons, et assez disposés à exercer un pillage actif dans les terres environnantes. » Le promontoire du haut duquel nous avions, Fritz et moi, vainement interrogé l'étendue pour tâcher de découvrir les traces de nos malheureux compagnons, fut appelé: *le cap de l'Espoir Trompé*...

Ces utiles désignations ainsi arrêtées, nous nous levâmes de table, et chacun des enfants fut libre encore de se créer une distraction. Fritz continua à s'occuper de ses étuis, qu'il façonna avec la peau des cuisses de l'animal, dans laquelle il enfonça des moules en bois. Jacques me demanda de l'aider à faire pour Turc, avec la dépouille épineuse du porc-épic, la cotte de maille dont j'avais eu l'idée. Je me rendis à son désir.

Après avoir nettoyé la peau du porc-épic comme celle du margay, nous l'attachâmes avec des courroies sur le dos du chien, qui, ainsi affublé, avait un aspect tout à fait guerrier. Il s'était fort docilement laissé harnacher, et ne paraissait pas songer à se débarrasser de son

armure; mais la chienne Bill fut loin de trouver le costume de son goût, car chaque fois qu'elle voulait, selon son habitude, s'approcher de son compagnon pour jouer avec lui ou pour le caresser, elle se faisait de cruelles piqûres. Il fut sagement décidé qu'on n'abuserait pas de ce costume guerrier, et que maître Turc n'en serait revêtu que dans les expéditions importantes.

Du reste de la peau, Jacques se confectionna un bonnet hérissé, dont il se coiffa militairement, et à l'aide duquel il espérait effrayer les sauvages, s'il nous arrivait d'en rencontrer.

Ernest et François faisaient assaut à tirer de l'arc, et j'avais plaisir à voir qu'ils ne s'y prenaient pas trop gauchement.

Le soleil s'abaissant, la chaleur diminuait. Je proposai une promenade. On délibéra sur la question de savoir vers quel endroit l'on se dirigerait. Il fut adopté qu'on se rendrait à Zeltheim; d'autant plus que, certaines de nos provisions commençant à s'épuiser, il était utile de faire une visite à nos magasins : Fritz et Jacques avaient besoin de poudre et de balles; la ménagère réclamait du beurre; Ernest émit l'idée de ramener un couple de canards qui se trouveraient très-bien au bord de notre ruisseau.

« Partons, dis-je, et préparez-vous à quelque fatigue, car nous allons prendre un chemin plus long que celui par lequel nous sommes venus. »

Nous nous mîmes en route. Fritz et Jacques, armés, ainsi que moi et Ernest, de leur fusil, avaient l'un sa ceinture de peau de chacal, l'autre son fameux bonnet de porc-épic. Le petit François lui-même portait son arc et son carquois. Ma femme seule n'avait aucune arme. Le petit singe, qui ne pouvait manquer d'être du voyage, voulut s'élancer sur le dos de Turc, sa monture habituelle, mais s'étant piqué les pattes aux dards de la cotte de maille dont le chien était armé, il alla, en faisant force grimaces, se réfugier sur Bill, qui consentit bénévolement à se charger de l'effronté petit cavalier.

Notre flamant qui, lui aussi, voulut être de la partie, se mit gravement à suivre la caravane. Il était comique à voir, marchant sur ses échasses, en faisant onduler son long cou. Je dois dire qu'il était incontestablement le plus raisonnable de la troupe.

Côtoyant le ruisseau, nous avions une route très-agréable. Ma femme et moi nous cheminions lentement côte à côte; les enfants couraient devant, s'écartant à droite et à gauche. Bientôt nous vîmes revenir Ernest qui criait en nous montrant une tige au bout de laquelle pendaient trois ou quatre petites boules vert clair:

« Des pommes de terre, papa! des pommes de terre!...»

Je n'eus pas de peine à reconnaître qu'il disait vrai, et je ne pus que le louer de son esprit d'observation qui nous valait une des plus précieuses découvertes que nous eussions faites depuis notre séjour dans l'île.

Ernest, ravi, nous engagea à hâter le pas pour contempler au plus tôt son champ de pommes de terre; car à cet endroit, disait-il, la plaine en était toute couverte.

Nous ne tardâmes pas, en effet, à voir cette précieuse plantation naturelle. Jacques se précipita sur les genoux et se mit à gratter la terre pour extraire quelques tubercules. Le singe, quittant sa monture, ne manqua pas d'imiter son jeune maître. En moins de cinq minutes, ils avaient, à eux deux, mis à nu une grande quantité de pommes de terre, que François mettait en tas à mesure que maître Knips et Jacques les jetaient sur le sol. Le tout fut chargé dans nos sacs et dans nos gibecières; et nous reprîmes notre route, après avoir eu soin de remarquer attentivement la situation de ce champ, dont nous étions résolus à revenir faire prochainement la récolte complète.

Nous traversâmes le ruisseau au pied d'une petite chaîne de rochers, d'où il sortait en formant cascade. En cet endroit élevé, non-seulement le site était charmant, mais encore l'on jouissait d'une vue aussi variée qu'étendue. Nous nous serions crus dans une serre

chaude d'Europe, avec cette différence qu'au lieu de pots à fleurs et de caisses où croissent les arbustes, de tous les interstices des rochers s'échappaient les végétaux les plus magnifiques d'aspect et de dimension. Les plantes vulgairement appelées *grasses* se trouvaient surtout en abondance : le figuier d'Inde, l'aloès, le cactus aux tiges épineuses, chargées de fleurs flamboyantes; la serpentine aux longs bras sinueux et entrelacés; enfin et surtout l'ananas, le plus délicieux des fruits, que mes enfants connaissaient, et sur lequel ils se jetèrent avec une avidité que je fus obligé de réprimer, craignant pour leur jeunes estomacs l'abus de cette savoureuse crudité.

Parmi ces plantes je reconnus le karatas, sorte d'aloès, dont je cueillis quelques pieds, et que je montrai à mes fils en leur disant :

« J'ai fait là une trouvaille bien supérieure à celle de l'ananas que vous dévorez si gloutonnement.

— Quoi! fit Jacques la bouche pleine, ces vilaines touffes de feuilles hérissées? Ce n'est pas possible. Il n'y a rien au-dessus de l'ananas! l'ananas est un fruit divin!...

— Gourmand! dis-je en interrompant ce panégyrique, que les autres enfants paraissaient approuver du regard, il faut que je vous apprenne à ne pas juger ainsi sur l'apparence. Voyons, toi, Ernest, le plus sérieux des quatre, prends mon briquet, ma pierre à fusil, et donne-moi du feu, j'en ai besoin.

— Mais, père, me repartit mon petit savant embarrassé, je n'ai pas d'amadou.

— Alors, comment faire si nous voulions à toute force nous procurer du feu?

— Eh bien, dit Jacques, nous frotterions, comme j'ai entendu dire que le font les sauvages, deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

— Triste et stérile moyen pour des gens peu habitués à ce pénible exercice! J'ose même t'assurer, mon cher enfant, que tu pourrais frotter pendant tout un jour sans obtenir la moindre étincelle.

— En ce cas, reprit Ernest, force nous serait de chercher l'arbre à amadou.

— La recherche serait superflue, » dis-je en prenant une tige desséchée de karatas dont j'enlevai l'écorce pour en extraire la moelle.

Je plaçai ensuite sur la pierre à fusil, que je frappai d'un coup de briquet, cette moelle à laquelle la première étincelle mit le feu.

« Bravo! bravo ! Vive la plante à amadou ! crièrent à l'envi les enfants émerveillés.

— Cependant, leur dis-je, vous n'avez pas vu tous les trésors que fournit le karatas. »

Et en parlant ainsi je fendis une feuille dont je tirai plusieurs brins d'un fil très-fort, quoique très-fin.

« J'avoue donc en toute sincérité, dit Fritz, que le karatas est une plante fort utile; mais je voudrais savoir à quoi servent tant d'autres végétaux épineux que nous voyons autour de nous.

— Tu aurais grand tort de les juger inutiles, lui répliquai-je. L'aloès, par exemple, produit un suc fort employé en médecine; le figuier d'Inde que tu vois, avec ses feuilles en raquette, n'est pas à dédaigner non plus, car il croît dans les terrains les plus arides, où souvent l'on serait exposé à mourir de faim, sans le secours de ses fruits excellents. »

A ces derniers mots, Jacques ne manqua pas de se précipiter la main ouverte pour cueillir au plus tôt quelques-uns de ces fruits qu'il voulait déguster; mais les épines dont ils étaient couverts lui entrèrent dans les doigts. Il revint à moi en pleurant, et en jetant sur le figuier d'Inde un regard courroucé.

La mère s'empressa de le débarrasser des piquants qui le faisaient cruellement souffrir; et pendant ce temps je montrai à ses frères le moyen à employer pour cueillir et manger ces fruits sans s'exposer au même désagrément.

Ayant taillé en pointe un bâton, je piquai une figue, que je pus facilement ensuite dépouiller de ses épines en me servant de mon couteau.

Ernest, qui en ce moment examinait attentivement une figue, remarqua qu'elle était couverte d'une multitude d'insectes rouges qui paraissaient se délecter à pomper le suc du fruit. « Regarde, père, me dit-il, et nomme toi-même ces animaux, si tu les connais, pour que je ne hasarde pas une désignation qui pourrait être une erreur. »

Je reconnus la cochenille, et m'écriai : « Nous sommes décidément dans un jour de découvertes extraordinaires. Je ne dirai pas que cette dernière soit très-précieuse pour nous, car il faudrait pour cela que nous pussions en trafiquer avec les peuples d'Europe, qui l'achètent à un prix fort élevé pour la teinture écarlate.

— Quoi qu'il en soit, dit Ernest, voilà la deuxième plante supérieure à cet ananas que nous avons d'abord tant vanté.

— Tu as raison, dis-je, et, pour le prouver, je veux encore vous signaler une dernière utilité du figuier indien, dont les branches touffues peuvent faire des haies capables de défendre les demeures des hommes contre les attaques des bêtes fauves, et les plantations contre les ravages des animaux dévastateurs.

— Comment! s'écria Jacques, ces feuilles molles pourraient servir de barrière! Mais d'un coup de couteau ou de bâton j'aurais raison d'un tel obstacle. »

Et en parlant ainsi, il se mit à tailler vigoureusement dans un magnifique figuier.

Mais une de ces feuilles en raquette vola sur sa jambe, et y implanta ses dards, dont les piqûres firent jeter les hauts cris à notre étourneau.

« Eh bien, lui dis-je, comprends-tu maintenant combien une semblable clôture doit être redoutable pour des sauvages à demi nus, ou pour des animaux qui chercheraient à la franchir ?

— Il faudra en former une autour de notre habitation, dit Ernest.

— Et je crois que nous ferons bien aussi de recueillir de la cochenille. La teinture rouge pourrait nous servir à l'occasion, dit Fritz.

— Et moi je crois, repris-je, qu'il serait plus sage à nous de n'entreprendre en ce moment que ce qui est utile; l'agréable viendra plus tard, maître Fritz. »

Nous continuâmes notre conversation, qui devint des plus sérieuses, et pendant le cours de laquelle je fus mainte fois étonné des remarques judicieuses d'Ernest. Plus d'une fois même, son avidité de savoir et de connaître me mit dans la nécessité de confesser que j'étais au bout de ma science sur quelques points.

Je n'avais pas encore fait la revue des livres du capitaine, que j'avais enfermés dans une caisse, ne voulant laisser aux mains des enfants que ceux qui seraient à la portée de leur âge. Que de fois Ernest m'avait demandé la clef de son trésor! Mais chaque chose doit avoir son temps; et ne fallait-il pas, avant tout, mener à fin le plus pressé, c'est-à-dire ce qui pouvait importer à notre sécurité et à notre bien-être matériel?

Parvenus au ruisseau du *Chacal*, nous le traversâmes, et, après quelques minutes de marche, nous arrivâmes à Zeltheim, où tout était dans le même ordre qu'à notre départ.

Fritz se munit abondamment de poudre et de plomb; j'aidai ma femme à remplir de beurre notre bouteille de fer-blanc. Les jeunes garçons couraient après les canards, qui, devenus farouches, ne se laissaient pas approcher facilement. Ernest, pour les prendre, trouva un moyen qui lui réussit. Au bout d'une ficelle il attacha un morceau de fromage, et laissa flotter l'appât sur l'eau, où les gloutons volatiles ne tardèrent pas à venir le gober; alors il tira doucement à lui l'animal pris au piége. En répétant plusieurs fois cette ruse, il se rendit maître des rebelles, qui furent enfermés séparément dans un mouchoir, et placés ainsi enveloppés sur nos gibecières.

Nous fîmes aussi notre provision de sel, mais moins abondante que nous ne l'aurions voulu, car nous étions déjà trop chargés; nous fûmes même obligés de débarrasser Turc de sa cotte de mailles pour lui donner sa part e fardeau.

La redoutable, mais décidément peu utile cuirasse, fut laissée à la tente.

« Les armes sont comme les soldats, dit Ernest; hors du combat, cela n'est bon à rien. »

Nous nous mîmes en marche. Les rires et les plaisanteries provoqués par les mille contorsions de nos canards et l'aspect comique de notre caravane, nous firent un peu oublier le poids de notre charge. Ce ne fut qu'après notre arrivée que nous sentîmes la fatigue. Mais notre bonne ménagère se hâta de remplir de pommes de terre la marmite, qui fut mise sur un bon feu; puis elle alla traire la chèvre et la vache pour nous préparer un repas fortifiant.

Le couvert se trouva bientôt mis.

L'attente de notre souper et des excellentes pommes de terre qui devaient en être le mets d'honneur, nous avait tenus éveillés; dès que le souper fut achevé, les enfants regagnèrent leur hamac. La mère qui venait de les assister revint vers moi en riant, malgré sa fatigue.

« Sais-tu ce que le petit François vient d'ajouter à sa prière, me dit-elle? Je te le donne en dix à deviner?

— Donne-le-moi en un, chère amie, lui répondis-je, et dis-le-moi tout de suite, je meurs de sommeil.

— Le voici, me dit-elle : « Bon Dieu, je te remercie d'avoir planté de si bonnes pommes de terre dans notre île pour le petit François, et de gros ananas pour M. Jacques le gourmand. » Et là-dessus il s'est endormi.

— Et il a bien fait, dis-je à ma femme en lui souhaitant le bonsoir; sois assuré que sa prière est là-haut. Les plus petites vont jusqu'à Dieu. »

Un sommeil paisible ne tarda pas à s'emparer de nous.



X

LA CLAIE. — LE SAUMON. — LE KANGUROO.

J'avais remarqué la veille que la côte était couverte d'une grande quantité de bois propres à faire une claie, à l'aide de laquelle nous pourrions transporter les fardeaux trop lourds pour être chargés sur le dos de nos bêtes.

Je partis au point du jour, accompagné d'Ernest et de notre âne, que j'avais dû éveiller tous les deux.

Une promenade matinale me semblait devoir être salutaire à cet enfant, que ses habitudes de méditation retenaient, au physique, dans une sorte d'indolence.

Le baudet traînait une grosse branche d'arbre, très-touffue, dont je pensais avoir besoin.

« N'es-tu pas un peu contrarié, dis-je en route à mon fils, d'avoir quitté plus tôt qu'à l'ordinaire ton hamac où tu dormais si bien? Ne regrettes-tu pas d'être privé du plaisir de tirer des pigeons et des grives avec tes frères?

— Oh! maintenant que je suis debout, je suis très-content, dit-il; quant aux oiseaux, nul doute que les chasseurs m'en laisseront, car du premier coup ils en feront fuir plus qu'ils n'en abattront.

— Pourquoi cela? demandai-je.

— Parce qu'ils oublieront d'ôter les balles de leurs fusils pour les remplacer par de la grenaille. Lors même qu'ils s'en souviendraient, ils tireront d'en bas, sans penser que la distance du sol aux hautes branches est beaucoup trop grande.

— Tes observations sont justes, mon enfant; mais je trouve peu amical de ta part de n'avoir point averti tes frères. Je voudrais aussi te voir moins indécis, moins apathique; car s'il est des heures où il est bon de réflé-

chir et d'être prudent, il en est d'autres où l'on doit savoir prendre une résolution soudaine, et l'exécuter avec énergie. »

Tout en continuant de démontrer à mon fils que si la méditation a son prix, l'action a aussi le sien, nous arrivâmes au rivage.

J'y trouvai en effet beaucoup de perches et de pièces de bois. Nous en mîmes un certain nombre sur la branche d'arbre, qui avait encore tous ses rameaux, et qui constituait une sorte de traîneau primitif. J'avais trouvé aussi parmi les débris une caisse fermée que j'ouvris d'un coup de hache, dès notre arrivée à Falkenhorst. Elle contenait des habits de matelots et quelques linges trempés d'eau de mer. En arrivant près de Falkenhorst, une fusillade bien nourrie nous annonça que la chasse était en train; mais lorsqu'on nous vit, des cris de joie se firent entendre, et toute la famille vint au-devant de nous. J'eus à m'excuser auprès de ma femme de l'avoir quittée sans l'avertir ni lui dire adieu. L'exhibition de nos beaux bois et la perspective d'une claie commode pour le transport des provisions laissées à Zeltheim firent taire son doux reproche, et nous nous mîmes gaiement à déjeuner. J'examinai la chasse de nos tireurs, elle se montait à quatre douzaines d'oiseaux, tant grives qu'ortolans, ce qui était bien peu pour la grande quantité de poudre et de grenaille qu'ils avaient dû dépenser.

Afin de ménager ces provisions, que nous ne pouvions pas indéfiniment renouveler, je montrai à mes novices braconniers à faire des lacets et à les placer dans les branches de l'arbre. Les fils de karatas nous servirent pour la fabrication de ces engins. Pendant que Jacques et François étaient ainsi occupés, Fritz et Ernest m'aidèrent à la construction de la claie.

Nous travaillions depuis quelques instants, lorsque nous fûmes distraits par le tapage horrible que faisait notre volaille. Le coq, à lui seul, criait plus fort que toute la troupe emplumée. Ma femme se leva pour voir si quelque animal carnassier n'était pas cause de cette

alarme, mais elle n'aperçut que le petit singe, qui se dirigeait en courant vers les racines du figuier, sous l'une desquelles il disparut.

Intriguée, elle le suivit, et le rejoignit au moment où il s'apprêtait à casser un œuf pour le manger. En inspectant le dessous des racines environnantes, Ernest découvrit un grand nombre d'œufs que maître Knips avait mis en réserve. Le petit animal était très-friand de cette nourriture, et la gourmandise lui avait inspiré la ruse de dérober et d'enfouir chaque œuf qui venait d'être pondu.

« Je m'explique à présent, dit ma femme, comment il se faisait que j'entendais souvent les poules chanter comme si elles avaient pondu, sans que je pusse presque jamais trouver aucun œuf. »

Le petit voleur reçut une correction, et il fut décidé qu'il serait privé de sa liberté aux heures où les poules ont coutume de pondre. Il nous arriva cependant, par la suite, de nous servir de lui pour découvrir ceux des œufs que les poules ne déposaient pas dans les nids ordinaires.

Lorsque Jacques, qui était grimpé dans l'arbre pour y tendre des lacets, en descendit, il nous annonça que les pigeons que nous avions ramenés du vaisseau s'étaient construit un nid dans les branches. Je reçus cette nouvelle avec satisfaction, et je défendis aux enfants de tirer désormais dans l'arbre, de peur de blesser nos petits pensionnaires; je me repentis d'avoir donné l'idée des lacets. Mais comme la défense de tirer dans l'arbre excitait déjà quelques murmures de la part des chasseurs, qui ne voyaient dans cette mesure qu'une question de gênante économie, je m'abstins de donner contre-ordre. Le petit François vint, avec sa naïveté habituelle, me demander s'il ne serait pas possible de semer de la poudre dans un champ qu'il s'engageait à soigner lui-même au besoin, pour que ses frères pussent tirer autant de coups de feu que bon leur semblerait. Nous nous amusâmes beaucoup de cette idée, qui révélait chez l'enfant au moins autant de bonté que d'ignorance.

« Mon mignon François, lui dit Ernest, la poudre est une chose fabriquée, et non pas un produit de la terre; on l'obtient en mélangeant, par parties à peu près égales, du charbon pilé, du soufre et du salpêtre?

— Ah! je ne savais pas, dit François, qui ne refusait pas de s'instruire à l'occasion, et je te remercie de me l'avoir appris. »

Laissant mon jeune savant se livrer au plaisir d'instruire son petit frère, je m'absorbai tellement dans la confection de la claie, que ma femme et mes deux plus jeunes fils avaient plumé une grande quantité d'oiseaux avant que je m'en fusse aperçu. Ce m'était une preuve que les lacets avaient produit leur effet. La ménagère avait enfilé toutes ces petites pièces de gibier sur une longue et mince épée rapportée du vaisseau, et elle se proposait de les faire rôtir. Je lui fis compliment de sa broche, mais je lui fis observer qu'elle préparait là une quantité trois fois trop grande d'ortolans pour notre repas.

Elle me répondit qu'elle n'agissait pourtant ainsi que pour m'avoir entendu dire qu'on pouvait conserver les ortolans en les mettant dans du beurre, après les avoir fait cuire à moitié.

Je ne pus donc que la remercier de sa prévoyance.

La claie étant près d'être achevée, je résolus de faire dans l'après-midi une nouvelle course à Zeltheim, et je fis savoir qu'Ernest seul m'accompagnerait encore, comme il l'avait fait le matin, car je tenais à dissiper en lui son indolence et sa timidité.

François m'arrêta un instant pour une question qui égaya notre départ.

« Papa, me dit-il, Ernest m'a dit que le feu renfermé dans tous les corps se développe par le mouvement et le frottement. Comme ça, si je courais trop vite, je pourrais donc m'allumer?

— T'allumer, non, lui dis-je, cher petit, mais t'échauffer; les jambes des petits enfants, ni même celles des hommes, ne sont pas assez fortes pour les faire

courir avec une vitesse capable de les enflammer. Sois donc rassuré et cours tant que voudras.

— Je suis bien content, me dit-il, j'aime bien courir et je n'osais plus (1).

L'heure du départ étant venue, Fritz nous fit présent d'un étui qui pouvait contenir un couvert de table et même une petite hache. Je le louai de son ingénieux travail, et, après avoir embrassé nos chers amis, nous partîmes. L'âne et la vache étaient attelés à la claie. Ernest et moi, une canne de bambou à la main en guise de fouet, notre fusil sur le dos, nous marchions chacun d'un côté de l'attelage; Bill nous suivait.

Nous prîmes le chemin du rivage, et, après un trajet qu'aucun accident ne marqua, nous arrivâmes à la tente.

Les bêtes dételées se mirent à paître en liberté, pendant que nous chargions sur notre traîneau la tonne à beurre, un baril de poudre, des balles, des fromages et quelques autres provisions.

Ce travail nous occupa à ce point que nous ne nous aperçûmes point que l'âne et la vache s'en étaient allés au delà du pont, attirés par l'appât de la verdoyante prairie qui se trouvait sur la rive opposée du ruisseau.

Je dépêchai Ernest pour les ramener, en lui disant que j'allais me mettre en quête d'une place où l'on pût se baigner commodément, pensant que le bain nous serait très-salutaire après les fatigues de la journée.

La partie la plus intérieure de la baie *de la Délivrance*, que j'allai inspecter, m'offrait un endroit où les rochers, sortant d'un fond de sable, semblaient former des sortes de baignoires séparées. Avant de me mettre à l'eau, j'appelai Ernest à plusieurs reprises, mais il ne répondit pas. Inquiet, je me dirigeai vers la tente en l'appelant encore; toujours même silence. Je commençais déjà à

(1) Nous avons laissé cet écho d'une vieille théorie du feu intérieur dans les corps à cause de la plaisanterie qui l'amène ; mais la science moderne en a fait raison, il est bon que nos petits lecteurs le sachent.

craindre quelque accident, lorsque je l'aperçus, endormi sous un arbre, à peu de distance du ruisseau. La vache et l'âne paissaient tranquillement auprès de lui.

« Paresseux! lui criai-je, voilà comme tu as soin de tes bêtes; ne songes-tu pas qu'elles pourraient repasser le pont, et se perdre?

— Oh! il n'y a rien à craindre, me répliqua d'un ton convaincu le dormeur, qui se frottait les yeux, j'ai enlevé plusieurs planches du pont.

— Ah! ah! je vois que la paresse te rend inventif; mais, au lieu de dormir comme tu le fais, n'aurait-il pas mieux valu remplir la sacoche de l'âne d'une provision de sel sur laquelle ta mère t'a, je crois, dit qu'elle comptait? Occupe-toi donc de cette récolte, et, lorsqu'elle sera terminée, viens me rejoindre à la première saillie des rochers derrière lesquels je vais me baigner. »

Et en lui parlant ainsi, je montrais de la main l'endroit que j'avais choisi, et où je me rendis.

Comme, après être resté près d'une demi-heure dans l'eau, je m'étonnais de n avoir pas vu reparaître mon ramasseur de sel, je m'habillai pour aller avoir s'il ne s'était point endormi de nouveau. A peine avais-je fait quelques pas que je l'entendis crier :

« O! père! père, viens à mon aide, ou sinon il va m'entraîner! »

Je courus, et vis mon petit philosophe couché à plat ventre sur le sable, non loin de l'embouchure du ruisseau, tenant à deux mains une ligne au bout de laquelle se débattait un énorme poisson.

J'arrivai bien à temps pour épargner au pêcheur le désespoir de voir s'échapper sa magnifique capture, car il était à bout de force. Je pris la corde et j'amenai le poisson dans un bas-fond, où il nous fut facile de nous en emparer, après toutefois qu'Ernest, entré dans l'eau, l'eût étourdi d'un coup de hache.

C'était un saumon pesant au moins une quinzaine de livres.

Je dus complimenter mon fils, non-seulement sur sa chance ou son adresse de pêcheur, mais encore sur la prévoyante idée qu'il avait eue de prendre des lignes avec lui.

Pendant qu'il se baignait à son tour, je vidai et saupoudrai de sel le saumon, que je plaçai sur la claie, en compagnie de quelques autres poissons beaucoup plus petits, qu'Ernest avait pris aussi et enveloppés dans son mouchoir.

Je remis en place les planches du pont; puis, quand mon fils vint me retrouver, les bêtes furent attelées et nous reprîmes la route de Falkenhorst.

Nous cheminions depuis un quart d'heure en côtoyant la prairie lorsque, tout à coup, Bill s'élança, en donnant de la voix, vers une large touffe de hautes herbes, de laquelle nous vîmes bientôt sortir un animal, gros à peu près comme une brebis, qui s'enfuyait en faisant des bonds extraordinaires. Je tirai, mais trop précipitamment, et je manquai. Ernest, averti par mon coup, et d'ailleurs placé en ce moment dans la direction que prenait la bête, fit feu à son tour et la tua roide.

Nous courûmes, pour examiner plus tôt le singulier gibier que nous venions de rencontrer.

Cet animal avait le museau et le pelage de la souris, les oreilles du lièvre, la queue du tigre, les pattes de devant excessivement courtes, et celles de derrière excessivement longues. Je l'examinai longtemps avant de pouvoir lui assigner une dénomination. Quant à Ernest, la joie de la victoire l'empêchait de se livrer à ses observations accoutumées. L'importance seule de sa chasse le préoccupait.

« Ah! s'écria-t-il, que vont dire ma mère et mes frères en voyant un gibier de cette taille, et alors qu'ils sauront que c'est moi qui l'ai abattu!

— Vraiment tu as l'œil bon et la main sûre, lui dis-je, mais je ne serais pas fâché de savoir le nom de ton gibier. Procédons ensemble à un examen minutieux de son individu, et peut-être arriverons-nous... »

Ernest m'interrompit.

« Il a, me dit-il, quatre incisives, et peut appartenir par conséquent à l'ordre des rongeurs.

— C'est fort bien raisonné, repris-je, mais il a aussi, au-dessous des mamelles, une poche qui est le signe distinctif des marsupiaux. Je crois même ne pas me tromper en disant que nous avons sous les yeux une femelle de kanguroo, animal inconnu des naturalistes jusqu'à la découverte de la Nouvelle-Hollande par le célèbre capitaine Cook, qui fut le premier à l'observer et à le décrire. Tu peux donc te flatter d'avoir fait une chasse vraiment extraordinaire.

— Père, me dit Ernest, tu as l'air content que j'aie fait cette belle chasse; comment n'es-tu pas fâché de ne pas l'avoir faite toi-même?

— Parce que j'aime mon fils plus que moi-même, et que son succès me fait plus de plaisir que le mien.

— Ah, père! me dit-il en se jetant dans mes bras. »

Le kanguroo fut placé sur la claie, et tout en marchant je dis à Ernest tout ce que je savais du kanguroo, de ses trop petites pattes de devant, de ses trop grandes pattes de derrière, et de sa queue qui lui sert presque de cinquième jambe, par une sorte de compensation à l'insuffisance de ses pattes de devant.

Dès que les enfants laissés à Falkenhorst nous aperçurent, ils poussèrent des cris de joie, et bientôt nous les vîmes accourir au-devant de nous, mais tous affublés plus comiquement les uns que les autres. Celui-ci était enveloppé d'une longue chemise blanche, celui-là avait le corps perdu dans un ample pantalon bleu qui lui montait jusqu'aux aisselles, le troisième disparaissait sous une veste qui lui descendait jusqu'aux jarrets, et le faisait ressembler à un portemanteau ambulant.

En les voyant s'avancer gravement, solennellement comme des héros de théâtre, je leur demandai quelle était la cause de cette mascarade. Ils m'apprirent que, pendant mon absence, leur mère ayant jugé à propos de

laver leurs habits, ils avaient dû, pour attendre que les autres fussent secs, s'affubler de ceux-ci, trouvés dans la caisse rapportée par nous du rivage.

Après avoir ri des folies que leur inspirait leur grotesque accoutrement, on s'empressa autour de la claie pour en inspecter le chargement. La ménagère ne manqua pas de nous remercier du beurre, du sel, des poissons que nous apportions; mais l'attention des enfants se concentra principalement sur le saumon et sur le kanguroo, qu'Ernest était tout fier de montrer à ses frères.

Jacques et François poussaient des cris d'admiration à l'aspect de cette importante pièce de gibier. Il n'en était pas tout à fait de même de Fritz, que j'aperçus la lorgnant d'un regard dépité. Toutefois je crus comprendre en même temps qu'il se faisait violence pour maîtriser ce mouvement de jalousie.

« Père, me dit-il en s'approchant de moi, voudras-tu bien m'emmener dans ta prochaine excursion?

— Oui, mon enfant, » lui répondis-je. Et j'ajoutai tout bas à son oreille : « Quand ce ne serait que pour te récompenser du combat intérieur que tu viens de soutenir et de gagner.»

Il m'embrassa et alla vers Ernest, qu'il félicita sincèrement de son adresse, témoignant ainsi que l'ardeur de son caractère ne faisait nullement tort à la bonté de son cœur.

D'autre part, je remarquai avec plaisir la modestie d'Ernest, qui eut la délicate attention de ne pas dire que j'avais manqué le kanguroo.

La claie étant déchargée, je fis une distribution de sel à nos animaux, qui en étaient privés depuis quelque temps, et pour qui ce fut une fête véritable. Le kanguroo fut suspendu à une branche d'arbre, et notre souper se fit des petits poissons pêchés par Ernest, et d'un plat de pommes de terre. La nuit étant venue, nous regagnâmes notre demeure aérienne.

XI

SECOND VOYAGE AU VAISSEAU

Le lendemain, de très-bonne heure, j'appelai Fritz, à qui j'appris qu'il m'accompagnerait dans un second voyage au vaisseau. Ma femme, qui m'entendit, se récria, ainsi que je l'avais prévu, sur les nouveaux dangers que nous allions courir. Je fis un nouvel appel à sa raison pour lui démontrer qu'il serait vraiment coupable à nous d'abandonner, faute de résolution, les mille objets utiles que pouvait encore renfermer le vaisseau naufragé.

Je descendis ensuite de l'arbre, et m'occupai de dépouiller le kanguroo de sa jolie fourrure grise. La chair fut partagée en deux portions : l'une devait être mangée immédiatement, l'autre était destinée à être salée comme provision.

Puis nous déjeunâmes, et après le repas je dis à Fritz de garnir nos gibecières et nos gourdes, et de rassembler les armes que nous devions prendre avec nous. Au moment de partir, j'appelai Jacques et Ernest, à qui je voulais donner quelques ordres pour l'emploi du temps pendant notre absence. Comme ils ne répondaient ni l'un ni l'autre, je demandai à ma femme si elle savait ce qu'ils pouvaient être devenus. Elle me répondit qu'ils étaient allés probablement déraciner des pommes de terre, ainsi qu'elle avait cru leur en entendre manifester l'intention. Je fus tranquillisé en remarquant qu'ils avaient emmené Turc avec eux. — Nous partîmes donc sans les attendre, laissant Bill à Falkenhorst.

Comme nous arrivions au pont du *Chacal*, nous entendîmes tout à coup des cris et des rires à quelque distance de nous, et bientôt nous vîmes sortir de derrière un buisson Ernest et Jacques, qui paraissaient se di-

vertir fort du petit tour qu'ils nous avaient joué. Je les grondai sévèrement de s'être ainsi éloignés sans nous prévenir. Ils m'avouèrent qu'ils n'avaient agi de la sorte que dans l'espoir que je les emmènerais au vaisseau. Je leur fis comprendre que la chose était impossible, d'abord parce que leur mère serait inquiète si elle ne les voyait pas revenir, ensuite parce que leur présence dans le bateau de cuves serait beaucoup plus embarrassante qu'utile; puis, je les renvoyai, en les chargeant de dire à leur mère qu'au lieu de revenir le soir, nous pourrions bien être obligés de passer la nuit au vaisseau. Je n'avais pu me résoudre à apprendre moi-même à mon excellente femme cette détermination en la quittant.

« Tâchez, leur dis-je, d'être rentrés avant midi, » et j'ajoutai en m'adressant à Fritz : « Pour que tes frères ne puissent dire qu'ils ignoraient l'heure, donne ta montre à Ernest, tu en prendras une autre sur le vaisseau, et tu en rapporteras aussi une pour Jacques. »

Les deux jeunes garçons reprirent sans trop se faire prier la route de Falkenhorst. Bientôt après, nous voguions dans notre bateau de cuves, emportés par le courant qui nous conduisit promptement et sans accident jusqu'au vaisseau échoué. Mon premier soin fut de chercher des matériaux pour construire, selon un plan dont Ernest avait eu l'idée la veille, un radeau pouvant porter une charge beaucoup plus lourde que notre bateau de cuves.

Il y avait, dans l'entre-pont, une grande quantité de tonnes à eau, vides. Nous en choisîmes douze, que nous liâmes entre elles par des soliveaux solidement cloués; puis, sur l'ensemble je posai un plancher, bordé d'un garde-fou haut de deux pieds environ.

Ce travail nous prit une grande partie de la journée. Quand nous l'eûmes achevé, la nuit était trop proche pour que nous pussions espérer de retourner à terre avec notre nouvelle embarcation convenablement chargée.

Nous étant donc bornés à faire une sorte d'inspection générale du vaisseau, pour inventorier les objets que

nous jugions dignes d'être emportés, je me retirai avec Fritz dans la cabine du capitaine. Après un frugal repas, le sommeil réparateur vint nous trouver sur d'excellents matelas.

Le lendemain, au point du jour, nous étions debout, frais et dispos, et il s'agissait de charger nos deux bateaux.

La chambre où nous avions couché fut la première visitée; notre seconde visite fut pour celle que nous avions habitée en famille pendant la traversée, j'en tirai tout ce qui avait pour nous un intérêt de souvenir ou d'utilité. Les autres cabines eurent ensuite leur tour, les serrures, les verrous, les garnitures de fenêtres, les fenêtres elles-mêmes, et jusqu'aux portes en furent bientôt enlevés. Deux malles abondamment pourvues firent partie du butin ; mais, ce qui me causa une joie véritable, ce fut la trouvaille des caisses du charpentier et de l'arquebusier. Un coffre où se trouvaient des montres d'or et d'argent, des tabatières, des bagues, nous éblouit un instant; mais notre attention fut bien autrement fixée par des sacs remplis d'avoine, de pois, de maïs, par des arbres à fruit européens que l'on avait soigneusement enveloppés pour les planter sur un autre continent. Je revis avec attendrissement ces productions de ma chère patrie, des poiriers, des cerisiers, des ceps de vigne, et me promis d'essayer de les acclimater dans notre île. Quelle ne fut pas notre joie de trouver, en outre, des barres de fer, des roues, des pioches, des bêches, et surtout un moulin à bras. Rien de ce qui pouvait être utile à une colonie naissante n'avait été oublié dans le chargement du vaisseau qui devait nous conduire dans un autre monde. Nous ne pouvions tout emporter. Aussi une cassette pleine de piastres attira-t-elle à peine nos regards. Qu'étaient pour nous ces valeurs conventionnelles à côté des objets d'utilité pratique? Dans la caisse à bijoux nous n'avions pris que deux montres, que Fritz avait promises à ses frères. Fritz me demanda de lui laisser emporter un filet à poissons, une

paire de harpons, et un dévidoir à cordage qu'il trouva par hasard.

Notre chargement nous prit une demi-journée; enfin, le moment du départ arriva. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes démarrer nos deux bateaux, que nous avions liés côte à côte et qui étaient passablement surchargés. Heureusement, un vent favorable prenant dans la voile, que j'avais larguée, nous vint en aide.

J'étais au gouvernail, la voile déployée m'empêchait de voir ce que faisait Fritz sur l'avant du bateau de cuves, quand, tout à coup, j'entendis le sifflement du dévidoir.

« Au nom du ciel! Fritz, m'écriai-je, qu'as-tu fait? »

Mais le jeune homme criait, transporté de joie :

« Touchée! elle ne nous échappera pas! »

Il s'agissait d'une énorme tortue que mon fils avait aperçue dormant à fleur d'eau, et qu'il avait bravement et adroitement harponnée. L'animal, frappé au cou, entraînait notre bâtiment avec une rapidité effrayante. Je carguai à la hâte notre voile, et me précipitai vers la proue pour couper la corde du harpon; mais Fritz me supplia de ne pas le forcer à laisser échapper une aussi belle proie, en m'assurant qu'il couperait la corde s'il voyait que nous fussions en danger.

Ainsi conduits par l'animal, nous avancions avec une effrayante vitesse; j'avais grand'peine à manœuvrer le gouvernail pour éviter les soubresauts que ce singulier remorqueur imprimait au bateau. Bientôt, voyant que la tortue se dirigeait vers la haute mer, je relevai notre voile. Le vent soufflait vers la côte, aussi l'animal, trouvant la résistance trop grande, changea de direction et nagea vers la terre. Nous touchâmes enfin le fond à une portée de fusil de la côte, en face de Falkenhorst. Je sautai dans l'eau, afin d'achever à coups de hache la tortue, elle avait donné sur le sable, où je la trouvai comme échouée. Au premier coup, la tête se sépara du corps. Fritz, heureux et fier, avait tiré un coup

de feu pour avertir les nôtres, que nous vîmes bientôt accourir.

Avec quels transports, avec quelles caresses nous fûmes reçus! Ma femme me gronda doucement sur ma longue absence; puis Fritz raconta l'histoire de sa tortue. La mère frémissait du danger que nous avions couru, et chacun s'étonnait de l'adresse avec laquelle Fritz avait su frapper la bête juste dans la partie du cou qui, pendant le sommeil de l'animal, se trouve entièrement hors de la carapace.

Mes deux plus jeunes fils s'étaient rendus à Falkenhorst pour en ramener nos bêtes de somme, attelées à la claie, sur laquelle furent placés nos matelas et la tortue, qui pesait au moins trois quintaux; il fallut nos forces réunies pour la soulever. Le reste de la cargaison fut porté sur le rivage, hors de l'atteinte de la mer, et nos embarcations furent ancrées au moyen de masses de plomb enfoncées dans le sable. Pendant le trajet pour retourner à Falkenhorst, les enfants nous accablèrent de questions. La cassette, dont Fritz avait parlé, excitait surtout leur curiosité. Jacques réclamait une montre, le petit François une bourse pleine de piastres.

« Aurais-tu l'intention de les semer, mon petit bonhomme? lui demandai-je en riant.

— Non, papa, répliqua-t-il, je les garderais pour acheer du pain d'épice à la foire prochaine, quand les marchands seront venus. »

Cette naïveté nous fit rire de bon cœur.

Arrivé à Falkenhorst, je me mis aussitôt en devoir de dépouiller la tortue de son écaille. Je découpai des morceaux de chair, que je conseillai à ma femme de faire griller pour notre repas.

« Laisse-moi auparavant enlever cette partie verdâtre qui pend de chaque côté, me dit-elle.

— Non, ma chère amie, lui répliquai-je, car c'est la graisse, qui est la partie la plus savoureuse de l'animal.

— Cher petit père, dit Jacques, veux-tu me donner l'écaille? »

Chacun des autres enfants la réclama en même temps. Je leur fis observer qu'elle appartenait de droit à Fritz.

Curieux, cependant, de savoir à quoi chacun d'eux l'emploierait s'il l'avait en sa possession, je m'adressai d'abord à Jacques.

Il déclara qu'il en ferait une élégante petite nacelle pour se promener sur le ruisseau.

Ernest, pensant tout d'abord à sa propre conservation, dit qu'il s'en servirait comme d'un bouclier pour se défendre contre les sauvages.

Le petit François rêvait à la construction d'une jolie petite cabane dont l'écaille formerait le toit.

Fritz seul n'avait point encore donné son avis.

« Eh bien, mon cher Fritz, lui dis-je, à quoi penses-tu utiliser ta carapace?

— Moi, père, répondit-il, j'en ferai un bassin que je me propose de placer près du ruisseau, et où maman aura toujours de l'eau fraîche à sa disposition.

— A la bonne heure! m'écriai-je, voilà un projet d'une utilité générale, et qui doit être exécuté aussitôt que nous aurons de la terre glaise.

— De la terre glaise! s'écria Jacques, j'en ai fait ce matin un gros tas sous les racines d'un arbre voisin.

— Tant mieux, dis-je, mais où l'as-tu prise?

— Il l'a rapportée de la colline, se hâta de répondre ma femme, et il avait même sali ses habits à ce point que j'ai été obligée de faire une lessive complète.

— Ce n'est pas ma faute, mère, répliqua l'étourdi; le sol était si glissant que je suis tombé, et c'est même à ma chute que je dois la découverte de la terre glaise.

— C'est une autre affaire, dit la mère; à t'entendre ce matin, j'aurais cru que tu la devais moins au hasard qu'à tes recherches expresses.

— Quand le bassin sera installé, dit Ernest en prenant son petit air doctoral, je veux y tremper des racines que j'ai trouvées aujourd'hui, et qui me paraissent être une espèce de rave ou de raifort. La plante ressemble plus

à un arbuste qu'à une herbe; je n'ai pas osé la goûter, bien que notre truie en eût mangé sans difficulté.

— Tu as agi avec prudence, mon fils. Je ne saurais trop vous répéter à tous que tel aliment qui est nuisible à l'homme peut convenir à certains animaux. Montre-moi ces racines et dis-moi comment tu les as eues.

— Comme je rôdais aux alentours, répondit-il, je vis la truie qui fouillait le sol près d'un buisson; je me suis approché et je l'ai trouvée en train de dévorer de grosses racines dont je me suis emparé et que je vais t'aller chercher. »

Quand je les eus examinées attentivement, « si je ne me trompe, lui dis-je, tu as fait là une précieuse trouvaille, qui, jointe à celle des pommes de terre, pourrait nous préserver à jamais de la famine. Je crois reconnaître dans ces racines celles du manioc avec lesquelles, dans les Indes occidentales, on fait une espèce de pain, nommé cassave. Mais, pour être employées à cet usage, il faut que ces racines subissent une préparation qui leur enlève la substance vénéneuse qu'elles renferment. »

Cette conversation ne nous empêchait pas de travailler au déchargement du traîneau.

Je me remis en route avec mes enfants pour aller chercher une deuxième charge avant la tombée de la nuit. La mère resta, en compagnie de François, qui ne dédaignait pas le rôle de marmiton, dans lequel il avait toujours quelque petite aubaine, pour préparer le souper. Je leur dis que, pour prix de nos fatigues, nous comptions qu'ils allaient nous traiter royalement, grâce à la chair de tortue.

Pendant le trajet, Fritz me demanda si notre tortue n'était pas de l'espèce précieuse dont l'écaille sert à faire des tabatières et des objets d'art, et si ce ne serait pas dommage de l'employer à un bassin.

Je lui appris alors que la tortue dont il voulait parler se nomme caret, que sa chair n'est point bonne à manger; et je lui fis part de ce que je savais des moyens

qu'on emploie pour enlever la partie supérieure de l'écaille, qui est transparente et qui reçoit un magnifique poli.

Arrivés près du radeau, la claie fut chargée d'une foule d'objets, entre autres du moulin à bras qui me sembla, à cause de la découverte du manioc, de la plus grande utilité.

Quand nous arrivâmes à Falkenhorst, je vis ma femme venir au-devant de moi en souriant.

« Tu as eu deux jours de pénible travail, me dit-elle; je veux, pour te fortifier, t'offrir une boisson que tu ne pensais pas trouver ici; viens voir où se trouve cette source bienfaisante. »

Je suivis ma femme et j'aperçus, au pied d'un petit figuier, un tonneau à demi enfoncé dans la terre et recouvert de branches touffues.

« J'ai pêché cela aujourd'hui le long du rivage, dit-elle. Ernest pense que c'est du vin des Canaries; je souhaite pour toi qu'il ait raison. »

Je fis un trou au tonneau et, au moyen d'un chalumeau de paille, je reconnus qu'Ernest ne s'était pas trompé. Aussitôt une douce chaleur pénétra tout mon être.

Pendant que je remerciais ma femme, les enfants m'entourèrent, me priant de leur laisser goûter ce précieux nectar. Je le leur permis; mais ils se montrèrent si avides, que je fus obligé de supprimer le jeu du chalumeau, auquel ils prenaient un goût trop vif. Je crus devoir les gronder. J'avais peur que ce vin trop généreux ne leur montât à la tête.

A cette réprimande, ils se retirèrent confus; je les tirai de leur confusion en leur ordonnant de m'aider à hisser sur l'arbre, à l'aide de poulies, les matelas que nous avions rapportés du vaisseau.

Cette besogne achevée, ma femme nous invita à venir souper. La tortue de Fritz, bien accommodée, fut fêtée par tous. « C'est bien vilain cette grosse bête-là, disait le petit François en s'étendant sur son matelas,

et se frottant les yeux, mais c'est joliment bon, hein, Jacques? »

Jacques dormait déjà; nos matelas produisaient leur effet.

XII

TROISIÈME VOYAGE AU VAISSEAU. — LES PINGOUINS

Les deux embarcations que nous avions simplement amarrées à la côte me causant quelque inquiétude, je me levai avant le jour afin d'aller les visiter. Toute ma famille dormait du plus profond sommeil. Je descendis doucement de l'arbre, et trouvai les dogues fort bien réveillés, qui se mirent à gambader autour de moi, à me fêter, comme s'ils eussent compris que j'avais décidé de faire une excursion. Le coq et les poules, battant joyeusement des ailes, quittaient leur perchoir. Les chèvres broutaient déjà l'herbe fraîche. L'âne, que j'avais résolu d'emmener, était nonchalamment étendu. A son grand déplaisir, je le fis lever et je l'attelai seul à la claie, ne voulant pas fatiguer la vache avant qu'elle eût donné son lait; et, accompagné des deux chiens, je me dirigeai vers la côte.

Je trouvai en bon état mes deux embarcations laissées à sec par la marée qui était basse en ce moment. Je chargeai modérément notre baudet, afin de ménager ses forces, qui devaient être encore utilisées dans la journée, et afin d'être plus tôt de retour à Falkenhorst. Quel fut mon étonnement, en arrivant auprès de l'arbre, de ne trouver encore personne sur pied, quoique le soleil fût déjà haut! Je me mis à frapper avec un bâton sur des ustensiles de cuivre et à produire, par conséquent, un tintamarre capable de faire croire à une invasion de sauvages.

Bientôt je vis paraître sur la galerie de l'arbre la tête de ma femme, qui semblait toute confuse de s'être oubliée ainsi. Comme je montais auprès d'elle :

« C'est, dit-elle, la puissance magique des matelas qui m'a retenue si longtemps. Nos pauvres enfants l'éprouvent aussi, car ils peuvent à peine ouvrir les yeux. »

En effet les petits dormeurs bâillaient, s'étiraient, et ne paraissaient guère disposés à quitter le lit.

« Debout! debout! criai-je d'une voix forte. Pas de paresse, chers petits! »

Fritz se leva le premier. Ernest vint après tous les autres, et son air disait assez combien il regrettait sa couche.

« Est-il possible, lui dis-je, que tu sois paresseux à ce point de te laisser devancer par le petit François?

— Oh! fit-il en levant ses bras engourdis, c'est si agréable de se rendormir quand on a été éveillé! Je voudrais qu'on m'éveillât tous les matins deux heures avant le jour pour éprouver la douce sensation de me laisser aller de nouveau au sommeil.

— Quel raffinement de paresse! m'écriai-je. Si tu t'abandonnes ainsi à l'indolence, mon pauvre enfant, tu deviendras un homme sans force et sans courage. »

Comme je le vis faire un effort sur lui-même pour secouer un reste d'engourdissement, je n'en dis pas davantage.

Dès que tout le monde fut réuni, ce fut un concert sur la vertu des matelas; décidément les hamacs avaient tort. On déjeuna à la hâte, et après le déjeuner nous nous rendîmes au rivage afin d'achever le charroi des objets que nous y avions laissés.

Deux voyages furent faits en très-peu de temps, et comme je vis que la marée montante commençait à atteindre nos bâtiments, je résolus d'en profiter pour conduire nos embarcations dans la baie de la Délivrance, où elles seraient bien mieux en sûreté que sur la plage de Falkenhorst.

Je renvoyai ma femme et ses trois jeunes fils et j'attendis avec Fritz, dans notre bateau de cuves, que l'eau l'eût mis entièrement à flot.

Cependant maître Jacques, qui s'était attardé sur le

rivage, nous regardait d'un œil d'envie; je mis le comble à ses désirs en le prenant avec nous.

Bientôt les vagues nous soulevèrent, et me laissant séduire par le beau temps, au lieu de diriger l'embarcation vers la baie de la Délivrance, je cinglai encore une fois vers le navire. Mais lorsque nous y arrivâmes, il était trop tard pour entreprendre un chargement important ou volumineux.

Nous parcourûmes néanmoins le vaisseau dans toutes les directions, afin de réunir quelques objets et de ne pas nous en retourner à vide.

Bientôt je vis revenir Jacques, traînant une brouette, et se réjouissant de pouvoir à l'avenir transporter sans fatigue d'assez lourds fardeaux.

Fritz m'apprit qu'il avait découvert, enfermée dans une cloison de planches, une pinasse démontée (1) avec tous ses agrès et même deux petits canons.

Cette nouvelle me causa une vive joie; j'abandonnai tout pour m'assurer de la vérité du fait. Fritz ne s'était pas trompé; mais je vis aussi que nous aurions un travail immense à faire pour mettre cette embarcation à la mer.

Cette rude besogne fut donc renvoyée à un autre jour; il fallut se contenter pour le moment d'emporter quelques ustensiles de ménage, tels que chaudières, plats de fer, assiettes, verres, etc., etc. Je joignis à ces objets un certain nombre de râpes à tabac, une meule, un nouveau baril de poudre, un autre de pierres à fusil. Non-seulement la brouette de Jacques ne fut point oubliée, mais nous en prîmes plusieurs autres dont la découverte nous fut fort agréable. Il nous fallut embarquer tout cela à la hâte, afin de n'être pas surpris au retour par le vent de terre qui s'élevait chaque soir.

Pendant que nous ramions vers la côte, nous aperçûmes debout sur le rivage une troupe de petites créatures qu'on aurait dites vêtues de blanc, qui paraissaient

(1) Espèce de petit navire avec une poupe carrée.

nous regarder avec curiosité et qui parfois même semblaient nous tendre fraternellement les bras.

« Serions nous dans le pays des Pygmées? dis-je à Jacques en riant.

— Ou dans celui des Lilliputiens ! s'écria Jacques.

— Je crois, dit Fritz, que nous avons tout bonnement devant nous un régiment d'oiseaux, car j'aperçois leur bec, et ce que nous avons pris pour des bras, n'est sans doute autre chose que leurs ailes.

— Tu as raison, mon enfant; ces prétendus êtres fantastiques sont des pingouins ou manchots. Ces oiseaux nagent fort bien, mais la nature leur a donné des ailes si courtes, comparativement à la grosseur de leur corps, et des pattes si mal conformées pour la marche, qu'il est presque toujours facile de les approcher, quand on les surprend à terre. D'ailleurs ils sont d'une indolence telle, que même à l'approche des hommes ils se dérangent à peine. »

Quand nous ne fûmes qu'à quelques brasses du rivage, Jacques sauta tout à coup dans l'eau, armé d'une de nos rames, et avant que les pingouins se fussent émus de son arrivée, il en avait atteint et renversé plusieurs. Les autres, trouvant qu'on les saluait un peu trop brutalement, plongèrent tous à la fois comme à un commandement, et disparurent.

Ceux qui n'étaient qu'étourdis par l'agression de Jacques furent liés et déposés par nous sur le rivage.

L'heure était trop avancée pour que nous pussions entreprendre le déchargement de nos bateaux. Nous mîmes seulement sur des brouettes les pingouins et les râpes à tabac, quelques ustensiles de cuisine, et ce fut presque en courant que nous regagnâmes Falkenhorst, où, comme toujours, notre arrivée causa la joie la plus vive. Nos dogues nous annoncèrent par leurs aboiements. La mère fut ravie de la découverte des brouettes, dont le chargement fut curieusement passé en revue. Les râpes à tabac excitèrent quelques petits sourires moqueurs que je feignis de ne pas remarquer; puis chacun

examina avec surprise les pingouins, dont plusieurs avaient déjà repris leurs sens. Je les fis lier à nos canards et à nos oies pour les habituer à la vie de basse-cour.

Notre vigilante ménagère me montra, à son tour ,une bonne provision de pommes de terre et de racines de manioc, qui avait été ramassée pendant mon absence. Puis, le petit François me dit d'un air de mystère :

« Père, comme tu serais surpris si nous récoltions bientôt du maïs, des courges, des melons et de l'avoine! Maman en a planté beaucoup là-bas.

— Petit bavard ! s'écria ma femme, pourquoi m'as-tu trahie? Je me faisais tant de joie de surprendre ton père ?

— Je te remercie de ton attention, ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, mais où as-tu trouvé toutes ces semences?

— Encore mon sac enchanté! » répondit-elle en souriant et en regardant ses fils qui, cette fois, ne s'avisèrent plus de contester le mérite de la prévoyance maternelle. « Vous voyant constamment occupés de vos éternels voyages au vaisseau, j'ai pensé que vous n'auriez pas le temps de créer un jardin potager. C'est pourquoi je me suis mise à la besogne. J'ai choisi pour cela le champ des pommes de terre, et il m'a suffi, pour opérer la transformation, de substituer à chaque plante que nous arrachions quelques-unes des graines que j'avais. »

Je la félicitai de cette excellente idée, et Fritz crut lui faire grand plaisir en s'empressant de lui annoncer la découverte de la pinasse. Mais nos voyages en mer causaient à ma chère femme de trop réelles alarmes pour qu'elle pût se réjouir à l'idée que nous aurions un moyen de plus d'en tenter de nouveaux.

Toutefois elle se rendit un peu quand je lui eus démontré que, puisque ces voyages devaient être faits, il y avait pour nous moins de danger à courir en les faisant sur un véritable navire que sur nos méchants bateaux de cuves.

La nuit étant venue; je donnai le signal de la retraite

en disant à mes fils qu'ils se tinssent prêts à apprendre le lendemain un métier nouveau.

XIII

LA BOULANGERIE

Dès qu'ils furent réveillés, les enfants, intrigués par mes dernières paroles de la veille, s'empressèrent de me demander quel était le nouveau métier que j'avais promis de leur enseigner.

« Le métier de boulanger, leur répondis-je.

— Mais, s'écria Jacques, nous n'avons ni four, ni farine !

— Nous tirerons, leur dis-je, la farine de nos racines de manioc; quant au four, nous le remplacerons par des plaques de fer que nous avons prises hier sur le navire. »

Comme leurs regards étonnés semblaient me demander de plus amples détails, je leur expliquai les propriétés des racines de manioc et l'usage qu'en font les peuples sauvages. Je priai ensuite ma femme de me confectionner un sac avec de la toile à voile, pendant que chacun de mes fils, muni d'une râpe à tabac, attendait mes ordres pour entrer en fonctions. Nos racines avaient été soigneusement lavées; j'en distribuai plusieurs aux garçons et je leur montrai à les râper. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, non sans rire beaucoup de leur nouvelle occupation, et bientôt nous eûmes une bonne quantité de farine qui ressemblait assez à de la sciure de bois mouillée.

« Nous voilà en possession d'un magnifique plat de son, disait Ernest en riant, mais sans interrompre son travail.

— C'est la première fois que j'entends dire qu'on puisse faire du pain avec des raves, » reprenait Jacques.

Ma femme elle-même semblait peu confiante dans mon talent de boulanger; aussi avait-elle eu soin, après avoir terminé le sac que je lui avais demandé, de mettre cuire une provision de pommes de terre, dans le cas où mon essai ne réussirait pas. Mais je ne me laissai pas déconcerter.

« Cessez vos plaisanteries, messieurs, dis-je aux petits moqueurs, car vous ne tarderez pas à rendre justice au manioc. Il constitue la principale nourriture de plusieurs peuplades du nouveau monde; il est même des Européens qui le préfèrent au pain de froment. Cependant je ne vous promets point pour aujourd'hui des gâteaux bien levés; mais je vous donnerai toutefois des échantillons qui nous permettront d'apprécier la valeur nutritive du manioc, si toutefois l'espèce que nous avons est bonne.

— Il y a donc plusieurs espèces de manioc? demanda Ernest.

— On en compte trois, répondis-je. Les deux premières, mangées crues, sont très-nuisibles; la troisième est tout à fait inoffensive. Mais les deux autres sont préférées, car elles produisent davantage et mûrissent plus promptement.

— Comment! s'écria Jacques, on préfère la plante vénéneuse à la plante saine; mais c'est de la folie. Pour moi, je te remercie d'avance de tes gâteaux empoisonnés.

— Rassure-toi, petit poltron, lui dis-je, car il suffit de presser fortement notre farine avant de nous en servir pour n'avoir rien à craindre.

— Pourquoi la presser? demanda Ernest.

— Pour la débarrasser du poison qui ne se trouve que dans le suc; une fois ce suc extrait, il ne reste qu'une nourriture des plus saines et des plus estimées. Cependant, par surcroît de précaution, nous ne goûterons nos gâteaux qu'après en avoir fait l'essai sur le singe et les poules.

— Mais, s'écria vivement Jacques, je ne désire pas

du tout que notre pauvre Knips soit empoisonné !

— Ne crains rien, lui dis-je; ce ne sera pas la première fois que ton singe usera pour nous de l'instinct particulier dont la nature l'a doué, et je puis t'affirmer que si l'aliment que nous lui donnerons renferme quelque poison, il refusera d'y toucher, ou tout au moins le rejettera dès la première bouchée. »

Jacques, rassuré par mes paroles, reprit sa râpe qu'il avait laissé tomber et se remit à la besogne. Bientôt je jugeai que notre provision était suffisante. Cette farine humide fut mise dans le sac de toile que ma femme avait cousu et nous le liâmes fortement dans le haut. Pour procéder à la pression, j'établis quelques planches au-dessous d'une des racines de l'arbre. Le sac de farine, placé sur ce plancher, fut recouvert d'une autre planche sur laquelle je mis un levier, dont l'une des extrémités passait sous la racine, et je suspendais à l'autre bout des pierres, des morceaux de fer et autres objets très-lourds. Bientôt nous vîmes suinter du sac un jus abondant. Les jeunes gens étaient émerveillés du bon résultat de mon invention.

Quand le jus eut cessé de couler, mes enfants me pressèrent de commencer à faire le pain.

Je diminuai un peu leur ardeur en leur disant que nous ne pétririons ce jour-là qu'un gâteau d'épreuve pour les animaux.

J'étendis la farine au soleil pour la faire sécher; j'en pris ensuite une petite quantité, que je délayai avec de l'eau et que je pétris soigneusement; puis je donnai à la pâte la forme d'une galette que je plaçai sur une de nos plaques de fer au-dessus d'un feu ardent. En peu de temps nous eûmes un gâteau dont l'odeur et la couleur nous promettaient un vrai régal. Il fallut toute la force de mon autorité pour empêcher mes jeunes fils d'y mettre la dent.

« Comme cela sent bon ! disait Ernest; quel dommage de ne pouvoir y toucher dès aujourd'hui !

— Oh, père, un petit morceau ! s'écria Jacques.

— Bien petit, ajouta François en montrant son petit doigt.

— Petits gourmands, leur dis-je, le poison ne vous effraye donc plus maintenant? Je crois que nous pourrions tenter l'expérience sans danger; mais pourtant il est plus prudent d'attendre là-dessus l'avis de maître Knips. »

Quand le gâteau fut refroidi, je l'émiettai devant le singe et les poules, et je vis avec plaisir qu'ils le dévoraient avidement. Cependant je remis à plus tard d'en faire l'essai pour nous-mêmes. Un bon dîner de pommes de terre apaisa l'appétit des jeunes gens, singulièrement éveillé par la bonne odeur et la jolie couleur du gâteau.

Pendant le repas, la conversation roula naturellement sur la nouvelle découverte. J'appris à mes enfants que le pain de manioc s'appelle vulgairement cassave. J'entrai dans de longues explications sur les poisons, en tâchant de rendre mon cours de toxicologie aussi simple que possible. Je les mis en garde contre le fruit du mancenillier, qui pouvait se trouver sur cette côte. Je le leur dépeignis, afin qu'ils ne se laissassent pas tenter par l'aspect attrayant de ce fruit dangereux. Pour la centième fois, enfin, je terminai mes exhortations en leur recommandant de ne manger rien qui leur fût inconnu.

Après dîner, nous allâmes visiter nos poules. A notre grande joie, elles se portaient bien, et les gambades de maître Knips à notre approche nous prouvèrent que sa santé n'avait subi aucune altération. Je commandai alors de se mettre aux travaux de boulangerie. « A l'œuvre! m'écriai-je, et du courage! » Je distribuai à chacun les ustensiles dont il avait besoin. Mes fils bondissaient de joie. En un instant les brasiers furent allumés, les pétrins établis. Les gâteaux pétris en grand nombre dans les formes les plus variées, car de tout l'enfance fait un jeu, furent rangés sur les plaques de fer, puis retirés du feu, lorsqu'ils nous parurent cuits à point : et

nos poules se portant toujours à merveille, chacun se mit à mordre dans le pain qu'il avait fabriqué. Il fut trouvé excellent, surtout émietté dans du lait. Jamais, depuis que nous étions sur cette côte, nous n'avions fait un repas aussi friand. Nos animaux s'accommodèrent parfaitement de plusieurs gâteaux brûlés ou mal réussis.

Le reste de la journée fut employé à transporter sur nos brouettes quelques objets que nous avions laissés sur le bateau.

XIV

LA PINASSE

La pinasse m'occupait sérieusement, et je ne renonçais point au projet de nous en emparer. Quoique ma femme s'alarmât toujours de nos voyages sur mer, je parvins à obtenir qu'elle me laissât emmener, pour une fois, mes trois fils aînés au vaisseau, car il me fallait beaucoup de bras pour l'entreprise que je méditais. Après lui avoir promis de revenir le soir même, et nous être munis d'une ample provision de manioc, de pommes de terre cuites et de nos corsets de liége qui devaient, en cas d'événement fâcheux, nous soutenir sur l'eau, nous partîmes.

Aussitôt arrivés au navire, notre premier soin fut de prendre tous les objets qui nous semblaient utiles, afin de ne pas nous en retourner à vide. La pinasse fut ensuite examinée; je reconnus avec plaisir que chacune des parties était numérotée et qu'avec de la patience il nous serait possible de la remonter. Mais le plus difficile était de la tirer de l'étroit espace où elle était renfermée pour la lancer à la mer, car il ne fallait pas songer à transporter sur un chantier plus vaste les énormes pièces qui formaient la principale charpente;

nos forces réunies n'y auraient pas suffi. Je cherchai longtemps, m'arrêtant à un projet pour l'abandonner un instant après; enfin, las de ces incertitudes, je m'en remis à la Providence du soin de nous tirer d'embarras, et j'appelai mes fils pour qu'ils m'aidassent à démolir, à coups de hache, la cloison de planches qui enfermait la pinasse. Le soir arriva sans que notre travail fût bien avancé, mais le désir de posséder une embarcation commode soutint notre ardeur, et nous nous promîmes de revenir l'achever le lendemain. Comptant sur notre exactitude, ma femme nous attendait avec François sur la côte. Elle m'annonça qu'elle avait résolu de quitter Falkenhorst pour s'établir à Zeltheim tant que dureraient nos courses au vaisseau. Je la remerciai d'autant plus que je savais combien elle aimait la première résidence; les provisions que nous avions rapportées, notamment deux tonnes de beurre salé, trois de farine, des sacs de riz, de blé et plusieurs ustensiles de ménage, furent déposées à ses pieds et accueillies par elle avec le plus grand plaisir.

Nos voyages au vaisseau durent se répéter, ils ne durèrent pas moins d'une semaine.

Nous partions chaque matin de très-bonne heure pour ne rentrer qu'au soleil couchant, et chaque soir un joyeux repas suivi d'une longue causerie nous faisait oublier les fatigues de la journée.

Cependant nous étions parvenus à reconstruire la pinasse; elle était d'une structure légère, d'un aspect élégant, avait à la proue un petit tillac, et possédait un gréement complet. Nous avions goudronné l'extérieur, et même assujetti les deux petits canons sur l'arrière du tillac.

Notre petit bâtiment nous charmait par sa tournure; mais il était immobile sur sa quille et nous ne savions quels moyens employer pour le faire passer du vaisseau à la mer. Il était impossible de penser à faire une ouverture dans les parois si épaisses du navire, et cependant nous ne voulions pas perdre le fruit de tant de peines et

de travaux. Enfin, m'arrêtant à un parti extrême, je me mis en devoir de l'exécuter sans en rien dire à mes fils.

Je me procurai un mortier de fer, semblable à ceux dont on se sert dans les cuisines, une forte planche, et je me mis à fabriquer une machine de ma façon. A la planche je fixai des crochets de fer, et pratiquai une rainure dans laquelle j'introduisis une mèche à canon assez longue pour pouvoir brûler deux heures. Je mis de la poudre dans le mortier et je le recouvris de la planche dont les crochets de fer se rabattirent sur les anses du mortier. Avec du goudron je calfeutrai toutes les jointures, et je me vis en possession d'un énorme pétard qui devait, par son explosion, ouvrir à la pinasse le chemin de la mer. Je suspendis le mortier dans l'enceinte où se trouvait notre petit bâtiment. Quand tout me sembla disposé convenablement, j'allumai la mèche, et je me rembarquai en hâte avec mes fils, sans leur avoir rien communiqué de mon projet, que je craignais de voir échouer. En arrivant à Zeltheim, au moment où nous nous mettions à débarquer les objets que nous avions rapportés, nous entendîmes une effroyable détonation.

Ma femme et mes fils se regardèrent avec surprise.

« C'est le signal d'un vaisseau en détresse, dit Fritz, courons à son secours.

— Non, dit la mère, cette détonation vient plutôt du navire; vous aurez sans doute laissé du feu qui se sera communiqué à quelque baril de poudre. »

Je parus partager son opinion, et proposai à mes fils de retourner immédiatement au vaisseau, pour nous assurer du fait. Ils sautèrent tous trois dans le bateau de cuves, et la curiosité doublant leurs forces, ils ramèrent si bien, qu'en peu de temps nous fûmes au terme du voyage. Je remarquai avec plaisir qu'il ne s'élevait ni flamme ni fumée du navire, dont nous fîmes le tour avant que d'aborder. Arrivés en face d'une immense ouverture, la pinasse nous apparut couchée un peu sur le côté, mais en bon état; tout à l'entour la mer était couverte de débris, et mes fils, que ce spectacle

attristait, ne pouvaient comprendre la joie que je manifestais.

« Victoire, m'écriai-je! la pinasse est à nous. »

Je leur expliquai alors le stratagème dont j'avais usé. Leur satisfaction fut aussi grande que la mienne, et ils s'extasièrent de mon heureuse idée.

A l'aide du cric, nous fîmes glisser la pinasse sur des rouleaux que nous avions placés sous la quille, et, réunissant nos forces, nous parvînmes à la lancer à la mer, où nous eûmes enfin la satisfaction de la voir se balancer gracieusement. La vue de ce bâtiment, avec ses deux canons, sa provision de poudre, de fusils, de pistolets, éveilla dans mes fils des idées belliqueuses. Ils se flattaient déjà de défier et d'exterminer les sauvages qui pourraient nous attaquer. Je leur affirmai cependant que nous aurions à remercier Dieu s'il ne nous mettait point dans la nécessité de déployer nos forces militaires et de faire un sanglant essai de notre héroïsme de fraîche date.

Il nous restait à gréer notre petit navire, à le garnir de ses mâts et de ses voiles; mais comme la journée était trop avancée pour faire ce travail, il dut être ajourné. Chacun convint en outre de ne rien dire à la mère, que nous voulions surprendre par une entrée triomphale dans la baie de la Délivrance.

Il nous fallut encore deux jours pour munir la pinasse de tout ce qui lui était nécessaire. Quand tout fut enfin terminé, je donnai le signal du départ.

Je tenais le gouvernail; Ernest et Jacques étaient placés à côté des canons qu'ils voulaient tirer pour annoncer leur arrivée. Fritz manœuvrait la voilure. Un vent favorable nous poussait vers la terre. Notre pinasse glissait sur l'eau avec une grande rapidité, bien que remorquant le bateau de cuves que nous avions attaché derrière. Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de la terre, Fritz, qui s'était réservé le commandement, cria aux canonniers :

« N° 1, feu! N° 2, feu! » Un instant après les rochers

nous renvoyèrent l'écho formidable d'une double détonation. Fritz, en même temps, déchargea ses deux pistolets, et nous poussâmes tous de joyeux hourras.

Bientôt nous touchions au rivage où ma femme et son jeune fils nous attendaient. Notre canonnade les avait effrayés et la vue de notre bâtiment leur avait causé la plus grande surprise; ils accoururent à notre rencontre.

« Soyez les bienvenus, dit ma femme, mais ne me causez plus, à l'avenir, de si grandes frayeurs; votre artillerie nous a terrifiés. Dieu sait où j'aurais fait cacher notre petit François si je n'avais entendu presque aussitôt vos cris que vos canons. Eh bien, oui, j'en conviens, votre petit navire est fort joli, il a l'air solide et commode et je crois bien que je pourrais, s'il le fallait, prendre sur moi d'y monter et de retourner sur cette vilaine eau, qui m'effrayera toujours pour vous cependant.

— Oh, mère, dit Fritz, entre dans la pinasse, je t'en prie, pour un instant seulement, si tu veux. Nous lui avons donné ton nom, l'*Élisabeth !* Tiens, vois sur la cabine du capitaine. »

Ma femme nous remercia de cette attention et nous fîmes tous une petite promenade sur la pinasse, à la grande joie des enfants, enchantés d'avoir vaincu les inquiétudes de leur mère.

Quand le débarquement fut opéré : « Ne croyez pas, dit ma femme, que nous soyons restés inactifs pendant que vous étiez au vaisseau. Nos travaux n'en ont pas moins leur valeur, quoique nous ne puissions, comme vous, les faire annoncer par la voix du canon. Suivez-moi et vous jugerez de la vérité de mes paroles. »

Cela dit, elle nous conduisit du côté où la rivière du Chacal forme une cascade. Là nous vîmes un jardin potager parfaitement disposé.

« Voilà notre œuvre, dit-elle. Ici j'ai planté les pommes de terre; là, les racines de manioc; de ce côté les laitues, et j'ai laissé plus loin une place pour les cannes à sucre. J'ai semé, en outre, des graines de melons, des choux,



UN COUP DE FEU RETENTIT (Page 137).

des pois, des fèves. Autour de chaque plantation j'ai eu soin de mettre des graines de maïs afin que leurs tiges préservent les jeunes plantes de l'ardeur du soleil. »

Je félicitai ma femme de son heureuse idée et de son activité; je n'oubliai pas non plus de louer la discrétion de François.

« Je n'aurais jamais pu croire qu'avec l'aide de François seulement, lui dis-je, tu aurais pu mener à bout une telle besogne.

— Je n'espérais pas, moi non plus, réussir aussi bien, répondit ma femme; c'est pour cela que je ne t'avais rien dit de nos projets. En tous cas je suis heureuse d'avoir pu vous rendre surprise pour surprise. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir négligé mes voyages à Falkenhorst, où nos plantes d'Europe doivent être en bien mauvais état. Je t'engage à t'y rendre le plus tôt possible. »

Je lui promis d'y aller dès le lendemain.

La pinasse fut déchargee et fixée au rivage à l'aide d'une ancre; puis, comme rien ne nous retenait à Zeltheim, nous reprîmes le chemin de Falkenhorst, où ma femme ne s'était rendue que deux ou trois fois pendant les dix jours, pour donner de la nourriture à nos animaux.

XV

PROMENADE. — LE SORCIER DE L'ARBRE. — LE COCHON SAUVAGE ET LE CROCODILE.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour appartint, comme de coutume, à la prière, aux lectures, aux instructions pieuses et aux exercices du corps auxquels mes fils prenaient beaucoup de goût. Je leur donnai ce jour-là une leçon de gymastique et leur appris à grimper à

un cordage suspendu, — ceci en vue des manœuvres de la pinasse.

Pendant qu'ils faisaient assaut de force et d'adresse, j'attachai deux balles de plomb aux deux extrémités d'une longue corde. Ernest, qui fut le premier à s'en apercevoir, me demanda quelle était mon intention.

« Mon ami, lui répondis-je, j'essaye de confectionner une arme analogue à celle qui est si redoutable dans les mains de quelques peuples de l'Amérique méridionale. Je veux parler du *lasso* dont se servent les chasseurs mexicains et patagons. Ces hommes intrépides partent, montant à nu un cheval rapide. Quand ils aperçoivent l'animal dont ils veulent s'emparer, ils piquent des deux, et en passant au galop, lancent de toutes leurs forces le lasso qu'ils ont fait d'abord tourner rapidement autour de leur tête. Les lanières tendues, rencontrant un obstacle, s'enroulent vivement par l'élan des balles. Aussi voit-on des buffles, des chevaux sauvages et autres animaux robustes, arrêtés tout à coup dans leur course par cette arme singulière, tomber, les jambes entravées, au pouvoir des chasseurs. »

L'idée d'une pareille chasse séduisit beaucoup l'esprit aventureux de mes fils aînés; ils me prièrent avec instances de faire l'essai de la nouvelle arme contre un petit tronc d'arbre qui se trouvait près de là. Mon premier coup fut un coup de maître; la corde s'enroula si bien autour de l'arbre que non-seulement mes enfants crurent à l'adresse des chasseurs américains, mais encore se promirent de l'acquérir. Fritz commença à s'exercer sur-le-champ, et, grâce à ses aptitudes particulières, il fut bientôt à même d'être le professeur de ses frères.

Le lendemain, un vent violent s'étant élevé, je vis du haut de notre arbre que la mer était violemment agitée. Nous restâmes donc à Falkenhorst.

Ma femme me fit parcourir notre domaine, où grâce à elle, pendant notre absence, s'étaient accomplies de véritables améliorations.

Elle me montra en outre, dans nos tonnes, un grand nombre de grives et d'ortolans qu'elle avait pris au lacet et qu'ensuite elle avait fait rôtir pour les déposer dans le beurre.

Nos pigeons, qui avaient fait leur nid sur les hautes branches de l'arbre, étaient en train de couver. Quant aux arbustes, je les trouvai dans un état de dessèchement qui me fit craindre de les perdre si nous ne les mettions en terre au plus tôt.

Le reste du jour se passa à ce travail, et le soir venu, tous nos végétaux européens étaient convenablement replantés.

Le lendemain, de bonne heure, toute la petite colonie était sur pied, car j'avais annoncé, pour ce jour-là, une course en famille au bois des Calebasses, où nous devions querir un nouvel approvisionnement de vaisselle.

L'âne fut attelé à la claie, sur laquelle nous mîmes nos provisions de bouche et des munitions de chasse.

Comme à l'ordinaire, Turc, harnaché de sa cotte de mailles, ouvrait la marche. Au second rang marchaient les garçons, formidablement armés. Ma femme et moi nous formions l'arrière-garde, suivis toutefois de Bill, assez embarrassée de son cavalier, maître Knips.

Nous fîmes le tour du marais des Flamants, derrière lequel se trouvait une plaine dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer la splendeur.

Cependant, Fritz, l'infatigable chasseur, s'était écarté de la troupe, emmenant Turc avec lui. Les grandes herbes les dérobaient tous deux à nos regards. Bientôt nous entendîmes le chien aboyer, un coup de feu retentir, et nous vîmes un grand oiseau, qui avait paru vouloir prendre son vol, retomber lourdement sur la terre. Mais cet oiseau, qui n'était que blessé, s'enfuit à toutes jambes. Turc le poursuivit avec rage; Fritz excitait le chien de la voix et du geste. Bill ne put pas rester indifférente. D'un bond de côté, elle se débarrassa du singe qui roula tout penaud sur le sol, puis elle s'élança dans le fourré, coupa le chemin au fugitif, le saisit par

une aile et le tint en respect jusqu'à l'arrivée de Fritz.

Mais l'animal n'était pas d'humeur à se laisser prendre comme le flamant : ses pattes nerveuses, qui frappaient à droite et à gauche, intimidaient le jeune chasseur. Turc, qui s'était aventuré, avait reçu un coup si vigoureux sur le nez qu'il n'osait retourner à la charge. Fritz m'appela; j'accourus aussi vite que me le permettaient le poids de mon bagage et les entraves des hautes herbes. Épiant un moment favorable, je jetai mon mouchoir sur la tête de l'animal, qui, se trouvant aveuglé, cessa presque aussitôt de se débattre. Je liai les ailes et les pattes du prisonnier avec une ficelle que j'avais dans ma poche. Puis nous retournâmes, avec notre capture, près de nos compagnons qui nous attendaient sur le bord du marais.

« C'est une *oie-outarde*, dit notre petit naturaliste après avoir examiné l'animal.

— Une oie! répondit Fritz en haussant les épaules, une oie! tu vois bien que ses pieds sont dépourvus de membranes.

— Tu te presses trop de prononcer, mon cher Fritz, lui dis-je; Ernest a raison, c'est bien là l'outarde ou pour mieux dire l'*oie tardive*, ainsi nommée à cause de la brièveté de ses ailes. Entre autres caractères qui m'aident à la reconnaître, je remarque particulièrement les pieds dépourvus de pouces et composés seulement de trois doigts tous dirigés en avant, et, si j'en juge par l'absence de moustaches, ce doit être une femelle

— Alors, dit Jacques, c'est probablement la même que nous avons fait lever une autre fois, et que nous n'avons pas tirée : t'en souvient-il, mère?

— En ce cas, s'écria ma femme, je demande grâce pour elle, car il me serait pénible de penser que sa protection maternelle manquera aux petits qui, lors de notre passage ici, avaient, selon toute apparence, quitté leur nid depuis peu.

— Rassure-toi, ma chère amie, lui dis-je, rassure-toi sur le sort de ces petits orphelins. Pendant les trois se

maines qui se sont écoulées, ils ont appris à se suffire. Quant à la mère que nous venons de prendre, nous l'emporterons pour tâcher de la domestiquer si elle peut se guérir de sa blessure. En supposant qu'elle vive, elle attirera sans aucun doute son mâle, dont nous viendrons peut-être à bout de nous emparer, et ce sera une nouvelle source de richesse pour notre basse-cour. »

Après avoir attaché l'animal sur le traîneau, nous primes notre course vers le bois des Singes.

Arrivé là, Fritz raconta très-gaiement à ses frères, comment, à notre première visite, les singes avaient été nos pourvoyeurs de cocos.

Ernest, qui s'était écarté de la troupe, contemplait, appuyé à un tronc d'arbre, les cocotiers gigantesques chargés de noix magnifiques.

Arrêté à quelque distance de lui, je m'amusais à voir se peindre à la fois, sur le visage du jeune garçon, l'admiration que causait à son esprit méditatif la vue de ces prodiges de la nature, et le désir de se délecter des beaux fruits qui pendaient aux branches.

« Tu voudrais bien, lui dis-je, que ces noix pussent choir d'elles-mêmes dans ta bouche?

— Certes non, répondit-il en se retournant, je courrais grand risque d'avoir les dents brisées. »

Il parlait encore, lorsqu'une noix vint tomber à ses pieds. Il fit un saut en arrière; au même instant, une autre noix roula devant moi, et, bientôt après, une troisième.

« C'est donc ici comme dans les contes de fées, dit le petit docteur, un souhait s'accomplit aussitôt qu'il est fait.

— On pourrait le croire; mais je suppose que l'enchanteur perché dans l'arbre a plutôt le dessein de nous chasser d'ici que d'accomplir nos souhaits. »

Quoi qu'il en pût être, Ernest et moi nous ramassions les noix, qui, à en juger par leur poids, devaient être pleines et excellentes à manger.

« Le sorcier de l'arbre serait bien charmant, dit Jac-

ques, s'il voulait nous envoyer quelques noix, à mon petit François et à moi. »

Cette fois encore, deux fruits tombèrent consécutivement de l'arbre.

« Père! s'écria Fritz au même instant, je vois le sorcier. C'est une horrible bête, de forme ronde, armée de deux effroyables pinces; la voilà même qui s'apprête à descendre le long du tronc. »

A ces paroles, le bon petit François se réfugia derrière sa mère, Ernest ne bougea pas, mais il chercha du regard une retraite sûre. Quant à Jacques l'intrépide, qui venait aussi d'apercevoir l'animal, il s'écria en levant d'un air menaçant la crosse de son fusil :

« Je vais lui dire deux mots, à ce sorcier, moi! »

L'étrange animal, implantant ses serres dans l'écorce de l'arbre, descendait rapidement. Au moment où il n'était plus qu'à quelques pas de terre, Jacques alla à lui et frappa de toutes ses forces, mais le coup mal mesuré porta sur l'arbre et non sur la bête, qui se laissant tomber à terre, marcha bravement, ses pinces largement entr'ouvertes, contre l'agresseur. Jacques frappa de nouveau, mais sans plus de bonheur, car son adversaire évitait agilement les coups qu'il voyait venir.

Dépité de cet insuccès, Jacques battit en retraite. Déjà ses frères le plaisantaient, mais le petit rusé avait son projet. Nous le vîmes se débarrasser, en courant toujours, de son fusil et de sa gibecière, puis, quitter sa veste, puis, s'arrêter brusquement, attendre de pied ferme l'animal, sur lequel il se jeta, et qu'il couvrit de son vêtement.

« Ah! méchant dragon, s'écria-t-il en cherchant à envelopper le mieux possible sa capture, je t'apprendrai à montrer tes pinces d'une façon si menaçante. »

Notre petit espiègle avait alors une mine si plaisamment héroïque, que nous ne pûmes nous empêcher de rire des efforts qu'il faisait pour maîtriser l'animal.

J'allai toutefois à son aide, et, après quelques coups du dos de ma hache frappés sur la veste, je compris que

l'ennemi devait être hors de combat. Je ne me trompais pas; mais, bien que mort, il gardait encore un aspect effroyable.

« Comment appelle-t-on cette méchante bête? demanda Jacques.

— C'est, lui répondis-je, le *crabe à coco*, et, vraiment, je suis tenté de créer pour toi l'ordre des *Crustacés*, dont je te ferai chevalier; car, voilà le second démêlé que tu as avec des animaux de ce genre. Il est juste de dire qu'aujourd'hui tu as fait preuve de plus de courage et de présence d'esprit que la première fois; je doute même que tu eusses pu réussir à t'emparer de ton agresseur sans l'heureuse idée qui t'est venue, car le crabe à coco a autant de courage que de ruse, et il peut être un dangereux adversaire, tout au moins pour un enfant. Je suis loin de croire, cependant, que, friand de noix de coco, il soit, comme on le prétend, assez fort pour les ouvrir après les avoir détachées des arbres, ainsi que nous venons de le lui voir faire. J'aime mieux penser qu'il compte qu'elles se briseront dans la chute ou bien encore qu'il en suce le contenu par les trous qui sont près de la queue. »

Après nous être rafraîchis du lait de quelques noix, nous chargeâmes celles qui restaient, ainsi que le crabe, sur la claie, et nous nous remîmes en marche. Nous avancions lentement, car, à mesure que nous pénétrions dans la profondeur du bois, les broussailles encombraient de plus en plus la route, que nous étions obligés d'ouvrir à coups de hache. Ernest, avec son esprit habituel d'observation, remarqua que, de certaines lianes que nous coupions, coulait une eau claire qu'il eut la fantaisie de goûter, et qu'il trouva aussi bonne que la meilleure eau de source.

Les autres enfants s'étaient déjà précipités vers les lianes, dont ils suçaient à qui mieux mieux les extrémités, sans obtenir autant d'eau qu'ils en auraient désiré. Je dus leur rappeler de nouveau le procédé déjà employé pour sucer les cannes à sucre. Ils s'empressèrent donc

de faire avec leur couteau des entailles aux lianes, pour que l'entrée de l'air facilitât l'aspiration du liquide, et bientôt chacun d'eux fut complétement désaltéré.

Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes au bois des Calebasses, et nous fîmes halte dans le même emplacement où Fritz et moi nous nous étions déjà une fois si agréablement reposés.

Ayant cueilli un grand nombre de courges, nous nous mîmes tous à les façonner plus ou moins adroitement pour différents usages. Après avoir montré à mes enfants à fabriquer des vases à lait et des formes à égoutter les fromages, je confectionnai un joli panier à œufs pour notre ménagère. Les assiettes, les écuelles ne furent point oubliées. On tailla même, pour nos poules et nos pigeons, des nids si jolis, que François regretta de n'être pas plus petit pour avoir un berceau semblable.

Tout en travaillant à la fabrication de ces divers objets, Ernest et Jacques avaient formé le singulier projet de faire cuire le crabe à la façon des sauvages, c'est-à-dire en chauffant l'eau à l'aide de cailloux rougis au feu. Ils disposèrent donc une énorme calebasse en guise de marmite. Mais, au moment d'allumer le feu qui devait rougir les cailloux, ils s'aperçurent qu'ils manquaient d'eau. Comme je leur dis que je croyais me rappeler avoir vu, lors de notre premier voyage, une source dans les environs, ils s'élancèrent chacun dans une direction différente, pour tâcher de la découvrir. A peine avaient-ils disparu, que nous entendîmes Ernest crier à tue-tête :

« Un cochon sauvage! un cochon sauvage! peut-être un sanglier! »

Je me levai et courus dans la direction où j'apercevais mon petit savant, qui revenait en toute hâte sur ses pas. Je ne tardai pas à voir remuer, à travers un épais fourré, l'animal, qui paraissait s'enfuir rapidement. Je mis les chiens sur la piste, et les excitai de la voix à la suivre. Ils partirent en aboyant.

« C'est là! vois-tu, père, me dit Ernest qui marchait

bravement derrière moi, c'est là que j'ai trouvé cette terrible bête faisant entendre de sourds grognements. »

J'aperçus, à l'endroit qu'il me désignait, quelques tubercules épars sur la terre fraîchement remuée.

« Je ne m'étonne pas qu'il grognât, lui dis-je, car tu l'as dérangé d'un excellent repas. »

Le bruit que faisaient les chiens en ce moment m'apprenant qu'ils étaient aux prises avec l'animal, je laissai Ernest examiner à loisir les tubercules, pour me porter sur le lieu du combat.

Fritz, qui m'avait rejoint, marchait à mon côté. Nous avancions prudemment, le doigt sur la détente de nos fusils.

Mais quelle surprise et quels éclats de rire lorsque, dans l'animal que les chiens tenaient en arrêt, chacun d'un côté, nous reconnûmes notre laie qui, délivrée de ses bruyants adversaires, se mit presque à nous faire fête, e en bonne personne qu'elle était, marcha tranquillement derrière nous.

Dieu sait si, de retour auprès d'Ernest, on le plaisanta de la frayeur qui l'avait pris à l'aspect du *terrible animal!* Nos lazzis eussent duré plus longtemps, si le peureux, rentré dans ses véritables attributions, n'eût attiré notre attention sur de petites pommes qu'il venait de trouver dans l'herbe.

Fritz, avez sa légèreté d'appréciation ordinaire, craignait que ce ne fussent les fruits du mancenillier dont j'avais parlé naguère, et contre le danger desquels je leur avais recommandé de se prémunir. Mais comme la truie ne dédaignait nullement ces fruits, je ne voulus pas les tenir pour suspects avant que maître Knîps eût prononcé. J'en emportai donc un certain nombre pour les soumettre au petit appréciateur.

Nous nous préparions à rejoindre ma femme laissée avec François dans le bois à Calebasses, lorsque nous entendîmes Jacques, qui de son côté s'était mis à la recherche de l'eau, crier en accourant vers nous :

« Papa! papa! un crocodile! un crocodile!...

— Un crocodile! répétai-je avec un éclat de rire, un crocodile dans un endroit où nous ne trouvons pas une goutte d'eau. — Jacques devient fou!

— Je t'assure, père, me répliqua l'enfant tout effaré, que c'est un crocodile; je l'ai vu là-bas tout de son long endormi sur un rocher au soleil. »

De plus en plus convaincu que mon étourdi s'était frappé l'imagination, j'allai avec Fritz vers l'endroit qu'il nous indiqua, et je ne tardai pas à reconnaître que ce qu'il avait pris pour un crocodile n'était rien de plus qu'une sorte de grand lézard vert, appelé iguane, qui, bien que d'assez forte dimension, n'est dangereux qu'autant qu'on l'irrite, et dont la chair est très-recherchée par les Indiens.

Déjà Fritz, l'éternel tireur, le couchait en joue.

« Tu te hâtes toujours trop, lui dis-je en relevant son arme; l'iguane a la vie très-dure; tu pourrais perdre ton coup et faire fuir l'animal dont nous réussirons, je crois, à nous emparer, en profitant adroitement de son sommeil.

Je coupai dans le buisson une gaule, au bout de laquelle j'attachai une ficelle terminée par un nœud coulant, et que je tins dans ma main gauche; puis je pris une petite baguette dans l'autre main, et je m'approchai avec précaution du lézard, qui sommeillait toujours Quand je n'en fus plus éloigné que de la longueur de la gaule, je me mis, au grand étonnement des enfants, à siffler un air de notre pays.

L'iguane s'éveilla, regarda d'un air étonné autour de lui et parut saisir avec avidité les moindres notes qu'il entendait; je continuai à siffler, et quoique ma musique n'eût sans doute rien de fort harmonieux, je ne laissai pas de voir bientôt l'animal plongé dans une sorte d'extase. — Je profitai de ce moment pour lui passer autour du cou le nœud coulant. Je tirai alors vivement à moi : le nœud coulant nous rendit maîtres de notre nouveau gibier.

Mes fils poussèrent leur cri de triomphe habituel, en

s'émerveillant des procédés que j'avais employés pour m'emparer de l'iguane.

Je leur avouai que je n'avais fait que mettre en pratique un moyen très-usité dans les Indes occidentales.

Comme nous ne voulions pas laisser là notre chasse, je chargeai l'iguane sur mon dos. Jacques, avec l'intention de m'aider, soutenait la queue du lézard. A me voir marcher ainsi, on eût pu me prendre pour un prince oriental, suivi d'un de ses pages portant le pan de son manteau brodé d'émeraude.

Ma femme, que nous avions laissée seule avec François, commençait à s'inquiéter de notre absence; elle nous gronda un peu et s'étonna de nous voir revenir sans eau; mais la vue de l'iguane suffit à nous justifier.

Quand nous eûmes fait le récit de notre chasse, elle nous apprit que pendant notre absence les pommes nouvellement découvertes et déposées au pied d'un arbre avaient excité la gourmandise de maître Knips, qu'elle avait vu en dérober quelques-unes et les croquer à belles dents.

J'en présentai une moi-même à notre outarde, que nous avions attachée à un tronc d'arbre et qui la dévora avidement. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader qu'il ne devait y avoir pour nous aucun danger à en manger. Elles furent généralement trouvées excellentes, et je crus pouvoir affirmer que nous avions découvert les *goyaves*, dont les Indiens occidentaux font grand cas.

Toutefois cet aliment n'était pas de nature à satisfaire pleinement notre appétit que l'exercice avait grandement excité; force nous fut donc d'avoir recours aux provisions que nous avions apportées de Falkenhorst, car il était trop tard pour songer à faire cuire le crabe de Jacques.

Un peu fortifiés, il fallut penser au retour. La journée était si avancée que nous résolûmes de laisser là jusqu'au lendemain le traîneau sur lequel ma femme et François avaient chargé la vaisselle nouvellement fabriquée. Nous donnâmes seulement à porter au baudet le petit Fran-

çois qui commençait à être fatigué, l'iguane, et quelques ustensiles déjà secs.

À notre arrivée à Falkenhorst, la mère fit cuire, sur le feu que le petit François s'était hâté d'allumer, un morceau d'iguane en même temps que des pommes de terre, mises tout simplement dans la braise. La chair de l'iguane nous parut mériter pleinement la réputation d'excellent comestible qui lui est faite.



XVI

LE COQ DE BRUYÈRE. — LA CIRE.
LE NID DE PERROQUETS. — LE CAOUTCHOUC.

Le lendemain, je me mis en route avec Fritz sous prétexte d'aller chercher le reste de notre vaisselle, mais en réalité pour faire une excursion au delà de la chaîne des rochers et tâcher de connaître l'étendue de la terre sur laquelle nous avions été jetés. Outre les chiens, le grison seul nous accompagna.

Arrivés auprès d'un bois de chênes verts, notre truie nous apparut. Elle était tranquillement étendue sous les arbres et faisait un copieux déjeuner de glands; nous n'eûmes pas l'impolitesse de la déranger. Le bois était rempli d'oiseaux; Fritz, qui avait senti se réveiller ses instincts de chasseur, tira quelques coups de fusil et abattit un geai huppé et deux perroquets, dont l'un était un magnifique ara rouge. Mais, pendant que le jeune homme chargeait de nouveau son arme, nous en-

tendîmes un bruit semblable au roulement sourd d'un tambour. L'idée nous vint que c'était peut-être la musique militaire de quelque bande de sauvages; pleins d'effroi, nous nous glissâmes derrière un épais buisson, et, nous avançant doucement, nous connûmes bientôt la cause de ces sons étranges.

Sur un tronc d'arbre renversé, se tenait un superbe coq de bruyère, exécutant les plus singulières évolutions qu'on puisse imaginer, devant un vingtaine de gelinottes qui semblaient prendre grand plaisir à ce spectacle.

Tantôt il tournait en cercle, en hérissant le collier de plumes qui faisait, autour de son cou, une auréole brillante, tantôt il étendait sa queue en éventail, battait des ailes et poussait des cris étranges. J'étais curieux de savoir comment se terminerait cette représentation, lorsqu'un coup de feu de Fritz étendit le coq sur le sable et dispersa les femelles. Je le grondai sévèrement de cette ardeur immodérée. « Pourquoi, lui dis-je, cette rage de mort et d'anéantissement? La vue de la nature vivante n'est-elle pas préférable mille fois au triste spectacle de la destruction? » Fritz parut sincèrement regretter sa précipitation et devint triste et pensif. Pour lui rendre sa bonne humeur je lui dis de ramasser sa proie, et de l'offrir à sa mère. Le coq fut placé sur le dos de l'âne et nous revînmes au bois des arbres à calebasses où nous retrouvâmes en bon état tous les objets que nous y avions laissés. Il était encore de bonne heure, le temps nous permettait donc l'excursion projetée dans la partie de l'île qui nous était inconnue.

La route était assez difficile à cause des hautes herbes et des racines qui l'encombraient. De temps en temps nous rencontrions de petits ruisseaux, auxquels nous nous désaltérions. Là croissaient en abondance des pommes de terre et du manioc. Un peu plus loin, je remarquai, dans un épais fourré, des arbustes dont les baies étaient recouvertes d'une cire qui se collait à nos doigts quand nous voulions les cueillir. Je savais qu'il

existait en Amérique une espèce d'arbuste que les botanistes nomment *myrica cerifera* ou porte-cire; je ne doutai pas que nous ne l'eussions devant nous et je m'en réjouis sincèrement. Fritz, qui remarqua ma joie, me demanda à quoi ces baies pouvaient nous servir; je lui appris qu'on en retirait une cire qui brûle aussi bien que celle des abeilles et qui répand de plus une odeur très-agréable. Il en fit une ample provision qu'il mit dans un sac, sur le dos du baudet.

Un peu plus loin, un spectacle singulier excita notre curiosité. C'était une colonie d'oiseaux de la taille de nos pinsons d'Europe et recouverts d'un plumage brun bariolé de blanc. Ils vivaient en société et habitaient un même nid, placé sur un arbre isolé, et tressé avec habileté. Ce nid, qui semblait servir de refuge à un grand nombre de familles, nous parut être surmonté d'une espèce de toit fait avec des joncs et des racines entrelacés. Sur les côtés se voyaient plusieurs ouvertures formant les portes et les fenêtres de chaque cellule particulière qui se trouvait dans l'habitation commune. Le tout ressemblait assez à une énorme éponge. Une foule d'oiseaux entraient et sortaient sans s'inquiéter beaucoup de notre présence. Pendant que nous examinions cette étrange colonie, nous aperçûmes plusieurs petits perroquets qui volaient çà et là, et se querellaient avec les colons, auxquels ils paraissaient disputer l'entrée de leurs cellules.

Fritz, désireux de prendre quelques-uns de ces oiseaux, se débarrassa de son fusil et monta sur l'arbre; arrivé près du nid, il passa la main dans le trou d'une cellule et chercha à s'emparer de la couvée qui s'y trouvait; mais il se sentit pincé si fortement qu'il poussa un cri de douleur et retira vivement sa main qu'il secoua convulsivement. Cependant il ne voulut pas renoncer à sa capture. Dès que la douleur fut un peu calmée, il pénétra avec précaution dans la cellule et en retira un oiseau qu'il enferma dans sa veste; puis se laissant glisser le long du tronc, il arriva sain et sauf auprès de

moi. Il n'eut rien de plus pressé que d'examiner son petit prisonnier. C'était un perroquet-moineau à plumage vert. Fritz me demanda de le lui laisser emporter pour l'élever, et lui apprendre à parler. J'y consentis de grand cœur. Qu'avions-nous de mieux à faire que de tromper notre solitude en la peuplant d'amis nouveaux?

Selon toute probabilité, le nid appartenait aux perroquets, et les oiseaux que nous avions remarqués en premier lieu étaient des intrus qui cherchaient à s'en emparer. De là le petit combat dont nous avions été témoins.

Fritz s'extasiait sur l'instinct de ces oiseaux habitant une demeure commune.

« On trouve, lui dis-je, dans la plupart des classes du règne animal des architectes qui s'associent de la sorte. Tels sont les abeilles, les fourmis, les castors et beaucoup d'autres. » Et, à ce sujet, je lui dis tout ce que je savais des animaux que le besoin de sociabilité rend propres à la vie commune.

Tout en causant, nous étions arrivés sur la lisière d'un bois que nous ne connaissions pas encore. Les arbres ressemblaient un peu aux figuiers sauvages et atteignaient une très-grande élévation. Fritz remarqua que de l'écorce crevassée du tronc était sortie une espèce de résine qui s'était durcie à l'air : il en prit une petite quantité qu'il pétrit entre ses doigts. Quand il vit qu'elle se ramollissait et se distendait à la chaleur, et qu'il ne pouvait que la plier sans la rompre, émerveillé, il vint à moi en criant :

« En vérité, père, je crois que j'ai découvert le caoutchouc !

— Comment, dis je plein de joie, mais c'est un véritable trésor pour nous. »

Ayant examiné moi-même la gomme, je vis que Fritz ne se trompait point, et comme il me demandait quels services le caoutchouc devait nous rendre, je lui appris que nous pourrions, entre autres choses, nous en faire d'excellentes chaussures.

La curiosité du jeune homme était éveillée; je fus obligé de lui expliquer, tout en marchant, comment je m'y prendrais pour arriver au résultat que je me proposais.

« Le caoutchouc, comme tu viens de le voir, lui dis-je, tombe goutte à goutte des arbres; on le recueille dans des vases. Pendant qu'il est encore liquide, on en recouvre de petites bouteilles de terre qu'on expose à la fumée qui dessèche le caoutchouc et lui donne la couleur noire que nous lui connaissons. Enfin on casse la bouteille qui a servi de moule, on en fait sortir les morceaux par le col, et il ne reste qu'un flacon lisse, flexible. C'est à peu près le même procédé que j'emploierai pour nos chaussures. Nous remplirons de sable une paire de bas, nous l'enduirons de caoutchouc et nous aurons des bottes solides et imperméables. »

Très-contents de notre découverte et chaussés déjà en imagination de nos bottes, nous avions fait du chemin. Un nouveau bois de cocotiers était devant nous. « Faisons halte ici, » dis-je à Fritz. En observant attentivement les arbres qui se trouvaient autour de nous, j'en remarquai quelques-uns que je crus reconnaître pour être des sagoutiers. Non-seulement je vis dans le tronc d'un de ces arbres, que le vent avait brisé, cette moelle succulente que l'on vend en Europe sous le nom de sagou, mais encore, — pour me confirmer davantage dans mon opinion, — les gros vers blancs que les habitants des Indes occidentales recherchent comme un mets qu'ils trouvent délicieux, et sur la valeur duquel je résolus de m'édifier. J'embrochai donc un certain nombre de ces vers dans une baguette que je posai ensuite sur deux petites fourches de bois au-dessus du feu que nous avions allumé.

Tout d'abord, à l'aspect du singulier rôti qu'il me voyait préparer, Fritz déclara qu'il ne porterait jamais à ses lèvres une pareille pitance. Mais ma grillade exhala bientôt une odeur si suave, que la gourmandise du jeune homme se trouva vivement excitée et qu'il fut le pr-

mier à se régaler de cet aliment qu'il avait si hautement dédaigné.

Après ce repas, dont les vers et quelques pommes de terre avaient fait tous les frais, notre route ne nous offrit plus rien qui fût digne de remarque. Partout une végétation luxuriante, mais uniforme. Enfin, nous revînmes au bois des calebasses ; notre grison fut attelé à la claie que nous y avions laissée, et le soir nous retrouvâmes Falkenhorst, où notre famille commençait à s'inquiéter de notre absence.

Le récit de notre excursion fit le sujet de la conversation de la soirée. Mais ce qui excita le plus de transports parmi les jeunes gens, ce fut le perroquet; chacun s'offrait pour être son précepteur; il fallut, pour faire cesser les prétentions de tous ses frères, que Fritz déclarât vouloir se charger seul d'instruire le nouveau venu.

Quant à la mère, elle fut surtout charmée par la découverte du caoutchouc et des baies à cire qui lui donnaient l'espoir d'avoir des bougies à sa disposition. Je lui promis donc que, le lendemain, j'essayerais d'en fabriquer.

XVII

LES BOUGIES. — LE BEURRE. — PLANTATIONS. — DERNIER VOYAGE AU VAISSEAU. — EXCURSION. — LE VIN DE PALMIER. — LE BUFFLE. — LE PETIT CHACAL

Dès le réveil, ma famille ne me laissa pas de repos que je n'eusse tenu ma promesse de la veille. Je cherchai

à me rappeler tout ce que je savais sur l'art du cirier, et je me mis à la besogne. Je fis bouillir les baies dans une chaudière d'eau. La cire verte se montra bientôt à la surface du liquide. Je la recueillis dans des vases que je laissai près du feu pour l'empêcher de se figer. Quand ma femme eut terminé les mèches qu'elle préparait avec du fil de toile à voile, je les trempai dans la cire, et je les suspendis à l'air pour les faire sécher. En renouvelant plusieurs fois cette immersion, nous obtînmes des bougies qui n'avaient à la vérité ni le poli, ni la rondeur de celles qui se coulent dans des moules, mais dont la lumière, quoique peu brillante, nous affranchit de la triste nécessité de nous coucher avec le jour.

Ce premier succès nous encouragea à mettre à exécution un autre projet dont le résultat, s'il était heureux, devait remplir de joie notre ménagère.

Il en coûtait à ma femme de voir se perdre la crème qui se formait sur ses pots de lait, et qu'elle eût convertie en beurre si elle avait eu une baratte à sa disposition. Pour tâcher de suppléer à cet ustensile qui nous faisait défaut, je pris une de nos grandes bouteilles de calebasse, je la remplis de crème aux trois quarts, je la bouchai hermétiquement, puis, je la posai sur un morceau de toile à voile dont les quatre bouts étaient attachés à des pieux. Je chargeai mes fils d'imprimer à la toile un balancement assez fort; et cette occupation leur parut si amusante, qu'ils s'en firent une récréation. Au bout d'une heure j'ouvris la courge, où je trouvai une petite masse d'excellent beurre. Ma femme ne savait comment m'exprimer son contentement, et les jeunes garçons, qui accueillaient toujours bien une nouvelle friandise, se montraient aussi contents qu'elle.

La réussite de ces différents essais me donna la hardiesse d'entreprendre un travail bien autrement long et difficile que tout ce que j'avais fait jusqu'à ce jour. il s'agissait de fabriquer une petite voiture pour remplacer la claie, que nos animaux ne traînaient qu'avec une grande déperdition de force. Je croyais avoir assez exa-

miné en Europe toute espèce de voitures pour savoir faire un simple char; mais lorsqu'il me fallut fabriquer les roues, assujettir les planches, je me trouvai dans un grand embarras. Le plus humble métier demande de l'apprentissage, de l'étude et une sorte de talent spécial dont on ne fait pas toujours assez de cas.

Enfin, après maints efforts, maints tâtonnements, j'eus un chariot à deux roues, lourd, difforme, affreux, j'en conviens, mais qui nous fut d'une grande utilité pour le transport de nos récoltes.

Pendant que je m'étais occupé de ces divers travaux ma femme et mes fils n'étaient pas restés oisifs. Ils avaient transplanté nos arbres d'Europe chacun dans l'emplacement le plus convenable. Les ceps de vigne furent transportés sous de gros arbres, dont le feuillage épais devait les protéger des ardeurs du soleil. Une allée de châtaigniers, de noyers, de cerisiers borda, par les soins de nos vigilants ouvriers, le chemin qui conduisait au ruisseau du *Chacal*.

Nous prîmes un soin particulier d'embellir Zeltheim. Tous ceux de nos arbres qui ne craignaient pas l'ardente chaleur, tels que limoniers, citronniers, pistachiers, mûriers, amandiers, y furent plantés, transformant ainsi le lieu le plus aride en une retraite agréable. Nous en fîmes de plus un refuge en cas de danger, en l'entourant d'une large haie de plantes épineuses, pour le mettre à l'abri des attaques des bêtes féroces.

Tous ces arrangements ne nous avaient pas pris moins de six semaines, pendant lesquelles nous n'avions pas omis de célébrer le dimanche. J'admirais l'infatigable ardeur de mes fils, qui, après six jours d'un travail pénible, trouvaient assez de force pour se livrer aux exercices du corps, dans lesquels ils devenaient d'une adresse et d'une agilité remarquables.

Cependant, l'état déplorable de nos habits rendait indispensable un voyage au vaisseau, où se trouvaient encore quelques caisses de linge et de vêtements. Je parvins à décider ma femme à nous laisser faire cette course.

Le premier jour de calme, la pinasse nous conduisit au navire. Il était fort endommagé par le vent et la fureur du dernier orage; les caisses de vêtements et les munitions de guerre avaient eu beaucoup à souffrir. Nous chargeâmes notre embarcation de tous les objets qui pouvaient nous être utiles, tels qu'ustensiles de cuisine, armes de toute espèce, entre autres une batterie de pièces de quatre; puis, après nous être emparés, dans plusieurs voyages successifs, de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur pour nous, je résolus de faire sauter la coque du navire, pour nous procurer les poutres et les planches que le vent apporterait sur le rivage.

A cet effet, je roulai derrière la quille du vaisseau un baril de poudre, auquel je pratiquai une petite ouverture. Au moment de partir, j'y introduisis à l'aide d'un petit bâton une longue mèche allumée, et nous nous éloignâmes à force de rames.

Dès que nous fûmes débarqués et arrivés à Zeltheim, je proposai à ma femme de porter notre souper sur une pointe de terre d'où l'on apercevait le vaisseau. Elle y consentit. Il y avait à peine une heure que nous étions établis sur la petite côte, quand l'obscurité, qui dans ces contrées succède sans crépuscule au jour, nous enveloppa entièrement. Tout à coup, une terrible explosion se fit entendre, et une large colonne de feu, qui s'éleva de la mer jusqu'aux nuages, nous annonça la destruction complète du navire. C'était le dernier lien nous unissant à l'Europe qui venait de se rompre; il existait désormais, entre notre patrie et nous, un abîme infranchissable. Cette pensée changea les cris de joie auxquels mes fils s'étaient préparés, en soupirs et en sanglots que j'eus moi-même de la peine à étouffer. Nous retournâmes très attristés à Zeltheim; cependant, le repos de la nuit effaça un peu les pénibles impressions de la veille. Nous étions sur pied de bonne heure pour nous rendre sur le bord de la mer, où flottaient çà et là une masse de débris, parmi lesquels je vis avec plaisir de grandes tonnes auxquelles j'avais attaché des chaudières de cuivre que je

n'avais pas pu charger sur notre pinasse, et que je destinais à ma raffinerie de sucre.

Pendant plusieurs jours nous fûmes occupés à pêcher les débris que le vent poussait vers la terre. Ma femme, pendant que nous étions ainsi occupés au rivage, découvrit que deux de nos canes et une de nos oies avaient couvé une nombreuse famille de poussins, dont la gentillesse lui rappelait et lui faisait regretter son petit peuple emplumé de Falkenhorst. Chacun de nous désirait le départ; enfin, je l'annonçai pour le lendemain.

En route, Ernest remarqua que les jeunes arbres plantés dans l'avenue qui conduit à Falkenhorst n'étaient pas assez vigoureux pour se soutenir et s'élever par leurs propres forces; il fut convenu que nous ferions bientôt une course au cap de l'Espoir Trompé afin d'en rapporter des cannes de bambou pour faire des tuteurs. Cette excursion devenait indispensable, car nos bougies diminuaient, et nous voulions faire une nouvelle provision de baies à cire; nos poules étant prêtes à couver, il fallait aller chercher des œufs de poules à collier. Chacun des garçons trouva un prétexte pour être de l'expédition, que je consentis volontiers à transformer en partie de plaisir.

Le lendemain, le temps était magnifique, l'air pur et frais; toute la colonie se mit en route. Des planches furent placées sur le chariot auquel l'âne et la vache étaient attelés, y pour faire asseoir les jeunes garçons. Nous nous étions pourvus de nombreuses provisions de bouche, sans oublier une bouteille d'excellent vin de la caisse du capitaine. Pour faciliter l'ascension de mes fils aux cocotiers, j'avais fabriqué, avec la peau du requin, des brassards et des cuissards que j'emportai aussi. Les champs de manioc et de pommes de terre, puis l'endroit où nous avions trouvé le petit perroquet nous apparurent bientôt; chacun des garçons était avide de connaître cette singulière république dont Fritz leur avait parlé.

Grâce à l'abondance des arbres à cire, notre provision

fut bientôt faite. Nos sacs remplis de baies furent cachés dans un lieu sûr, où nous devions les retrouver au retour; puis, après quelques instants de marche, ce fut le tour des arbres à caoutchouc. Au moyen de larges entailles, d'où découla en quantité un liquide blanchâtre que nous reçûmes dans des écuelles apportées exprès, la récolte se fit à souhait.

Après avoir traversé le bois de palmiers et tourné le cap de l'Espoir Trompé, notre course nous conduisit tout à coup dans la campagne la plus délicieuse qu'on puisse imaginer.

Nous avions à gauche les champs de cannes à sucre, à droite les bambous et un massif de palmiers; en face de nous s'offrait la baie de l'Espoir Trompé, enfin l'immensité de la mer, où nos regards se perdaient. Cette perspective nous ravit à un tel point que ce site charmant fut choisi tout d'une voix pour être le centre de nos excursions : nous fûmes même sur le point d'abandonner Falkenhorst pour nous fixer dans ce paradis; mais l'habitude nous attachait déjà à notre ancienne demeure dont la sûreté d'ailleurs nous était connue.

Nous dételâmes nos bêtes de trait pour les laisser paître en liberté l'herbe touffue qui croissait à l'ombre des palmiers, puis on se divisa pour aller, les uns cueillir les bambous dont nous voulions faire des tuteurs pour nos arbres, les autres ramasser une provision de cannes à sucre; mais ce travail éveilla l'appétit des enfants, qui vinrent demander à la mère de leur abandonner les provisions destinées au souper. La prudente ménagère ne fut pas tout à fait de cet avis, et les engagea à s'ingénier pour satisfaire leur faim. Ils portèrent alors des regards d'envie vers les hauts palmiers où pendaient des noix magnifiques; mais, à moins d'être de la race des écureuils, comment atteindre une telle hauteur? Je les tirai d'embarras en liant autour de leur corps les morceaux de peau de requin qui devaient faciliter leur ascension. Je leur appris aussi à s'aider pour cette ascension d'un nœud de corde passé autour du

tronc et qui devait leur fournir le moyen de se reposer quand ils se sentiraient trop fatigués.

Le moyen réussit au delà de mes espérances; les jeunes gens arrivèrent heureusement au sommet des palmiers. Avec la hachette qu'ils portaient à leur ceinture, ils firent tomber une grêle de noix fraîches dont nous nous régalâmes tous, sans dommage pour les provisions du soir. Fritz et Jacques étaient fiers de leurs prouesses et raillaient Ernest de son oisiveté pendant la grande ascension. Mais Ernest, insensible à leurs moqueries, paraissait fort occupé de quelque grand projet. Tout à coup il se leva, me demanda de lui scier en deux parts une noix de coco pour en faire une coupe qu'il suspendit à sa boutonnière.

« Messieurs et dames, dit-il enfin, il est vrai que je me sens peu de goût pour les aventures périlleuses, mais je suis cependant, à l'occasion, tout aussi courageux qu'un autre. J'ai l'espoir de vous faire un présent peut-être plus agréable que les noix de coco de mes frères ; veuillez attendre quelques instants. »

Après un salut des plus comiques, il s'approcha d'un haut palmier

« Bravo, bravo, mon cher Ernest! m'écriai-je, le sentiment d'émulation qui t'anime est digne d'éloge. »

Je lui offris le même secours qu'à ses frères, et lui recommandai d'agir prudemment. Mais le jeune homme s'élança lestement sur le palmier qu'il avait choisi, et, avec une agilité que je ne lui connaissais pas, grimpa jusqu'au sommet de l'arbre. Fritz et Jacques, qui n'apercevaient aucun fruit sur le palmier où se trouvait Ernest, se mirent à rire d'un air moqueur; mais notre naturaliste, sans répondre à leurs railleries, coupa la partie supérieure de l'arbre qui tomba à nos pieds.

« Oh! le méchant enfant! s'écria la mère, dans son dépit de ne pas trouver de noix de coco; il abat la tête d'un superbe palmier qui maintenant va périr.

— Ne te fâche pas, mère, dit Ernest du haut de son arbre, car ce que je vous envoie est un chou palmiste,

bien préférable à la noix de coco; et je me condamne à rester où je suis si j'avance rien qui ne soit très-vrai.

— Ernest a parfaitement raison, dis-je. Le chou de palmier est un mets très-délicat, fort recherché dans les Indes, et notre naturaliste a bien plus droit à l'admiration qu'aux sarcasmes dont certains messieurs ne lui ont pas fait défaut. » En prononçant ces paroles je regardais les petits railleurs.

Cependant Ernest ne se pressait pas de descendre; il s'était, au contraire, commodément placé à la place du chou abattu et nous nous efforçâmes en vain de voir ou de deviner ce qu'il faisait. Il descendit enfin et tira de sa poche un flacon rempli d'une liqueur colorée qu'il vida dans la noix de coco que je lui avais préparée, et qu'il me présenta.

« Goûte, père, dit-il, si ce vin de palmier n'est pas délicieux. »

Je trouvai la boisson fraîche et agréable; je remerciai mon petit échanson, et après que la mère eut goûté la douce liqueur, je fis passer à la ronde le flacon, qui fut vidé en un instant à la santé d'Ernest.

La journée était avancée, et comme nous avions résolu de passer la nuit dans ce lieu charmant, nous nous occupâmes de dresser une hutte de feuillage, pour nous mettre à l'abri de la fraîcheur de la nuit.

Pendant que nous étions occupés de ce travail, notre âne, qui broutait tranquillement l'herbe au pied d'un arbre, partit tout à coup en poussant de formidables *hi-han!* caracolant, ruant d'un air effrayé, et prenant sa course au galop il disparut. Nous courûmes après lui, mais sans pouvoir retrouver ses traces. Nous revînmes tout attristés. Cette disparition subite m'inquiétait doublement. Nous perdions d'abord un animal très-utile, ensuite je craignais qu'il ne se fût enfui effrayé par le voisinage de quelque animal féroce. Cette crainte nous inspira l'idée d'allumer de grands feux autour de la hutte. La nuit était sereine; ma famille s'étendit sur des lits de mousse; pour moi je veillai à la sûreté des miens.

jusqu'au point du jour, où je pris un instant de repos.

Le matin, après avoir remercié Dieu de nous avoir préservés de toute mauvaise aventure, et nous être fortifiés par un bon déjeuner que nous avait préparé la mère, je songeai à aller à la recherche de notre âne. Je pris Jacques avec moi, laissant les deux aînés veiller à la sûreté de leur mère et de François. Après une demi-heure de marche environ, je reconnus les traces des sabots du grison qui, un peu plus loin, parurent se mêler à d'autres empreintes plus larges.

Ces indications nous conduisirent à une plaine immense s'étendant à perte de vue devant nous. Dans l'éloignement nous crûmes apercevoir des troupeaux d'animaux qui nous semblaient être de la taille des chevaux. Je pensai que nôtre âne pourrait bien se trouver parmi eux, et je me dirigeai de ce côté. Dans le terrain marécageux qu'il nous fallut traverser, nous vîmes des roseaux d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse ; je ne doutai pas que ce ne fût là le bambou proprement dit, ou roseau géant d'Amérique, qui n'atteint pas moins de trente ou quarante pieds d'élévation.

En sortant de cette espèce de marais couvert, nous n'étions plus qu'à une centaine de pas des animaux que je reconnus alors pour être des buffles. Je savais combien la férocité de ces animaux est grande; aussi ne pouvant maîtriser un mouvement de terreur, je jetai sur mon fils un regard d'anxiété. Je ne songeai même pas à charger mon fusil, tant cette vue me bouleversait. Il n'y avait pas moyen de penser à fuir; les buffles étaient là en face de nous, nous regardant cependant avec plus de surprise que de colère; car, sans aucun doute, nous étions les premiers hommes qu'ils eussent jamais vus. Tout à coup, nos chiens, qui étaient restés en arrière, débusquèrent en aboyant. Nos efforts pour les retenir furent vains; en apercevant les buffles, ils s'étaient précipités au milieu du troupeau.

Le combat devint terrible; les buffles couraient çà et

là poussant d'horribles mugissements, battant la terre du pied, la fouillant de leurs cornes et se précipitant avec fureur sur nos dogues qui ne se laissaient pas intimider et s'attachaient aux oreilles de leurs adversaires. Nous avions eu le temps de charger nos armes et de reculer de quelques pas. Bientôt nos chiens, qui s'étaient tous deux précipités aux oreilles d'un jeune buffle, se rapprochèrent de nous en traînant l'animal qui beuglait d'une façon effrayante. Sa mère furieuse vint à son secours, et nous la voyions déjà éventrer avec ses cornes l'un de nos chiens, quand Jacques, sur un signe que je lui fis, lacha la détente de son fusil. A ce bruit, toute la troupe effrayée prit la fuite avec rapidité. En un instant ils furent tous hors de vue, et les rochers ne nous renvoyèrent plus qu'un faible écho de leurs mugissements.

Nos braves chiens n'avaient pas lâché le jeune buffle. La mère, sur laquelle j'avais tiré aussi et qui était frappée de deux balles, avait roulé dans la poussière. Délivrés d'un péril imminent, je respirai plus librement, et je félicitai Jacques du courage qu'il avait montré Cependant nous avions encore à maîtriser le buffletin qui se débattait toujours contre les dogues; nous ne voulions pas faire usage de nos fusils. Je tenais à nous en emparer vivant, pour remplacer notre âne que nous n'avions guère envie d'aller chercher plus loin. Jacques eut l'heureuse idée de faire usage de son *lasso;* il le lança avec tant d'adresse, que l'animal, fortement lié par les jambes de derrière, se laissa tomber. J'accourus aussitôt, j'éloignai nos chiens et je remplaçai le lasso par des entraves. Mais il s'agissait de le décider à nous suivre, et ce n'était pas chose facile. A bout d'expédient j'eus recours à un moyen cruel, à la vérité, mais sûr. Pendant que le jeune buffle avait les jambes solidement liées et que les chiens tenaient chacun une oreille, je perçai avec le poinçon de mon couteau la cloison des narines et j'y passai une corde qui devait servir à le diriger; j'attachai cette corde à un arbre et je me mis

à dépecer l'animal mort. Comme nous n'avions aucun des outils nécessaires pour bien faire cette opération, je pris seulement la langue et quelques morceaux de chair que nous frottâmes avec du sel, dont nous avions toujours une petite provision sur nous. Il fallut bien se résigner à faire ce métier de boucher, c'était la loi de notre situation. Je ne pus jamais cependant parvenir à vaincre tout à fait la répugnance qu'il m'inspirait. L'habitant des villes échappe à ces nécessités. Quand les mets arrivent sur sa table, il peut du moins ne pas penser à cette incroyable condition de la vie de l'homme, obligé de porter la mort partout ou il lui faut vivre.

Le reste du buffle fut abandonné aux vautours et autres oiseaux de proie qui, après avoir tournoyé au-dessus de nos têtes, se précipitèrent comme un nuage noir sur le cadavre.

Parmi ces oiseaux, je remarquai le *vautour royal* et le calao, nommé quelquefois oiseau *rhinocéros*, à cause de l'excroissance qu'il porte au-dessus du bec.

Pour détourner Jacques du spectacle de ces oiseaux s'acharnant sur le cadavre du buffle, je l'occupai à couper dans le marais un certain nombre de bambous dont je voulais faire des moules à bougies.

Après avoir pris quelque nourriture, nous nous remîmes en route, conduisant par la corde le jeune buffle, qui ne se montra pas trop récalcitrant.

Comme nous longions une petite colline, nos chiens firent lever une femelle de chacal qu'ils poursuivirent et saisirent comme elle allait entrer dans un creux de rocher où elle avait déposé ses petits. Les chiens, après avoir eu raison de la pauvre mère, se précipitèrent sur les jeunes. Jacques, si prompt qu'il fût, ne put leur en arracher qu'un, qu'il me demanda la permission de garder. J'y consentis d'autant plus volontiers que cet animal me parut devoir nous rendre quelques services, si nous parvenions à le dresser pour la chasse. Jacques était au comble de la joie; il ne se lassait pas d'admirer la jolie mine de son futur élève,

son poil jaune d'or et ses yeux d'une vivacité extrême quoique à peine ouverts.

J'avais fait, de mon côté, une découverte assez importante ; c'était celle du palmier nain à feuilles piquantes, qui me sembla propre à former une haie de sûreté. Je me promis bien de venir au plus tôt chercher quelques-uns de ces arbustes pour fortifier la clôture qui entourait Zeltheim.

Ce fut seulement à la nuit tombante que nous fûmes de retour auprès des nôtres, qui nous attendaient avec inquiétude. L'on peut s'imaginer le déluge de questions qui nous assaillit et auxquelles Jacques ne manqua pas de répondre avec sa vivacité habituelle. Son récit captiva si bien l'attention des auditeurs, que l'heure du souper approcha sans que j'eusse pu glisser quelques mots pour demander à ma femme ce que l'on avait fait pendant mon absence.

XVIII

LE SAGOU. — LES ABEILLES. — L'ESCALIER. — L'ÉDUCATION DES ANIMAUX

Ma femme m'apprit enfin qu'elle n'avait eu qu'à se louer de ses fils, avec lesquels elle s'était rendue au cap de l'Espoir Trompé. Ils avaient abattu à eux seuls l'énorme palmier dont Ernest avait coupé la cime. Ce travail n'avait pas exigé de leur part moins d'adresse que de force. Ils s'étaient aidés de la hache, de la scie, et enfin, en liant le tronc d'une forte corde à hauteur de la couronne, ils avaient pu le faire tomber sans accident.

Pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, une bande de singes, envahissant la hutte, y avait causé tant de

dégâts, que mes fils avaient dû employer une heure au moins à les réparer.

Fritz avait pris un jeune oiseau que je reconnus pour l'aigle dit du Malabar. Je me rappelai avoir lu que cet oiseau s'élève assez facilement, et j'engageai mon fils à prendre soin du sien, qu'il pourrait dresser comme faisaient autrefois les fauconniers. Aussitôt Ernest se mit à développer tout ce qu'il savait touchant la fauconnerie, qui était l'art de prédilection des châtelains au moyen age, et il fut convenu que l'aigle de Fritz serait dressé à la capture du gibier.

Lorsque, de part et d'autre, la curiosité fut satisfaite, nous allumâmes un feu de bois vert dont l'épaisse fumée sécha les morceaux de viande que nous avions rapportés et suspendus au-dessus du foyer.

Le jeune buffle, à qui ma femme avait fait faire un repas de pommes de terre arrosées de lait, se montra si docile, qu'il fut donné pour compagnon à notre vache.

Le souper fut des plus gais. Nous avions pris, pour notre sûreté de la nuit, les mêmes précautions que la veille, et nos couchettes de mousse nous procurèrent un excellent sommeil. Le lendemain, après le déjeuner, je voulus donner le signal du départ, mais les jeunes gens avaient un autre projet.

« Cher ami, me dit ma femme, nous ne voulons pas abandonner sans en tirer parti le palmier que les enfants ont abattu hier. Ernest prétend que la moelle doit être du sagou, et je t'avoue que si notre petit docteur a dit vrai, je serais ravie d'emporter d'ici une provision de cet aliment aussi sain qu'agréable. »

J'examinai l'arbre et je reconnus qu'Ernest ne s'était pas trompé; mais ce n'était pas une petite besogne que d'ouvrir, pour en extraire la moelle, ce tronc qui mesurait au moins cinquante pieds de longueur. Je fis savoir toutefois, à la famille réunie, que nous allions procéder à la préparation du sagou.

Il nous fallut des efforts inouïs pour fendre le palmier. Les coups de hache, les coins enfoncés en vinrent enfin

à bout. Tout en travaillant à cette opération difficile, j'eus l'idée de réserver les deux parties du tronc pour en faire des canaux destinés à amener du ruisseau du Chacal l'eau nécessaire à l'arrossement du jardin potager.

Une des extrémités de l'arbre fut évidée pour servir d'auge. Nous y mîmes la moelle que nous arrosâmes d'eau, et que deux des enfants, les manches retroussées, pétrirent minutieusement. Quand la pâte me parut au degré de densité voulu, j'attachai une râpe à tabac à l'un des bouts de l'auge, puis, poussant la pâte de ce côté, nous vîmes bientôt sortir par chaque trou de la râpe de petits grains de farine que nous mettions sécher au soleil après les avoir recueillis sur des linges.

J'eus même la fantaisie de fabriquer du vermicelle. Je n'eus pour cela qu'à rendre la pâte plus épaisse, et à exercer une pression continue qui faisait jaillir des trous de petits fils de pâte se tordant sur les linges où ils tombaient.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur la route de Falkenhorst. La vache et le buffle avaient été attelés au chariot, et nous n'eûmes qu'à nous louer de la docilité du buffle. Le chemin que nous avions pris pour venir nous ramena en bon état vers nos sacs de baies, et les calebasses que nous avions laissées au pied des arbres à caoutchouc étaient remplies de gomme.

Comme nous traversions le petit bois de goyaves, nos chiens s'élancèrent, à plusieurs reprises en aboyant, dans un fourré d'où ils ressortaient aussitôt. Croyant à la présence de quelque bête sauvage, nous entourions tous, l'arme au bras, ce fourré, lorsque Jacques, qui s'était baissé presque à plat ventre pour découvrir la cause de cette alarme, s'écria :

« Eh, pardieu! c'est encore notre laie qui fait des siennes. »

Un grognement bien connu répondit à l'exclamation du jeune garçon, et à ce grognement qui n'avait rien d'imposant, succéda un éclat de rire général.

La pauvre bête allaitait six jolis marcassins qui paraissaient nés depuis quatre à cinq jours.

Après avoir délibéré sur ce que nous devions faire de tous ces petits animaux, il fut résolu que nous en prendrions deux seulement et que les autres seraient abandonnés dans les bois où ils multiplieraient.

Notre arrivée à Falkenhorst fut un vrai triomphe; nous éprouvions une joie indicible de revoir nos animaux qui nous faisaient fête et qui semblaient heureux de notre retour.

Le buffle et le chacal furent attachés, en attendant que l'habitude les eût rendus doux et dociles. L'aigle de Fritz fut attaché aussi ; mais mon fils eut l'imprudence de lui enlever le bandeau dont il avait eu jusque-là les yeux couverts. Aussitôt, l'oiseau se mit à lancer à droite et à gauche des coups de griffes et de bec si redoutables, que le perroquet, qui se trouvait à sa portée, fut mis en pièces en un clin d'œil.

Fritz, en apercevant les lambeaux sanglants de la pauvre petite bête, entra dans une grande colère et voulait punir de mort le meurtrier.

« Donne-le-moi plutôt, dit Ernest, et je me charge de le rendre docile et doux.

— Non vraiment, répondit Fritz, c'est moi qui l'ai pris, je le garde. Apprends-moi plutôt ton secret.

— Si tu gardes ton aigle, dit Ernest, je garde mon secret. »

Je fus obligé d'intervenir dans la discussion.

« Pourquoi, dis-je à Fritz, veux-tu que ton frère te révèle son secret sans aucune espèce de compensation? »

On convint d'une transaction. Fritz céda son singe à Ernest, qui lui indiqua le moyen de calmer et d'apprivoiser son aigle.

Ce moyen, bien simple, consistait à souffler de la fumée de tabac sous le nez de l'animal, qui, se sentant pris de vertige, devait perdre toute sa férocité.

Fritz refusa d'abord de croire à l'efficacité de ce moyen, et parla même de reprendre son singe. Je lui conseillai

alors de ne pas se prononcer avant d'avoir tenté l'épreuve.

Ernest prit une pipe et du tabac que nous avions trouvés au navire, et se mit à fumer sous la tête de l'aigle, qui, dès les premières bouffées, se calma entièrement. Peu à peu il perdit ses forces, oscilla sur ses jambes, et devint tout à fait immobile.

Fritz, qui le crut mort, regrettait déjà d'avoir permis une telle expérience; mais bientôt l'oiseau sortit de cet état d'immobilité, et alors il se montra aussi tranquille et traitable, qu'il avait d'abord été sauvage et violent.

Il ne fut même pas besoin, heureusement, de répéter souvent cette opération, qui n'était pas un plaisir pour Ernest, pour apprivoiser tout à fait l'aigle de Fritz.

Le lendemain matin, les tuteurs en bambous que nous avions rapportés furent fixés à côté de nos jeunes arbustes.

Nous mîmes sur notre char une bonne provision de cannes à sucre et un pieu de fer long et pointu pour creuser la terre au pied des arbres, puis nous partîmes, en recommandant à ma femme et au petit François, qui restaient seuls au logis, de nous préparer un bon dîner avec le chou du palmier et la pâte de sagou.

La vache pouvant bien suffire à traîner la voiture, qui n'était que modérément chargée, le buffletin fut laissé à l'écurie, je ne voulais d'ailleurs le soumettre à aucun travail avant que la blessure de ses naseaux fût cicatrisée.

Les tuteurs étaient de première utilité, car nos arbres étaient tous couchés par les vents violents qui avaient soufflé sur la plage les jours précédents. Pendant que nous travaillions à redresser ces jeunes tiges, et à les assujettir aux bambous qui devaient leur servir d'appui, mes fils m'accablèrent de questions sur l'agriculture. Je tâchai d'y répondre de mon mieux. J'aurais voulu tout savoir, pour pouvoir tout apprendre à ces pauvres petits!

« Les arbres que nous avons plantés ici sont-ils tels

qu'on les trouve dans la nature, ou bien dans un état résultant de la culture à laquelle ils ont été soumis? demanda Fritz.

— Ah! la drôle de question! s'écria Jacques. A t'entendre, ne dirait-on pas que l'on apprivoise les arbres ainsi que les animaux? Tu comptes peut-être qu'il est des moyens de les rendre dociles comme ton aigle, et de leur apprendre à s'incliner poliment pour se laisser dépouiller de leurs fruits!

— Tu crois avoir trouvé là, mon pauvre Jacques, une chose spirituelle, et tu n'as dit qu'une bonne petite sottise. Sans doute on ne connaît pas d'arbres qui obéissent à la voix de leur propriétaire, mais s'il y en a qui croissent sans culture, d'eux-mêmes, il y en a, au contraire, que l'on soumet à une véritable éducation, pour améliorer la nature de leurs produits. Puisque tu mets tous les êtres dans la même catégorie, je devrais, lorsque tu n'es pas docile, dompter ton insubordination en te passant une corde dans le nez, ainsi que je l'ai fait pour le buffletin.

— Mais ce ne serait pas un trop mauvais moyen, fit observer malicieusement Ernest.

— Oui, répliquai-je en riant, un moyen que je devrais souvent employer pour vous tous, sans en excepter M. le docteur. Mais si l'on traite les hommes autrement que les animaux, on a aussi des moyens particuliers pour modifier la nature de certains végétaux; ce sont l'ente et la greffe, la transplantation, les engrais, et, en général, les soins, dont l'ensemble constitue l'art de l'agriculteur. »

Je leur appris à cette occasion que la plupart de nos arbres fruitiers sont d'origine étrangère; par exemple, que l'olivier vient de la Palestine; le pêcher, de la Perse; le figuier, de la Lydie; l'abricotier, de l'Arménie; le prunier, de la Syrie, et le poirier, de la Grèce. J'ajoutai encore que beaucoup d'autres sont cultivés dans nos pays depuis tant d'années, que l'on serait tenté de les en croire originaires.

Vers midi, notre travail terminé, nous retournâmes à Falkenhorst, où un excellent repas nous attendait.

L'exécution d'un projet que nous avions formé depuis quelque temps occupa notre après-dînée.

Il s'agissait de substituer un escalier fixe à l'échelle de corde qui conduisait à notre château aérien, et dont l'ascension était périlleuse, surtout pour ma femme et mon plus jeune fils. Je ne devais guère songer à construire extérieurement cet escalier, qui eût été en ce cas d'une exécution trop difficile, pour ne pas dire impossible. Je résolus donc de l'établir dans le tronc même du figuier, que je supposais être creux, parce qu'il servait d'asile à un essaim d'abeilles; mais il fallait avant tout expulser ces hôtes incommodes.

Pour sonder la cavité de l'arbre, nous prîmes, mes enfants et moi, chacun une hache avec le dos de laquelle nous nous mîmes à frapper çà et là le long du tronc. Ce bruit troubla les abeilles : elles sortirent en grand nombre, et se jetèrent avec furie sur mon étourdi de Jacques, qui, malgré ma recommandation, s'était aventuré tout près du trou servant d'issue à la ruche. Il eut en un instant le visage et les mains criblées de piqûres, qui lui causaient d'atroces douleurs. Je parvins à soulager le pauvre petit en le frottant avec de la terre mouillée.

Cet accident m'avertit que nous ne devions pas espérer déposséder nos voisins sans recourir à des moyens violents. J'avais eu tout d'abord l'idée de ne les forcer qu'à un déménagement, et j'avais construit, avec un petit tronc d'arbre creux recouvert par un bout d'une calotte de calebasse, une ruche dans laquelle je pensais installer ce petit peuple ailé : mais je ne savais comment m'y prendre pour opérer cette translation de la colonie, et d'ailleurs il ne m'était pas prouvé qu'on pût espérer de voir un essaim d'abeilles adopter une nouvelle demeure.

Pendant que je cherchais la solution de ce problème, je remarquai, à l'ouverture de la ruche, un mouvement

inaccoutumé : les abeilles sortaient, rentraient, allaient, venaient avec une agitation extraordinaire; je compris qu'un nouvel essaim allait se séparer de la ruche mère. En effet, au bout de quelques minutes, une armée innombrable de mouches sortit du tronc, tourbillonna quelques instants dans l'air, puis alla se reposer en masse sur la première branche d'un petit arbre, où elle se suspendit en forme de grosse grappe. J'avais été plusieurs fois témoin de la manière dont on recueille un essaim, je résolus d'employer les mêmes moyens. Je me couvris, par mesure de précaution, la tête d'un morceau de toile où j'avais pratiqué quelques petits trous qui me permissent de voir et de respirer, j'enveloppai mes mains d'un mouchoir, je m'approchai de l'arbre et je renversai la ruche que j'avais préparée sous la branche où se trouvaient les abeilles. Ces précautions prises, d'un coup de pied, j'imprimai une forte secousse à l'arbre. La plus grande partie de l'essaim tomba dans la ruche, que je m'empressai alors de replacer sur une planche disposée à cette fin au pied du tronc. Le plus difficile était fait, j'avais eu soin de laisser au-dessus une ouverture par laquelle les abeilles pussent entrer et sortir. Un bruyant va-et-vient s'établit d'abord entre les abeilles qui étaient restées sur l'arbre et celles de la ruche; une heure après, l'essaim entier avait pris possession de sa nouvelle demeure. Le soir, lorsque les abeilles furent endormies, la ruche fut transportée par nous contre la cloison de notre jardin potager, l'entrée tournée vers le sud, et dès le lendemain la petite république commença à travailler. Devenu ainsi possesseur d'un essaim qui promettait, en se multipliant, de nous assurer à l'avenir une double provision de miel et de cire, nous avions moins de regret de sacrifier celui qui était en possession du tronc de notre figuier. Nous le fîmes donc périr, non sans remords, en jetant par l'ouverture, après l'avoir bouchée hermétiquement, deux ou trois mèches de soufre allumées.

Le lendemain, nous pûmes non-seulement nous em-

parer des provisions accumulées depuis plusieurs années, mais encore nous livrer sans obstacle à la construction de notre escalier.

Je sondai alors avec une perche le tronc de l'arbre, et je reconnus, à ma grande satisfaction, qu'il était creux depuis le bas jusque vers les branches sur lesquelles nous avions établi le plancher de notre maison. Il en résultait pour nous la certitude de pouvoir construire dans l'intérieur un escalier tournant. Sans perdre de temps, je me mis au travail, aidé de mes trois fils aînés.

Nous pratiquâmes d'abord dans le bas de l'arbre une grande ouverture à laquelle fut adaptée la porte de la cabine du capitaine. Ainsi notre demeure se trouva bien fermée.

Une longue et grosse solive du vaisseau fut fixée dans toute sa hauteur au milieu du tronc pour servir de support aux marches qui reposaient par leur autre extrémité dans des rainures creusées aux parois intérieures de l'arbre, et des ouvertures auxquelles nous ajustâmes les fenêtres que nous avions rapportées du vaisseau, furent pratiquées dans le tronc de l'arbre de distance en distance, et firent du tronc une sorte de tour vivante surmontée d'une maison à moitié perdue dans le feuillage.

Ce travail, qui nous occupa plusieurs jours, laissait peut-être beaucoup à désirer sous le rapport de l'architecture et de l'élégance; mais il était solide et commode, c'était ce que nous désirions. Il nous parut superbe.

Pendant que nous travaillions à notre escalier, Bill mit bas deux petits chiens de l'espèce danoise pure, un mâle et une femelle, et je permis à Jacques d'adjoindre son chacal aux petits chiens comme frère de lait.

La docile chienne ne fit aucune difficulté pour allaiter le nouveau nourrisson, qui se trouva fort bien de cette adoption.

Les deux chèvres nous avaient, presque en même temps, donné chacune une couple de petits chevreaux, et les brebis cinq ou six agneaux.

Nous voyions avec plaisir le troupeau s'augmenter;

mais, prévoyant le cas où nos animaux prendraient fantaisie de s'éloigner, à l'exemple de l'âne, Jacques eut la bonne idée de leur attacher au cou de petites clochettes que nous avions trouvées sur le navire, et dont le bruit devait nous mettre sur la piste des fuyards.

L'incision que j'avais faite à notre jeune buffle était entièrement cicatrisée; j'y passai, ainsi que font les Hottentots, un petit bâton, qui avançait de chaque côté, et avec lequel nous pûmes le conduire comme avec un mors.

Grâce à cet expédient, il devint bientôt facile à conduire; mais ce ne fut pas sans peine qu'il se résigna à se laisser monter et à porter des fardeaux.

Fritz s'occupait avec zèle de l'éducation de son aigle. L'oiseau connaissait parfaitement son maître, il obéissait à sa voix; mais il se montrait encore trop désireux de conquérir sa liberté pour qu'on le délivrât de la corde qui le retenait.

Ernest, pris lui aussi de la fièvre d'éducation, qui semblait devenue générale, entreprit d'instruire le singe que Fritz lui avait cédé. C'était un spectacle vraiment comique de voir le flegmatique garçon user sa patience pour dompter l'étourderie et la turbulence de son élève.

Le nonchalant professeur, à qui les plus petits fardeaux semblaient toujours trop lourds, eut l'idée d'habituer maître Knips, qui s'était fortifié, à les porter. Il lui attacha donc sur le dos, à l'aide de deux courroies, une petite hotte qu'il avait tressée avec des roseaux et dans laquelle il mit d'abord des charges légères. Le singe, trouvant l'exercice fort peu de son goût, se roula dans le sable, grinça des dents, et fit usage de toutes ses ruses pour se débarrasser de cette corvée. Mais, en alternant les corrections et les friandises, Ernest l'amena à porter, de la meilleure grâce, de petits paquets qui ne laissaient pas d'être considérables pour sa taille.

Jacques, à son tour, s'occupa de dresser son chacal, qu'il avait par anticipation appelé le *Chasseur*, et dont

il pensait faire une sorte de chien couchant, restant en arrêt devant le gibier vivant, et le rapportant après qu'on l'aurait tué. L'animal se prêtait mal à cette éducation. Il rapportait assez bien les objets qu'on lui jetait, mais il ne tenait nullement l'arrêt. Toutefois, Jacques ne désespérait pas d'arriver à de meilleurs résultats.

Nous employions de la sorte les quelques heures que nous ne donnions pas à nos travaux, il n'y avait pas place pour l'ennui dans nos jours si bien occupés.

A peine notre escalier fut-il terminé, qu'il fallut songer à perfectionner la fabrication de nos bougies; nos moules de roseaux nous furent d'un grand secours.

Les mèches nous manquaient, car ma femme refusa, non sans raison, de nous laisser déchirer nos mouchoirs et nos cravates de coton.

J'eus l'idée de faire un essai avec une espèce de bois très-inflammable, et connu dans les Antilles sous le nom de bois de lumière. J'en coupai des baguettes minces, que je plaçai à l'intérieur des moules.

La mère, comptant peu sur ces mèches de bois, eut l'idée d'en faire avec des fils extraits des feuilles de karatas qu'elle fit sécher au soleil et qu'elle tordit ensuite.

Quand les moules furent garnis de ces mèches différentes, nous mîmes, dans une chaudière, pareille quantité de cire d'abeilles et de cire d'arbres, que nous fîmes fondre sur un feu doux. Dès que le mélange fut bien chaud, les moules, dont l'extrémité inférieure était plongée dans l'eau froide pour que la cire se figeât instantanément, furent remplis de cire à l'aide de nos cuillers.

La nuit approchait; lorsque nous pûmes enlever les bougies des moules, j'en allumai deux, une de chaque sorte, afin de juger lequel devait être préféré du bois de lumière ou du fil de karatas.

Hélas! ni l'un ni l'autre ne pouvait remplacer le coton; *le bois de lumière* se consumait trop vite, et les fils de karatas se carbonisaient; nous soupirâmes donc après

le jour où il pourrait nous être donné d'obtenir des mèches de coton, autrement qu'en détruisant notre linge.

Après la fabrication des bougies, je tournai mes vues vers la confection des chaussures en caoutchouc. J'employai le procédé dont j'avais parlé à Fritz quand nous avions découvert l'arbre à caoutchouc. Je remplis de sable une paire de bas et je l'enduisis de terre glaise que je fis ensuite sécher au soleil, puis avec un pinceau de poils de chèvre j'étendis sur les bas du caoutchouc liquide; quand cette couche fut sèche, j'en mis une autre; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'épaisseur me parût suffisante. Je suspendis alors la paire de chaussures dans un endroit aéré, et quand je me fus assuré que le caoutchouc était solidifié, je vidai le sable, je retirai avec précaution les bas, la terre glaise, et je me trouvai en possession de bottes assez élégantes et surtout si commodes, que mes fils me supplièrent de leur en faire de semblables.

Comme il arrivait souvent que les enfants, en puisant de l'eau au ruisseau, la rapportaient trouble, parce qu'ils remuaient la vase, je résolus d'installer le bassin d'écaille de tortue, placé de telle façon que des tuyaux de sagoutier y amenassent l'eau, dont nous avions élevé le niveau par une sorte d'écluse établie à quelques pas plus haut.

C'est ainsi que de jour en jour se succédaient les projets d'amélioration, et l'exécution de ces projets.

Chacune de nos découvertes était saluée par les cris de joie des enfants, et par les actions de grâces que ma femme et moi adressions au Ciel qui bénissait si visiblement nos efforts.

XIX

L'ONAGRE. — LE LIN. — LA SAISON DES PLUIES

Un matin, comme nous allions nous mettre au travail, des bruits bizarres et terribles se firent entendre au loin; c'était une sorte de hurlement entremêlé d'un sifflement aigu qui se terminait en sons lamentables.

Dans la crainte de quelque agression, nous nous hâtâmes de rassembler notre bétail sous les racines de l'arbre et de nous retirer dans notre château fort, pendant que nos chiens, l'oreille aux aguets, se préparaient à la défense.

Le silence se rétablit pendant quelques instants; puis les sons étranges retentirent de nouveau, mais cette fois beaucoup plus rapprochés. Nous regardions tous à qui mieux mieux dans la direction d'où paraissaient venir ces cris, ces sons inconnus, lorsque tout à coup Fritz, qui avait les yeux plus perçants que nous tous, jeta de côté son fusil, et s'écria en riant aux éclats :

« C'est notre âne; oui, c'est lui-même qui entonne la fanfare du retour. C'est égal, sa voix a gagné; quel chanteur! »

Aussitôt chacun des enfants de ressentir quelque dépit de s'être laissé alarmer par l'approche d'un semblable ennemi.

J'étais moins rassuré qu'eux.

« Il se peut que notre âne soit pour quelque chose dans cette étrange musique, dis-je à Fritz, mais il n'y est pas pour tout, à coup sûr.

— Père, me dit Fritz, tu dois avoir raison, car notre baudet nous amène de la compagnie. »

Je regardai dans la direction que Fritz m'indiquait, et je vis un magnifique onagre ou âne sauvage qui trottait, en hennissant, à côté de notre aliboron.

Je songeai sans retard aux moyens de nous en emparer. Je descendis doucement de l'arbre, suivi de Fritz, après avoir recommandé à tous de faire le moins de bruit possible.

Je pris une longue corde, dont j'attachai l'extrémité à une des racines de notre arbre, et à laquelle je fis un nœud coulant qu'un petit bâton tenait ouvert.

Avec un morceau de bambou je façonnai une sorte de pince dont Fritz, fort intrigué, s'efforçait en vain de deviner l'usage. Dans son impatience de capturer l'onagre, il voulait employer son lasso ; je l'arrêtai en lui affirmant que mon moyen était bien préférable, au moins en cette occasion, à la méthode patagonaise.

Les deux animaux se rapprochant de l'arbre, l'onagre nous aperçut; comme il voyait pour la première fois sans doute un visage humain, il recula effrayé. Mais à ce moment Fritz présenta à notre âne sa main pleine d'avoine; maître baudet n'était pas fier, il s'avança avec une avidité telle, que l'onagre, jugeant de la saveur du mets par l'empressement de son compagnon, l'imita sans méfiance. Je profitai de cet instant pour lui jeter autour du cou le nœud coulant que je tenais au bout d'une perche.

Aussitôt il fit un bond vigoureux en arrière pour s'enfuir, mais le nœud le serra si fortement que la pauvre bête tomba à terre comme suffoquée.

Je m'empressai d'enlever ce lien qui l'étouffait et de le remplacer par le licou de notre âne; puis avant que l'onagre fût revenu de son étourdissement, je lui serrai les naseaux avec ma pince de bambou que je liai par le bas avec ma ficelle, employant, pour dompter cet animal, le moyen dont se servent les maréchaux qui ont à ferrer un cheval farouche.

J'attachai ensuite le licou avec deux longues cordes aux racines de l'arbre et j'attendis que notre captif revînt à lui pour savoir ce qu'il serait utile de faire afin de le soumettre entièrement.

Pendant ce temps toute la famille était descendue de

l'arbre. Réunis autour de l'animal, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grâce des formes qui élève cette espèce d'âne presque à la dignité du cheval.

Au bout de quelques instants il se releva en bondissant et chercha à reprendre sa liberté; mais la douleur que lui faisait éprouver la pince de bambou rabattit singulièrement son ardeur; il se montra même assez docile pour se laisser conduire jusqu'à l'endroit qui devait lui servir d'étable. Il s'agisait en outre de prévenir une nouvelle désertion de notre baudet; notre confiance dans sa fidélité était justement ébranlée. Lui ayant donc mis des entraves aux pieds de devant, je l'attachai à côté de l'onagre, afin que cette société forcée apprivoisât l'étranger à son nouveau genre de vie.

Ce n'était pas une petite affaire de dompter notre nouvel hôte. Nous le soumîmes aux privations, aux coups même, mais je n'achevai cette difficile éducation qu'en employant de temps en temps un moyen fort en usage en Amérique, et qui consiste à mordre l'oreille de l'animal rétif.

Au bout de quelques semaines, Leichtfus (pied léger), c'est le nom que nous avions donné à l'onagre, fut si bien apprivoisé, que nous le montions sans crainte. Pour le diriger j'imaginai une sorte de petit caveçon, composé d'un licou auquel était attaché de chaque côté une baguette frappant à volonté l'oreille droite ou l'oreille gauche de l'animal, qui les avait très-sensibles.

Pendant ce temps, une triple éclosion des couvées de nos poules nous avait donné plus de quarante poussins qui couraient çà et là en caquetant joyeusement.

Cette augmentation de notre volaille, jointe à l'acquisition de l'onagre, me rappela le projet que j'avais formé il y avait quelque temps, d'édifier, en prévision de la saison des pluies qui ne pouvait manquer d'arriver, une écurie et un poulailler fermés.

Sur les racines voûtées de notre demeure, nous construisîmes un toit avec des cannes de bambou que nous assujettîmes fortement et entre lesquelles nous enlaçâmes

des cannes plus minces; nous recouvrîmes cette charpente de mousse et de terre glaise, puis d'une couche de goudron; nous eûmes ainsi un toit solide, sur lequel on pouvait se promener sans crainte. Nous l'entourâmes d'une jolie balustrade, si bien qu'il avait l'aspect d'une terrasse.

L'intérieur fut partagé en plusieurs compartiments, servant les uns d'écurie ou de grange, les autres de laiterie et d'entrepôt pour les céréales ou autres provisions que nous amassions en prévision de la saison pluvieuse, qui constitue l'hiver des régions situées sous les latitudes tropicales et qui devait nous imposer une retraite absolue.

Peu de jours se passaient sans que nous enrichissions notre magasin de quelque nouvelle acquisition.

Un soir que nous revenions de récolter des pommes de terre, j'eus l'idée de laisser ma femme et les deux plus jeunes garçons conduire seuls l'attelage jusqu'à Falkenhorst, pendant qu'Ernest et Fritz me suivaient au bois des chênes verts, afin de joindre au butin de la journée une provision de glands doux. Fritz était monté fièrement sur l'onagre; Ernest portait son singe sur son épaule.

Nous emportions des sacs vides, nous proposant de les remplir et de les faire porter par l'onagre, qu'il fallait bien habituer à nous rendre quelques services de ce genre, puisqu'il avait jusque-là refusé de se laisser atteler.

Lorsque nous fûmes arrivés au milieu du bois, je liai Pied léger à un arbre et nous nous mîmes avec ardeur à remplir nos sacs, ce qui fut vite fait, la moisson étant facile et abondante. Comme nous étions occupés à cette besogne, tout à coup notre singe bondit dans le fourré voisin, devant lequel depuis quelques instants il semblait se tenir aux aguets. Nous entendîmes en même temps des cris d'oiseaux et des battements d'ailes qui nous firent soupçonner un combat entre maître Knips et quelque habitant des broussailles.

Ernest, qui était le plus près du champ de bataille, s'avança avec précaution, et bientôt il se mit à crier : « Viens, Fritz ! il y a ici un nid tout plein d'œufs; viens les prendre pendant que je tiendrai maître Knips qui veut s'en régaler. La poule aussi veut s'échapper. »

Fritz courut en toute hâte vers le buisson, et quelques instants après me rapporta une de ces poules à collet, dites du Canada, qu'il avait tirée, sans l'atteindre, un des jours précédents. J'aidai Fritz à lier les jambes de cet animal, dont la capture me parut être une précieuse acquisition pour notre basse-cour. Ernest, qui avait écarté maître Knips, revint avec son chapeau plein d'œufs et couverts de feuilles à peu près semblables à celles de l'iris. En me montrant sa trouvaille, il me dit :

« J'ai rapporté aussi quelques-unes des feuilles dont le nid était fait; elles ressemblent à des lances et mon petit François s'en amusera. »

Nos sacs remplis furent chargés sur le dos de l'onagre en ménageant toutefois une place pour Fritz, cavalier habituel de l'animal; et, le prudent Ernest portant ses œufs, moi la poule, nous nous dirigeâmes vers Falkenhorst.

La joie de ma femme fut grande à la vue de notre nouvelle conquête. Elle eut tant de soin de la poule que celle-ci couva docilement les œufs qu'on lui rendit, et nous donna, au bout de vingt jours, une quinzaine de poussins.

A quelque temps de là, comme les feuilles à glaive qui avaient servi de jouet à François, et qui étaient alors desséchées se trouvaient éparses autour de notre arbre, Fritz dit à l'enfant, dans l'intention de l'amuser sans doute :

« Vois-tu, François, nous allons faire avec tes ci-devant joujoux des fouets qui nous serviront pour conduire nos bêtes. » Et après avoir fendu quelques-unes de ces feuilles en trois ou quatre lanières, il se mit à en former de longues tresses. Par hasard, je le regardais faire. En voyant la flexibilité et la force de ces lanières,

j'examinai de plus près cette plante, et j'eus la joie de reconnaître le *phormium tenax*, plante qui, pour les Indiens, remplace sans désavantage notre lin d'Europe.

Dieu sait si ma joie fut partagée par notre ménagère, qui ne manqua pas de s'écrier : « C'est la plus belle découverte que nous ayons faite jusqu'à présent ; ramassez-moi beaucoup de ces feuilles, et je vous confectionnerai des chemises et des habits de toute espèce ! » Elle oubliait, la chère femme, combien il y a loin de la simple matière première à de la toile confectionnée.

Pendant que j'essayais de le lui faire comprendre, dans le dessein d'atténuer la déception qui suit très-souvent l'enthousiasme, je vis Fritz monter sur l'onagre, Jacques sur le buffle, puis sans nous avoir rien dit, disparaître, au galop de leurs montures, dans la direction du bois des chênes verts.

Un quart d'heure après, nous les vîmes revenir. Comme des hussards fourrageurs, ils avaient accroché, aux deux côtés de leurs bêtes, d'énormes paquets de plantes à lin qu'ils déchargèrent à nos pieds.

Je les félicitai de cet empressement et je promis à ma femme que, quoi qu'il pût advenir de nos tentatives, nous nous efforcerions de tirer le meilleur parti de notre lin :

« D'abord, dis-je, nous nous occuperons du rouissage.

— Qu'est-ce que le rouissage, père? demanda Fritz. Devons-nous faire du feu?

— Non, il n'est pas besoin de feu, lui répondis-je, car le rouissage consiste à exposer le lin ou le chanvre alternativement à l'humidité et au grand air pour laisser la plante se corrompre à un certain degré. Les parties molles se séparent alors facilement des fils longs et tenaces; la colle végétale qui les liait se dissout, et on obtient les fils de lin en broyant ou en tillant les tiges.

— Mais ces fils ne se pourrissent donc pas avec le reste? demanda encore Fritz.

— Cela pourrait arriver, dis-je, si l'on n'arrêtait pas le rouissage assez tôt. Cependant la ténacité de ces fils rend cet accident fort rare. D'ailleurs l'on n'a rien à craindre, si, au lieu d'exposer la plante aux ardeurs du soleil, on la met simplement rouir dans l'eau. »

Ma femme fut d'avis qu'il vaudrait mieux, à cause de la grande chaleur de cette contrée, employer ce dernier mode de rouissage, et nous indiqua le marais des Flamants comme un lieu très-commode pour cette opération. L'idée était bonne, et, le lendemain matin, nous attelâmes notre âne au char sur lequel nous avions empilé nos paquets de lin. François et maître Knips prirent place au milieu. Armés de nos pelles et de nos pioches, nous suivions le convoi.

Quand nous fûmes arrivés là, les bottes, divisées en plusieurs petits paquets, furent posées au fond de l'eau et chargées de grosses pierres, pour que le lin fût entièrement submergé.

Tout en travaillant, mes fils eurent l'occasion d'admirer l'instinct des flamants dans la construction de leurs nids, dont plusieurs étaient abandonnés. Ces nids ont la forme d'un cône tronqué s'élevant au-dessus de l'eau, les œufs sont au fond, de sorte que la femelle peut couver en ayant les jambes dans l'eau. Ces nids sont bâtis en terre si bien tassée que l'eau ne peut ni les dissoudre ni les renverser, jusqu'à ce que le temps de la couvée soit passé, et que les petits ne soient plus en danger de périr.

Au bout d'une quinzaine de jours, notre ménagère pensant que le lin devait être suffisamment roui, nous engagea à l'aller tirer de l'eau. Nous l'étendîmes sur l'herbe au soleil. En un seul jour il sécha entièrement. Nous le reportâmes à Falkenhorst, remettant à plus tard de le tiller, filer et tisser si faire se pouvait.

Comme je prévoyais l'approche de la saison des pluies, je jugeai qu'il fallait de préférence nous occuper à faire nos provisions de bouche.

Depuis quelques jours il arrivait parfois que le temps,

qui avait été jusque-là chaud et serein, s'assombrissait; le ciel était souvent chargé d'épais nuages, le vent soufflait avec violence, et parfois même il tombait quelques averses.

Tout ce que nous pûmes trouver de pommes de terre et de manioc, qui devaient faire la base de notre nourriture d'hiver, fut arraché et mis en tas. Nous fîmes aussi de fortes provisions de noix de coco et de glands doux. A la place des plants de manioc et de pommes de terre, je semai du blé, car, malgré les aliments nombreux et délicats que nous offrait ce fertile pays, nous en étions encore à regretter le pain. Il faut en avoir été privé pour comprendre que rien ne le remplace. Le petit François lui même qui, en d'autres temps, ne l'aimait guère, était de cet avis.

Nous eûmes soin de transplanter aussi à Zeltheim une quantité de jeunes cocotiers et de cannes à sucre. En dépit de notre activité, les pluies nous surprirent plus tôt que nous ne le pensions. Il tomba de tels torrents d'eau que le petit François, sérieusement alarmé, me demanda s'il allait y avoir un déluge, et si nous n'aurions pas dû construire une arche, comme avait fait le patriarche Noé.

Il est vrai de dire que nous ne pouvions plus habiter dans notre château aérien où la violence du vent et de la pluie nous incommodait au dernier point. Il fallut se résigner à transporter notre demeure au bas de l'arbre, sous le toit de roseaux: Mais les chambres étaient si pleines de provisions, d'outils, de bestiaux, que nous pouvions à peine nous remuer. Le pire était que nous étions menacés d'asphyxie quand nous voulions allumer du feu.

Pour nous faire un peu de place, un grand nombre d'objets furent entassés dans l'escalier tournant, et tous nos animaux furent réunis dans un même compartiment; nous pûmes ainsi travailler et nous étendre presque à notre aise pour dormir. Quant à la cuisine, nous en fîmes le moins possible : notre gourmandise

cédait devant l'affreux tourment que nous faisait endurer la fumée.

Nous n'avions d'ailleurs amassé qu'une très-minime provision de bois. Aussi dûmes-nous bénir Dieu de ce que la température n'était qu'humide, car le froid nous eût grandement fait souffrir.

Ma femme était prise de terreurs qu'elle ne pouvait vaincre en pensant que ses enfants pouvaient tomber malades; toute sa résignation s'évanouissait devant cette pensée. Heureusement ces craintes semblaient devoir être vaines. Ils étaient tous forts beaux et bien portants.

Notre réserve de fourrage fut aussi épuisée en peu de temps; il nous était impossible d'y suppléer par des pommes de terre ou autres provisions, sans nous exposer à périr de faim nous-mêmes.

Nous prîmes donc le parti de laisser aller en liberté, pour qu'ils cherchassent leur nourriture, ceux de nos animaux qui étaient originaires du pays. Toutefois, comme il importait de ne pas les rendre à la vie sauvage, nous allions, Fritz et moi, à plusieurs reprises, pendant le jour et chaque soir, les rechercher et les rassembler au pied de notre arbre.

La mère, voyant que de chacune de nos courses nous revenions trempés jusqu'aux os, eut l'idée de nous faire à chacun un vêtement imperméable.

Elle prit en conséquence deux chemises de matelot auxquelles elle attacha un capuchon, que l'on pouvait ramener sur la tête, et qu'elle enduisit de caoutchouc. Couverts de ces manteaux, nous pouvions aller à la pluie sans craindre pour nos habits ni pour notre santé

Ce fut seulement pendant ce premier quartier d'hiver que j'entrepris, comme passe-temps, d'écrire en détail notre vie sur cette terre déserte. Force me fut plus d'une fois d'avoir recours à la mémoire de ma femme et de mes fils, pour faire le récit des événements qui s'étaient accomplis depuis le jour de notre naufrage.

Les enfants s'instruisaient par leurs questions mutuelles, chacun mettait en commun le bagage de ses sou-

venirs amassés ; Ernest prenait des notes pour ne rien oublier de ce qu'il savait, le petit François et Jacques étaient ses élèves ; la mère pieuse enseignait la morale ; je prêchais, moi, l'espoir et le courage à tous. C'étaient là nos récréations ; d'autres travaux abrégeaient les heures, bien longues quelquefois, cependant.

La caisse de livres du capitaine avait été ouverte ; elle nous fut d'un grand secours ; elle renfermait de bons livres, de dictionnaires scientifiques ornés de figures, et de manuels surtout. Ces livres n'étaient pas parfaits, nous trouvions quelquefois les auteurs en faute, notamment quand il s'agissait de plantes, d'arbres ou d'animaux exotiques que nous avions eus sous les yeux. Ernest relevait les erreurs aussitôt sur les marges, et redressait ce que l'expérience personnelle nous avait démontré être contraire à la vérité. Mais que de bonnes et d'utiles leçons nous trouvions à côté de ces imperfections ! Quel bienfait que l'imprimerie, qui permet à la science d'avancer sans jamais reculer, et de ne rien perdre de ce qu'elle a une fois conquis !

Celui de mes travaux que ma femme apprécia le plus, fut la confection d'une grosse et d'une petite carde à peigner le lin. Pour cela, j'arrondis et j'aiguisai avec la lime de longs clous que je fixai, à égale distance les uns des autres, dans une plaque de fer-blanc ; le rebord de la feuille fut replié de tous côtés, et forma comme une boîte dans laquelle nous coulâmes du plomb fondu pour consolider les clous. Je soudai à cette carde de petites oreilles qui devaient être clouées sur un support. Mon invention paraissait si solide et si commode, que ma femme, impatiente d'en faire l'essai, appelait de tous ses vœux le soleil qui devait sécher le lin, avant que nous pussions le carder.

XX

RETOUR DE LA BELLE SAISON. — LA CAVERNE DE SEL. — LE BANC DE HARENGS. — LES CHIENS DE MER. LE PLATRE. — LES SAUMONS. — LES ESTURGEONS. —

Dans les cités, l'hiver a ses compensations; les maisons bien closes, les réunions de famille autour du foyer, les fêtes brillantes font oublier quelquefois, à ceux que la fortune a favorisés, que l'hiver est un temps d'épreuves pour le pauvre; je ne crois pas pourtant que personne puisse être insensible au retour des beaux jours. Quant à nous, il serait impossible de décrire notre joie lorsque, après de longues semaines de privations de tout genre et de reclusion forcée, nous vîmes le ciel s'éclaircir, et le soleil briller radieux sur la nature réjouie. Ce fut avec de véritables transports que nous quittâmes nos chambres malsaines, que nous aspirâmes l'air frais, et qu'il nous fut donné de contempler la belle végétation qui nous entourait.

Tout semblait être rajeuni; nous-mêmes nous nous sentions animés d'une telle ardeur, que nous rejetions loin derrière nous le souvenir des ennuis et des douleurs de l'hiver, pour songer à nos travaux futurs, qui nous souriaient comme des jeux.

Ma femme ne cessait de bénir Dieu qui rendait enfin le soleil aux joues déjà pâlies de nos jeunes enfants, et l'espoir du travail à leurs membres engourdis.

Un de nos premiers soins fut de visiter ce que nous appelions nos domaines. Notre plantation d'arbrisseaux était en très-bon état, les semences que nous avions confiées à la terre avaient germé, le feuillage des arbres se renouvelait, et le sol fécond se parait d'un nombre infini de fleurs, dont le vent nous apportait les suaves senteurs.

De toutes parts chantaient des oiseaux au plumage varié. Nous n'avions jamais assisté à un retour de printemps si gai, si riant.

La mère voulut sans retard s'occuper du cardage et de la filature du lin. Pendant que les plus jeunes garçons faisaient paître le bétail dans l'herbe fraîche, Fritz et moi nous étalions au soleil les paquets de lin. Quand les tiges furent suffisamment desséchées, ce fut le tour du battage, du tillage et du peignage.

Les garçons, armés chacun d'un gros bâton, battirent les tiges. La courageuse ménagère, aidée de François et d'Ernest, s'occupa du tillage. Moi, je fis le peigneur, et je réussis si bien, que la mère, ravie, infatigable, me pria de lui fabriquer sans retard un fuseau, afin qu'elle pût convertir en fil mes belles touffes de lin.

A force d'adresse et d'application (de quoi ne vient pas à bout la volonté?) j'arrivai à faire non-seulement un fuseau, mais encore un rouet et un dévidoir. Ma femme, transportée de zèle, se mit à l'œuvre sans même s'accorder une promenade, dont cependant elle avait été privée pendant si longtemps; elle consentit volontiers à rester seule avec François, pendant que nous irions en excursion à Zeltheim, son unique désir du moment étant de nous prémunir contre le manque de vêtements.

Je me rendis donc, avec mes fils aînés, à la tente. Elle était dans un fort triste état. Une partie avait été complétement emportée par le vent, la plupart de nos provisions étaient gâtées par la pluie.

Nous fîmes immédiatement sécher tout ce qui parut pouvoir être encore utilisé.

Heureusement, la pinasse n'avait pas souffert. Notre bateau de cuves, au contraire, était entièrement hors de service.

La perte qui m'affligea le plus, fut celle de deux barils de poudre qui étaient défoncés, et que j'avais laissés sous la tente, au lieu de les porter dans le magasin des rochers, où, heureusement, j'en avais transporté quatre autres. Cet accident me fit concevoir le projet de con-

struire un quartier d'hiver où nous trouverions, ainsi que nos provisions, un abri contre les pluies torrentielles.

Je n'osais nullement espérer que, selon l'audacieuse proposition de Fritz, nous pussions nous creuser une demeure dans la paroi du rocher, car, avec nos outils et nos petites forces, plusieurs étés n'eussent pas suffi à ce travail; mais je voulus, en tous cas, essayer de creuser une cave pour y renfermer nos provisions les plus précieuses. Je partis un matin, avec Fritz et Jacques, muni de leviers, de pioches et de marteaux. Je choisis un endroit où le roc s'élevait presque uni et perpendiculaire au sol. Je marquai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions faire, et nous nous mîmes à l'œuvre.

A la fin du jour, notre travail était si peu avancé, que nous fûmes sur le point de tout abandonner. Cependant, nous reprîmes un peu courage en remarquant que la pierre devenait moins dure à mesure que nous creusions; et qu'en certains endroits nous pouvions même la détacher avec le secours de la bêche.

Nous avions pénétré à une profondeur de sept pieds lorsque Jacques, qui était entré dans la cavité, et qui essayait avec un levier de détacher un morceau de roc, s'écria tout à coup :

« J'ai percé! père, j'ai percé.

— Percé quoi? lui demandai-je; la montagne de part en part?

— Oui, j'ai percé la montagne, répondit-il plein de joie. Vivat! vivat.

— Il a raison! s'écria Fritz, qui s'était hâté d'accourir, et la preuve, c'est que son levier est retombé en dedans. »

Je m'avançai et me convainquis de la vérité de ces paroles. D'un vigoureux coup de pioche je frappai le roc, qui s'abattit devant nous en montrant une ouverture où chacun des garçons voulait pénétrer à l'instant.

Je les arrêtai, car l'air qui sortait de ce trou était méphitique, et je faillis être frappé de vertige lorsque je

m'approchai pour essayer de regarder à l'intérieur de l'excavation.

Je saisis cette occasion d'apprendre à mes fils les conditions dans lesquelles doit être l'air pour être respirable.

« Il faut, leur dis-je, que les principes dont l'air normal est formé soient en justes proportions, et non mélangés d'autres gaz qui émanent des différents corps de la nature.

» Il y a plusieurs moyens de reconnaître cet air vicié et d'échapper à ses effets nuisibles. La plus sûre épreuve est celle du feu, qui non-seulement ne brûle que dans l'air respirable, mais encore chasse celui qui est corrompu. »

Nous fîmes une première expérience, en jetant par l'ouverture des paquets d'herbes sèches allumées, qui s'éteignirent instantanément.

J'eus alors recours à un moyen que je crus devoir être plus efficace.

Nous avions sauvé une caisse de fusées et de grenades, comme on en emploie sur les vaisseaux pour les signaux nocturnes. Je pris quelques-unes de ces pièces, que je plaçai au bord de l'ouverture et dont j'allumai les mèches. Les fusées sifflèrent, les grenades éclatèrent, et, à la lueur qu'elles répandirent, nous entrevîmes l'intérieur du souterrain, qui nous parut très-profond, et dont les parois étincelaient comme si elles eussent été taillées dans le diamant; puis, tout retomba dans l'obscurité et le silence, et il ne resta plus que des flots de fumée que vomissait l'entrée de la grotte.

Quand nous eûmes encore tiré quelques coups de fusil, je fis un second essai avec une touffe d'herbe qui, cette fois, brûla parfaitement. J'en conclus qu'il n'y avait plus le moindre danger d'asphyxie à courir en pénétrant dans la grotte. Toutefois, comme il y régnait une profonde obscurité et qu'il pouvait s'y trouver des précipices et des amas d'eau, je crus prudent de ne pas nous y aventurer sans lumière.

Je dépêchai Jacques à Falkenhorst pour annoncer l'heureuse découverte à ceux des nôtres qui s'y trouvaient et pour les engager à venir nous rejoindre, et à rapporter des bougies qui nous étaient nécessaires pour explorer la grotte dans toute son étendue.

Pendant l'absence de Jacques, aidé de Fritz, j'élargis l'entrée du souterrain et je débarrassai les abords des décombres qui l'obstruaient.

Nous venions d'achever ce travail lorsque nous aperçûmes ma femme et ses trois fils qui s'avançaient sur la charrette dont Jacques s'était constitué le bruyant conducteur. Ernest et François agitaient leurs chapeaux en signe de joie.

Nous entrâmes tous ensemble dans la caverne; chacun de nous portait une bougie allumée. Fritz et moi nous étions munis de briquets pour le cas où les lumières s'éteindraient.

Notre expédition avait quelque chose de grave, de solennel. J'ouvrais prudemment la marche, sondant le terrain et inspectant la voûte. Mes fils, aiguillonnés par la curiosité, me suivaient bravement.

Le sol de cette caverne, qu'une main providentielle semblait avoir préparée pour nous recevoir, était ferme et recouvert d'un sable très-sec et très-fin.

Ayant examiné le mode de cristallisation d'un fragment que je détachai d'une paroi et que je portai ensuite à mes lèvres, je reconnus que la grotte était creusée dans un gisement de sel gemme.

Cette découverte me causa une joie extrême, car elle nous assurait, pour nous et notre bétail, une provision de sel facile à recueillir et remplaçant avec avantage celui que nous amassions à grand peine au bord de la mer.

En pénétrant plus avant dans la grotte, notre admiration éclata devant de véritables merveilles produites autant par les jeux de la lumière que par la structure des parois. Là, des blocs s'élevaient majestueusement en colonnes torses jusqu'à la voûte, recouverte elle-

même de bizarres figures qui prenaient, selon la disposition de nos flambeaux, les aspects d'hommes ou d'animaux fabuleux; plus loin, c'étaient des siéges orientaux, des lustres, des lampes gothiques, ou des silhouettes fantastiques admirablement sculptées. Le petit François se crut dans une cathédrale, Jacques rêvait au palais des fées, Ernest pensif examinait et réfléchissait, ma femme me serrait les mains. « Plus d'hiver pour les petits! » murmurait-elle. Fritz bondissait. « C'est un château de diamant, s'écriait-il, le plus beau du monde! — Et Dieu est l'architecte, mon fils! » lui dit sa mère.

Fritz l'embrassa. « Dieu est puissant, dit-il à sa mère, les yeux humides; il a fait tout ce qui est grand, tout ce qui est bon, mais ce qu'il a fait de meilleur, c'est de donner à de pauvres enfants une mère parfaite, comme toi, maman.

— Ah! le bonheur est partout où l'on s'aime, » dit tout bas ma femme en embrassant ses enfants.

Je trouvai, à quelques endroits, des morceaux de cristal qui paraissaient s'être détachés de la voûte.

Cette découverte devait nous faire craindre de nouveaux éboulements; mais je compris bientôt que ces accidents provenaient de nos décharges de poudre et nullement de l'humidité. Toutefois, ce fut un avertissement et, pour nous préserver de tout événement de ce genre, je fis retourner tout mon monde à l'entrée de la grotte d'où je tirai, avec des balles, sur les saillies de cristal qui nous semblaient les moins solides; ensuite, avec de longues perches, nous sondâmes la voûte, et nous ne sortîmes de la grotte qu'après en avoir reconnu la parfaite solidité.

Quand nous eûmes décidé que nous choisirions la grotte pour résidence d'hiver, Dieu sait les nombreux projets que nous inspira l'aménagement de cette nouvelle habitation!

Falkenhorst demeura notre résidence d'été, mais nous ne songeâmes plus aux améliorations que nous avions résolu d'y faire, en vue de la mauvaise saison. Notre at-

tention était dirigée vers le château souterrain qui devait nous assurer une retraite confortable pendant l'époque des pluies. Tout d'abord je fis tailler le contour de l'entrée et, de chaque côté, creuser des fenêtres dans le roc. J'y adaptai ensuite la porte et les fenêtres de Falkenhorst, devenues inutiles dès l'instant que le château aérien devait nous servir exclusivement pour l'été.

La caverne étant très-spacieuse, elle fut divisée en plusieurs compartiments par des cloisons. A droite de l'entrée se trouvait notre habitation, à gauche la cuisine, les écuries et la chambre de travail. Au fond furent placés la cave et le magasin. Nous fîmes plus : la partie destinée à l'habitation fut distribuée en plusieurs pièces. La première devait nous servir de chambre à coucher, à ma femme et à moi, la seconde de salle à manger, puis venait le dortoir de mes fils et la salle de réunion où furent placés les livres, les armes, et les quelques objets curieux que nous avions rassemblés.

Dans le compartiment destiné à la cuisine nous construisîmes un vaste foyer avec une cheminée assez haute pour donner issue à la fumée.

Tous nos outils et nos provisions eurent une place marquée, et, malgré l'étendue de notre grotte, il nous fallut de nombreuses combinaisons pour loger convenablement notre volaille et nos bestiaux. Jamais, depuis que nous habitions sur cette terre, nous n'avions déployé autant d'adresse et d'activité. Il est vrai de dire que notre ardeur était stimulée par d'heureux résultats.

Pendant que nous travaillions à l'aménagement de la grotte, nous habitions forcément la tente, et nous avions pour principale nourriture les œufs et la chair de quelques tortues qui venaient pondre sur le rivage et dont nous nous emparions. J'eus l'idée de former une sorte de parc aux tortues, où nous pourrions nous pourvoir selon les besoins de notre table. Aussitôt donc que nous apercevions de loin un de ces indolents animaux, Fritz ou Jacques courait lui couper la retraite, nous les aidions

ensuite à le renverser sur le dos, puis nous percions avec une vrille, au bord de la carapace, un trou dans lequel nous passions une corde fixée à un piquet. La tortue avait ainsi la liberté de se plonger dans la mer et de se promener : mais elle n'en était pas moins notre captive.

Un matin que nous nous rendions de Falkenhorst à la baie de la Délivrance, un spectacle étrange nous frappa. Sur la mer, à mille pas de nous environ, une étendue d'eau semblait en ébullition et scintillait au soleil. Au-dessus de ces vagues brillantes, une nuée de mouettes, de frégates et d'autres oiseaux voltigeaient en poussant des cris aigus. Mes fils se perdaient en conjectures, car ce curieux phénomène s'offrait à nous pour la première fois.

Fritz voulait que ce fût un volcan souterrain qui avait éclaté. La mère soupçonnait l'existence d'un banc de sable que nous n'avions pas remarqué; le *docteur* déclara que ce mouvement des vagues pourrait bien être causé par la croupe d'un monstre marin. Cette idée parut fort acceptable aux enfants, toujours prêts à voir du merveilleux dans l'inconnu. Mais un instant d'observation m'avait fait connaître la vérité.

Il fut avéré pour moi que nous assistions à l'arrivée d'un banc de harengs.

« Vous n'ignorez pas, dis-je à mes fils, qu'on nomme ainsi une multitude de harengs qui marchent en colonnes si serrées qu'elles couvrent souvent une étendue de plusieurs lieues. Ces troupes sont ordinairement escortées de dauphins, d'esturgeons et d'autres animaux marins très-friands de la chair des harengs. En outre, les oiseaux de mer les guettent et saisissent ceux des petits poissons qui s'aventurent à la surface. Dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis des eaux, les harengs recherchent les bas-fonds où les gros poissons n'oseraient s'aventurer; mais alors ils tombent dans les filets des hommes qui en prennent des quantités innombrables. Il y a même des peuples qui vivent exclusivement

de cette pêche, dont les produits sont expédiés dans le monde entier. On pourrait s'étonner que de pareils moyens de destruction n'amenassent pas l'anéantissement de la race, si l'on ne savait qu'une femelle seule pond jusqu'à cinquante mille œufs. »

Pendant que je parlais, le banc de harengs s'était engagé plus avant dans la baie et avec une telle précipitation que nous voyions les poissons se heurter, sauter les uns par dessus les autres; ainsi nous fut expliqué le scintillement des lames que nous avions tout d'abord remarqué.

Je résolus d'organiser une pêche afin de profiter de la nouvelle ressource alimentaire que la Providence nous envoyait.

Fritz entra dans la mer avec une corbeille qu'il lui suffisait d'immerger pour qu'elle fût pleine de poissons. Il jetait ensuite les harengs sur le sable. François les ramassait et les apportait à Ernest et à Jacques qui, à l'aide d'un couteau, les vidaient; quant à moi, je les rangeais dans les anciennes cuves du bateau, et la mère répandait du sel pilé entre chaque couche de poissons que j'avais formée. Nous remplîmes ainsi tous nos tonneaux; je les fermai avec des planches clouées, et l'âne et la vache les transportèrent ensuite dans notre magasin de la grotte.

Ce travail nous occupa pendant trois jours. A peine avions-nous fini avec cette pêche et cette salaison, que nous vîmes la baie hantée par une troupe de chiens de mer, venus sans doute à la suite des harengs. Ils jouaient, se poursuivaient jusque sur la rive sans paraître effrayés de notre présence. Nous pûmes en tuer une dizaine, dont je conservai seulement la peau et la graisse. La peau fut destinée à faire des harnais pour notre bétail, et même des vêtements pour nous La graisse, au besoin, devait, après avoir été fondue, nous fournir une sorte d'huile qui nous permettrait de ménager nos bougies.

Nous jetâmes la chair dans le ruisseau des Chacals qui fourmillait d'écrevisses. Il en vint des milliers à la curée de la proie que nous leur avions offerte. Les en-

fants en pêchèrent facilement une quantité, et sur mon conseil, ils les placèrent dans une caisse qu'ils percèrent de plusieurs trous et qu'ils fixèrent ensuite au bord du ruisseau en la chargeant de grosses pierres qui la tenaient immergée.

Nous en fîmes autant pour garder vivants dans de l'eau de mer les poissons que l'un ou l'autre de mes fils prenait chaque jour. Provisoirement nous parquâmes une centaine de harengs.

Ces différentes pêches terminées, nous nous remîmes activement à l'emménagement de notre habitation souterraine. En examinant certains débris de rocher qui se trouvaient épars sur le sol de la grotte, je reconnus qu'ils étaient détachés d'une couche de pierre à plâtre. J'inspectai donc attentivement la grotte sur tous les points, et au fond, à côté de notre magasin, je découvris la veine du précieux minéral.

Avec une pioche j'en détachai plusieurs morceaux, que nous fîmes rougir au feu, et qui, pulvérisés ensuite, nous donnèrent un plâtre d'excellente qualité. Cette découverte nous permettait d'apporter beaucoup de perfectionnement dans la distribution, voire même dans l'ornementation de notre nouvelle demeure. Pour le moment je me contentai de l'utiliser à couler, sur le fond des tonnes où nous avions mis les harengs, un enduit qui les préservât du contact de l'air extérieur. Toutefois le contenu de deux tonnes fût réservé pour en faire des harengs fumés ou harengs saurs. J'avais lu la description du procédé qu'emploient les boucaniers pour fumer les viandes, et je résolus de le mettre en pratique.

Nous construisîmes donc, à quelque distance de l'habitation, une grande hutte de branchages et de roseaux entrelacés. Les harengs furent rangés sur des claies suspendues, et au-dessous nous fîmes, avec de la mousse et des herbes humides, un feu dégageant beaucoup de fumée ; puis la hutte fut close hermétiquement. En renouvelant plusieurs fois cette opération, j'obtins des harengs bien secs, bien appétissants, d'un beau

jaune-bronze, qui furent enfermés dans des sacs, et transportés dans le magasin aux provisions.

Environ un mois après que le banc de harengs eut disparu, notre ruisseau fut envahi par une quantité de saumons et d'esturgeons qui s'efforçaient d'en remonter le courant pour aller, selon les mœurs de quelques espèces, déposer leurs œufs dans l'eau douce.

Jacques, qui aperçut le premier ces nouveaux visiteurs, les prit pour de jeunes baleines.

Je n'eus pas de peine à lui démontrer son erreur, et je me pris à réfléchir sur les moyens que nous pourrions employer pour opérer la capture d'un certain nombre de ces poissons, dont la chair est un excellent manger.

Jacques, remarquant ou plutôt devinant mon embarras, partit comme un trait du côté de la grotte en me criant : « Attends, attends, papa, tu vas voir; je sais le moyen, moi. »

Il ne tarda pas à revenir portant un arc, des flèches à crocs recourbés, un paquet de ficelle, et deux ou trois vessies de chiens de mer. Curieux de connaître le procédé qu'il avait inventé, sa mère, ses frères et moi nous faisions cercle autour de lui. Il lia autour d'une vessie la ficelle qu'il attacha d'un bout à une flèche et de l'autre à une énorme pierre qui se trouvait sur le rivage. Puis, bandant son arc, il visa l'un des plus gros saumons. Le trait partit et alla s'enfoncer profondément dans le corps du poisson.

« Touché! touché! » criait le petit archer en bondissant de joie.

Le saumon plongea et voulut s'enfuir, mais il se trouva retenu et par le poids de la pierre et par l'air contenu dans la vessie. Cette lutte, jointe à la douleur que lui faisait éprouver le fer de la flèche, eut bientôt épuisé ses forces, et nous pûmes, sans trop de peine, le tirer sur le rivage.

L'adresse et l'heureux succès de Jacques nous piquèrent d'émulation. Fritz alla chercher le harpon et le dévi-

doir; moi, je m'armai, comme le dieu Neptune, d'un trident; Ernest se munit d'hameçons qu'il amorça avec des morceaux du premier saumon; et la pêche commença dans toutes les règles. Jacques ne renonça pas au moyen qui lui avait si bien réussi. Il décocha encore deux ou trois flèches, dont une seule atteignit le but, et ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il put s'emparer de sa nouvelle victime. Un esturgeon mordit aux hameçons d'Ernest, qui se fit aider par François et par sa mère pour le tirer hors de l'eau. Je frappai successivement deux poissons, mais je ne pus en capturer qu'un seul, mon engin étant le moins commode de tous.

Quant à Fritz, qui ménageait ses coups, il ne se décida à lancer le harpon que lorsqu'il vit passer à sa portée un esturgeon qui pouvait mesurer au moins dix pieds de longueur. L'énorme bête, frappée en plein dos, se débattait terriblement, bondissant, faisant voler l'eau. Nous fûmes obligés de nous cramponner tous à la corde du dévidoir pour empêcher cette proie importante de nous échapper. Peu à peu nous l'attirâmes dans un bas-fond. Pour achever de nous en rendre maîtres, force fut à l'un de nous d'entrer dans l'eau et de passer derrière les branchies de l'animal le nœud coulant de la corde, à laquelle le buffle fut attelé, pour l'amener sur terre.

Cette pêche achevée, quand on eut vidé les poissons, je fis mettre de côté les œufs d'esturgeon et les vessies, que je destinais à des usages particuliers. La majeure partie de la chair, coupée en morceaux, fut salée comme les harengs. J'essayai de mariner le reste, comme on fait du thon sur les bords de la Méditerranée. Pour cela, nous le fîmes cuire dans de l'eau fortement salée, et nous l'enfermâmes ensuite dans un tonneau où je versai une certaine quantité d'huile.

Ma femme, ne se doutant pas que nous pussions utiliser les œufs et les vessies, se disposait à jeter tout cela au ruisseau, mais je lui déclarai que j'avais l'intention de préparer avec les œufs un mets très-recherché que les

Russes appellent caviar, et, avec les vessies, de la colle dite de poisson.

Je fis donc sans retard laver soigneusement à la mer les œufs, dont la masse pouvait bien peser une trentaine de livres. Nous les mîmes tremper ensuite dans l'eau salée pendant plusieurs heures. Il ne nous resta plus qu'à en remplir des calebasses trouées, où ils s'égouttèrent, pour obtenir une douzaine de pains compactes et fermes qui furent exposés dans la hutte à fumer. Cela augmenta d'une friandise nos provisions d'hiver.

Je me rappelai avoir lu ou avoir entendu rapporter le procédé employé pour la préparation de la colle de poisson, et je le mis en pratique. Je taillai les vessies par lanières que nous fîmes tremper dans l'eau pour les ramollir et qui ensuite séchèrent au soleil. Nous obtînmes ainsi des espèces de copeaux qui, jetés dans l'eau bouillante, s'y fondaient et donnaient une gelée très-pure. Cette gelée, versée sur un plat, formait en se refroidissant des lames transparentes dont j'eus l'espoir de pouvoir me servir pour vitrer nos fenêtres.

Le jardin de Zeltheim était en pleine prospérité, et nous donnait, presque sans culture, d'excellents légumes de toute espèce. Il nous suffisait d'arroser pour obtenir une riche végétation, et encore cet entretien nous coûtait-il peu de peine, car nous avions installé, à l'aide de tiges de sagoutier, comme je crois l'avoir signalé plus haut, un petit système de canaux amenant les eaux du ruisseau du Chacal.

La généralité des graines et des plantes confiées à cette terre étaient parfaitement acclimatées. Les tiges rampantes des melons et des concombres se garnissaient déjà d'une quantité de beaux fruits, les ananas donnaient de magnifiques promesses, et le maïs montrait de nombreux épis mûrs. A en juger par l'état de cette plantation voisine de notre demeure, nous devions augurer bien de nos plantations éloignées. Un matin donc nous partîmes en famille pour aller les visiter.

En nous dirigeant vers Falkenhorst, nous fîmes une

halte à l'ancien champ des pommes de terre que ma femme avait ensemencé après la récolte faite. Là encore nous vîmes de véritables merveilles de végétation ; l'orge, les pois, les lentilles, le millet, l'avoine et plusieurs autres espèces de céréales avaient poussé magnifiquement dans cette terre bénie.

Je me demandai même où ma femme avait pu trouver une quantité suffisante de graines pour faire d'aussi importantes semailles. Je remarquai surtout un quartier couvert de pieds de maïs gigantesques en pleine maturité. Il va sans dire que les richesses de ce champ ne devaient pas manquer d'attirer un certain nombre de parasites dont il nous fut facile de constater le préjudiciable passage. Comme nous nous approchions de la plantation de maïs pour la moissonner, il en sortit une demi-douzaine d'outardes qui se levèrent avec un grand bruit d'ailes, pendant qu'une quantité d'autres oiseaux beaucoup plus petits, que je reconnus pour être de jeunes cailles, s'enfuirent en courant. Il faut ajouter encore deux ou trois kanguroos qui détalèrent à grands sauts, et que nos chiens poursuivirent sans pouvoir les atteindre.

Fritz déchaperonna son aigle qui s'éleva d'abord comme une flèche dans l'air et fondit sur une magnifique outarde qu'il terrassa sans lui faire de trop profondes blessures, de sorte que nous pûmes la garder vivante.

Le chacal de Jacques, qui commençait à devenir excellent chasseur, rapporta presque coup sur coup une douzaine de cailles très-grasses qui nous fournirent un excellent repas.

Nous nous remîmes en route et vers le milieu de l'après-midi nous fûmes de retour à Falkenhorst. Comme la chaleur du jour et la marche nous avaient fort altérés, ma femme eut l'idée de nous préparer un breuvage d'un nouveau genre : en écrasant des grains de maïs encore tendres et en les pressant ensuite dans un linge, elle obtint une pâte qu'elle délaya dans de l'eau adoucie avec du

jus de canne. Elle nous offrit ainsi une sorte de lait aussi agréable que réconfortant.

Le reste du jour fut employé à égrener notre récolte de maïs et à tout disposer pour l'exécution d'un projet que j'avais conçu quelques jours auparavant. Il s'agissait de créer, en pleine campagne, une sorte de colonie d'animaux qui, s'ils s'acclimataient et se propageaient, nous épargneraient, tout en restant à notre disposition, la tâche fort assujettissante de les surveiller et de les nourrir. Je pouvais me permettre de tenter cet essai, car notre basse-cour et notre troupeau étaient alors assez nombreux pour que nous pussions, sans inconvénient, sacrifier, au besoin, quelques individus de chaque espèce.

XXI

LE COTON. — LA MÉTAIRIE. — L'ANIMAL A BEC. — LA PIROGUE

Le lendemain donc, au point du jour, nous partîme en ayant eu soin de charger sur la voiture, outre des provisions, une dizaine de poules, deux coqs, trois jeunes cochons et deux couples de chèvres. La vache, le buffle et l'âne étaient attelés; Fritz, monté sur l'onagre, marchait devant en éclaireur, à quelque distance de la caravane.

Notre course fut dirigée vers un point de nos domaines que nous n'avions pas encore exploré : c'est-à-dire vers la contrée qui s'étendait de Falkenhorst jusqu'à la grande baie, au delà de l'Observatoire et du cap de l'Espoir Trompé.

Au commencement, nous dûmes plus d'une fois nous frayer la route en faisant usage de nos haches, car nous traversions des champs obstrués de hautes herbes et de buissons; mais bientôt la caravane atteignit un petit

bois au sortir duquel nous vîmes devant nous un plateau couvert d'abrisseaux chargés de flocons blancs.

« De la neige! de la neige! s'écria joyeusement François qui sauta à bas de la charrette sur laquelle il était assis. A la bonne heure, voilà un pays où il y a le véritable hiver : ce n'est pas comme là-bas, où ne tombent que d'ennuyeuses pluies. »

Et en répétant : De la neige! de la neige! il courut pour en faire au plus vite des pelotes.

Tout en riant de la naïveté de l'enfant, je n'avais pas tardé à reconnaître la nature de cette prétendue neige. Le docteur riait aussi :

« Eh bien, lui dis-je, sais-tu le nom de ces arbrisseaux?

— Je le soupçonne, répliqua-t-il avec une certaine suffisance ; autant que je puis juger, ce sont là des cotonniers, et si bon nous semble, il nous est, dès à présent, facile de faire, sans trop de peine, une ample provision de coton. »

Ernest disait vrai. C'était d'ailleurs un spectacle fort curieux que celui de ce champ. Les capsules des arbrisseaux, crevées par la maturité, avaient laissé échapper le duvet dont elles étaient pleines; une partie pendait aux branches des arbres, le vent en enlevait des touffes qu'il faisait flotter avant de les laisser retomber, le reste blanchissait le sol.

Cette découverte nous causa à tous une grande joie; mais ma femme s'en applaudissait particulièrement. Elle me demanda aussitôt s'il ne serait pas possible de lui fabriquer un métier à tisser, et il lui semblait déjà être à même de renouveler notre linge lorsqu'il serait usé. Je lui promis de songer aux moyens de satisfaire à sa demande.

En attendant mieux, nous nous mîmes en devoir de remplir de coton ceux de nos sacs qui restaient vides. Ma femme recueillit ensuite une certaine quantité de graines qu'elle se proposait de semer aux environs de Zeltheim, afin de naturaliser le précieux arbrisseau à proximité de notre habitation.

La récolte faite, nous continuâmes notre route. Bientôt nous atteignîmes une petite colline, du haut de laquelle on avait une vue magnifique, et dont le versant était couvert de la plus riche végétation. Au bas s'étendait la plaine que nous venions de traverser, fertilisée par les eaux d'un large ruisseau. Chacun m'approuva lorsque je proposai de choisir ce lieu pour l'établissement projeté.

La tente fut aussitôt dressée; un foyer fut construit, et la mère, aidée de François et de Jacques, s'occupa de préparer notre repas.

Pendant ce temps j'allai, accompagné de Fritz et d'Ernest, explorer les alentours pour faire connaissance avec la contrée et choisir l'emplacement le plus favorable à la fondation de la colonie.

Je remarquai un groupe d'arbres disposés si convenablement les uns par rapport aux autres que je résolus sur-le-champ de les faire servir de piliers à l'édifice que nous devions élever.

Nos plans tirés pour les travaux du lendemain, nous revînmes à la tente, où un excellent souper nous attendait.

Ma femme avait fait diviser le coton récolté, de façon que chacun de nous eût un confortable oreiller pour la nuit. Nous dûmes à cette précaution de jouir jusqu'au matin du plus doux sommeil dont nous eussions dormi depuis longtemps.

Les arbres que j'avais choisis pour la construction de la cabane étaient au nombre de six, disposés en un carré long dont un des côtés regardait la mer.

Dans le tronc des trois premiers (j'appelle ainsi ceux qui étaient le plus près du rivage) je fis, à douze pieds du sol environ, des entailles dans lesquelles une forte perche fut fixée; j'en fis autant dans le tronc des trois autres, mais alors à une hauteur de huit pieds seulement. Puis sur l'une et sur l'autre de ces perches reposèrent d'autres perches moins fortes, très-rapprochées et couvertes de plaques d'écorce simulant des tuiles.

A l'aide de lianes et de roseaux flexibles tressés fortement ensemble, les parois furent élevées à une hauteur de cinq pieds. L'espace vide qui s'étendait jusqu'au toit fut garni d'un léger grillage qui permettait à l'air et à la lumière de pénétrer dans l'intérieur.

La porte s'ouvrait en face de la mer, sur le côté principal de la maisonnette.

Le dedans fut aménagé conformément au but que nous nous étions proposé et en employant le moins de bois possible.

Une cloison qui s'élevait à demi-hauteur de la cabane la coupait en deux parties inégales, dont la plus grande fut destinée à la bergerie, dans laquelle je disposai pour les poules une place réservée, au moyen de palissades dont les barreaux ne pouvaient donner passage qu'à la gent emplumée.

Une porte conduisait de la bergerie dans l'autre partie de la cabane, dont nous fîmes notre pied-à-terre.

Tout cela avait été fait très-vite, et laissait, par conséquent, beaucoup à désirer; mais je me promis d'y mettre de nouveau la main, quand nous pourrions disposer d'un peu de temps. Pour le moment il suffisait que notre bétail fût à l'abri. Afin de l'accoutumer à rentrer le soir à l'étable, les auges furent remplies de grains mêlés de sel, et il fut convenu que cet appât serait renouvelé jusqu'à ce que les colons se fussent habitués à leur nouvelle demeure.

Ces travaux, que nous nous étions promis de terminer en trois ou quatre jours, nous prirent plus d'une semaine; aussi nos provisions de bouche touchaient à leur fin. Cependant, nous ne voulions pas retourner à Falkenhorst avant d'avoir mené à bon terme l'établissement de la métairie. J'envoyai donc Fritz et Jacques, avec mission de nous ravitailler, et de donner de la nourriture pour plusieurs jours au bétail que nous avions laissé là-bas. Nos deux envoyés prirent l'âne pour porter les fardeaux, l'onagre et le buffle pour leur servir de montures.

Pendant leur absence j'allai avec Ernest parcourir les

environs, dans l'espoir de trouver quelques pommes de terre et quelques noix de coco, et aussi pour faire une plus ample connaissance avec les lieux où nous nous trouvions.

Nous remontâmes d'abord un petit ruisseau, jusqu'à ce que nous fussions arrivés dans l'ancien chemin que nous connaissions déjà. Une marche de quelques instants nous conduisit près d'un petit lac dont l'aspect était des plus pittoresques ; les rives de cette pièce d'eau étaient entièrement couvertes de plantes de riz sauvage, dont se régalaient une troupe d'oiseaux qui, en nous apercevant, s'envolèrent avec grand bruit.

Je réussis à abattre au vol cinq ou six poules à collet, mais notre habileté eût été infructueuse si le chacal, qui nous avait suivis, ne se fût jeté à l'eau à chaque pièce qui tombait, et ne nous l'eût apporté.

Un peu plus loin, maître Knips, qui chevauchait sur le dos de Bill, en descendit précipitamment et se mit à courir vers un petit fourré, où je le découvris occupé à se régaler de fraises magnifiques.

Nous ne pouvions vraiment rencontrer mieux pour rafraîchir nos palais desséchés.

Ces fruits délicieux se trouvaient en telle abondance, que nous pûmes non-seulement nous en rassasier, mais encore en remplir la hotte de Knips, que je recouvris d'un petit linge propre et de feuilles d'arbres solidement liées, en prévision du cas où le porteur se donnerait le plaisir de renverser sa charge, avec l'intention d'en croquer le contenu.

Je pris quelques épis de riz pour les éprouver par la cuisson, et savoir si cette plante pourrait nous servir d'aliment.

En repassant près du lac, nous vîmes sur l'eau de magnifiques cygnes noirs qui se miraient gracieusement, et cherchaient leur nourriture en plongeant avec agilité. Je me gardai bien de troubler par un coup de fusil un spectacle si beau et si nouveau pour nous ; mais Bill, qui ne partageait pas sans doute notre admiration,

s'élança dans l'eau avant que nous eussions seulement pensé à la retenir, et en retira une bête d'une forme étrange, que je pris de loin pour une loutre. Étant arrivé à temps pour arracher l'animal, déjà mort, au dogue qui s'apprêtait à le dépecer, je l'examinai en détail. Les pieds étaient munis d'une membrane pour la nage; il avait une longue queue poilue, arquée dans le haut; une tête fort petite, des yeux et des oreilles presque nuls; le museau, ou pour mieux dire le bec, ressemblait à celui d'un canard. Un ensemble aussi singulier me fit rire de bon cœur, mais il me mit dans un véritable embarras : mes notions en histoire naturelle ne me donnaient aucune idée de l'espèce à laquelle appartenait cet individu, qui participait de l'oiseau, du poisson et du quadrupède.

Pensant qu'il pouvait bien être inconnu des naturalistes, je lui donnai sans plus de façon le nom d'*animal à bec*, et je dis à Ernest de l'emporter, car je me proposais de l'empailler et de le conserver comme une rareté.

« Je le connais, me dit mon savant, c'est l'ornithorhynque. J'en ai lu ces jours-ci la description dans un des livres du capitaine. Il a déjà bien intrigué les savants.

— Eh bien, repris-je en riant, ce sera le commencement de notre cabinet d'histoire naturelle. »

Chargés de notre butin, nous regagnâmes la métairie presque en même temps que Fritz et Jacques, qui nous rapportèrent en détail ce qu'ils avaient fait à Falkenhorst; je vis avec satisfaction que non-seulement ils s'étaient souvenus de mes prescriptions, mais qu'ils avaient encore pensé d'eux mêmes à plusieurs choses utiles.

Le lendemain de ce jour, après avoir abondamment pourvu de vivres les bêtes que nous laissions, nous quittâmes la métairie, à laquelle nous avions donné le nom de *Waldegg*. Dans le premier bois qui se trouva sur notre route, nous fîmes la rencontre d'une troupe de singes qui nous souhaitèrent la bienvenue par des cris horribles accompagnés d'une grêle de pommes de pin; je tirai en l'air, pour nous en débarrasser, plusieurs coups de

feu. En examinant quelques-unes des pommes de pin que les singes nous avaient lancées, je reconnus le fruit du pin pignon, dont le goût est très-agréable, et qui donne une huile excellente; je recommandai donc aux enfants d'en ramasser une provision abondante. Puis nous nous remîmes en route, et ne tardâmes pas à arriver au cas de l'Espoir Trompé, sur lequel j'avais résolu d'édifier un pavillon, qui nous servît de pied-à-terre en cas d'excursion de ce côté.

Nous nous mîmes courageusement au travail. L'essai de notre talent à Waldegg nous avait rendus habiles, aussi en moins d'une semaine eûmes-nous terminé l'édifice, qui fut décoré par le docteur du nom sonore de Prospect-Hill.

Depuis quelque temps, j'étais à la recherche d'un arbre dont l'écorce pût me servir à fabriquer une nacelle tout à la fois forte et légère; mais bien que mes perquisitions eussent été jusque-là infructueuses, je n'avais pourtant pas perdu tout espoir. Aussitôt la nouvelle construction achevée, je me mis à explorer avec mes fils les environs, qui abondaient en arbres rares. J'en trouvai enfin quelques-uns, que nous aurions pu prendre pour des chênes à leur élévation et à leur feuillage, si les fruits qu'ils portaient, d'ailleurs assez semblables aux glands, n'en eussent différé par leur extrême petitesse.

Après avoir choisi celui qui me semblait le mieux répondre à mon dessein, j'attachai, avec l'aide de Fritz, aux premières branches, l'échelle de cordes que nous avions apportée. Fritz, parvenu à l'extrémité du tronc, scia l'écorce jusqu'à l'aubier, pendant que je faisais la même opération dans le bas. J'en enlevai ensuite dans toute la hauteur une légère bande. Puis, au moyen de coins de bois poussés prudemment, le reste fut séparé peu à peu. Comme l'arbre était en pleine séve, et que l'écorce était assez flexible, cette partie du travail réussit parfaitement. Mais le plus difficile restait à faire; il s'agissait de changer cette grande planche d'écorce en un bateau commode.

Pendant que l'écorce était encore humide et souple, je lui donnai la forme que je désirais. Je fis avec ma hache une longue fente dans les deux bouts qui, naturellement, se réunissaient en formant un rouleau de la grosseur du tronc que nous avions dépouillé. Je rejoignis vec des clous les deux morceaux séparés, de sorte qu'en e réunissant ils formaient une pointe à chaque extrémité. J'eus de cette manière deux becs, qui devaient faciliter beaucoup la navigation de ma nacelle. Cependant le milieu restait entièrement plat; avec des cordes je serrai les deux côtés, pour leur faire prendre une position plus verticale. Je réussis assez bien; mais comme, pour mettre la dernière main à mon ouvrage, il me manquait plusieurs outils, j'envoyai Jacques et Fritz à la tente, en leur recommandant de ramener le traîneau auquel j'avais fixé les roues de l'un des canons trouvés au navire; je me proposais d'y charger le bateau, que je voulais transporter à une place plus commode pour l'achever. En les attendant, nous fîmes encore, Ernest et moi, une course dans les environs, où je trouvai un certain arbre nommé bois de lumière par les Indiens, qui l'emploient pour s'éclairer dans leurs courses nocturnes. Je taillai aussi des douves ou courbes pour servir de nervures à la nacelle. Nous fîmes en même temps la découverte d'une nouvelle résine, qui, en séchant, devenait ferme et imperméable, et dont je fis une grande provision, car je reconnus qu'elle serait bien préférable au mastic et à la térébenthine pour le goudronnage du canot.

Mes deux garçons ne nous rejoignirent qu'à la nuit tombante; comme il était trop tard pour entreprendre le chargement, il fut remis au lendemain.

De grand matin, le jour suivant, nous plaçâmes, sur le traîneau, le canot, les pièces de bois et toutes les choses que nous pensions devoir nous être utiles, après quoi nous partîmes pour Zeltheim. Nous nous arrêtâmes à Falkenhorst seulement deux heures, c'est-à-dire le temps de dîner et de faire manger nos animaux.

Nous revînmes à la tente bien avant le coucher du

soleil, mais trop fatigués pour rien faire ce soir-là. La journée entière du lendemain fut employée à l'achèvement de la chaloupe. Pour la consolider, je clouai sous chacun des becs un morceau de bois recourbé, et dans toute la longueur une quille solide. Dans le haut nous fîmes un rebord de lattes flexibles et de perches, auxquelles furent fixés des anneaux pour y passer les cordages du mât.

Je jetai au fond, comme lest, des pierres et de la terre glaise; le tout recouvert d'un plancher sur lequel on pouvait se tenir debout et marcher commodément. Des bancs mobiles furent placés en travers. Dans le milieu s'éleva notre mât, garni d'une voile triangulaire; derrière, j'attachai le gouvernail.

Il me vint une heureuse idée pour rendre plus léger encore notre petit bâtiment. Je fis faire par ma femme des outres de peau de chien de mer; je les remplis d'air, je les goudronnai de toutes parts et je les attachai à l'extérieur des bordages. Ces vessies devaient non-seulement aider au flottage de l'embarcation, mais encore l'empêcher de chavirer et d'être submergée.

J'ai omis de signaler en son temps la naissance d'un veau que notre vache avait mis bas peu de temps après la saison pluvieuse. Cet animal étant déjà grand, je pensai qu'il était temps de l'employer à notre service. Un soir, je demandai à la famille réunie son avis sur ce sujet. Ernest pensa que nous ferions bien de dresser le jeune bœuf au combat, ainsi que font les Hottentots, et comme ses frères pensaient qu'il émettait une idée étrange:

« Ces peuples, leur dit-il, habitent un pays infesté de bêtes féroces. Les troupeaux, qui constituent leur seule richesse, seraient bientôt anéantis s'ils n'avaient pour protecteurs des bœufs dressés à combattre les animaux carnassiers. Ces vaillants champions surveillent dans les pâturages le bétail de leur maître, en ayant soin de tenir le troupeau rassemblé en un même endroit. Quand ils aperçoivent le danger, ils forcent la troupe à former un cercle dont les plus faibles occupent le milieu.

tandis que les autres se rangent autour. Quand l'ennemi avance, il se trouve en face d'un rempart de cornes longues et pointues; il est rare qu'à cet aspect il ne rebrousse pas chemin. Le lion cependant ne se laisse pas intimider, et le défenseur, pour sauver son troupeau, est souvent forcé de sacrifier généreusement sa vie. Ces courageux animaux sont aussi employés dans les guerres que les tribus hottentotes se font entre elles, et c'est bien souvent à leur vaillance que les vainqueurs sont redevables de la victoire. »

Ce récit plut singulièrement aux jeunes garçons; mais comme nous n'avions ni troupeaux à proteger, ni guerre probable à soutenir, il fut simplement décidé qu'on donnerait au jeune animal une éducation ordinaire : restait à savoir auquel des enfants le soin en serait confié.

L'indolent Ernest avait assez de son singe; l'onagre occupait suffisamment Fritz; Jacques, le plus entreprenant, était aussi le plus chargé : son buffle et son chacal ne lui laissaient aucun loisir; le grison était devenu le pensionnaire de la mère; je m'étais toujours réservé la surveillance générale de tous les animaux ; François seul n'avait point d'emploi.

« Eh bien, mon petit homme, lui dis-je, veux-tu entreprendre cette éducation?

— Oui, oui, père, s'écria-t-il en battant des mains, le veau est gentil; je serai aimable pour lui, je lui donnerai de ce qu'il aime, et, quoique je sois jeune, j'en viendrai bien à bout. Tout d'abord, je veux appeler mon élève *Brummer* (grogneur), car d'ici à ce qu'il soit dressé il y aura peut-être bien des petits grognements et des murmures. »

Le nom fut reconnu convenable par les garçons, qui se mirent à chercher aussi des noms pour le buffle et les deux jeunes dogues. Jacques proposa pour son buffle le nom de *Sturm* (tempête), car il serait beau, selon lui, d'entendre dire : « Voilà Jacques qui arrive sur la tempête. » Les deux chiens furent appelés l'un *Braun* (brun), l'autre *Falb* (fauve), à cause de la couleur de leur poil.

Pendant deux mois entiers nous travaillâmes à sé-

parer, par des cloisons de planches ou de nattes, différents compartiments de la caverne, à rendre cette habitation aussi commode que possible, nous réservant pour l'hiver le soin de l'embellir.

La grande quantité de poutres, de planches et de matériaux de toute espèce que nous possédions nous rendit notre travail moins difficile que nous ne l'avions pensé.

Le sol de notre chambre fut couvert d'une épaisse couche de terre glaise, recouverte de petits cailloux plats très-unis; quant au plâtre humide dont nous avions enduit nos murailles, je comptais, pour le sécher, sur les derniers jours de l'été. Il nous vint à l'idée de fabriquer, avec le poil de nos chèvres et la laine de nos moutons, des tapis de feutre destinés à la salle à manger et au salon de réunion. Pour cela nous mîmes sur un morceau de toile à voile une couche de poils que nous avions cardés au préalable, et que j'arrosai avec de l'eau bouillante, dans laquelle nous avions fait dissoudre de la colle de poisson; je roulai ensuite de la toile à voile sur laquelle on s'escrima de toutes ses forces avec de gros bâtons. L'opération de l'eau chaude fut renouvelée, et après avoir tapé longtemps et vigoureusement, nous ouvrîmes la toile d'où se détacha une longue feuille de feutre, qui, séchée au soleil, remplit parfaitement le but que nous nous étions proposé. Nos tapis n'étaient pas des tapis turcs, mais ils avaient bien leur petit mérite.

XXII

LA FÊTE DE LA DÉLIVRANCE

Un matin que je m'étais éveillé plus tôt que de coutume, et que je ne voulais pas, en me levant, troubler le sommeil de ma famille, je cherchai à me rendre compte du temps qui s'etait écoulé depuis l'instant où nous avions été jeté sur cette côte.

Mes calculs m'apprirent, à mon grand étonnement, que nous étions justement à la veille de l'anniversaire de ce jour, à la fois heureux et malheureux.

Après quelques retours involontaires, plus tristes que je ne l'aurais voulu, sur le passé, je me dis que j'étais un ingrat. Mon cœur se fondit à cette pensée, que Dieu nous avait non-seulement arrachés tous à la mort, mais que dans sa bonté il nous avait ménagé pour asile une véritable terre d'élection, une sorte de paradis terrestre, où tout travail jusqu'à ce jour avait eu sa récompense, où le moindre de nos efforts avait été visiblement béni. Un hymne de reconnaissance s'éleva du meilleur de mon âme vers celui qui avait pris un soin si particulier de ma bien-aimée compagne et de nos chers petits enfants. Je résolus de ne pas laisser passer inaperçue d'eux une époque si importante dans notre existence, et de la consacrer par une solennité commémorative des sentiments que notre situation, passée et présente, devait nous inspirer à tous.

Le soir à souper, comme je n'avais encore rien décidé pour le lendemain :

« Chers petits, dis-je à mes enfants, demain est un grand jour, une date qui devra marquer à jamais dans notre vie, quoi qu'il puisse plus tard advenir de nous, et nous allions l'oublier ! Demain est l'anniversaire de notre débarquement dans notre charmante île, et de notre miraculeuse délivrance. Il faut que ce jour soit une fête mémorable pour chacun de nous ; il faut que chacun de nous soit prêt de bonne heure à le célébrer.

Cette nouvelle émerveilla les miens. Ils ne pouvaient s'imaginer que nous eussions vécu déjà un an dans notre solitude.

« Ne te serais-tu pas trompé dans tes calculs ? me demanda ma femme tout émue, quoi ! une année déjà...

— Je ne me suis pas trompé, chère femme, lui répondis-je ; nous avons échoué l'an passé, le 30 janvier. Le calendrier, que j'ai heureusement pu sauver, nous a

guidés pendant onze mois; depuis il s'est écoulé quatre semaines entières, c'est le 2 février que nous avons abordé dans cette île, donc nous devons célébrer demain l'anniversaire de notre salut. Mais comme le libraire a oublié de nous envoyer un nouvel almanach, c'est à nous desormais de prendre soin de notre chronologie.

— C'est bien facile, père, se hâta de dire Ernest. Nous n'avons qu'à faire, comme Robinson Crusoé, chaque jour une entaille dans un morceau de bois et à diviser ces marques en semaines, en mois, en années. »

L'idée du jeune garçon me parut bonne; je lui fis plusieurs questions sur le calendrier, sur la manière de le régulariser, et ses réponses m'étonnèrent par leur justesse. Je le nommai alors, en plaisantant, l'astronome en titre de la colonie et lui donnai la surveillance de toutes les horloges de nos domaines.

« L'astronome, dit-il modestement, c'est la bibliothèque. Quel bonheur, père, que nous ayons sauvé tous ces bons livres!

— Moi, je n'aime pas beaucoup les livres, dit le petit François.

— Petit paresseux, lui dit sa mère, attends un peu que tu saches bien ce qu'il y a dedans pour en parler.

— Mais, maman, j'aime mieux jouer avec Bill, ou courir avec Jacques, ou travailler dans le jardin avec toi; est-ce que c'est mal?

— Non, pas encore, dit la bonne mère, mais en grandissant il faudra aimer à lire aussi; on trouve de bonnes choses dans de gros livres, cher petit, et de bien nécessaires, et de bien agréables; quand tu seras moins jeune, quand tu seras vieux surtout, tu le sentiras.

— Mais, petite mère, dit l'enfant de sa bonne voix naïve, je le suis, vieux, puisque j'ai déjà une année de plus que l'année passée. »

Après que les rires que provoqua l'ingénuité de François furent calmés, la conversation reprit sur la mesure du temps. Je poussai Ernest sur un point :

« Tu sais que l'année se compose de 365 jours, 5 heures

48 minutes et 43 secondes, c'est très-bien, mon petit professeur; mais ces heures, ces minutes et ces secondes ne te gêneront-elles pas un peu dans ton calcul?

— Non, père, dit Ernest, nous les additionnerons tous les quatre ans et cela fera à peu près un jour que nous ajouterons au mois de février pour faire notre année bissextile.

— Père, me dit Fritz à son tour, je ne puis jamais me rappeler quels sont les mois qui ont trente et un jours et ceux qui n'en ont que trente.

— Tu as pourtant sur la main un moyen de ne pas l'oublier, un calendrier qui ne te quitte jamais.

— Un calendrier, sur la main! s'écria Jacques.

— Oui, sur la main, mon enfant. Fermez la main gauche et regardez bien la dernière phalange de vos doigts, sans compter le pouce, qu'y voyez vous?

— Rien du tout, dit Jacques.

— Et toi, Fritz?

— J'y vois quatre petits os et trois enfoncements.

— Eh bien, nomme les mois de l'année en commençant par le petit os de l'index et en y revenant quand tu seras arrivé à l'os du petit doigt, tu verras qu'après avoir donné un mois à chaque os et à chaque enfoncement... Que verras-tu?

— C'est pourtant vrai, dit Fritz, les mois de janvier, de mars, de mai, de juillet, d'août, d'octobre et de décembre sont tombés sur les os et les autres sur les renfoncements.

— Voilà tout le secret : les os sont les mois de trente et un jours et les renfoncements sont les mois de trente jours. Rappelle-toi seulement que février n'en a que vingt-huit, et vingt-neuf pour les années bissextiles. »

Cette expérience amusa les enfants qui, ne se lassaient pas de regarder leurs mains et de compter les mois.

Après être restés à causer assez tard, nous gagnâmes nos lits.

« Pour la fête, dit ma femme, en embrassant ses enfants, je vous ferai, moi, un bon dîner. »

Les garçons, préoccupés du lendemain, étaient peu disposés à dormir; aussi les entendis-je se dire tout bas l'un à l'autre : « Qu'est-ce que le père a préparé pour demain? en quoi consistera la fête? »

Je feignis de ne rien entendre, et les laissai se perdre en conjectures et s'endormir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, un coup de canon, venu du rivage, nous réveilla en sursaut. Nous nous levâmes tous, et nous regardant étonnés, nous semblions nous demander si nous devions nous effrayer ou nous réjouir de ce bruit. Mais je remarquai que Fritz et Jacques n'étaient pas dans leurs lits, et je fus rassuré. Ils rentrèrent bientôt.

« Eh bien, que dites-vous de ce tonnerre? » s'écria fièrement Jacques.

Mais Fritz, qui avait remarqué que j'avais l'air moins satisfait que lui, me dit :

« Pardonne, père, la liberté que nous avons prise d'ouvrir, par un coup de canon, la fête de la délivrance. Nous n'avons pensé qu'à la surprise que vous auriez tous, sans songer que nous troublerions votre sommeil. »

Je leur fis alors comprendre que je les blâmais moins pour nous avoir brusquement éveillés et même effrayés, que pour avoir dépensé en pure perte une grande quantité de poudre, notre plus précieux trésor peut-être, que nous n'avions pas encore trouvé le moyen de remplacer.

Toutefois ils avaient agi dans une trop bonne intention, et je les avais vus entrer trop joyeux pour que je voulusse les attrister.

Aussitôt après le déjeuner, qui se fit en plein air à la porte de la grotte, j'ouvris la solennité par la lecture de mon journal, afin de leur rafraîchir la mémoire sur toutes les circonstances de notre délivrance.

Vinrent ensuite les exercices pieux de chaque dimanche, puis une promenade à la baie du Salut.

A notre retour, la mère nous servit pour dîner, deux poules rôties, appétissantes au dernier point, et

une crème bien sucrée dont ils étaient très-friands. A la fin du repas, je me levai, et donnant le signal :

« Alerte, mes enfants, leur dis-je, préparez-vous à donner de brillants témoignages de votre habileté dans les exercices gymnastiques; des prix magnifiques seront décernés aux vainqueurs. »

Les enfants répondirent à mon appel à la façon anglaise par un formidable hourra.

La troupe emplumée, réveillée en sursaut par ce tapage, et prise d'effroi, se mit à faire un tel vacarme de son côté, que les garçons partirent d'un long éclat de rire, et se prenant par la main, formèrent un cercle en chantant la vieille ronde :

« Au combat, nobles chevaliers, au combat ! La trompette a sonné. »

Je décidai que l'on commencerait par le tir; à cet effet je disposai, à une centaine de pas environ, une planche qui pouvait être de la grandeur d'un kanguroo, et que nous façonnâmes avec la hache de manière à lui donner, à peu près, le contour de cet animal.

Deux petites planches clouées formaient les oreilles, une courroie de cuir figurait la queue, deux baguettes représentaient les jambes de devant. Le prétendu kanguroo fut affermi obliquement comme s'il se trouvait assis par terre.

Puis chacun des garçons, le petit François excepté, chargea son fusil et visa; Fritz, l'adroit tireur, toucha deux fois à la tête; Ernest, moins habile, plaça une balle dans le corps. Du premier coup, Jacques manqua le but, mais du second il abattit à la fois les deux oreilles; nous saluâmes ce coup d'adresse par un bruyant éclat de rire.

L'on passa ensuite au tir au pistolet, où Fritz obtint encore l'avantage.

Je dis alors aux jeunes gens de charger leurs armes avec de la grenaille, et, pour chacun d'eux, je jetai aussi haut que possible un vieux chapeau qu'ils devaient atteindre avant qu'il eût touché la terre.

Là, le prudent et circonspect Ernest montra une adresse presque égale à celle de Fritz; mais, en revanche, Jacques l'étourdi ne logea pas un seul plomb dans le chapeau. Au tir à l'arc, que je fis succéder au tir des armes à feu, pour épargner notre poudre, je vis avec plaisir que mes fils avaient acquis une véritable adresse; je tenais beaucoup à ce genre d'exercice, qui pouvait nous être d'un grand secours lorsque notre poudre viendrait à manquer. François, qui avait été admis au concours, ne se montra pas trop mauvais archer. Ses frères lui firent une couronne de feuillage que, dans sa fierté enfantine, il n'aurait pas échangée contre celle d'un roi.

On prit quelques moments de repos avant de commencer l'épreuve de la course. Je choisis pour parcours l'espace compris entre le lieu où nous nous trouvions et Falkenhorst, en exigeant que le coureur qui le premier aurait atteint le but, m'apportât un couteau que j'avais laissé sur la table. Les trois aînés seuls furent de partie.

Au signal convenu, Fritz et Jacques prirent leur élan avec impétuosité, tandis qu'Ernest, en garçon expérimenté, allait derrière eux d'un pas égal et mesuré, ce qui me fit présumer que, ne se lassant pas, il atteindrait plus vite le but que ses frères. Une heure après, je vis revenir Jacques galopant sur son buffle.

« Oh! oh! monsieur l'écuyer, lui criai-je, ce n'est pas de l'agilité de votre buffle que nous voulons juger, mais de celle de vos jambes.

— Je ne suis pas si simple que de m'épuiser à courir pour ne rien obtenir, répondit le jeune garçon en sautant par terre. Quand j'ai vu que, malgré mes efforts, je restais en arrière, j'ai d'emblée renoncé au prix de la course, et, arrivé à Falkenhorst, je suis monté sur mon buffle, pour assister au retour de mes frères. »

Au même instant arriva Fritz, et, à quelques pas derrière lui, Ernest tenant le couteau, signe de la victoire.

Comme je m'étonnais qu'il revînt le dernier, lui, le vainqueur, il me répondit que, du moment qu'il n'avait

plus craint de se voir enlever le prix, il n'avait pas cru devoir se presser.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette réponse, parfaitement d'accord avec la prudente indolence du docteur; puis je dis aux enfants de nous montrer leur adresse dans l'art de grimper aux arbres.

Jacques s'élança vers un grand palmier le long duquel il monta, puis, en moins de temps que rien, il redescendit avec l'agilité d'un écureuil ; il escalada aussi facilement un second arbre, puis un troisième; il était vraiment curieux à voir allant d'un arbre à l'autre, tournant autour du tronc en plaisantant, en faisant des grimaces. Fritz et Ernest furent les premiers à battre des mains et à s'avouer incapables de se mesurer à un tel émule.

Jacques n'était pas moins habile dans l'équitation, et Fritz seul put lutter avec lui. Ils galopaient tous deux sans selle ni étriers, sautaient à terre, puis remontaient, s'aidant simplement de la crinière de leur coursier qui ne quittait pas le galop. Ernest déclara cet exercice au-dessus de ses forces et se mit hors de concours.

François qui, jusqu'ici, n'avait été que spectateur, voulut nous faire juger de son adresse à diriger Brummer. Sa mère lui avait fait une selle commode avec la peau du kanguroo; un anneau de cuivre était passé dans les narines de l'animal qui, équipé de cette manière, fut amené devant nous.

« Attention, messieurs, dit d'un air important le petit écuyer, le fameux dompteur de taureaux va vous divertir. »

Après avoir exécuté, sa couronne toujours sur la tête, maintes évolutions, l'enfant nous montra toute l'obéissance de l'animal, qui, à la voix aimée de son petit maître, tournait, s'éloignait, revenait, prenait le pas, le trot, le galop... Et finalement il s'agenouilla pour que son écuyer pût prendre terre et recevoir nos compliments.

Nous nous rendîmes ensuite au rivage pour l'assaut de natation qui termina la fête.

Fritz eut tous les honneurs de cet exercice. Tantôt su

l'eau, tantôt dessous, il semblait qu'il se trouvât dans son élement, et l'on eût pu le croire infatigable. Ernest, au contraire, se montra craintif; tandis que Jacques, se précipitant à la nage avec impétuosité, eut épuisé ses forces en un instant. Les essais de François furent assez heureux pour nous faire présager qu'il deviendrait un habile nageur.

Au coucher du soleil nous nous remîmes en route vers notre demeure. La mère avait pris les devants pour se préparer à nous recevoir avec toute la dignité de son rôle de distributrice des récompenses.

Nous la trouvâmes assise sur une tonne décorée de feuillages; les lauréats défilèrent devant elle et se rangèrent en cercle autour du trône improvisé, attendant, ainsi que de jeunes chevaliers, le prix de leur courage. Avec une grâce charmante, la mère répartit les présents qu'elle accompagna de quelques bonnes paroles de louange et d'encouragement et d'un tendre baiser pour chacun.

Fritz obtint, pour prix du tir et de la natation, un fusil anglais à deux coups, et un beau couteau de chasse qu'il désirait depuis longtemps.

Ernest, qui avait été vainqueur à la course, reçut une montre d'or semblable à celle qu'avait Fritz. Jacques eut une paire d'éperons et un fouet anglais qui le rendirent plus heureux que les plus hautes marques d'honneur. Faire claquer son fouet était son affaire.

Quant au petit François, on lui donna une paire de petits éperons et une cravache à manche d'ivoire.

Puis je m'avançai vers la mère et lui offris, aux vifs applaudissements de ses fils, un joli nécessaire où se trouvaient une foule de choses précieuses pour une ménagère, telles que couteau à fruits, ciseaux, étui, dé, bobines, fils, etc.

La chère femme fut aussi surprise que charmée de mon cadeau, et me demanda où j'avais pris ce petit trésor. Je lui répondis que c'était une trouvaille que j'avais faite au navire, et que j'avais tenue cachée jusque-

là, pour la surprendre un jour, et lui réserver un prix qu'elle méritait si bien.

Les jeunes gens me prièrent de leur laisser clore la fête de la Délivrance par un coup de canon; je le leur permis, en leur recommandant d'épargner la poudre et en leur disant, pour les consoler, que s'ils voulaient ne faire que du bruit, ils arriveraient, au moyen d'une faible charge, en bouchant la gueule du canon avec du foin, à quintupler la détonation.

« Fameux coup! s'écria Jacques qui avait servi la pièce, j'en suis tout étourdi. »

Le jour tombait. Après le souper et la prière nous allâmes nous reposer sur nos doux lits de coton, et un repos bienfaisant suivit cette journée, qui devait nous laisser de si agréables souvenirs.

XXIII

— LA CHASSE AUX GLUAUX. — AVENTURE DE JACQUES. — DIVERS TRAVAUX. — EXPÉDITION CONTRE LES SINGES

Un mois plus tard environ, un jour que nous étions à Falkenhorst, nous vîmes, comme l'année précédente à pareille époque, les arbres couverts de grives, d'ortolans, de pigeons sauvages, et nous résolûmes de faire provision de gibier, pour le conserver dans le beurre ou la graisse. Une chasse en règle fut donc organisée; toutefois, pour économiser notre poudre, j'eus l'idée d'avoir recours à de la glu, que je fabriquai avec de la résine, du caoutchouc et un peu de graisse.

Comme notre provision de caoutchouc était à peu près épuisée, je dépêchai Fritz et Jacques aux arbres d'où suintait cette précieuse substance, et au pied desquels ils devaient en trouver beaucoup, car nous avions, au

départ, fait des incisions aux troncs et placé de grandes calebasses pour recevoir la gomme qui coulerait.

Les deux enfants revinrent le soir, rapportant non-seulement une bonne provision de caoutchouc, mais encore de la térébenthine; une grue que l'aigle de Fritz était allé saisir presque dans les nuages, une plante d'anis, enfin des racines qu'ils avaient pris sur eux de baptiser *racine de singes*, parce qu'ils en avaient dû la découverte à une troupe de singes qui les extrayaient de terre avec de singuliers efforts, pour s'en régaler gloutonnement ensuite.

Je reconnus le *ginseng*, plante à laquelle les Chinois attribuent des vertus nutritives et médicales extraordinaires, et que, dans ce pays, l'empereur seul a le droit de cultiver sur ses domaines,

Nous n'aurions pu que nous réjouir du résultat de l'excursion de mes fils, s'ils ne nous eussent appris qu'ayant poussé jusqu'à Waldegg, ils avaient trouvé notre métairie complétement dévastée; c'était, autant qu'ils le pouvaient croire, l'œuvre des singes.

La cabane était en partie démolie; les volatiles gisaient étranglés; les chèvres et les moutons erraient aux environs.

Je résolus, à part moi, de tirer vengeance de cette engeance maudite, mais provisoirement je n'en confiai rien à ma famille.

Je fabriquai de la glu dont nous enduisîmes des baguettes que Jacques et Fritz placèrent sur les branches des arbres. En moins d'une semaine, nous eûmes pris assez d'oiseaux de différentes espèces pour en remplir un tonneau, après les avoir préparés comme ceux de l'année précédente. Deux de nos anciens pigeons domestiques, qui depuis longtemps s'étaient éloignés de Falkenhorst, vinrent se prendre à nos gluaux; nous les reconnûmes, Jacques demanda leur grâce.« Vois, père, me dit-il, leurs yeux semblent nous dire bonjour comme à de vieux amis » Il va sans dire que Jacques obtint ce qu'il demandait. Pour garder les deux voyageurs auprès de

nous, nous construisîmes, contre la paroi du rocher de Zeltheim, un pigeonnier moitié creusé, moitié formé de grillages. Cette demeure leur parut si commode, que non-seulement ils y nichèrent, mais encore y amenèrent par la suite un certain nombre de pigeons sauvages, qui peu à peu se domestiquèrent.

Un accident plus comique que triste, grâce au résultat, et dont Jacques fut le héros après avoir failli en être la victime, apporta un peu de diversion dans la monotonie de la vie que nous menions depuis quelques jours.

Nous vîmes arriver un matin notre maître étourdi, couvert d'une épaisse couche de boue noire et verdâtre, sous laquelle il faisait la plus pitoyable mine qu'on puisse imaginer.

Le pauvre enfant, que ses frères commençaient à taquiner, était près de pleurer; j'interrompis les moqueries et lui demandai ou il s'était plongé pour se salir de la sorte.

« Derrière les rochers, dans le marais aux Oies, répondit-il d'un accent lamentable.

— Mais qu'allais-tu faire là-bas? toi qui n'es pas une oie, je suppose.

— J'allais ramasser des roseaux pour tresser des corbeilles à pigeons.

— Ton intention était bonne, lui dis-je, et tu mérites plus d'éloges que de blâme, quoique tu n'aies pas réussi.

— Comment, pas réussi! dit-il, mais j'ai rapporté ces deux gros paquets de roseaux.

— Ils sont aussi crottés que toi, mon pauvre garçon; nous ne pourrons guère nous en servir dans cet état; mais dis-nous comment tu t'es embourbé de la sorte.

— Je voulais choisir des roseaux assez gros et bien droits, comme il s'en trouvait seulement au milieu; j'allais sautant d'une motte de terre à l'autre, mais mon pied glissa et je me trouvai dans le marais où je sentis tout à coup que j'enfonçais ; plus je m'efforçais de regagner le bord, plus je m'embourbais; la vase me montait jusqu'au-dessus du genou; je me mis alors à crier à pleine gorge, mais personne ne venant à mon secours, je vis

bien que ce que j'avais de mieux à faire était de tâcher de me tirer d'affaire moi-même. Sais-tu alors ce que je fais, papa? J'imagine de couper avec mon couteau tous les roseaux qui sont à ma portée, j'en fais une espèce de fascine, sur laquelle je m'appuie de la poitrine et des bras, pendant que je dégage mes jambes, d'un vigoureux élan je me mets à cheval sur la fascine et ainsi soutenu au dessus de la vase, je vais comme je peux jusqu'au bord du marais, où pourtant je serais probablement encore sans l'aide de mon chacal.

— Comment cela? demanda Ernest.

— C'est bien simple. Quoique arrivé au bord du marais, je ne savais guère comment faire pour m'en retirer, car je craignais de m'embourber de nouveau en posant les pieds au fond. — Mon brave chacal allait et venait plein d'inquiétude sur la rive, il voyait bien que je ne parvenais pas à y grimper; la bonne bête semblait m'inviter à le suivre; je l'appelle : il vient à moi, j'étends les deux bras, je le saisis par la queue, puis je pousse de grands cris, qui l'effraient; il veut se sauver, il tire, se cramponne, et j'arrive sur la terre ferme *ventre à terre*, c'est le cas de le dire. »

Bien que l'enfant eût couru un danger réel, nous ne pûmes nous empêcher de rire de sa mésaventure, et surtout en nous représentant la singulière mine qu'ils devaient faire le chacal et lui, l'un traînant l'autre. Toutefois je ne manquai pas de féliciter mon espiègle de la présence d'esprit qu'il avait montrée en cette occasion difficile. Sa mère, qui n'avait pas trouvé l'histoire plaisante, l'emmena vite pour lui faire changer d'habits et le nettoyer. François la suivit « pour frotter son Jacques, » nous dit-il.

J'utilisai quelques-uns des roseaux que Jacques avait rapportés à la confection du métier à tisser que ma femme m'avait demandé de lui faire. J'en pris deux des plus gros qui, fendus dans leur longueur, me fournirent les montants des peignes, destinés à mouvoir les fils de la chaîne. Je chargeai ensuite les enfants de tailler une

quantité de petites lames de bois qui devaient faire le dents du peigne. Comme je n'étais pas sûr de la réussite, je ne voulais mettre personne dans le secret, mais je fus obligé de trouver quelque innocent prétexte pour satisfaire aux pressantes questions de mes petits curieux : j'imaginai donc de leur dire que j'avais l'intention de fabriquer un instrument de musique hottentote, qui causerait beaucoup d'agrément à leur mère, et lui ferait lever les pieds en cadence. Ils s'égayèrent beaucoup de ma réponse et me laissèrent tranquille.

Quant je jugeai qu'il y avait une quantité suffisante de petites dents de bois, je les cachai avec soin, me réservant de monter plus tard le métier à tisser et d'en faire hommage à notre aimable ménagère.

A cette époque l'onagre mit au monde un ânon de la plus belle espèce, qui me fut unanimement adjugé, car je n'avais pas de monture particulière. Je lui donnai le nom de *Rasch* (rapide) qu'il justifia bientôt par sa légèreté et par l'élégance de ses formes.

Cependant, comme la saison des pluies approchait, le moment était venu de faire d'abondantes provisions de différents fourrages, afin de pouvoir, à cette époque, garder quelques bestiaux auprès de nous.

Je m'occupai aussi d'amener de l'eau douce dans le voisinage de notre palais d'hiver, dont nous venions d'achever les arrangements intérieurs.

Par les fortifications et les clôtures dont notre demeure était entourée, nous avions si bien coupé le passage qui conduisait au ruisseau du Chacal, que nous étions obligés d'aller puiser de l'eau à la source même du ruisseau.

Pour nous éviter, pendant la mauvaise saison, un pareil trajet, nous fîmes un long conduit avec des cannes de bambou creuses, rapprochées les unes des autres et enduites de résine aux jointures.

Ce conduit, soutenu par des fourches de bois plantées en terre, aboutissait à une grande tonne qui servait de réservoir.

Ma femme nous remercia chaleureusement de notre invention et nous dit qu'elle estimait sa fontaine à l'égal du plus beau bassin de marbre orné de dauphins ou de statues.

Nous mettions à profit chaque beau jour qui nous restait encore, pour ramasser des patates, du riz, des glands et une foule de plantes utiles. Le savoureux ananas ne fut pas oublié non plus.

Comme nous manquions de vases pour enfermer toutes nos récoltes, la mère nous fit des sacs avec de la toile à voile, et notre radeau fut démoli pour nous servir des tonnes.

Je n'avais point oublié l'expédition méditée contre les singes. Un matin nous partîmes, mes trois fils aînés et moi, bien armés et surtout bien pourvus de glu, qui devait être notre seul moyen d'attaque.

En arrivant au bord du lac, je choisis un lieu convenable à notre campement, puis après avoir dressé la tente, et entravé nos montures pour qu'elles ne pussent pas s'écarter, nous nous mîmes en quête de l'ennemi. Fritz, que j'envoyai en éclaireur, revint bientôt nous annoncer qu'il avait découvert la horde des pillards à quelque distance de la lisière du petit bois.

Je fis planter alors, autour de la métairie, de petits pieux que nous eûmes soin de n'enfoncer que légèrement, et entre lesquels nous enlaçâmes de longues lianes : pour appât, nous posâmes près des pieux des noix de coco ouvertes, des calebasses remplies de riz et de vin de palmier que nous enduisîmes, ainsi que les pieux et les lianes, avec de la glu. Nous en étendîmes aussi sur le toit de la hutte et sur le tronc des arbres. Ces apprêts terminés, chacun se retira pour laisser l'ennemi s'approcher ; mais le reste de la journée et la nuit se passèrent sans que nous les vissions apparaître. Le lendemain à notre réveil, la première chose que nous aperçûmes ce fut une troupe de singes qui s'avançaient vers la hutte. Nous restâmes immobiles pour ne pas les effrayer, et bientôt nous les vîmes donner dans le piége que nous leur

avions tendu. En peu d'instants ils se trouvèrent arrêtés par le poil aux pieux, aux lianes, aux calebasses. C'était un spectacle des plus étranges que de voir les mille contorsions qu'ils faisaient et qui n'avaient pour résultat que de les empêtrer davantage. Ce n'étaient de tous côtés que cris de rage et de désespoir. La confusion était au comble. Nos chiens se précipitèrent sur les singes ; mais en voyant la terreur de ces pauvres bêtes, notre colère tomba. Je rappelai vivement nos chiens. Malgré le tort que ces bêtes malfaisantes nous avaient fait, nous n'avions pu nous défendre d'un sentiment de pitié pour elles.

Nous rendîmes la liberté aux captifs après leur avoir administré quelques coups de fouet, et toute la horde prit la fuite dans un si grand émoi, que j'espérai que la leçon pourrait n'être pas inutile.

« Décidément, dit Ernest, le singe n'est pas tout à fait un animal comme un autre. Tuer un singe, c'est presque tuer son semblable.

— Mon Dieu oui, reprit Jacques, on dirait de petits vieux et de petites vieilles déguenillés.

— Tu sais, répliqua Ernest, ce que pensait un nègre d'un orang-outang apprivoisé qui avait le même maître que lui. Il le regardait comme un nègre plus malin que les autres, et assurait que s'il ne parlait pas, c'est qu'il ne le voulait pas.

— Bah! dit Jacques, et quelle raison donnait-il de ce silence volontaire du singe?

— « Li pas parler, pour pas travailler ! »

— Pauvre diable de nègre, répondit Jacques, il enviait le sort des singes. »

Fritz me remercia d'avoir borné notre expédition à une correction salutaire.

« Nous n'aurions pas eu le courage de pousser plus loin la vengeance, me dit-il. Si tu veux, nous allons réparer le désordre de la métairie, et il n'y paraîtra plus.

— Si nous attachions aux angles des constructions

des moulins à vent, dit Jacques, cela suffirait à les empêcher de revenir. »

Chacun se mit à la besogne, et quelques heures après, une trentaine de moulins, placés de distance en distance, tournaient à qui mieux mieux autour des murs de l'enceinte. Je n'étais pas bien sûr de l'efficacité de ce moyen, mais j'étais si charmé du but que s'étaient proposé Jacques et ses frères, que je ne leur fis pas part de mes doutes. Il nous fallut quatre jours pleins pour réparer le dégât et rendre la vie à notre établissement, que nous laissâmes sur un bien meilleur pied qu'il ne l'était avant que l'expérience nous eût appris à quelles attaques il pouvait avoir à résister.

Bientôt les jours d'orage succédèrent aux beaux jours.

Le tonnerre, les éclairs, la pluie battante nous forcèrent de nous cacher dans notre grotte. La mer prit part à ces convulsions de la nature, et le bruit des vagues, qui venaient battre le rivage, nous emplissait, pendant les premiers temps, d'une terreur involontaire.

Je n'avais prévu ces orages que pour le commencement du mois de juin, mais ils éclatèrent bien avant; aussi fûmes-nous obligés de rester pendant douze semaines confinés dans notre quartier d'hiver.

Nous ne gardâmes auprès de nous que quatre de nos animaux domestiques : la vache à cause de son lait; l'onagre qui nourrissait son petit; le buffle et l'âne qui devaient servir pour les quelques voyages que nous serions obligés de faire à Falkenhorst, où se trouvaient le reste du bétail, la volaille et notre provision de fourrage.

Il va sans dire que près de nous étaient aussi restés les chiens, l'aigle, le chacal et le singe, dont les espiègleries nous égayaient toujours.

L'aménagement de notre caverne de sel, bien qu'il eût été l'objet de tous nos soins, aurait eu besoin de maints perfectionnements.

Les trois ouvertures pratiquées dans le roc n'éclairaient que faiblement l'intérieur. Nous nous proposions

bien de remédier à cet inconvénient après la saison pluvieuse, mais, en attendant cette époque, nous nous effrayions de rester ensevelis dans l'obscurité.

Après avoir réfléchi longtemps, je m'arrêtai à un projet que l'adresse et la légèreté de Jacques me rendaient facile.

Je pris une longue et épaisse canne de bambou, dont j'enfonçai solidement la partie inférieure dans le sol de la caverne, tandis que la partie supérieure touchait à la voûte.

Jacques grimpa à ce mât de cocagne d'un nouveau genre, et dans une fente naturelle de la voûte il enfonça profondément, à grands coups de marteau, un piquet de bois où il fixa une petite poulie dans laquelle était passée une corde dont les deux bouts pendirent à terre. Pendant ce temps, la mère avait nettoyé et garni d'huile une grande lanterne trouvée au navire, dont nous allumâmes les trois mèches et que nous suspendîmes à l'aide de la corde, à la voûte, dont les facettes de cristal nous renvoyèrent mille feux.

L'arrangement de nos appartements nous occupa pendant plusieurs jours. Ernest et François furent chargés de garnir de rayons la pièce destinée à la bibliothèque. La mère et Jacques s'occupèrent de la salle de réunion et de la cuisine; nous nous réservâmes, Fritz et moi, l'organisation de l'atelier, comme étant le travail le plus pénible.

Dans cette pièce furent placés le tour du capitaine, un établi de menuisier et tous les outils de charpentier et de tonnelier que nous avions pu sauver du naufrage.

Du cabinet à côté nous fîmes notre forge. Nous avions le soufflet, l'enclume et des marteaux; mais il nous manquait encore bien des outils pour pouvoir exercer avec quelque succès le métier de forgeron.

Chaque jour nous nous apercevions de l'absence d'une foule de commodités que l'Européen n'apprécie pas assez parce qu'il n'en a jamais été privé, telles que des chaises, des tables, des meubles à tiroirs, etc.

Pour mettre mes enfants en garde contre l'oisiveté, je m'occupai avec eux de la confection des objets qui nous manquaient, et si la réussite ne couronna pas toujours nos efforts, nous parvînmes du moins à triompher de l'ennui.

Avec les débris et les quartiers de roche retirés de la caverne, nous avions maçonné, devant l'entrée, une terrasse, puis dressé, avec de forts bambous supportant des planches, une sorte de portique surmonté d'un balcon, où l'on pouvait se placer pour voir au loin.

Grâce aux soins du docteur et de Jacques, notre bibliothèque offrait l'aspect d'un vrai musée. Sur les rayons étaient rangés les livres ayant appartenu au capitaine et aux officiers du navire. On y voyait plusieurs histoires naturelles ornées de gravures coloriées, des traités de botanique et de zoologie et d'autres ouvrages non moins utiles. Ailleurs se trouvaient des instruments de mathématiques et d'astronomie, puis un magnifique globe terrestre. Parmi les livres d'étude je découvris plusieurs grammaires et dictionnaires de différentes langues qui nous donnèrent l'idée de nous perfectionner dans celles que nous connaissions un peu, et d'apprendre celles que nous ignorions, afin d'être à peu près sûrs de pouvoir entrer en communication avec le premier navire qui pourrait passer près de nous, à quelque nation européenne qu'il appartînt. Le français nous était connu; les deux aînés se proposèrent d'apprendre l'anglais. Jacques se décida pour l'italien et l'espagnol qui lui semblaient sonner harmonieusement et pompeusement à l'oreille.

Ernest voulut aussi s'adonner au latin, très-utile en effet pour l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine dont nous avions plusieurs traités dans notre bibliothèque. Il se fit aussi l'instituteur du petit François et s'y prit si bien, que le cher enfant, loin d'avoir peur des livres, comme devant, attendait avec impatience l'heure de ses leçons. Pour moi je résolus d'apprendre le malais,

car il n'était pas impossible que des indigènes des Indes orientales apparussent un jour sur notre rivage.

Quand les travaux les plus pressés furent terminés, nous déballâmes des caisses que nous avions enlevées au navire échoué. Nous nous vîmes subitement en possession de plusieurs glaces, de deux consoles avec des dessus de marbre, d'une commode, de deux bureaux à écrire, etc. Ma femme fit d'abord son choix dans tout ce mobilier inattendu ; elle s'arrangea ainsi avec l'aide de ses trois fils, qui s'y employaient à l'envi, une petite chambre dont ils étaient très-fiers et dont elle se montra très-satisfaite. Il se trouvait même, au milieu de ces richesses, plusieurs superbes pendules et une montre marine, dont j'avoue que je ne savais guère me servir. En un mot, nous étions riches, plus riches que nous ne l'avions pensé ; tout cela avait bien un peu besoin d'être nettoyé, raccommodé ; aussi les douze semaines que nous passâmes à la grotte furent si bien remplies que je ne pus exécuter qu'une minime partie des travaux projetés. Cependant mes enfants voulurent donner un nom particulier à notre château souterrain ; ils choisirent *Felsenheim* (demeure des rochers), que j'acceptai.

La fin du mois d'août fût signalée par des ouragans terribles. La mer bouleversée venait battre le rivage avec d'affreux mugissements ; le tonnerre et les éclairs semblaient menacer la nature d'une dévastation complète ; aussi combien nous bénîmes la Providence qui nous avait fait trouver cette grotte spacieuse, vrai rêve des Mille et une Nuits, où nous étions en sûreté contre la fureur des éléments !

Enfin le temps changea, le ciel redevint bleu, et nous pûmes nous hasarder à sortir de notre retraite. Pendant que nous étions occupés à contempler les phénomènes de la végétation nouvelle, Fritz, avec ses yeux de lynx, aperçut dans la petite baie des Flamants, près d'un îlot, un objet qui lui semblait être une chaloupe échouée ; je pris la lunette d'approche, mais je ne pus rien distinguer de précis.

Nous résolûmes donc de faire une excursion dans la baie, afin de vérifier la chose de plus près. D'ailleurs nous avions besoin d'air et d'exercice à la suite d'une reclusion de trois mois.

Après avoir débarrassé notre canot de l'eau de pluie dont il était plein et l'avoir garni de ses agrès, nous partîmes, Fritz, Ernest, Jacques et moi. A mesure que nous avancions, nos premières conjectures s'anéantissaient et bientôt nous eûmes la certitude que ce que nous apercevions n'était rien autre chose qu'une énorme baleine, que la violence de la mer avait jetée sur une saillie de l'îlot. Les vagues qui battaient furieusement le côté où gisait la baleine, nous forcèrent de faire un assez grand détour pour aborder. Cet îlot n'avait guère plus d'une demi-lieue de circonférence; il n'y croissait pas d'arbres, mais le sol y était couvert de plantes de toute espèce. Pour arriver jusqu'à la baleine, nous prîmes, mes fils et moi, deux routes différentes; je grimpai sur les pointes de rochers qui se dressaient de distance en distance.

De ces hauteurs je découvrais Falkenhorst, Zeltheim et je dominais l'immensité de la mer. D'un côté notre vie présente et future était résumée sous mes yeux, de l'autre le passé, la patrie perdue, l'infini, l'impossible! Des pensées à la fois tristes et douces s'emparèrent de mon esprit dans cette contemplation et je m'y serais abandonné longtemps avec un amer bonheur si la vue de la baleine ne m'eût rappelé le but de ma course. Je pressai le pas et j'arrivai auprès de mes fils qui avaient suivi le bord de la mer. Ils vinrent à moi en me montrant leurs chapeaux remplis de coraux et de coquillages qu'ils avaient recueillis et au sujet desquels ils m'accablèrent de questions. Je tâchai de les satisfaire, et ce que je leur dis de ces êtres étranges, qui tiennent en quelque sorte de l'animal, du végétal et du minéral, captiva leur attention à ce point qu'il ne fut bientôt plus question de la baleine. Comme l'heure s'avançait et que du reste nous n'avions aucun des outils nécessaires pour dépecer le monstre

marin, je remis ce travail à plus tard et nous reprîmes la direction du rivage.

Mes jeunes fils, qui trouvaient leur métier de rameurs très-pénible, me demandèrent si je ne pourrais pas inventer quelque appareil pour faire glisser sans effort notre pirogue sur les flots.

Je souris en voyant la confiance sans limite qu'ils avaient en moi.

« Je ne suis pas sorcier, leur dis-je, et je n'ai point de fée dans ma manche, mais pourtant si vous vouliez vous engager à me procurer une grande roue de fer, je pourrais faire une tentative.

— Une roue de fer, s'écria Fritz, il y en a une belle à l'un de nos tourne broches. »

Je ne voulus pas m'engager davantage, et sans rien promettre ni sans rien refuser, je les engageai à reprendre courage pour lutter contre la résistance des vagues.

Nous arrivâmes enfin sur la plage, où ma femme nous attendait. Elle s'extasia sur la beauté des coraux que mes fils lui montrèrent, et quand je lui annonçai le projet que nous avions formé de retourner à l'îlot le lendemain, pour dépecer la baleine, elle demanda à nous accompagner. J'y consentis avec plaisir. Le jour suivant, j'approvisionnai notre embarcation d'outils et de vivres, nous prîmes, en outre, quelques-unes des cuves qui nous restaient de notre bateau et nous levâmes l'ancre. La mer était calme; aussi abordâmes-nous sans aucune difficulté près du monstre, dont l'aspect repoussant effraya le petit François et sa mère. C'est qu'en effet, cette énorme masse, qui ne devait pas avoir moins de soixante et dix pieds de long, et pouvait peser environ soixante mille livres, était hideuse à voir. Mes fils se sentaient pleins d'effroi à la seule pensée que nous aurions pu faire, dans nos courses sur mer, la rencontre d'un aussi redoutable animal.

Il fallut s'occuper sans plus tarder du dépècement de la baleine. Fritz et Jacques, armés de leur hache et de

leur scie, montèrent sur le dos de l'animal et se mirent à détacher les fanons. Il y en avait plusieurs centaines de chaque côté de la mâchoire supérieure, ceux du milieu longs de plus de dix pieds, et les autres allant en diminuant vers les coins. Les fanons de la baleines ont la courbure d'une lame de faux et sont d'une substance de corne noire et flexible. Ils sont plantés dans le palais, dont ils tapissent tout l'intérieur, et tiennent la place des dents dont la baleine n'a que faire, puisqu'elle se nourrit de tout petits animaux qu'elle avale en foule d'une gorgée. Mes fils étaient stupéfaits de la grosseur de la tête qui occupe, à elle seule, le tiers du corps, et de la petitesse des yeux fort semblables à des yeux de bœuf.

Nous n'étions pas seuls à faire cette vilaine mais utile besogne; une multitude d'oiseaux de proie s'abattaient à chaque instant sur le corps de la baleine, et poussaient l'effronterie jusqu'à venir prendre les lambeaux de chair sous nos haches. Mes fils en tuèrent plusieurs, et comme leur duvet parut convenir à la mère, on les chargea sur notre embarcation.

Nous remplîmes nos tonnes de morceaux de lard coupés sur les flancs de la baleine, et avec cette précieuse cargaison, dont l'odeur cependant n'avait rien d'agréable, nous retournâmes à Felsenheim. Le lendemain j'annonçai une nouvelle course, mais la mère et son plus jeune fils ne devaient point en faire partie, car le travail qu'il nous restait à faire était par trop répugnant. Nous voulions pénétrer dans le corps de l'animal.

Nous partîmes donc, mes trois fils et moi. En arrivant à l'îlot, nous trouvâmes sur le corps de la baleine une nuée si compacte d'oiseaux de mer, qu'il ne fallut rien moins que plusieurs coups de feu pour les décider à nous laisser le champ libre.

Avant d'entrer en fonctions, chacun de nous eut soin de quitter ses vêtements, pour en prendre d'autres que la mère nous avait préparés à la hâte. Fritz et moi, nous ouvrîmes à grands coups de hache le ventre du monstre pour en retirer le foie, les nerfs de la queue et même les

boyaux dont je voulais faire des outres pour renfermer l'huile que nous devions extraire du lard de l'animal. Cette corvée achevée, nous n'eûmes rien de plus pressé que de repartir. Mes fils ne retrouvèrent leur gaieté que quand, ayant pris le vent, l'air pur et vif de la mer remplaça dans leurs poumons l'air vicié que nous avions respiré dans l'île. Il fallut leur décrire, pendant la traversée, tout ce que je savais du métier de pêcheur de baleine. Ce sujet nous conduisit insensiblement à d'autres plus importants, et nous étions en plein cours d'anatomie comparée quand nous arrivâmes à la côte.

La mère fit un assez mauvais accueil à notre infect butin; je la calmai un peu en lui promettant merveilles des richesses peu attrayantes qu'elle méconnaissait.

Le lendemain, au point du jour, nous nous mîmes en devoir de convertir en huile notre provision de lard de baleine.

Après avoir extrait, par une forte pression, une première quantité d'huile fine et pure, que nous enfermâmes dans deux tonneaux, nous emplîmes plusieurs fois de morceaux de lard notre chaudière placée sur le feu, et, la chaleur aidant, nous obtînmes une dizaine d'outres pleines d'huile ordinaire.

Bien que nous eussions eu le soin de faire cette opération loin de notre demeure, l'odeur insupportable qu'exhalait la chaudière ne s'en était pas moins répandue jusqu'à Felsenheim.

« Pourquoi, me dit ma femme quand nous revînmes à l'heure du dîner; pourquoi n'avoir pas fait cette maudite besogne à l'îlot même? Vous auriez eu là tout le bois nécessaire pour fondre une quantité de graisse cent fois plus grande, et nous n'aurions pas le désagrément de respirer un air fétide. — Et à ce propos, ajouta-t-elle, je dois te faire part d'une idée qui m'est venue en voyant la fertilité de cet îlot. Je me suis demandé si nous ne pourrions pas y établir une colonie pour nos oiseaux de basse-cour. Là, du moins, nous n'aurions rien à craindre des chacals et des singes

— L'idée est excellente! m'écriai-je, et je crois que nous ne devrons pas manquer d'y donner suite. »

Les jeunes gens parlaient déjà de mettre, dès le jour même, le projet de leur mère à exécution. Je modérai leur ardeur en leur disant qu'auparavant je voulais essayer de rendre la marche de notre pirogue plus facile et leur métier de rameur moins fatigant.

Je me mis immédiatement à l'œuvre. La roue d'un tourne-broche et un axe dentelé sur lequel elle s'engrenait, telles étaient mes seules ressources. Je plaçai d'abord, en travers de la pirogue, une barre de fer qui dépassait d'un pied de chaque côté et au milieu de laquelle j'avais fixé l'axe dentelé. Cette barre reposait dans des entailles faites au bordage et garnies, au fond, de coussinets de cuivre destinés à empêcher l'usure que produirait le frottement. Aux deux bouts, en dehors de la barque, j'attachai quatre morceaux de fanon de baleine, simulant des ailes de moulin à vent. Je plaçai ensuite, sur deux supports rapprochés et fixés au milieu du bateau, la roue d'engrenage dont les dents venaient mordre sur celle de l'axe et à laquelle j'avais adapté une manivelle.

Cela fait, nous n'avions qu'à tourner la manivelle pour que les palettes de baleine se missent à frapper l'eau où elles s'immergeaient les unes après les autres, en communiquant à la pirogue une impulsion rapide.

A cette vue, les enfants poussèrent des cris de joie, et quand, après avoir fait, Fritz et moi, le tour de la baie, nous touchâmes au rivage, ils se précipitèrent tous dans la pirogue et voulaient tenter une excursion à l'îlot de la Baleine. Je leur fis entendre que la journée était trop avancée, mais j'annonçai pour le lendemain un voyage à Prospect-Hill.

Les premières lueurs du jour suivant trouvèrent la famille entière sur pied; comme, la veille, tout avait été préparé pour cette expédition, nous n'eûmes qu'un coup d'œil à jeter sur les provisions pour nous assurer que rien n'avait été oublié; puis nous montâmes dans notre

pirogue. Le temps était magnifique, la mer calme; aussi notre navigation, facilitée d'ailleurs par mon appareil, fut des plus heureuses.

En passant devant le bois des Singes, nous mîmes pied à terre pour renouveler notre provision de cocos.

De là nous entendîmes le chant de nos coqs, qui se répondaient d'un buisson à l'autre. Il nous sembla être encore dans notre pays, et nous fûmes saisis à la fois d'un sentiment de regret et d'une pensée de bonheur. Pour faire diversion, je donnai le signal du départ, et quelques instants après nous étions à Prospect-Hill.

Notre premier soin fut de visiter la colonie, où je trouvai tout en ordre quant au matériel; mais les chèvres et les moutons étaient devenus d'une telle sauvagerie, que mes garçons durent faire usage de leur lasso pour les prendre.

Grâce à cet expédient, nous pûmes réunir les fugitifs, auxquels furent distribués des pommes de terre et du sel, dont ils parurent se régaler.

Les poules et les poulets se montrèrent plus familiers, et la mère put sans peine en saisir plusieurs couples, auxquels elle lia les pattes et qu'elle déposa dans la pirogue pour qu'ils fussent transportés à l'îlot de la Baleine.

Après avoir visité en détail cette partie de nos domaines et nous être assurés que tout y était en bon état, nous nous réunîmes pour dîner. Des viandes froides, le lait de nos chèvres et la langue de la baleine firent tous les frais du repas; encore fûmes-nous obligés d'abandonner au chacal le dernier mets, dont le goût d'huile nous soulevait le cœur.

J'allai ensuite, avec Fritz, couper quelques cannes à sucre et choisir, aux environs, diverses boutures de plantes que je voulais naturaliser dans l'îlot de la Baleine, et nous nous remîmes en mer.

En arrivant sur l'îlot, je m'occupai d'abord de mettre en terre les plants que j'avais pris à Prospect-Hill; la mère m'aida dans ce travail, car les garçons s'étaient dispersés dans l'îlot.

Tout à coup, nous vîmes Jacques accourir vers nous.

« Père, s'écria-t-il, viens voir, j'ai découvert un squelette de mammouth. »

A cette parole du jeune garçon, je me mis à rire et lui répondis que son mammouth ne pouvait être que la carcasse de notre baleine. Cependant, comme il insistait pour que j'allasse m'assurer du fait, je le suivis, mais je fus arrêté en route par Fritz, qui m'appelait à son secours pour maîtriser une tortue monstrueuse dont il s'était emparé.

Je me hâtai de le rejoindre en portant deux avirons solides. J'arrivai à temps : quelques instants de plus, la tortue allait rentrer dans la mer. Avec nos avirons nous parvînmes à retourner l'animal qui, une fois couché sur le dos, ne nous donnait plus d'inquiétude. Comme Jacques me pressait d'aller voir sa découverte, je me rendis avec lui auprès du fameux squelette, qui n'était autre, en effet, que celui de la baleine. Quelques jours avaient suffi aux oiseaux de mer pour ronger jusqu'à la dernière fibre cet immense cadavre, dont il ne restait plus que les os. Je demandai à Jacques ce qui avait pu lui faire penser que c'était là un mammouth, et, d'après sa réponse, je compris qu'il avait été mystifié par le docteur; je le plaisantai sur sa crédulité et lui donnai, à cette occasion, une leçon d'histoire naturelle qu'il écouta avec grande attention.

Tout en causant, nous revînmes vers la plantation; comme il était trop tard pour mettre tous les arbustes en terre, les racines furent enveloppées dans des feuilles humides et je remis à plus tard l'achèvement de ce travail. Il fallait songer à partir; mais nous ne savions que faire de la tortue; nos forces réunies auraient suffi à peine pour la soulever. De mon embarras sortit une ressource. J'eus l'idée de nous en faire un remorqueur, comme cela nous était déjà arrivé; j'attachai, autour du cou et des pattes de devant de l'animal, une corde dont je fixai le bout à notre pirogue. Pour empêcher la tortue d'aller au fond, je lui liai autour du corps deux tonnes vides; nous la remîmes sur ses pieds et à l'instant elle

se jeta dans la mer, entraînant l'embarcation où nous nous étions précipités.

Je me plaçai à l'avant du bateau pour couper avec ma hache, en cas de danger, la corde qui nous retenait à la tortue dont je dirigeai la marche avec une longue perche. Dieu merci, notre navigation fut des plus heureuses, et en arrivant à Felsenheim, notre premier soin fut d'attacher la bête au rivage, en attendant que nous eussions prononcé sur son sort.

Le lendemain matin il fallut se décider à lui faire son procès. Sa graisse et sa chair, qui a le goût du veau, nous promirent des mets succulents, tandis que son écaille devait nous servir à faire un nouveau bassin pour la fontaine de Felsenheim; elle avait huit pieds de longueur et trois de largeur. C'était une de ces tortues vertes ou géantes qui habitent l'Océan entre les Tropiques.

XXIV

LE MÉTIER A TISSER. — LE PALANQUIN. — LE BOA

Ce fut à cette époque que j'achevai, avec l'aide d'Ernest, la confection du métier à tisser que je m'étais promis d'offrir à notre ménagère, inquiète, depuis longtemps déjà, de voir diminuer notre provision de linge.

Combien je m'applaudis alors d'avoir, dans ma jeunesse, cherché à comprendre le mécanisme des métiers de tisserands et autres ouvriers, quand j'allais visiter leurs ateliers. A l'élégance près, mon métier était parfait; aussi ma femme ne put-elle assez me remercier quand je le lui fis voir tout monté et prêt à fonctionner.

Ce succès m'encouragea. Je voulus éprouver mon adresse à faire des selles et des harnais pour les montures de mes fils. Les selles étaient déjà taillées; je les

recouvris de peau de kanguroo et les rembourrai de mousse. Je fabriquai des courroies, des brides, des traits; mais peu habile dans ce nouveau métier, il me fallut plusieurs fois aller, comme un tailleur, prendre mesure sur nos animaux eux-mêmes.

J'avais à peine terminé ces travaux quand arriva, comme l'année précédente, le passage des harengs, dont je voulais faire une bonne provision. Aux harengs succédèrent les chiens de mer. Nous en tuâmes une vingtaine, dont nous salâmes les peaux pour les conserver. La graisse et les vessies furent soigneusement mises de côté; quant à la chair, elle fut jetée en pâture aux écrevisses du ruisseau du Chacal dont, grâce à cet appât, nous prîmes encore une grande quantité.

J'étais résolu aussi à fabriquer des corbeilles et des paniers dont ma femme avait grand besoin pour recueillir et conserver ses graines, ses fruits et ses racines. Nos essais se firent avec de l'osier commun, et bien nous en prit, car nos premiers produits étaient informes et bons tout au plus à transporter de la terre; mais nous eûmes bientôt acquis une certaine habileté. Deux grandes corbeilles, que nous fîmes, avaient si bonne tournure que Jacques et Ernest, fiers de leur travail, placèrent François dans une des deux corbeilles et, avec deux cannes de bambou passées dans les anses, le portèrent en triomphe.

« Oh! père, s'écria Fritz qui les regardait faire en souriant, ne pourrions-nous pas construire une litière semblable pour maman, qui s'y trouverait bien mieux que sur la charrette quand elle voudrait nous accompagner dans nos excursions?

— Sans doute, mon grand Fritz; mais quels sont ceux de nous qui auront les épaules assez robustes pour être les porteurs de ce palanquin d'un nouveau genre?

— Ce sera, si tu veux, Sturm et Brummer! s'écria Jacques; on les attellerait, l'un à droite, l'autre à gauche, aux perches qui supportent la corbeille; veux-tu, père, que nous essayions?

J'y consentis volontiers; aussitôt les deux animaux furent amenés ; on leur mit les selles, de chaque côté desquelles on attacha solidement les bâtons qui servirent de support à la corbeille.

Jacques monta sur Sturm et François sur Brummer qui s'étaient mis à genoux au commandement de leurs maîtres, pendant qu'Ernest s'installait dans la corbeille. A un second commandement, le buffle et le bœuf se relevèrent et se mirent tranquillement en marche.

Le panier d'osier se balançait aussi doucement qu'un carrosse sur ses ressorts d'acier. Peu à peu le pas des deux porteurs augmenta de vitesse, au grand plaisir d'Ernest, qui cependant ne pouvait s'empêcher de fermer les yeux et de s'accrocher avec effroi aux rebords du panier, quand il recevait une secousse un peu forte. Jacques et François, qui remarquaient les mouvements de frayeur de leur frère et s'en amusaient, eurent simultanément l'idée de fouetter vigoureusemeut leurs montures, qui alors prirent le galop.

Le pauvre Ernest, cahoté, ballotté, bondissait dans sa corbeille comme une balle de caoutchouc, en criant de toutes ses forces, et cela jusqu'à ce que les deux animaux, après avoir fait un grand tour sur la plage de Zeltheim, vinrent d'eux-mêmes s'arrêter devant nous, comme pour réclamer nos applaudissements.

Ernest, rouge de colère, éclata en justes reproches contre ses frères, qui ne se firent pas faute de lui répliquer. J'intervins pour faire remarquer aux deux étourdis que leur mauvaise plaisanterie aurait pu avoir des suites fâcheuses. Ils le reconnurent de bon cœur et demandèrent pardon à Ernest, qui fut de très-facile composition. Non-seulement il aida à dételer les animaux et vint ensuite demander pour eux à la mère un peu d'orge et de sel, mais nous l'entendîmes se concerter même avec ses frères pour une prochaine course en palanquin.

Comme nous causions tranquillement, la mère et moi, assis devant l'entrée de la grotte, Fritz, qui était à quelques pas de là et tenait depuis un instant ses regards di-

rigés vers l'allée conduisant du pont du ruisseau à Falkenhorst, revint près de nous et nous dit :

« Je ne sais quel est l'animal que j'aperçois là-bas et qui semble venir de ce côté en faisant voler des nuages de poussière.

— C'est sans doute quelqu'une de nos bêtes qui se vautre dans le sable, dit sa mère.

— Oh non! répondit Fritz, nos animaux sont tous renfermés; et d'ailleurs l'allure d'aucun d'eux n'offre la moindre analogie avec celle de l'être que je vois; l'on dirait un gros câble qui tantôt se déroule sur le sol, tantôt se dresse en oscillant. »

A ces mots, ma femme effrayée rentra dans la grotte, où j'envoyai mes fils préparer nos armes. Je pris la lunette d'approche, que je braquai dans la direction du pont, et je laissai bientôt échapper un cri.

« Qu'as tu découvert, père? me demanda Fritz avec inquiétude.

— C'est un énorme serpent, lui répondis-je à demi-voix.

— Alors, je ne serai pas le dernier au combat, dit le courageux garçon; je cours chercher nos fusils et nos haches.

— De la prudence avant tout! lui criai-je. Cet animal est trop terrible pour essayer de lutter face à face avec lui. » Et en disant ces mots je l'entraînai dans la grotte, où nous nous mîmes à tout préparer pour recevoir le monstre. Notre terreur n'était que trop justifiée, nous apercevions très-distinctement l'affreux reptile qui traînait ses plis énormes le long du rivage. Déjà il avait franchi le pont, il dressait sa tête hideuse et s'arrêtait de temps à autre comme pour explorer du regard les lieux où il se trouvait.

Nous avions barricadé notre porte, bouché toutes les ouvertures, et nous étions montés sur la terrasse d'où nous pouvions tout voir sans être aperçus. Là, le fusil au bras, l'oreille aux aguets, le regard dirigé vers l'ennemi, nous observions tous ses mouvements.

C'était un boa de la plus grande dimension.

Le monstre marchait droit à nous : mais, tout à coup, il sembla hésiter, comme intimidé par les traces d'un voisinage humain.

A ce moment, Ernest, dont les nerfs étaient surexcités, lâcha la détente de son fusil; le coup partit. Jacques et François, croyant bien faire, tirèrent en même temps.

A cette triple décharge, le serpent releva la tête plutôt avec surprise qu'avec effroi; mais, soit qu'aucun des coups n'eût porté juste, soit que l'écaille de l'animal ne donnât pas de prise aux balles, il ne nous parut avoir reçu aucune blessure, et comme Fritz et moi nous nous préparions à tirer en visant de notre mieux, nous le vîmes glisser avec agilité vers la mare aux Oies où il disparut.

Un cri de satisfaction s'échappa de nos poitrines; nous nous sentions, au moins pour le moment, sauvés d'un péril imminent; mais le voisinage probable du boa ne laissait pas que de m'inquiéter sérieusement; d'un moment à l'autre le terrible animal pouvait apparaître, et je ne trouvais aucun moyen de nous en débarrasser sans courir les plus grands dangers.

Je fis défense expresse à tous de sortir de la grotte, pour quoi que ce fût, sans ma permission.

Pendant trois jours, la frayeur nous tint renfermés dans notre demeure. Le moindre bruit du dehors nous jetait dans des angoisses mortelles. Nous osions à peine nous aventurer sur le seuil. Cependant le monstre ne donnait aucun signe de vie, et nous aurions pu croire qu'il s'était éloigné entièrement si l'agitation inaccoutumée et l'effroi de nos volatiles ne nous eussent avertis de sa présence.

Notre anxiété croissait d'heure en heure, et l'immobilité du serpent ne faisait que nous laisser plus de temps pour réfléchir sur notre triste position. D'un autre côté, nos provisions diminuaient sans que nous pussions aller les renouveler, et tous nos travaux souffraient considérablement de notre inaction forcée.

Le fourrage touchait à sa fin; nous voyions le moment où nous allions manquer de nourriture, si nous continuions à partager avec nos animaux le peu de provisions qui nous restait. Je résolus donc de les mettre en liberté, afin qu'ils pussent eux-mêmes pourvoir à leur subsistance.

Il fut toutefois décidé que nous les pousserions du côté de la source du ruisseau, lieu tout à fait opposé à la mare où le serpent s'était réfugié.

Fritz se chargea de ce soin. Il fit sortir les bêtes; il se disposait à les escorter et nous nous tenions en observation sur la terrasse, prêts à faire feu sur l'ennemi s'il menaçait sa marche; déjà le buffle et la vache étaient liés ensemble, lorsque l'âne, à qui trois jours de repos et de bonne nourriture avaient donné une vigueur et une gaieté extraordinaires, partit dans la campagne en poussant de formidables *hi-han*, et en faisant de si grotesques gambades, qu'en dépit même des graves préoccupations du moment, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Fritz sauta sur l'onagre, et se préparait à courir à sa poursuite, quand je le retins en lui montrant le danger qu'il y avait pour lui à s'aventurer du côté de la mare, vers laquelle se dirigeait tout justement le baudet.

Nous essayâmes de rappeler le fuyard, qui nous regardait de temps en temps d'un air de bravade; nous lui montrâmes du sel: tout fut inutile; il ne songeait qu'à jouir pleinement de sa liberté et, s'éloignant de plus en plus de nous, il allait droit au repaire du reptile.

Tout à coup, nous aperçûmes une tête horrible se dresser au-dessus des roseaux. A cette vue le grison parut pétrifié de terreur, poussa une sorte de gémissement étrange, et tourna un regard morne de notre côté. On eût dit qu'il était cloué au sol, car le serpent s'approcha de lui sans que l'âne eût fait un pas pour tâcher de s'enfuir. En un instant, la pauvre bête fut entourée des anneaux du monstre, et étouffée dans cet horrible embrassement. Nous contemplions dans un triste silence cette scène qui nous déchirait le cœur. Les enfants me



EN UN INSTANT LA PAUVRE BÊTE FUT ENTOURÉE DES ANNEAUX DU MONSTRE

(Page 240).

demandèrent de les laisser faire feu sur le boa pour délivrer notre pauvre baudet.

Je les arrêtai en leur représentant qu'ils ne feraient qu'irriter le monstre, dont la fureur pourrait se tourner contre nous, sans profit pour notre pauvre âne, qui déjà ne donnait plus le moindre signe de vie.

« Attendons, leur dis-je, qu'il ait englouti sa victime, car lorsqu'il sera repu, il n'y aura plus pour nous aucun danger à l'attaquer, et nous serons sûrs de nous en rendre maîtres.

— Mais, dit Jacques, l'affreuse bête n'avalera pas, je pense, notre baudet d'une seule bouchée.

— Comme les serpents n'ont pas les dents faites pour déchirer leur proie, lui répondis-je, ils la broient et l'engloutissent tout à la fois; mais regarde plutôt; vois comme avec ses anneaux il presse et écrase le corps du malheureux animal et comme il le façonne à la largeur de son gosier. »

En effet, le boa apprêtait son repas avec une avide ardeur.

La mère, qui craignait pour son plus jeune fils l'impression trop vive de ce navrant spectacle, et qui personnellement d'ailleurs ne tenait guère à en être témoin, rentra avec l'enfant. J'étais moi-même sous le coup d'une profonde horreur.

Non-seulement l'âne était mort, mais déjà son corps n'était qu'une masse informe où l'on ne distinguait plus que la tête qui pendait sanglante et hideuse.

Le boa, pour se donner plus de force, avait enroulé sa queue autour d'un quartier de roc et nous le voyions pétrir comme une pâte molle cette chair en lambeaux.

Le reptile couvrit ensuite sa proie d'une bave visqueuse, et, ouvrant une gueule énorme, se disposa à commencer son repas.

Il s'étendit d'abord de tout son long en face de la masse qu'il avait triturée, puis, saisissant l'âne par les pieds de derrière, il l'attira à lui, et, petit à petit, les cuisses, le corps, les jambes de devant s'engouffrèrent dans la gueule

du monstre, qui semblait éprouver autant de peine que de plaisir à satisfaire son formidable appétit.

Mais quand il arriva à la tête, qu'il avait négligé de broyer comme le reste du corps, il se trouva arrêté, et se laissa tomber dans une immobilité complète.

C'était ce moment que j'attendais. Aussitôt, saisissant mon fusil, je criai à mes fils :

« Courage ! le monstre est à nous maintenant ! »

Et je m'élançai vers le serpent, suivi de Fritz et de Jacques ; mais non pas d'Ernest qui, toujours plus timide que ses frères, resta en observation sur la terrasse.

Le boa nous regardait avec des yeux étincelants d'un rage impuissante. Il était littéralement hors d'état de se mouvoir ; ce fut donc presque à bout portant que Fritz et moi nous lui fracassâmes le crâne de deux coups de fusil chargés de plusieurs balles. Une dernière lueur de colère brilla dans son regard, sa queue battit la terre en se tordant : il était mort.

En ce moment, Jacques, qui voulait aussi sa part de la victoire, déchargea son pistolet dans le ventre du boa. La commotion produisit une sorte d'effet galvanique sur la queue du serpent qui se redressa, et frappa notre étourdi si rudement qu'il en fut renversé. — Il va sans dire qu'en roulant sur le sol il crut à la résurrection du boa, et ressentit une affreuse terreur.

Ce devait être heureusement le dernier méfait de ce formidable ennemi.

Nous poussâmes des cris de victoire qui attirèrent auprès de nous la mère, Ernest et François.

Un véritable transport de joie nous poussa à nous embrasser les uns les autres. Il nous semblait qu'une nouvelle existence nous fût donnée.

« Pour moi, dit Ernest, toujours prêt à faire usage de sa petite érudition, je bénis notre pauvre grison de s'être dévoué pour nous, ainsi qu'autrefois le héros romain, Curtius, pour ses concitoyens.

— Qu'allons-nous faire du corps du serpent ? demanda Jacques, revenu de sa panique.

— Nous l'écorcherons, répliqua Ernest, et nous l'empaillerons pour orner notre musée d'histoire naturelle.

— Mais ne pourrait-on pas manger cette grande anguille? dit François; il y aurait des grillades et des matelottes pour plusieurs semaines.

— Manger la chair du serpent, s'écria la mère, d'un serpent qui est peut-être venimeux !

— Le boa, ma chère femme, n'est pas venimeux, lui dis-je, et le fût-il, il n'y aurait aucun danger à s'en nourrir, pourvu qu'on ait soin de jeter la tête, où se trouvent les crocs et les glandes contenant le venin. »

A ce sujet les enfants m'accablèrent de questions, auxquelles mes connaissances en histoire naturelle me permirent de répondre sans trop d'incertitude.

Ernest, dont la curiosité n'était jamais satisfaite et qui saisissait toujours les occasions de s'instruire, me demanda s'il était vrai que certains serpents fussent sensibles à la musique.

« Cela est très-certain, lui répondis-je, et non-seulement ils aiment la musique, mais encore ils dansent en cadence en se dressant sur l'extrémité de la queue. Les jongleurs indiens, qui les forment à cet exercice, en font un grand sujet d'admiration pour les populations de ces pays encore peu civilisés. Ces jongleurs entourent d'un profond mystère leur art de charmeur, parce que ce mystère est précisément la seule raison de leur succès auprès des ignorants. On suppose qu'ils se servent d'herbes particulières, douées d'une vertu soporifique, à laquelle ne savent pas résister les serpents; et, de plus, on prétend qu'ils ont soin, au préalable, de leur arracher leurs crochets venimeux.

— Comment osent-ils faire cela, et comment s'y prennent-ils? demanda Jacques. Voilà une opération que je n'aimerais guère pratiquer.

— De la façon la plus simple du monde, répondis-je. Le serpent s'avance, ouvrant la gueule dans une intention menaçante : on lui présente un lambeau de toile sur

lequel il se jette furieux et qu'on retire immédiatement avec une secousse : les crochets sont brisés et l'animal est, pour un temps plus ou moins long, dans l'impossibilité de nuire.

— Mais, reprit Ernest, revenant à son idée, les charmeurs de serpents ne sont-ils pas un peu sorciers ?

— Je viens de te répondre, mon ami, et je croyais t'avoir donné de leur science mystérieuse une explication suffisamment claire. Ta persistance à vouloir trouver du merveilleux là dedans est bien celle de la foule, c'est-à-dire de l'ignorance, qui se complaît dans l'erreur, parce qu'elle offre plus de séductions que la vérité.

— Je n'en disconviens pas, dit encore le docteur ; mais il me souvient parfaitement avoir lu que les serpents à sonnettes avaient la faculté de subjuguer leur proie rien que par la fixité de leur regard.

— C'est prendre l'effet pour la cause, mon enfant. Ce qui paraît être fascination de la part du serpent, n'est autre chose que terreur de la part de la victime qu'il a choisie. La peur la cloue au sol, elle n'ose fuir, et son ennemi profite de cette hésitation. Notre âne en est un exemple. Il se peut, cependant, que les serpents à sonnettes exhalent à une certaine distance une odeur stupéfiante, dont se trouvent comme enveloppées leurs victimes. Mais ce qui est admissible à l'égard de ces animaux doit être repoussé comme absurde quant à l'homme, qui jamais ne s'est laissé fasciner ni par l'odeur ni par le regard du serpent à sonnettes.

— Père, demanda à son tour Fritz, que doit-on faire lorsqu'on a été mordu par ce reptile?

— D'abord, mes chers enfants, pour être mordu par le serpent à sonnettes il faut y mettre une sorte de bonne volonté, car il est nonchalant, et, de plus, il ne s'attaque à vous que lorsque vous l'avez blessé ou seulement menacé. Un ennemi qui vous avertit de sa

présence, soit par le bruit qu'il fait en marchant, soit par l'odeur désagréable qu'il exhale, n'est pas un ennemi bien sérieux, surtout lorsque vous avez dans les mains de quoi répondre à ses agressions. J'admets pourtant que, par suite d'une imprudence de votre part, ou d'un malheureux hasard dont Dieu veuille nous préserver, l'un de vous ait été mordu par un serpent à sonnettes : le plus efficace remède serait, ou de couper résolûment les chairs entamées par les dents venimeuses de l'animal, ou de brûler de la poudre sur la morsure. D'autres moyens, moins héroïques, réussissent également; comme, par exemple, de laver la plaie avec de l'eau salée, avec les dissolutions alcalines qu'on peut avoir à sa portée, ou même avec de l'huile. On a parlé aussi d'une décoction de racine de senega; mais comme je ne connais pas cette plante, la prudence m'oblige à vous recommander plus spécialement les deux premiers remèdes, tout énergiques qu'ils sont.

— Oh! oh! s'écria Ernest, toujours douillet, tu nous indiques là des remèdes pires que le mal lui-même.

— Enfant, tu dirais le contraire, si tu voulais songer que, peu d'heures après la morsure d'un serpent à sonnettes, qu'on n'a pas pris le soin de cautériser par les moyens que je viens d'indiquer, la mort arrive, une mort horrible, dont il aurait été si facile de se préserver!

— Je suis bien fâché qu'il y ait des serpents dans notre île, dit le petit François; il n'y en avait pas dans notre maison en Suisse. C'était bien mieux.

— Alors tu veux quitter notre belle île, tu veux retourner dans de vilaines rues, trop habitées, tu abandonnes les ananas, tu fais fi des cocos, de nos bêtes, de notre grotte, de notre maison dans l'arbre! Veux-tu que j'aille retenir ta place à la voiture?

— Tu es un méchant, dit François, tu te moques toujours de ton petit François? Je ne peux pourtant pas aimer les serpents.

— Pour moi, dit ma femme, je suis presque de l'avis

de François, je n'aurai plus une heure de sécurité quand vous serez sortis.

— Courage, lui dis-je, et confiance en Dieu! »

XXV

ÉPITAPHE DE L'ANE. — LE BOA EMPAILLÉ

Notre long entretien avait été pour nous le prétexte d'un repos, pendant lequel nous nous étions un peu remis de nos fatigues et de nos anxiétés de toute sorte.

Nous étions assis à l'ombre d'un énorme rocher, ayant à côté de nous nos fusils et nos pistolets chargés. Pour taquiner Ernest et lui faire expier son obstination à rester en arrière, lors de notre combat avec le monstrueux reptile, je m'avisai de lui demander une épitaphe pour notre baudet, disant que puisqu'il avait manifesté plusieurs fois des velléités poétiques, c'était le moment ou jamais de nous prouver son talent. Le sujet, certes, en valait la peine.

Mon petit poëte ne vit point là dedans la moindre intention de raillerie; il prit, au contraire, l'invitation en bonne part, et, appuyant dans ses mains sa tête chargée de pensées, il se mit en devoir d'y obéir. Dix minutes après, la physionomie éclairée par le contentement de soi-même, comme Archimède ou Pythagore après leurs glorieuses découvertes, il se leva et s'écria : « J'ai trouvé mon épitaphe! Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas te moquer de moi, père... »

Je l'encourageai à parler avec confiance, à nous faire part du résultat de ses méditations, — ce qu'il fit avec la rougeur d'un néophyte.

Voici quels étaient les vers imaginés par ce cher enfant :

Ci-gît un honnête baudet,
Victime de sa conduite imprudente,
Qui fut cependant un haut fait,
Puisqu'elle préserva d'une mort cruelle et imminente
Quatre enfants, leur père et leur mère
Naufragés sur cette terre.

« Bien, garçon, bien! m'écriai-je en souriant, tes vers sont, à coup sûr, les meilleurs qu'on ait faits dans cette île déserte. Ce sont là six beaux vers, le quatrième surtout, qui pourrait compter pour deux, car il a presque autant de pieds que la scolopendre. Quatre rimes féminines sur six! Pour te récompenser, je veux que ton sixain soit gravé sur le rocher près duquel notre tant regretté grison est mort, en attendant le jour où nous pourrons les faire graver ailleurs, corrigés et diminués, bien entendu. »

En disant cela, je tirai de ma poche un gros crayon rouge que je portais toujours avec moi pour le travail du bois, et j'écrivis sur un quartier de roche les six lignes boiteuses que me dicta Ernest, partagé entre le plaisir d'en être l'auteur et la conscience qu'il avait de n'avoir pas fait un chef-d'œuvre.

J'achevais de transcrire cette épitaphe lorsque revint près de nous Fritz, qui s'était rendu à la grotte pour en ramener les animaux à l'aide desquels nous devions emporter le cadavre de notre ennemi. Je retirai d'abord de la gueule du boa les restes de notre pauvre ami, que nous enfouîmes dans une fosse profonde, sur laquelle furent roulés plusieurs gros quartiers de roche, pour défendre cette triste dépouille contre les animaux carnassiers.

Puis les bœufs furent attelés au serpent, qu'ils traînèrent jusque devant le perron de Felsenheim.

Arrivés là : « Père, me demandèrent les jeunes gens, comment allons-nous nous y prendre pour dépouiller cette vilaine bête, si curieuse pourtant à conserver comme trophée?

— Je veux vous indiquer un procédé particulier qui peut-être réussira, répondis-je. Vous ferez une découpure circulaire au cou, et vous fixerez fortement au sol avec des cordes et des chevilles les premiers replis de la peau légèrement rebroussée. Puis vous attellerez les bœufs sur la tête, qu'ils entraîneront avec le reste du corps en tirant doucement, et le dépouillement s'opérera ainsi peu à peu. La peau enlevée et retournée, vous la salerez fortement et la saupoudrerez de cendres; ensuite, la retournant de nouveau, vous la remplirez de mousse en recousant la déchirure primitivement faite, et, après avoir donné à l'animal la posture qui lui convient le mieux, vous le laisserez sécher au soleil. »

Ces instructions furent immédiatement suivies par mes quatre enfants, dirigés par Fritz, et j'assistai à leur travail pour les mieux encourager.

L'empaillement présenta quelques incidents plaisants. Jacques, ne conservant que son pantalon, entra dans la peau du boa, suspendue à une branche d'arbre dans toute sa longueur, et, petit à petit, empila la mousse que ses frères lui tendaient avec des fourches. Lorsqu'il fut arrivé à peu près à la hauteur de la poitrine, il passa joyeusement sa tête par l'ouverture encore libre et s'écria, rouge d'ardeur :

« Eh bien, père, es-tu content de nous? »

Cette besogne terminée, il s'agissait de donner au serpent empaillé une attitude caractéristique, et cela nous embarrassa pendant quelque temps. L'un proposait ceci, l'autre cela, et aucun n'arrivait à une solution satisfaisante. Je vins à leur secours en enroulant autour d'un pieu fiché dans un bloc de terre, et jusqu'à la hauteur de trois pieds, le corps du monstrueux boa, et en appuyant sa poitrine sur la pointe émoussée du pieu, de façon que la tête et le cou s'avançassent presque horizontalement et en menaçant. Il s'entend que la gueule était ouverte et la langue tirée, toutes deux teintes du jus des figues indiennes, d'un rouge de sang. A défaut du verre nécessaire, j'avais mis à la place des yeux deux

morceaux de gypse enduits de colle de poisson transparente. Quoique morte, l'horrible bête semblait si bien vivre encore, que, pendant tout le temps qu'elle fut exposée au soleil, nos chiens et nos animaux domestiques frissonnèrent en passant devant elle.

Ainsi disposée, elle fut placée à l'entrée de notre musée-bibliothèque, sur la porte duquel mes enfants écrivirent, en lettres rouges, cette inscription à double sens : « *Entrée interdite aux ânes.* »

J'eus un instant l'idée de les blâmer d'avoir fait un texte de plaisanterie d'un si triste sujet; mais j'avais eu le tort de rire en lisant l'inscription : j'étais désarmé.

XXVI

EXCURSION. — GROTTE NOUVELLE. — LA TERRE A FOULON. — LE CRISTAL DE ROCHE. —

Quoique tout danger fût passé pour l'heure présente, je n'étais cependant pas sans inquiétude, m'imaginant avec quelque apparence de raison que, puisque le serpent tué par nous était une femelle, nous pourrions avoir de nouveau maille à partir avec d'autres animaux de son espèce, le mâle ou les petits.

Je résolus donc de faire deux battues, l'une dans notre voisinage et l'autre dans les environs de Falkenhorst; la dernière excursion devait même, selon moi, être poussée jusqu'au pavillon de Prospect-Hill, sur la route duquel se trouvait un défilé de rochers qui pouvait avoir servi de chemin au terrible visiteur.

Au moment de partir avec mes fils pour la battue de la mare aux Oies, je remarquai une sorte d'hésitation chez Jacques et Ernest, qui tous deux gardaient encore, aussi vive qu'au premier jour, l'impression, bien excusable à

leur âge, que leur avait causée le serpent, meurtrier de notre grison.

« J'avoue qu'il me court un frisson par tout le corps, dit Jacques, quand je songe au vilain quart d'heure que m'a fait passer ce monstre... Je croyais avoir toutes les côtes cassées... »

Je les rassurai comme il convenait, en faisant appel à leur cœur et à leur raison.

« Songez, leur dis-je, que le serpent que nous avons tué a laissé probablement des petits qui peuvent grandir et tomber un jour traîtreusement sur nous, sur votre mère, sur le petit François ! Songez-y, c'est une question de salut pour nous tous que d'aller au-devant du péril avant que l'ennemi ait toutes ses forces !... »

Cette dernière raison les décida tout à fait. Nous partîmes, munis de notre meilleur attirail de chasse, et, en outre, d'une certaine quantité de bambous, de plusieurs planches, et de quelques outres gonflées qui, en cas de besoin, devaient aider à nous maintenir au-dessus de l'eau.

Quand nous fûmes arrivés à la mare, je fis avancer avec précaution ma petite troupe sur ce terrain mouvant. Au fur et à mesure, je faisais jeter les planches ou les bambous devant nous, et ce fut sans accident que nous atteignîmes l'autre bord de ce marécage.

Çà et là, en traversant, nous avions constaté les traces du boa ; mais, à notre grande joie, rien ne nous indiqua qu'il eût laissé des œufs ni des petits.

Un peu plus loin, sur la pente rapide d'un coteau, nous découvrîmes une grotte d'une assez grande dimension, du fond de laquelle jaillissait un petit ruisseau, et dont la voûte était ornée de stalactites en forme de colonnettes. Le sol était couvert de terre extrêmement fine, blanche comme neige, que je reconnus, à ma grande satisfaction, pour de la terre à foulon.

« Voilà un précieux cadeau à faire à votre mère, dis-je en emplissant mon mouchoir de quelques poignées de cette terre, et en engageant mes enfants à en faire au-

tant. Ce sera, pour nettoyer nos vêtements, si nous revenons un peu crottés, un savon tout fait, qui me dispensera de l'ennuyeuse cuisson de la chaux.

— La chaux est-elle donc nécessaire pour la fabrication du savon? me demanda Ernest.

— Oui, répondis-je. On fabrique le savon en mélangeant à des corps gras de la soude ou de la potasse, qui, sans ce mélange, corroderait la peau des gens qui s'en serviraient. On se sert aussi de cendres lavées avec de l'eau de chaux, à laquelle on ajoute de la graisse. Mais toutes ces préparations sont assez coûteuses, et on les a remplacées, en beaucoup de cas, par cette terre que nous ramassons en ce moment, et qu'on nomme terre à foulon parce qu'elle est employée dans le foulage des laines. »

En cherchant la source du ruisseau, je remarquai que l'eau sortait d'une fissure du rocher que nous agrandîmes un peu par curiosité. La pierre, en cet endroit, était si friable, que nous ne tardâmes pas à obtenir une ouverture par laquelle, Fritz et moi, nous nous glissâmes en recommandant à Jacques et à Ernest de nous attendre.

Au bout de quelques instants nous nous trouvions debout à côté l'un de l'autre dans la plus profonde obscurité. Pour reconnaître à peu près l'étendue de cette seconde grotte, je tirai un coup de pistolet droit devant moi, et j'acquis ainsi la certitude que celle-ci ne le cédait en rien à l'autre. Comme je voulais m'assurer de la salubrité de l'air, j'allumai avec notre briquet un bout de bougie que j'avais dans ma poche et qui brûla parfaitement.

Nous avancions avec précaution, regardant partout autour de nous, aussi loin que le permettait la lumière de notre petit flambeau, lorsque Fritz s'écria avec joie :

« Père! père! une nouvelle grotte de sel!... Vois ces merveilleux cristaux! vois ces blocs étincelants!...

— Ce ne sont pas là des cristallisations de sel, mon ami, lui dis-je, car je viens de goûter l'eau qui coule de la voûte, et je ne lui ai trouvé aucune saveur. Je croirais

plus volontiers que nous sommes entrés dans une véritable grotte de cristal de roche.

— Oui! oui! tu as raison, père! s'écria Fritz, de plus en plus joyeux; nous avons découvert là un précieux trésor...

— Tout aussi précieux, c'est-à-dire, mon enfant, tout aussi inutile pour nous que le fut jadis, pour le bon Robinson Crusoé, son fameux lingot d'or.

— En tous cas je vais en détacher un échantillon. Mais pourquoi, ajouta Fritz après s'être mis à la besogne, pourquoi maintenant ce morceau que je tiens n'est-il plus aussi transparent que tout à l'heure?

— Parce que tu t'y es mal pris. Ces magnifiques masses de cristal en pyramide, de formes hexaédriques, tiennent toutes à une pierre cristalline très-solide, appelée cristal-mère, qui est comme confondue avec la terre argileuse, et l'on peut, en effet, y découvrir à l'œil nu un fin tissu d'aiguilles qui sont en quelque sorte les germes des cristaux. Un morceau de cette pierre-mère, avec plusieurs pyramides réunies, est appelé un groupe de cristaux et porte, en quantité plus ou moins grande, des morceaux plus ou moins grands qui y adhèrent par leur partie inférieure; d'où il résulte que lorsqu'on sépare violemment une des aiguilles du cristal, il y a un ébranlement général, une série d'imperceptibles fendillements qui changent une chose claire comme de l'eau de source en une chose d'aspect laiteux.

— Comment procéder alors, père, pour éviter cet ébranlement et ces fendillements?

— Il faut enlever la pierre-mère avec les cristaux que l'on veut avoir, et pour cela la toucher, elle seulement à coups de marteau.»

Pendant cet entretien, où Fritz me pressait de questions qui me prouvaient son vif désir de s'instruire, nous avions continué notre exploration à travers la grotte, moi parlant et lui s'occupant à détacher avec précaution un groupe de cristaux digne de figurer dans notre musée.

Notre bougie touchant à sa fin, je dis à Fritz qu'il était temps de nous retirer. Avant de sortir, il voulut tirer, lui aussi, un coup de pistolet pour jouir de l'imposant effet que produisait la détonation répercutée formidablement par les échos des voûtes.

Quand je reparus avec Fritz à l'ouverture par laquelle nous avions pénétré dans la grotte, j'aperçus Jacques dans l'attitude de la désolation, il sanglotait; mais au premier son de notre voix il accourut vers nous en poussant des exclamations de joie.

« Qu'as-tu, cher enfant? lui demandai-je. Pourquoi si triste et si gai dans la même minute?

— Ma joie, père, vient de vous revoir. Ma douleur venait des transes mortelles que me causait votre absence prolongée. Deux fois j'ai entendu une détonation terrible, et il m'a semblé que tout s'écroulait dans l'endroit par lequel vous aviez disparus, mon frère et vous.

— Cher petit cœur, lui dis-je, embrasse-nous, nous n'avons, grâce à Dieu, couru aucun danger; mais où donc est Ernest?

— Il est là-bas, père, dans un buisson de roseaux, » répondit Jacques.

Je laissai Fritz avec lui et j'allai dans la direction prise par Ernest, que je ne tardai pas à surprendre tranquillement accroupi sur un lit de roseaux; il n'avait rien entendu, et s'occupait à tresser une sorte de filet à pêcher, une nasse d'une forme particulière, très-ingénieuse, à propos de laquelle je le félicitai.

« Je n'ai pas fait que cela, père, me dit-il en se rengorgeant; j'ai tué un jeune serpent, d'environ quatre pieds, qui est là, recouvert de joncs, à côté de mon fusil.

— Un serpent? lui répliquai-je en riant; et après avoir écarté les joncs qui cachaient la chasse du docteur j'ajoutai : C'est mieux qu'un serpent, c'est une anguille longue, grosse et grasse, qui nous fournira, ce soir, la vraie matelotte qu'avait rêvée ton petit François. »

Ses deux frères arrivèrent et, apprenant sa méprise, ils s'apprêtaient à taquiner Ernest :

« Cher Ernest, lui dis-je, je suis heureux de ce que tu as fait, non pas seulement parce que cela nous procurera un excellent souper, mais parce que cela me prouve que tu as le courage que je te souhaitais. Tu n'as combattu qu'une anguille, mais tu croyais combattre un serpent : c'est la même chose à mes yeux. »

Cela dit, chargés de la nasse et de la pêche d'Ernest, ainsi que des cristaux de Fritz, nous reprîmes le chemin de notre logis. Justement à notre arrivée, la mère était occupée à laver du linge dans le bassin de la fontaine; je laisse à penser l'accueil qu'elle fit à nos échantillons de terre à foulon. Le fragment de cristal de roche enrichit notre collection, à la grande joie du petit François, qui ne se lassait pas d'admirer *ce gros diamant!*

XXVII

— VOYAGE A L'ERMITAGE. — LE CABIAI. — L'ONDATRA. — LE CACHIMENT

Rassuré du côté de la mare aux Oies, je résolus de faire une seconde expédition du côté de la métairie. J'avais depuis longtemps l'intention de fortifier ce point de nos possessions.

Nous fîmes nos préparatifs de départ pour le lendemain, et comme l'expédition que je tentais allait exiger durant quelques semaines le concours de nos forces réunies, tout fut mis en réquisition, tente de voyage, chariot, vases, outils, provisions et munitions de toute sorte. J'avais peur d'oublier quelque chose et je m'ingéniais à chercher tout ce qui pouvait nous être de quelque utilité.

Au point du jour, chacun était sur pied, bêtes et gens. La mère s'était arrangé une place commode sur la charrette que traînaient Sturm et Brummer, nos deux braves bœufs, qui, en même temps, portaient sur leur croupe charnue Jacques et le petit François. Fritz, sur son

Leichtfuss, trottait en éclaireur à environ cent pas devant nous, pendant que moi-même, à pied comme à l'ordinaire, je marchais à côté de la vache, et qu'Ernest, à pied également, se tenait près de la voiture, nous réservant l'un et l'autre, en cas de fatigue, de monter à cheval comme Fritz, ou dans la voiture comme la mère. Enfin nos flancs étaient suffisamment couverts par le chacal et les quatre chiens.

On partit plein de confiance et de gaieté. Comme nous avions l'habitude, chaque fois que nous nous absentions, de mettre en liberté les chèvres, les moutons et la volaille, ma femme n'oublia pas de répandre, çà et là, quelques provisions à leur intention, afin que les bonnes créatures se tinssent continuellement aux environs. Puis nous nous avançâmes vers Waldegg, où nous avions dessein de passer la nuit. Nous comptions aussi remplir quelques sacs de coton et examiner d'un peu plus près le lac ainsi que la rizière avoisinante.

Jusque-là nous n'avions aperçu que de rares traces du serpent, semblables à des sillons d'obus sur le sable mouvant. Ces traces s'effacaient à mesure que nous nous éloignions de Falkenhorst; celles des singes avaient de même disparu.

Notre métairie avait une physionomie pleinement satisfaisante.

Notre dîner s'y fit de bon appétit, et, après un repas, substantiel nous résolûmes de faire une reconnaissance minutieuse des environs. Je pris, cette fois, avec moi le petit François, à qui je confiai un fusil proportionné à sa taille, après lui avoir répété les instructions nécessaires sur la manière de le porter et de le charger. Ernest fut laissé avec la mère à l'extrémité supérieure du lac des Cygnes, dont nous allions explorer, François et moi la rive gauche, et Fritz et Jacques la rive droite. En outre, comme il était bon d'avoir avec soi des alliés utiles, chaque petit détachement était escorté de nos troupes légères : Ernest et la mère avaient Bill et maître Knips; Turc et le chacal étaient avec Fritz et Jacques;

François et moi, nous étions accompagnés de Fauve et de Brun.

Nous suivions la rive gauche du lac, entravés souvent dans notre marche par des fourrés de roseaux dans lesquels, au contraire, nos jeunes chiens semblaient se perdre à plaisir, comme dans leur élément naturel. Des cygnes noirs, des hérons, des bécasses, des canards volaient, se poursuivant à la surface de l'eau, trop loin de la portée de notre fusil, ce dont enrageait le petit François, impatient d'essayer le sien.

Tout à coup sortit des roseaux une sorte de mugissement désagréable, assez semblable au braire de l'âne, si bien que François, me désignant l'endroit d'où il partait, crut et me dit que c'était notre ânon.

« Cela ne peut être, lui répondis-je. D'abord notre ânon est encore trop jeune pour braire aussi formidablement; ensuite, il est impossible qu'il nous ait ainsi dépassés sans que nous l'ayons aperçu. Je suis plus disposé à supposer que c'est un butor ou un héron étoilé, appelé quelquefois bœuf des marais, précisément à cause de son cri qui ressemble à un mugissement lointain.

— Mais, père, comment un si petit oiseau peut-il produire un bruit si extraordinaire?

— Mon cher enfant, il ne faut pas juger de la grosseur des animaux par le volume de leur voix. Par exemple, les rossignols et les serins, qui sont de très-petits oiseaux, ont une voix très-forte, qu'on entend de plus loin que celle des canards et des dindons : cela tient à une conformation particulière de leur gosier et à la porportion de leurs poumons. Le butor, lorsqu'il veut crier, enfonce une partie de son bec dans la vase du marais, de sorte que sa voix, immédiatement répercutée, acquiert ainsi une force analogue au mugissement d'un bœuf. »

Héron ou butor, François désirait beaucoup tirer son premier coup de fusil sur cet oiseau extraordinaire. Pour lui procurer cette satisfaction si naturelle, j'appelai à moi les deux chiens et leur montrai la direction où de-

vait se trouver le héron et dans laquelle était tendu le petit fusil de mon petit chasseur. Quelques minutes après, il se fit un bruissement parmi les roseaux, et presque aussitôt une détonation, suivie d'un cri de triomphe du petit bonhomme, m'apprit qu'il n'avait pas été trop maladroit pour son début.

« Touché! touché! criait-il de toutes ses forces.

— Qu'est-ce donc? lui demandai-je, car j'étais à quelque distance de lui et je ne pouvais encore rien distinguer.

— Un sanglier, père, un beau sanglier!

— Pourvu que tu n'aies pas tué un des petits de nos cochons laissés en liberté! »

Tout en disant cela, je m'étais avancé jusqu'auprès du garçonnet et de sa trouvaille que venait de lui rapporter l'un de nos danois. Ce n'était pas un de nos cochons, fort heureusement, mais bien un *cavia*, *capybara* ou *cabiai*, long d'environ deux pieds et demi. Cet animal a le poil dur, lisse, d'un brun noirâtre, moins foncé sous le ventre. Les doigts sont réunis par des membranes. C'est le plus grand de tous les rongeurs connus et il forme le type d'une famille à laquelle appartient les *cobayes*, qu'on élève en Europe sous le nom de cochons d'Inde. Il se nourrit habituellement de plantes aquatiques, et peut demeurer longtemps sous l'eau sans être, à proprement parler, amphibie.

Quand il s'agit de se remettre en route, François, en vrai chasseur, voulut charger le cabiai sur ses épaules; malheureusement elles étaient trop faibles pour un pareil fardeau. Je m'amusais de son embarras, et ne voulais pas venir à son aide afin de lui apprendre à s'aider lui-même.

« Si je vidais l'animal? s'écria-t-il après avoir fait quelques pas. Le poids serait diminué d'autant, et peut-être qu'alors je pourrais le porter jusqu'à Waldegg. »

L'idée était bonne, et malgré la répugnance bien naturelle qu'il avait pour cette opération, il la mit sur-le-champ à exécution. Mais le fardeau se trouva encore

trop lourd pour ses petites épaules ; il soupirait de dépit, cherchant dans sa tête quelque expédient nouveau pour se tirer d'embarras.

« Ah ! j'y suis ! s'écria-t-il. Je vais attacher mon gibier sur le dos de Braun qui est assez fort, à ce qu'il me semble, pour le porter.

— D'autant plus, cher enfant, lui dis-je, que ces deux chiens ont été dressés à cela par toi, et que tu vas recueillir ainsi le fruit de la peine que tu t'es donnée pour eux. »

François ainsi débarrassé du soin de son fardeau, que l'honnête Braun reçut fort docilement, se remit à marcher avec la même vivacité et le même contentement qu'auparavant. Bientôt nous atteignîmes le bois des pins, où nous fîmes une petite halte, et nous revînmes à Waldegg sans avoir vu la moindre trace de boa.

En arrivant à Waldegg, nous trouvâmes Ernest entouré d'un grand nombre de gros rats fraîchement massacrés. Je lui demandai, étonné, d'où ils venaient.

« C'est maître Knips qui les a découverts, me répondit-il, dans un nid spécial à ces messieurs, situé à l'extrémité de la rizière. C'est un récit assez dramatique, comme vous allez en juger. Ce nid était en forme de four à cuire, d'où maître Knips avait vu sortir un, puis deux, puis trois rats. Vous devinez ses grincements et ses sifflements. J'étais accouru, armé de mon bâton, et je m'étais assez imprudemment aventuré sous cette voûte, pour mieux juger du nombre des ennemis que nous avions à abattre, Knips et moi. Tout en frappant çà et là de mon bâton, j'examinais plus attentivement l'endroit où je me trouvais et qui ressemblait à un grand cylindre maçonné fort artistement avec du limon, des tiges de riz et des feuilles de roseaux hachées, lorsque, tout à coup, je me vis littéralement envahi par une armée grouillante et menaçante qui me remit involontairement en mémoire le célèbre évêque Hatto dans la Tour aux Rats, de Bingen. J'avais beau me démener des pieds et

du bâton, et maître Knips, sur mon dos, avait beau grincer des dents et siffler plus aigrement que jamais, les vilains animaux revenaient toujours à la charge, tant et si bien que, désespéré, je me mis à crier lamentablement, appelant tout le monde à mon secours. Personne ne m'entendit, excepté la brave Bill qui accourut prompte comme l'éclair, et qui jouant des crocs, à droite, à gauche, devant, derrière, fit en un clin d'œil un large vide autour de moi. J'étais sauvé. Ceux de mes ennemis qui n'étaient pas éventrés s'enfuirent avec plus de rapidité qu'ils n'étaient venus, me laissant maître du champ de bataille, d'où ma chère mère, qui survint bientôt, m'aida à emporter les cadavres des vaincus. »

Le récit d'Ernest m'avait doublement intéressé; d'abord, parce qu'il le concernait; ensuite, parce qu'il excitait au plus haut point, à un autre titre, ma curiosité. Je voulus être conduit sur le lieu même du carnage, et je constatai que la construction dont il m'avait parlé ressemblait, en plus petit, à celles qu'établissent les castors.

« Mes conjectures sont confirmées, dis-je à Ernest; tes ennemis ne sont ni des rats ni des castors proprement dits : ce sont des rats-castors ou rats musqués, ou *ondatras*, comme on les appelle dans le nord de l'Amérique, leur patrie habituelle. »

En revenant auprès de la mère, nous rencontrâmes Fritz et Jacques qui ne nous parurent pas extrêmement satisfaits de leur expédition, d'où ils ne rapportaient rien, sinon, Fritz un coq et une poule de bruyère, et Jacques une douzaine d'œufs enveloppés dans une sorte de fourrure.

Nos enfants se faisaient mutuellement les honneurs de leur chasse, parlant avec enthousiasme des exploits qu'ils avaient accomplis et de ceux qu'ils avaient failli accomplir. Je leur rappelai qu'avant le dîner chacun de nous avait encore une besogne à remplir, à savoir de dépouiller les rats, qui tous étaient aussi gros que des lapins. Sans perdre de temps, donc, nous nous mîmes à l'ouvrage; cette opération faite, les peaux furent éten-

dues séparément à l'aide de petites chevilles en bois, puis salées, saupoudrées de cendre et exposées ensuite au soleil. Quant au cabiai de François, il fut dépecé, et l'on en mit à la broche un quartier, qui fut mangé immédiatement. Le reste fut conservé pour le lendemain, bien que nous nous fussions très-peu régalés de cette chair empreinte d'une forte odeur marécageuse.

Durant le repas, mes garçons m'interrogèrent sur l'*ondatra*, ou du moins sur l'odeur singulière qu'il exhale et qui lui avait valu son nom.

« Ordinairement, leur répondis-je, elle provient de vésicules placées dans les parties inférieures du corps, entre cuir et chair, qui sécrètent une humidité grasse, d'une odeur tantôt agréable, tantôt repoussante. Quant à l'usage qu'on peut faire de cette substance musquée, je ne saurais trop vous répondre, ne lui reconnaissant, personnellement, rien d'utile. Elle sert pourtant au porte-musc à se débarrasser de ceux de ses ennemis que l'odeur du musc incommode. Le castor, l'hyène, le blaireau, et la civette surtout, sont des porte-musc ; ces muscs sentent tous mauvais quand ils sont frais, et n'acquièrent une odeur de parfum qu'en vieillissant.

Vers la fin du dîner, Ernest, toujours un peu gourmand, se plaignait de n'avoir rien pour lui ôter de la bouche le goût désagréable qu'y avait laissé le rôti de cabiai.

Alors, se précipitant sur leurs gibecières, Jacques et Fritz présentèrent à Ernest, l'un quelques amandes de pin pignon et deux petites noix de coco, l'autre quelques pommes vert-pâle, d'une odeur assez agréable.

« Très-bien ! chers enfants, dis-je. Mais quel est ce nouveau fruit que Jacques nous apporte ? En a-t-il goûté avant que d'en offrir à son frère ?

— Non, cher père, répliqua l'étourdi. Je l'aurais fait si Fritz ne s'y fût opposé, disant que cela pouvait être le fruit de quelque espèce vénéneuse, celui du mancenillier, par exemple. Mais cela a l'air bien bon, et j'espère que Fritz se trompe. »

Pendant que je louais Fritz de sa prudence, tout en lui faisant remarquer, en coupant une de ces pommes inconnues, qu'elle ne ressemblait pas intérieurement au fruit du mancenillier, puisqu'elle présentait des pepins et que le mancenillier contient un noyau, maître Knips, qui s'était approché sournoisement, s'empara de la moitié que j'avais posée à côté de moi et la mangea avec une satisfaction évidente. Ce fut le signal général. Tous se jetèrent sur les pommes de Jacques avec tant d'empressement, que j'eus quelque peine à en sauver une pour ma femme. Honteux de ce mouvement de gloutonnerie, ce fut à qui offrirait la sienne, déjà entamée il est vrai, à leur mère.

« Grand merci, leur dit-elle, petits gourmands! »

J'allais de nouveau interroger Jacques, pour savoir de lui sur quel arbre il avait cueilli ce fruit excellent, que je soupçonnais être la pomme-cannelle des Antilles, ou une espèce de *cachiment* qui lui ressemble beaucoup, lorsque je m'aperçus que le sommeil, résultat de la fatigue de la journée, commençait à s'emparer de mes quatre garçons. Je les invitai à s'y livrer à leur aise sur nos sacs de coton, et leur donnai moi-même l'exemple.

XXVIII

HALTE A ZUCKERTOP. — LES PÉCARIS. — ROTI OTAÏTIEN. — LES BAMBOUS GIGANTESQUES. — CONTINUATION DE NOTRE VOYAGE

Réveillés à l'aube, après un sommeil tranquille et réconfortant, nous reprîmes notre voyage dans la direction du marais des cannes à sucre, que nous avions baptisé du nom de Zuckertop. Nous avions précédemment établi là une hutte faite de branchages entre-croisés, sur laquelle nous n'eûmes besoin que d'étendre une toile

pour nous préserver de la chaleur du soleil pendant les courts moments que nous comptions y passer avant de nous remettre en route.

Pendant que ma femme s'occupait des apprêts de notre déjeuner, je battis les environs, avec mes enfants, pour y chercher des traces de boa, et nous rentrâmes sans en avoir signalé une seule.

Nous étions à peine attablés, nous régalant de cannes à sucre fraîches, dont nous étions privés depuis quelque temps, quand nous fûmes interrompus par les aboiements obstinés de nos chiens. Nous prîmes nos fusils et nous courûmes vers un fourré de roseaux d'où s'élevait tout ce vacarme. Au bout de quelques minutes il en sortit une foule de petits cochons qui se sauvèrent à toutes jambes, à la file les uns des autres, comme des soldats disciplinés, même dans la déroute. Nous eûmes le temps de faire feu avant qu'ils fussent hors de portée. Trois ou quatre coups de fusil firent une douzaine de victimes, mais ne dérangèrent en rien la retraite savante et rapide du troupeau. Cet ensemble de mouvements et la couleur grise de ces animaux m'apprirent que nous avions devant nous des cochons sauvages, très-différents des espèces européennes. Peut-être étaient-ce des cochons musqués, ou pécaris.

Comme nous nous étions assez éloignés de la hutte où nous avions laissé ma femme, et que le transport des pièces abattues était impossible sans le secours de la charrette, je l'envoyai chercher par Jacques, qui ne tarda pas à la ramener. En attendant, sachant, pour l'avoir lu, que la chair de ces animaux n'est bonne à manger qu'autant qu'on a pris soin d'enlever immédiatement après la mort leur petite glande odorante, je me hâtai de faire cette opération sur les pécaris que nous venions d'abattre.

Quand tout fut terminé, nous chargeâmes notre butin sur la charrette, couverte de fleurs et de rameaux verts, et nous revînmes à la hutte au milieu de chansons joyeuses.

Le produit de cette dernière chasse était trop volumineux pour que nous pussions espérer, malgré nos vigoureux appétits, de le consommer avant que les chairs se fussent corrompues. Il était donc bon de prendre des mesures pour en assurer la conservation.

En attendant qu'un fumoir spécial fût élevé, et ce fut Jacques et Fritz que je chargeai de ce soin, j'avisai au plus pressé; je coupai les jambons et séparai du corps les autres bons morceaux. La carcasse ainsi que la tête furent abandonnées aux chiens et à l'aigle. La chair fut lavée soigneusement, salée et placée dans des sacs, ouverts par le haut, qu'on accrocha aux branches des arbres. Au-dessous de ces sacs, une courge creusée recevait les égouttures d'eau salée, que l'on reversait par l'ouverture du haut.

La matinée du lendemain fut employée à préparer un rôti otaïtien, dont Fritz voulait faire la surprise à sa mère. Sous sa direction, ses frères creusèrent un trou cylindrique d'une certaine profondeur, dans lequel on entretint un feu de branchages et de menu bois, de manière à faire rougir des pierres. Tout en surveillant ce four improvisé, Fritz s'occupait de la préparation de son cochon : il le flamba, le lava, le remplit de pommes de terre et de plantes odoriférantes; et finalement, le saupoudra de sel à la mode européenne, et contrairement à la mode otaïtienne.

J'avais appris à Fritz, à défaut de feuilles de bananier, si précieuses pour cet usage, à entourer son animal d'écorces d'arbres, afin qu'il fût un peu mieux protégé contre la poussière et les cendres; et Fritz avait suivi scrupuleusement ma recommandation, qui avait sa valeur.

Le rôti, une fois préparé comme je viens de le dire, fut enterré dans une couche de pierres brûlantes, de charbons, de cendres, et enfin de terre; et, pendant qu'il rôtissait à son aise dans ce four primitif, nous retournâmes hâter la construction du fumoir, qui ne fut terminé que dans la soirée.

immédiatement après, et les jambons suspendus au plafond de la hutte maçonnée par Fritz, on alluma, sur le foyer ménagé dans le sol, un feu étouffé avec du gazon humide et des feuilles sèches, et une épaisse fumée ne tarda pas à envahir la hutte, close de toutes parts. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette fumée fut entretenue jusqu'à ce que les jambons de pécari en fussent complétement pénétrés, c'est-à-dire pendant quelques jours.

Trois heures suffirent pour que le rôti otaïtien fût cuit à point. Lorsqu'on enleva la couche de terre, de sable et de pierres qui le recouvrait, il s'éleva, du trou au fond duquel il gisait, une agréable et savoureuse odeur, qui nous prévint très-favorablement, et qui réconcilia la mère avec ce qu'elle appelait ironiquemeut, quelques heures auparavant, une cuisine de sauvages. Fritz triomphait.

Après le repas il n'est pas défendu à l'estomac d'être reconnaissant, je songeai à l'exquise saveur qu'avait communiquée au rôti l'écorce d'arbre dont j'avais conseillé à mon fils aîné de l'entourer, à défaut de feuilles de bananier; et, après un examen attentif de cette écorce et de l'arbre qui l'avait produite, je présumai que celui-ci ne pouvait être que le *ravensara* de Madagascar. En langue madécasse, cela signifie « bonne feuille, » d'où les botanistes lui ont donné le nom grec de *agathophyllum*, qui a la même signification. Il réunit au parfum de la muscade, celui du clou de girofle et celui de la cannelle. On en tire une huile dont les cuisiniers indiens aromatisent tous leurs mets.

La préparation de nos jambons nous retint deux jours encore près de notre fumoir, dont ma femme, sous la garde d'un de nos fils, entretenait modérément le feu, pendant que,de notre côté, nous faisions quelques excursions dans les environs. Chaque fois que nous revenions, à l'heure des repas, nous rapportions toujours quelque butin. Entre autres richesses nous découvrîmes, dans le fourré de bambous, un certain nombre de roseaux d'une soixantaine de pieds de hauteur, et d'une grosseur proportionnée, que nous pûmes facilement em-

ployer en guise de tonneaux, en ayant soin de les scier près des nœuds. En outre, les épines dont ces nœuds étaient ornés, aussi résistantes que des clous de fer, furent également bien accueillies par nous. Enfin, les jeunes pousses de bambous que nous avions recueillies avec ces gigantesques roseaux, furent spécialement appréciées par notre ménagère, qui les fit confire dans du vinaigre, en les entourant de feuilles de ravensara.

Dans une visite à Prospect-Hill je constatai avec un vif désappointement, comme auparavant à Waldegg, les nombreuses déprédations commises par les singes. Là aussi, chèvres et brebis s'étaient dispersées dans le voisinage; nos poules étaient devenues tout à fait sauvages, et la cabane était si dégradée, que je dus remettre à une époque plus éloignée le soin de la rétablir.

Quelques jours encore furent employés au tracé d'une route, ainsi qu'à la conservation de notre gibier. Lorsqu'il nous sembla suffisamment fumé, nous nous disposâmes à partir pour continuer notre expédition. Je fis prendre quelques jambons pour augmenter nos provisions; le reste fut conservé dans le fumoir, soigneusement barricadé de sable, de terre et d'épines, pour le garantir des attaques des oiseaux de proie, des bêtes féroces et des singes.

Enfin, un matin de bonne heure, la petite caravane se remit gaiement en route, avec une confiance aveugle dans la protection de la Providence.

XXIX

PROMENADE DANS LA SAVANE. — LE TROUPEAU ET LES OEUFS D'AUTRUCHE. — LA VALLÉE VERTE. — EFFROI D'ERNEST. — LES OURS

Après une marche de deux heures, nous étions arrivés, sans aventures, à la lisière d'un petit bois.

Le lieu était charmant et parfaitement abrité. Le petit bois s'appuyait à droite sur un rocher escarpé, ayant à sa gauche l'embouchure d'un ruisseau arrivant dans la grande baie. A une portée de fusil environ se trouvait le passage étroit, entre le ruisseau et les rochers, qui donnait accès dans nos domaines. C'était une position agréable et avantageuse à tous les points de vue. Nous y plantâmes notre tente et fîmes les dispositions nécessaires à un assez long séjour.

Pendant les préparatifs du dîner je proposai une excursion dans le petit bois, afin de nous assurer que nous n'avions aucun voisinage suspect: et, en effet, nous ne rencontrâmes que quelques chats sauvages, qui étaient occupés à chasser aux blaireaux, et qui s'enfuirent, à notre approche.

Après le dîner, la chaleur devint si suffocante, qu'il ne fallut songer à rien entreprendre. La soirée fut employée en préparatifs et en projets pour les jours suivants, principalement pour le lendemain, que nous destinions à une excursion plus longue que toutes celles que nous avions faites jusque-là.

Au lever du soleil nous étions prêts, mes trois aînés et moi, et, le déjeuner pris, nous nous mîmes en route, escortés de nos tirailleurs à quatre pattes, Bill exceptée. En passant par le défilé, nous vîmes notre barricade de bambous brisée et renversée, sans aucun doute par les derniers ouragans et par les dernières inondations, et nous reconnûmes que c'était par cette ouverture que le serpent boa s'était introduit dans nos domaines. Nous nous promîmes bien de réparer ces dégâts à notre retour.

Avant de nous aventurer dans la savane, nous nous arrêtâmes pour considérer le magnifique et vaste paysage que nous avions devant nous. A gauche, au delà de la rivière, que provisoirement nous appelâmes Rivière orientale, s'étendait jusqu'au plus extrême horizon une croupe onduleuse de montagnes couronnées de bois verdoyants et de palmiers qui se decoupaient sur le fond



NOUS CONTEMPLIONS EN SILENCE LA LOINTAINE PERSPECTIVE (Page 267).

calme du ciel. A droite, en deçà, s'étageaient jusqu'au ciel des groupes nombreux de rochers escarpés, arides, menaçants, qui, cependant, se retiraient à chaque pas, pour ainsi dire, de la plaine, dont les dernières lignes se perdaient dans les nuages. Ces rocs immenses servaient ainsi de barrière naturelle à ce grandiose paysage.

Nous passâmes à gué le ruisseau, dont les rives nous parurent encore assez riantes, puisqu'elles nous permettaient d'apercevoir, du côté des montagnes, des bouquets de bois égayés de verdure. Mais, à mesure que nous avancions, la contrée se faisait plus déserte et plus aride. Il n'y avait plus aucune trace d'humidité. L'herbe devenait de plus en plus rare. Les seules plantes qui apparussent étaient sèches, épineuses, désagréables d'aspect, telles enfin qu'on devait en trouver sur ce sol brûlé. Heureusement nous avions eu la précaution d'emplir nos gourdes au ruisseau avant de le laisser derrière nous.

Après une marche pénible de deux heures, pendant lesquelles mes trois jeunes compagnons n'avaient ouvert leur bouche desséchée que pour maugréer contre la chaleur et la fatigue, nous arrivâmes au pied de la colline que nous avions signalée au départ comme but de notre course, et nous nous étendîmes à l'ombre d'un rocher, ne voulant pas aller plus loin, pour nous reposer et nous rafraîchir.

Nous contemplions en silence la lointaine perspective qui s'étendait devant nous, et les montagnes bleues qui fermaient l'horizon à une distance de quinze à vingt lieues, et la Rivière orientale qui courait en serpentant à travers la plaine, avec laquelle elle contrastait si avantageusement.

Il y avait quelques instants que nous étions ainsi étendus lorsque maître Knips, flairant çà et là avec force contorsions, s'élança, en sifflant et en criant, vers les rochers, suivi de nos chiens, auxquels il avait donné l'éveil. Nous étions peu disposés à nous déranger, d'abord

parce que nous attribuions quelque cause futile à cet incident, ensuite aussi parce que nous venions d'entamer nos provisions, auxquelles nous faisions honneur.

Tout à coup, cependant, Fritz qui, en mangeant, regardait attentivement devant lui, se leva rapidement.

« Que vois-je là-bas? s'écria-t-il. On dirait deux hommes à cheval... Un troisième s'approche d'eux au galop... Ils se dirigent de notre côté... Père, ne seraient-ce pas là des Arabes du désert?...

— C'est impossible, mon ami, répondis-je. Cependant, comme nous ne saurions être trop prudents, prends ma lunette d'approche et regarde avec plus d'attention. Que vois-tu maintenant?

— Je vois de nombreux troupeaux de bétail paissant çà et là... puis des meules de foin marchant... des chariots tout chargés qui vont et viennent du bois à la rivière... Que pourrait bien être tout ceci, père? »

Je pris en souriant la lunette et je déclarai à mes trois garçons, émus de l'aventure, que ce qu'ils prenaient pour des cavaliers montés sur de grands chevaux n'étaient que des autruches géantes, auxquelles, s'ils le voulaient, nous allions donner la chasse puisque l'occasion se présentait si belle. Ils y consentirent avec plaisir.

Les autruches se rapprochaient de plus en plus de nous. Je résolus de les attendre et de les surprendre si cela était possible; en conséquence j'ordonnai à Fritz de rappeler les chiens et le singe pendant qu'Ernest et moi nous allions nous embusquer dans un creux de rocher, où Fritz et Jacques, conduisant nos animaux, ne tardèrent pas à nous rejoindre.

Nous commencions à voir très-distinctement les autruches, qui se rapprochaient insensiblement de nous Elles étaient cinq, parmi lesquelles je distinguai quatre femelles, le mâle se reconnaissant à ses plumes blanches.

« Mes chers enfants, dis-je, tâchons de ne pas trop les effaroucher, si nous voulons en capturer au moins une, car il ne faudrait pas songer à prendre à la course

ces animaux qui peuvent défier un cheval au galop... Notre aigle seul est, je crois, à même d'en avoir raison... »

Les autruches s'étaient rapprochées au point de n'être plus qu'à une centaine de pas devant nous; en nous apercevant, elles s'arrêtèrent, inquiètes, irrésolues; mais comme nous retenions nos chiens, et que nous demeurions à peu près immobiles, elles prirent confiance et s'avancèrent innocemment à notre rencontre, tout en nous contemplant avec des airs étonnés et des mouvements de cou fort amusants. Peut-être se seraient-elles familiarisées et eussions-nous pu les approcher assez pour nous en rendre maîtres à l'aide du lasso, si nos chiens, impatients, ne nous eussent échappé pour se précipiter à grand bruit vers ce gibier de nouvelle espèce.

Comme des brins de plume emportés par le vent, les autruches se dispersèrent dans la plaine, déployant leurs ailes ainsi que des voiles ; elles semblaient autant de navires voguant sur cette immense mer de sable. Quelques minutes après, nous ne les apercevions presque plus.

Fritz, toutefois, obéissant à la recommandation que je lui avais faite, avait promptement débandé les yeux de son aigle, et l'avait lâché au moment où les autruches s'envolaient.

Le mâle, que nous admirions surtout à cause de sa beauté, était resté un peu en arrière, sans doute pour protéger ses compagnes : ce retard devait lui être fatal. L'aigle de Fritz s'était précipité sur lui, l'avait atteint au cou et terrassé en moins de temps que je n'en mets à le raconter : le chacal avait continué l'œuvre. Nous arrivâmes juste pour recueillir et mettre à nos chapeaux les plus belles plumes de la pauvre bête.

Nous reprîmes notre route. Bientôt, Ernest et Jacques, qui marchaient en avant, s'arrêtèrent, et nous appelant de toutes leurs forces :

« Venez vite! crièrent-ils. Un nid d'autruche! un nid d'autruche! »

Nous accourûmes, et, en effet, nous vîmes dans un creux de sable une vingtaine d'œufs d'un blanc d'ivoire aussi gros que des têtes d'enfants.

« C'est une trouvaille magnifique, dis-je, mais ne dérangez pas l'ordre dans lequel ces œufs sont placés, de crainte que la couveuse ne les abandonne lorsqu'elle reviendra.

— Ne penses-tu pas qu'ils soient déjà abandonnés? me demanda Fritz.

— Non, lui répondis-je; dans le climat brûlant où nous nous trouvons, il arrive assez généralement que l'autruche laisse à la chaleur du jour le soin de couver ses œufs, sur lesquels elle ne vient se mettre que pendant la nuit. »

Les enfants ne purent cependant pas résister à la tentation de prendre un ou deux de ces œufs pour les montrer à notre ménagère. J'en enlevai donc, aussi délicatement que possible, deux qui se trouvaient au-dessus des autres, et après avoir dressé, à quelque distance du nid, un petit tas de pierres qui devait nous aider à le retrouver, nous continuâmes notre excursion.

Nous ne tardâmes pas à entrer dans une vallée verdoyante, formant un contraste très-agréable avec les plaines calcinées que nous avions jusque-là traversées, et à laquelle fut donné, d'un commun accord, le nom qu'elle méritait si bien, celui de *Grünthal* (la Vallée-Verte). Çà et là, au loin, paissaient tranquillement des troupeaux de buffles et d'antilopes, desquels nous aurions pu sans doute nous approcher à notre aise sans les aboiements de nos chiens qui vagabondaient toujours en avant, quêtant quelque proie pour leur propre compte.

Insensiblement, cependant, nous nous rapprochions de la direction de la caverne où Jacques avait pris son jeune chacal.

Nous n'en étions plus qu'à une faible distance lorsque nous vîmes accourir vers nous, pâle et défait, le vaillant Ernest qui, avec son ami Fauve, avait voulu prendre les

devants pour entrer le premier en possession de la grotte où nous avions résolu de nous reposer.

« Un ours! père! un ours! » cria-t-il d'une voix étranglée par la terreur, en se précipitant dans mes bras et en m'étreignant avec énergie, comme pour me demander protection.

L'effroi d'Ernest avait une cause sérieuse, car, aux aboiements des chiens, se mêlaient des grognements d'une nature non équivoque. Je m'élançai, mon fusil armé, en recommandant courage et prudence à mes enfants.

Je ne tardai pas, en effet, à apercevoir un ours énorme sortant de la caverne pour se débarrasser de nos chiens qui lui tenaient vaillamment tête; puis, derrière cet ours, un autre de taille plus gigantesque encore. Fritz, qui me suivait de près, choisit ce dernier pour adversaire, tandis que je m'apprêtais à avoir raison du premier. Jacques, un peu ému mais cependant prêt à faire son devoir, se tenait debout à quelque distance; seul, Ernest, je dois le dire, manquait à notre groupe. Il n'était pas encore remis de son émotion.

Nous tirâmes en même temps, Fritz et moi. Malheureusement nos deux coups ne furent pas mortels, parce que, dans la crainte de blesser l'un ou l'autre de nos chiens, qui harcelaient leurs dangereux ennemis et par moments semblaient faire corps avec eux, nous n'avions pu choisir la place. Toutefois j'avais fracassé la mâchoire de l'un des ours, et Fritz avait brisé l'une des pattes de devant de l'autre, de sorte que s'ils ne se trouvaient pas précisément hors de combat, ils étaient du moins devenus tous deux un peu moins redoutables. D'un autre côté, nos chiens continuaient à s'acharner contre leurs terribles adversaires. Cependant nos deux ours se défendaient énergiquement, tantôt assis, tantôt debout, menaçants et pleins d'une rage qui se traduisait en grognements que répercutaient les échos de la caverne.

Il fallait en finir, car, en se prolongeant, la lutte pouvait devenir fatale à nos courageux compagnons. J'armai

un de mes pistolets, je m'avançai de quelques pas, et, choisissant le moment, rapide comme un éclair, où la tête de l'un des ours était à découvert, je lâchai un coup pendant que Fritz, non moins heureux que moi, abattait l'autre ours d'une balle dans le cœur.

« Dieu soit loué! » m'écriai-je avec effusion, en voyant nos deux ennemis se débattre dans les dernières convulsions de l'agonie.

Jacques, témoin de notre victoire, courut joyeusement l'annoncer à Ernest, et le décida à se rapprocher de nous.

« Pourquoi, lui demandai-je sans songer à lui reprocher son inaction en présence du péril, t'étais-tu donc empressé d'aller d'abord dans la caverne?

— Père, répondit-il d'un ton encore mal assuré, Dieu m'a puni, car je n'étais entré là qu'avec l'intention de m'y cacher, et d'effrayer Jacques en imitant les grognements d'un ours. Je ne me doutais guère que deux ours véritables allaient jouer au naturel le rôle que je voulais jouer en plaisantant.

— Mes chers enfants, dis-je, rendons bien sincèrement grâce à Dieu; car, si nous n'avons pas rencontré les traces de serpent que nous cherchions, nous avons, en revanche, purgé les environs de notre demeure de deux ennemis non moins terribles, que nous ne cherchions pas, et qui auraient bien pu, un jour ou l'autre, venir nous trouver. »

Terribles, en effet, étaient ces animaux. L'un, le plus gros, mesurait environ huit pieds, et l'autre un peu plus de six. Leurs griffes puissantes, leurs vigoureuses épaules, leur énorme cou, leurs poils, dont l'extrémité brillait d'un éclat métallique, faisaient l'admiration de mes garçons, qui, assis sur les deux cadavres encore chauds, s'amusaient à les examiner en détail. Assurément nous avions là devant nous deux exemplaires des ours argentés rencontrés par le capitaine Clarke sur les côtes nord-ouest de l'Amérique.

Quoi qu'il en fût, le dépouillement de ces bêtes devait

nous fournir de magnifiques fourrures. Mais, comme il nous était impossible de nous en occuper dans le moment même, je me contentai de traîner les deux cadavres dans la caverne, dont l'entrée fut fermée avec un épais treillis de branchages.

Fritz et Jacques y laissèrent aussi nos œufs d'autruche, dont le poids leur devenait incommode, car il était tard, et il fallait nous hâter si nous voulions être rentrés à la hutte avant la nuit.

XXX

TRAVAUX DE LA MÈRE PENDANT NOTRE ABSENCE. — LE CONDOR. — DÉPOUILLEMENT DES OURS ET PRÉPARATION DE LEUR CHAIR. — EXCURSION DES QUATRE GARÇONS. — LES LAPINS ANGORAS. — LES ANTILOPES. — LE RÉCIT DE FRITZ. — LE COUCOU INDICATEUR. — LE NID D'ABEILLES

Au coucher du soleil nous étions de retour auprès de ma femme, qui nous fit la cordiale réception à laquelle nous étions si bien accoutumés. La besogne que nous comptions faire nous-mêmes était déjà faite, le repas préparé, ainsi que les feux que nous avions coutume d'allumer chaque nuit pour notre sûreté.

Pendant le souper on nous demanda naturellement le récit de notre expédition, qui fut fait le plus sommairement possible, pour ne pas empiéter sur le temps qui allait appartenir au repos. De son côté, la mère nous raconta que, en compagnie du petit François, elle s'était frayé un passage par le petit bois, jusqu'à une colline, au pied de laquelle elle avait découvert une couche considérable de fine argile, dite terre de pipe, qui nous pourrait peut-être fournir une belle porcelaine. Ensuite, avec des tuyaux de bambou, elle avait confectionné une sorte d'auge destinée à recueillir un filet d'eau qui fil-

trait à travers les rochers, et dont s'accommoderait fort bien notre bétail. En outre, avec des fragments de ce roc et de cet argile elle avait construit, dans un enfoncement du rocher, un four dont l'entrée fermait très-aisément. Enfin, elle avait fait traîner par nos bœufs une provision de cannes de bambou, destinées à servir de premiers matériaux au mur de défense que nous avions projeté d'édifier.

Nous en étions arrivés, ma femme et moi, à ne plus rien croire impossible à notre patience et à notre volonté, et à ne plus nous étonner des résultats que nous obtenions de nos efforts soit combinés, soit individuels. Que de choses nous accomplissions jour par jour dans notre île, devant la loi de la nécessité, que nous n'aurions jamais songé, je ne dis pas à mener à fin, mais à entreprendre dans notre patrie.

Je remerciai cordialement ma vaillante femme des soins qu'elle avait pris, et pour expérimenter immédiatement l'argile qu'elle avait trouvée, j'en fis quelques boulettes que je plaçai sur la pile de bois d'un de nos feux de nuit. Après quoi, chacun de nous alla se livrer au repos dont il avait besoin.

Un peu avant la pointe du jour, et non sans avoir combattu une paresse bien excusable après les fatigues de la veille, je me levai et je réveillai ma petite famille.

Comme je m'y étais attendu, les boulettes d'argile s'étaient durcies. Je remarquai, toutefois, qu'une chaleur trop vive les avait vitrifiées outre mesure. J'imaginai, pour l'époque où nous fabriquerions de la vaisselle avec cette terre, de remédier à cet inconvénient par la construction d'un fourneau permettant de modérer l'action du feu.

La prière dite, le déjeuner pris, les bœufs équipés, nous nous mîmes en route pour la caverne aux ours, où nous arrivâmes sans accident.

Fritz, qui marchait en éclaireur en avant de la caravane, nous cria, au moment où nous apercevions déjà l'entrée de la caverne :

« Hâtez-vous, si vous voulez voir un régiment de coqs et de poules d'Inde, qui, problablement, se sont rassemblés là pour assister aux funérailles de nos ennemis. Venez! il y a là une sorte de gardien orgueilleux qui les empêche tous d'approcher du lit de parade de ces deux souverains des forêts. »

Celui que Fritz qualifiait de gardien orgueilleux, était un oiseau de haute taille, à crête rouge, ayant comme un lambeau de chair sous le bec, un collier de plumes blanches à la poitrine, le cou nu, ridé et d'un rouge pâle. Son plumage était noir, à l'exception de quelques places blanches. Il se promenait gravement devant l'ouverture de la caverne, où il entrait de temps en temps, comme pour surveiller ce qui s'y faisait.

Nous considérions, étonnés, ce singulier spectacle, lorsqu'un grand bruit d'ailes se fit au-dessus de nous. Nous levâmes la tête, et nous aperçûmes un oiseau à l'immense envergure, qui bientôt tomba à nos pieds, percé d'une balle que Fritz venait de lui envoyer.

La bande emplumée, que nous avions vue réunie devant l'entrée de la grotte, prit son vol et se dispersa dans toutes les directions; le grand oiseau, le prétendu gardien des morts, restait seul, regardant avec de gros yeux ronds le cadavre du nouveau venu, sur lequel nos chiens s'étaient rués. Il ne tarda pas, cependant, à suivre l'exemple prudent qui venait de lui être donné. Nous n'eûmes donc plus devant nous que le nouveau venu, et un des coqs d'Inde, qu'il avait écrasé dans sa chute.

J'entrai avec précaution dans la caverne, et je constatai que la langue et les yeux de l'un de nos deux ours avaient disparu. Quelques heures plus tard, leurs magnifiques fourrures et leurs succulents gigots eussent été perdus pour nous, au profit des maraudeurs aériens. Je revins ensuite vers les deux oiseaux, et, après un examen attentif, je conclus que celui que nous avions pris pour un coq d'Inde était un vautour du Brésil, l'uruhu, et que celui qu'avait tué Fritz était un condor, comme l'indiquait la dimension extraordinaire de ses ailes.

Le reste du jour se passa à dépouiller les ours, ce qui ne laissa pas que d'être une besogne pénible et difficile. Elle nous prit deux jours entiers, pendant lesquels nous bivaquâmes sous la tente qui était dressée à quelques pas de la grotte.

Ces travaux ne passionnèrent que modérément mes quatre garçons, qui brûlaient tous, Ernest excepté, de reprendre le cours de nos excursions.

Je les voyais grandir et se développer en liberté avec un orgueil et un contentement extrêmes. Je pouvais mourir sans inquiétude, maintenant; ils étaient à même désormais de voler de leurs propres ailes, l'aîné protégeant les plus jeunes comme je l'avais protégé moi-même, et leur servant de père, ainsi que je l'avais fait jusque-là. En conséquence, et sur leurs vives sollicitations, je permis à Fritz, à Jacques et même au petit François, qui n'était pas le moins pressé de courir les champs, d'entreprendre, accompagnés de leurs chiens, une excursion dans la savane, tandis que, contrairement à mon habitude, je restais sous la tente avec ma femme et Ernest. Ils partirent, après que je leur eus recommandé l'union et la prudence.

Pendant que l'active ménagère, aidée d'Ernest, procédait au fumage de la chair des ours, je trouvai dans la caverne une très-suffisante occupation.

J'avais remarqué, après un examen minutieux, que le rocher intérieur était formé d'une espèce de mica, traversé par de longs filaments d'amiante. Je fouillai, et ne tardai pas à rencontrer des feuilles de mica d'au moins deux pieds de longueur, transparentes comme du cristal. C'était là une précieuse découverte, car nous avions désormais des verres à vitres pour nos fenêtres.

Vers le soir, pendant que grillaient deux appétissantes pattes d'ours, et que nous commencions à concevoir quelques inquiétudes au sujet de nos jeunes chasseurs, un piétinement d'animaux et des hourras joyeux nous annoncèrent le retour de ces chers enfants. J'allai au-devant d'eux; ils sautèrent à bas de leurs montures, les

dessellèrent, et les laissèrent aller au pâturage, voisin du ruisseau. Nous revînmes ensemble près de la tente. Jacques et François portaient chacun au cou un petit chevreau vivant; la gibecière de Fritz était d'une rotondité significative.

« Belle chasse! père, belle chasse! s'écria le jovial Jacques; vois ces chevreaux.

— Sans compter les lapins angoras que Fritz a dans son carnier, ajouta précipitamment François.

— Sans compter aussi,... dit Jacques avec plus de précipitation encore.

— Doucement, dis-je, procédons avec ordre; je donne la parole à Fritz, qui, probablement, saura nous faire un récit méthodique de vos aventures. »

Aussitôt, l'aîné commença en ces termes :

« Une heure après vous avoir quittés, nous traversions au grand trot la Vallée-Verte, nous pénétrions par un ravin dans la grande plaine, et nous arrivions sur une petite hauteur qui en dominait les environs. De l'endroit où nous étions on apercevait le défilé des rochers; je résolus d'essayer d'y chasser un troupeau d'animaux que l'on voyait paître à quelque distance, et qui me paraissaient être des gazelles, des chèvres ou des antilopes. Je dirigeai donc notre course de leur côté avec précaution, en tenant, pour ne pas les effaroucher, nos chiens en laisse. Arrivés à une certaine distance : François prit à gauche, Jacques resta au milieu, et moi, monté sur l'onagre, je me portai vers la droite pour couper la retraite aux animaux qui tenteraient de nous échapper. Nous marchions avec prudence, comme vous pensez bien; malgré cela, l'éveil fut donné au troupeau. Quelques-uns des individus qui le composaient bondirent, inquiets, dressant la tête, remuant les oreilles. Alors, les chiens furent lâchés, et chacun de nous se lança au galop de sa monture. Éperdue, la troupe des pauvres bêtes chercha son salut dans la fuite, à laquelle nous mîmes si bon ordre, qu'elles durent se décider à passer par où nous voulions, c'est-à-dire par le défilé des rochers. Le

plus fort était fait, mais il fallait songer à conserver notre conquête, c'est-à-dire à les faire entrer dans l'ermitage. J'imaginai de tendre, en travers du passage, à une hauteur de trois à quatre pieds, une corde à laquelle j'attachai les plumes d'autruche que nous avions sur nos chapeaux et quelques chiffons trouvés dans nos carniers, comptant sur le vent pour les agiter et forcer à rebrousser chemin ceux de nos prisonniers qui seraient tentés de reprendre la clef des champs. J'avais lu quelque chose d'équivalent dans une relation de voyage du capitaine Levaillant.

— Bien trouvé! cher Fritz, dis-je en interrompant mon garçon. Je suis heureux de voir que tes lectures te profitent. Maintenant, apprends-moi comment tu t'es emparé de tes lapins angoras, et dis-moi aussi ce que tu penses en faire, car je te préviens que je suis peu disposé à permettre l'introduction dans nos domaines de ces animaux qui multiplient à l'infini, et qui seraient très-nuisibles à nos plantations.

— La capture de ces lapins, répondit Fritz, est due à mon aigle, qui s'est élancé sur une troupe s'ébattant au pied d'une colline, et m'en a rapporté deux vivants et un mort, dont je l'ai laissé se repaître. Quant à ce que tu appelles leur introduction dans nos domaines, n'avons-nous pas à notre disposition deux petites îles désertes, que nous peuplerons avec ces jolis petits animaux, sans qu'ils nous soient à charge en rien? Nous nous assurerons ainsi un aliment de plus pour notre table et des fourrures pour nos chapeaux, car nous n'aurons pas toujours des rats-castors, pour les renouveler, et, en tout cas, Ernest ne sera pas de sitôt disposé à recommencer la bataille qui nous a valu une si riche moisson.

— Tu parles sagement, cher enfant, et, à cause de cela, je te laisserai l'honneur d'exécuter un plan si bien conçu.

— Pouvons-nous parler à notre tour? demanda Jacques impatient.

— Sans doute, répondis-je en souriant. Voyons, comment avez-vous attrapé ces jolis chevreaux?

— Au galop, père, au galop! Fritz s'était un peu écarté avec son aigle à la poursuite de ses lapins. Nos chiens quêtaient çà et là dans les touffes d'herbes; tout à coup ils font lever deux animaux ressemblant à de grands lièvres, qui prennent la fuite en faisant des cabrioles étonnantes. Nous les suivîmes de près, nous et nos chiens : au bout d'un quart d'heure de poursuite, ils étaient hors d'haleine et tombaient par terre comme anéantis. Nous descendons de nos montures, nous écartons les chiens, nous ramassons nos grands lièvres que nous reconnaissons alors pour de petits chevreaux, nous les attachons par les pieds, nous nous les passons autour du cou; et voilà l'histoire de notre chasse.

— Très-bien, chers enfants; laissez-moi seulement vous apprendre que vos jolis chevreaux sont des antilopes naines. Maintenant, je voudrais que Jacques m'explique pourquoi nous lui voyons le visage si enflé? Aurait-il, par hasard, combattu contre une légion de moustiques?

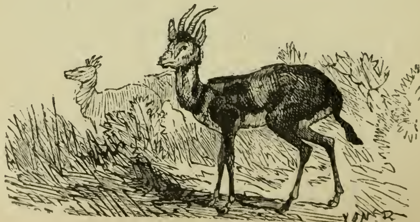
— Oh! mes blessures sont plus honorables, répondit Jacques. Je vais vous dire comment je les ai reçues. Nous revenions tous trois vers vous, lorsque je remarquai un oiseau qui nous précédait en se perchant d'arbre en arbre et qui, à mesure que nous approchions, semblait, par son chant, nous inviter plus instamment à le suivre. Je pensai, moi, que cet oiseau se moquait de nous et déjà j'épaulais mon fusil pour essayer de l'abattre, lorsque Fritz m'en empêcha en me faisant observer que je le manquerais certainement, mon fusil étant chargé à balle et non à plomb. « D'ailleurs, ajouta-t-il, cet oiseau ressemble au *coucou indicateur :* il nous donne peut-être un conseil que nous ferions bien de suivre. » Nous nous laissâmes donc conduire par le coucou qui, au bout de quelques minutes, s'arrêta sur un arbre et cessa son chant. Nous étant arrêtés aussi, nous ne tardâmes pas à reconnaître que l'arbre sur lequel il était posé servait

de retraite à un essaim d'abeilles, dont le coucou convoitait le butin et qu'il ne nous indiquait qu'avec l'espoir qu'après nous en être emparés, nous lui donnerions sa part. Nous cherchions le moyen de prendre ce miel, lorsque Fritz proposa d'étouffer l'essaim avec une mèche de soufre que j'allumai immédiatement et que je poussai résolûment dans la ruche. Mais voilà qu'aussitôt tout l'essaim sort en bourdonnant et se jette sur moi. En moins de rien je fus assailli par un tel nombre d'ennemis que je pouvais croire toutes les mouches à miel de la terre à mes trousses. Elles me piquent, me harcèlent; je n'ai rien de mieux à faire que de sauter sur mon buffle et de fuir au galop. Bref, vous voyez en quel état m'ont mis ces maudites abeilles. Ce n'est pas faute de m'être bien frotté avec de la terre détrempée, comme à ma première campagne contre les mouches.

— En effet tu aurais dû être sur tes gardes, mon pauvre Jacques, lui dis-je, puisque ce n'est pas la première fois que pareille chose t'arrive. Ne t'en prends donc qu'à ton étourderie. »

Le souper s'était terminé avec le récit du jeune chasseur d'abeilles, à qui sa mère appliqua des compresses d'eau salée pour guérir la douleur que ses blessures lui causaient encore.

Aidé de mes autres garçons, je fabriquai une sorte de cage, dans laquelle nos lapins pourraient être transportés commodément d'abord à Felsenheim et ensuite à l'île du Requin, le seul endroit où ils devaient être en sûreté contre les bêtes de proie. Puis, chacun de nous se livra au repos.



XXXI

L'EUPHORBE. — LA TOUR DES ARABES. — PRISE D'UNE AUTRUCHE. — DÉPART GÉNÉRAL ET ARRIVÉE A LA GROTTE. — L'ANGUILLE. — ÉDUCATION DE L'AUTRUCHE. — L'HYDROMEL. — FABRICATION DE CHAPEAUX.

Beaucoup de choses nous restaient encore à faire avant notre retour au quartier général, retour qu'il fallait hâter pour plus d'une raison, dont la première était l'approche de la saison des pluies. Notre viande d'ours était salée et fumée; mais je ne voulais abandonner ni les œufs d'autruche que nous avions trouvés, ni la gomme d'euphorbe que j'avais découverte dans un petit bois, pendant une de nos courtes haltes de la même expédition. Je résolus donc une dernière course dans la savane; nous partîmes, laissant avec la mère, non plus le petit François, qui était possédé de l'envie de se signaler à nos côtés, mais l'indolent Ernest, qui avouait hautement son peu de goût pour les excursions fatigantes. Fritz m'avait cette fois cédé son Leichtfuss, et montait le jeune *Rasch* (rapide), l'ânon, destiné à devenir un excellent coureur. François et Jacques étaient sur leurs buffles. Brun et Fauve auraient bien voulu nous suivre, mais ils pouvaient être nécessaires à la sûreté de notre ménagère, et j'ordonnai à Ernest de les retenir.

Nous reprîmes la route de la Vallée-Verte, mais dans une direction opposée à la caverne des Ours, et nous arrivâmes à la *Tour des Arabes*, — nom que nous voulions désormais donner à l'éminence du haut de laquelle nous avions pris les autruches pour des Arabes à cheval. Une fois là, je laissai Jacques et François s'élancer en avant, sans les perdre pour cela de vue un seul instant. Quant à Fritz, il s'arrêta avec moi pour recueillir

la gomme d'euphorbe aux troncs des arbustes où j'avais précédemment pratiqué des incisions. Le soleil avait séché cette gomme, dont nous obtînmes une quantité considérable, qui fut recueillie dans un vase en bambou que nous avions apporté tout exprès.

Cette cueillette précieuse achevée, nous songeâmes à rattraper notre avant-garde, qui avait dépassé de beaucoup le nid d'autruches. Sans doute, les deux enfants voulaient rabattre de ce côté quelques-unes de ces belles coureuses de la savane, afin de fournir l'occasion d'en prendre une ou deux vivantes à Fritz, leur frère, qui en avait manifesté à plusieurs reprises le désir, et à qui, pour cela faire, je venais de céder son onagre.

Nous ne devions pas attendre longtemps le résultat de cette battue. Bientôt, des buissons qui environnaient le nid, s'élancèrent quatre autruches dont trois femelles et un mâle. Comme elles venaient en face de nous et que nos jeunes compagnons, escortés des chiens, venaient sur leurs talons, elles ne pouvaient guère espérer de nous échapper.

Quand elles furent à portée, je lançai mon lasso ; mais la corde, au lieu d'entraver les jambes de l'autruche que j'avais choisie pour but, s'enroula autour de son corps. Un instant le mouvement des ailes en fut paralysé, mais le vigoureux animal ne tarda pas à se débarrasser de ce lien mal assujetti, et je crois même qu'il eût échappé si Fritz n'avait immédiatement déchaperonné son aigle, dont il avait enveloppé le bec avec du coton afin qu'il ne pût pas blesser grièvement le gibier. L'aigle vola sus à l'autruche, se cramponna à sa tête et l'arrêta dans sa course impétueuse.

Jacques, arrivant au galop de son buffle, joua à son tour du lasso, et, plus adroit que moi, cingla les jambes de l'autruche, qui tomba lourdement sur le côté.

L'entourer et l'attacher plus solidement encore fut l'affaire d'un instant. Après lui avoir jeté un mouchoir sur les yeux, précaution sans laquelle nous n'aurions jamais pu nous en rendre maîtres, je lui liai les ailes à l'aide

d'une large courroie en peau de chien de mer se rattachant à une corde fixée par un bout au collier de Sturm, par l'autre à celui de Brummer. J'avais résolu de l'emmener ainsi entre les deux buffles, mais comme je ne voulais pas que de ses ruades elle incommodât l'un ou l'autre de ces braves serviteurs, je lui entravai assez étroitement les pattes. Ces précautions prises, je la débarrassai du mouchoir qui l'aveuglait, des cordes de nos frondes qui la meurtrissaient sans motif et j'attendis.

D'abord irritée et humiliée de se sentir vaincue, elle s'obstina à rester immobile, à moitié accroupie sur le sol. Puis, tout à coup, se croyant libre, elle sauta, comme pour prendre son vol, droit devant elle; mais ses liens la retinrent, et elle retomba sur ses genoux. Se relevant ensuite, elle recommença ses tentatives, mais toujours aussi vainement, grâce à la puissante encolure de Sturm et de Brummer. Elle dut enfin se résigner, ne pouvant faire autrement, à obéir à l'impulsion que lui communiquèrent ses braves conducteurs.

Pendant que Jacques et François, montés sur les buffles, emmenaient notre capture à la Tour des Arabes, je me dirigeai, en compagnie de Fritz, vers le nid d'autruche. Nous n'en étions qu'à quelques pas, lorsqu'une autruche femelle se leva de dessus les œufs, si inopinément que nous n'eûmes ni le temps ni la pensée de la poursuivre. Sa présence nous prouva surabondamment que le nid n'était pas abandonné et que nous pouvions espérer que, parmi les œufs couvés par elle, il s'en pourrait rencontrer qui continssent des petits vivants. Nous en prîmes donc une dizaine, laissant les autres enfouis dans le sable afin que la mère, en revenant, pût continuer son office. Ce butin fait et attaché avec précaution sur nos montures, nous rejoignîmes nos jeunes compagnons et nous prîmes avec eux le chemin de la caverne des Ours, en passant par la Vallée-Verte.

Des cris d'étonnement nous saluèrent au retour, mais bientôt la mère fut effrayée en songeant à la nourriture qu'allait dévorer notre majestueux prisonnier : « Bon Dieu ! s'écria-t-elle, à quoi donc pourra servir ce glouton?

— Il me servera de coursier, répondit Jacques avec enthousiasme, et si notre petit pays tient par la terre ferme à l'Asie ou à l'Afrique, j'irai, en quelques jours, grâce à lui, chercher des secours et des nouvelles d'Europe auprès des premières colonies européennes que je rencontrerai. Pour l'instant, et vu l'emploi que je lui destine, je le baptise du nom de *Brausewind* (vent impétueux); aussitôt qu'il sera dressé, Ernest, tu prendras pour toi mon cher Sturm, le vaillant buffle. »

A l'unanimité, et malgré quelques boudeuses récriminations de la part de François, l'autruche devint, à partir de ce moment, la monture de Jacques, qui se chargea de la dresser.

Il était trop tard pour que l'on songeât à retourner à Waldegg; mais le lendemain, au petit jour, nous étions en marche, bêtes et gens : l'autruche marchait les yeux bandés entre les deux buffles. La voiture était attelée de la vache que montait Ernest; Jacques et François chevauchaient naturellement sur Sturm et Brummer; moi j'étais sur Leichtfuss et Fritz sur Rasch. — Ce qui formait une caravane assez pittoresque.

Nous fîmes une petite halte au défilé des rochers. Les enfants voulaient reprendre les plumes d'autruche qu'ils avaient laissées en cet endroit, et, moi-même, je n'étais pas fâché de recueillir encore un peu de terre à porcelaine et aussi quelques fèves aromatiques, d'un parfum de vanille, dont nous devions la découverte à notre ménagère.

Avant de partir, je fortifiai de nouveau notre barricade de façon à interdire tout à fait l'entrée de nos possessions aux animaux rôdeurs. En outre, j'effaçai du sol les traces de notre passage, afin de pouvoir mieux reconnaître plus tard celles qu'y pourraient laisser les curieux de l'extérieur du pays.

Ce soin pris, nous partîmes avec la pensée d'arriver à Waldegg avant l'entrée de la nuit, et la seule halte que nous nous permîmes, en effet, fut celle de Zuckertop, où nous chargeâmes nos jambons de pécari, alors convenablement fumés.

Dès notre arrivée à la métairie nous nous empressâmes de dételer nos animaux, de souper avec quelques tranches de viande froide, et de nous jeter sur nos couches de coton, car nous étions épuisés de fatigue.

Au point du jour je constatai avec plaisir que parmi les poussins éclos par les soins de nos poules couveuses, se trouvaient plusieurs jeunes gelinottes que ma femme témoigna le désir d'emporter à Felsenheim, notre demeure préférée, vers laquelle, après une longue absence, une sorte de nostalgie nous attirait, et où nous arrivâmes enfin vers midi.

Le premier soin de notre chère ménagère fut d'ouvrir toutes les fenêtres de notre habitation, de tout épousseter, essuyer, balayer, laver, tant et si bien que, absorbée par cette respectable besogne, ce fut à peine si elle songea à nous faire dîner, et que nous dûmes nous contenter d'une cuisine froide.

Pendant que les deux plus jeunes de mes fils aidaient leur mère, je procédai avec les deux autres au déballage et au classement provisoire de notre butin. L'autruche, débarrassée du voisinage des buffles, fut attachée devant notre demeure, sous le berceau de feuillage, où elle devait rester jusqu'à parfait apprivoisement. Nos œufs d'autruche furent baignés dans l'eau tiède ; ceux dans lesquels nous supposions un reste de vie furent posés sur un petit lit de coton, et confiés à notre four à sécher, dans lequel, à l'aide du thermomètre, j'entretins la température nécessaire à leur incubation. Les lapins angoras furent dès le même jour transportés et lâchés dans l'île du Requin, où ils avaient pour mission de s'acclimater et de se propager, et où nous nous proposions de leur aménager, par la suite, une habitation convenable.

L'îlot de la Baleine échut en partage aux antilopes naines. Nous eussions volontiers gardé près de nous ces gracieuses bêtes qui n'avaient pas plus de douze pouces de long, n'eût été la crainte de les voir tourmentées par nos chiens. Quant à quelques tortues de terre que nous avions trouvées aux environs de Zuckertop, et dont nous avions laissé un double spécimen à Waldegg, j'avais d'abord songé à les laisser circuler à leur aise dans notre jardin potager pour le purger des limaçons qui l'infestaient; mais ma chère femme, redoutant moins encore les ravages de ces derniers que les dommages que les tortues pourraient faire parmi ses jeunes plants, j'ordonnai à Jacques d'aller les déposer parmi les roseaux de la Mare aux Oies.

L'enfant obéit et emporta nos chéloniens. A peine était-il arrivé, que je l'entendis appeler Fritz à grands cris, en lui disant d'accourir avec un bâton. Je pensai d'abord qu'il s'agissait de quelques grènouilles auxquelles mes enfants voulaient faire la chasse; mais grande fut ma surprise en les voyant revenir avec une superbe anguille, qui s'était prise d'elle-même dans un filet qu'Ernest avait tendu avant notre départ sans nous en rien dire. Une partie de cette excellente pêche fut immédiatement préparée pour notre dîner, et l'autre partie fut mise dans du beurre fondu, pour être conservée.

Des rejetons de poivriers et des fruits à odeur de vanille furent plantés au pied des colonnes de bambou qui supportaient le toit avancé de notre habitation, par-dessus lequel ils ne devaient pas tarder à s'élever, selon nos prévisions, puisque c'étaient des plantes grimpantes.

La ménagère réclama, pour le garde-manger, les jambes d'ours et de pécari, ainsi que la petite tonne de graisse que nous avions retirée de ces animaux. Les peaux d'ours furent plongées dans la mer, assujetties par de grosses pierres, de peur d'accident.

Les gelinottes furent placées dans une cage spéciale,

pour y être élevées hors de l'atteinte de maître Knips et du chacal.

Le condor et le vautour furent placés provisoirement dans notre muséum en guise de trophée; nous nous réservions de consacrer à leur empaillement les loisirs que nous laisserait la saison des pluies.

L'amiante, les feuilles de mica et la terre à porcelaine furent provisoirement aussi portés dans notre atelier, où je comptais bien donner à chacune de ces matières précieuses la forme et l'emploi qui leur convenaient.

Ayant abandonné à la mère tout ce qui était comestible, je réservai la gomme d'euphorbe, que je plaçai sous triple enveloppe, en écrivant dessus en grosses lettres, par précaution contre la gourmandise de mes garçons, le mot funèbre et répulsif de *poison*.

Enfin, les peaux de rats musqués, rassemblées en un paquet, furent suspendues à l'air, sous le toit de notre galerie, afin qu'elles ne nous infectassent pas.

Ces divers arrangements durèrent deux jours, au bout desquels je songeai à ensemencer un champ, à apprivoiser l'autruche et à préparer mes peaux d'ours, toutes choses qui me paraissaient ne pouvoir souffrir aucun retard.

Le labourage, chose tout à fait nouvelle pour nous, nous parut pénible, et malgré le concours de tout le monde, je ne pus défricher qu'un seul arpent de terrain, voisin de la plantation de cannes à sucre de la mère. Mes enfants et moi, nous comprîmes bien alors toute la vérité de cette parole du Seigneur : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Cet arpent, ainsi préparé, fut ensemencé un tiers en froment, un tiers en maïs, un tiers en orge, et çà et là nous jetâmes, comme précédemment, d'autres espèces de graines, comptant sur la Providence pour les faire aboutir convenablement. En outre, de l'autre côté du ruisseau du Chacal je consacrai une petite langue de terre à la culture des pommes de terre et du manioc, ces deux aliments précieux.

Comme nous ne donnions chaque jour à cette fatigante besogne que deux heures environ le matin et autant le soir, pour profiter de la fraîcheur, il nous restait encore naturellement, dans l'intervalle, beaucoup de temps à employer d'une autre façon.

Nous avions, par exemple, entrepris l'éducation de *Brausewind* (c'était, l'on s'en souvient, le nom de l'autruche), et je dois avouer que nous n'avancions guère de ce côté. Il me fallut user des fumigations de tabac, qui avaient réussi pour l'aigle de Fritz ; à chaque fois, elle tombait étourdie, et, alors, les enfants la montaient, pendant qu'elle était ainsi accroupie, pour l'habituer aux fardeaux. Elle se laissait faire, n'ayant plus aucune volonté dans l'état de torpeur où la plongeait la fumée de tabac ; mais, malgré nos caresses, malgré l'excellente litière que nous lui avions préparée, malgré le soin que nous avions pris d'allonger chaque jour de plus en plus sa corde, pour qu'elle pût jouir d'un peu de liberté, la pauvre bête se refusait à toute nourriture, semblant avoir résolu de se laisser mourir de faim, pour nous punir de l'avoir enlevée à ses compagnes et à sa savane. Elle devint même si affaiblie, que je commençai à concevoir quelques inquiétudes et quelques remords à son sujet ; heureusement, ma femme s'avisa un matin de lui faire avaler ce qu'on nomme des boulettes à chapons, composées de maïs broyé et de beurre frais, auxquelles la prisonnière ne tarda pas à prendre goût ; et, dès ce jour-là, elle consentit à manger tout ce que nous lui présentions. Bientôt même elle y mit tant de bonne volonté, que nos craintes changèrent de nature, et que ma femme se demanda si nos provisions n'allaient pas devenir insuffisantes, par suite de la voracité de cet hôte. Heureusement aussi, mademoiselle Brausewind daigna alterner les cailloux avec le maïs et les glands doux.

Les forces lui étant ainsi revenues, son dressage alla tout seul : au bout d'un mois elle savait se lever, se coucher, se tourner, marcher au pas, au trot ou au galop, au commandement de son conducteur.

Seulement, comme nous la destinions à servir de monture, je dois avouer que je me trouvai assez embarrassé pour lui fabriquer un mors et une bride convenables. Un mors, il en fallait un, de toute nécessité, pour la diriger; mais vit-on jamais un mors adapté à un bec? J'étais sur le point d'y renoncer, lorsque, me rappelant l'influence qu'avait exercée sur elle la succession de l'ombre et de la lumière, j'eus l'idée d'un capuchon de cuir, presque semblable à celui de l'aigle de Fritz, sinon qu'il descendait plus avant sur le cou et qu'il était pourvu, sur les côtés, de deux œillères mobiles, que l'on pouvait ouvrir ou fermer à volonté : si l'on baissait une des œillères, l'autruche se dirigeait du côté d'où lui venait la lumière; si on les baissait toutes deux, elle s'arrêtait subitement; si on les ouvrait toutes deux, elle allait droit devant elle.

La selle exigea aussi une attention particulière; et malgré les difficultés que sa confection présenta, je m'en tirai à mon honneur, et si bien que je n'hésite pas à déclarer qu'au cap de Bonne-Espérance j'eusse obtenu un brevet anglais de sellier d'autruches.

Cet équipement terminé, on l'essaya, et les résultats obtenus nous comblèrent de joie, car si Brausewind rechignait un peu comme cheval de trait, elle méritait son nom comme cheval de course; elle accomplissait, par exemple, l'aller et le retour de notre habitation à Falkenhorst en moins de temps que Fritz n'en eût mis pour faire, au pas accéléré, un seul des deux trajets. Aussi Jacques, maître en titre de l'autruche, fut-il jalousé par ses frères, qui me demandèrent de revenir sur ma décision. Mais j'insistai, et Jacques continua à disposer à sa guise de l'autruche. qui n'en resta pas moins, bien entendu, une propriété commune, sur laquelle chacun de mes quatre fils avait des droits égaux. Fritz, Ernest et François se consolèrent, en songeant que les œufs qui étaient dans le four allaient éclore et leur procurer à chacun une monture semblable à celle de Jacques. Leur espoir fut de courte durée : les œufs voulurent bien éclore,

d'informes créatures en sortirent, mais pour mourir quelques jours après, malgré notre sollicitude et les soins les plus attentifs.

La préparation des peaux d'ours avait marché simultanément avec l'éducation de l'autruche et d'autres menus travaux. Je les avais nettoyées à l'aide d'un écharnoir fabriqué avec une vieille lame de sabre; en guise de tan j'avais employé du vinaigre de miel, et pour les assouplir de façon à les rendre propres au service que j'attendais d'elles, je les avais frottées d'un mélange de graisse et de cendre qui avait parfaitement produit l'effet attendu.

Et à propos de mon vinaigre, je noterai ici en passant que tout en le fabriquant pour le précédent usage, j'avais obtenu, sans le chercher, un excellent hydromel : l'utile nous avait valu l'agréable, et, désormais, mes enfants et moi, nous étions assurés d'une boisson rafraîchissante pour nos besoins journaliers.

Ce double succès comme tanneur et comme distillateur m'enhardit : j'essayai du métier de chapelier, afin de procurer au petit François un chapeau de castor en poil de rat musqué. Cependant, comme cette industrie s'éloignait un peu de celles auxquelles nous nous étions livrés jusque-là, j'éprouvai d'abord quelque difficulté, sans pour cela me décourager. Après divers essais, je parvins à obtenir une sorte de feutre, auquel je donnai une belle couleur rouge à l'aide de notre cochenille, à défaut d'autre ingrédient de teinture, et que, pour rendre imperméable, j'imprégnai de caoutchouc liquide; puis, lorsque ce mélange fut fait, je l'exposai, durant une nuit, à la chaleur de notre four à sécher, sur une forme imaginée par moi, et j'eus la satisfaction, le lendemain matin, d'en retirer un béret suisse d'un beau rouge, léger de poids et suffisamment résistant. Ma chère femme, heureuse du plaisir que cette coiffure allait faire au petit François, y ajouta de son chef une doublure de soie, un galon d'or, et une houppe de plumes d'autruche. L'enfant, coiffé de la sorte, ne se sentait pas d'aise, et il fallut que

je promisse à mes autre fils de leur confectionner des bérets semblables, à la charge par eux de me fournir en abondance du poil, sur lequel je déclarai, d'avance, que je prélèverais un cinquième destiné à la mère et à moi.

XXXII

RETOUR DE LA SAISON PLUVIEUSE. FABRICATION DE POTERIE. — CONSTRUCTION DU KAÏAK. VOYAGE A L'ILE DU REQUIN.

Ces diverses occupations nous avaient à ce point intéressés que nous ne nous étions pas aperçus que la saison des pluies était imminente. Mes succès comme tanneur, comme distillateur et comme chapelier, m'enhardirent à en chercher d'autres dans la fabrication de la poterie.

La salle à manger me servit d'atelier ; mon tour se composait d'une roue de canon adaptée à un axe de bois, auquel je fixai une planche taillée en rond. Pour commencer, je fabriquai quelques jattes destinées à remplacer les calebasses qui ne conservaient pas le lait assez frais. Dans l'intention de donner à ces vases un aspect plus agréable, je mélangeai à ma terre de porcelaine quelques parcelles de mica. Ensuite je cherchai, parmi notre butin conquis sur le navire échoué, une caisse contenant des verroteries qui avaient été emportées afin de les échanger avec les sauvages ; j'en écrasai sur l'enclume une certaine quantité de noires et une certaine quantité de jaunes, que je réduisis en poudre extrêmement fine et dont j'émaillai ma porcelaine à moitié cuite : c'est ainsi que j'obtins, après quelques tentatives maladroites ou malheureuses, quelques tasses à café, un petit sucrier et six petites assiettes.

Ce que je raconte là très-vite avait demandé, comme on le pense bien, beaucoup de temps. J'avais dû fabri-

quer préalablement des moules en bois assez imparfaits, à cause de mon médiocre talent de tourneur, puis, sur ces modèles, des moules en plâtre dans lesquels j'avais donné la forme aux ustensiles fabriqués, etc., etc.

Ma provision de terre à porcelaine étant épuisée, et la saison pluvieuse ne me permettant pas d'aller la renouveler, je m'occupai, à la satisfaction générale, de l'empaillement du condor et du vautour. Je fis amollir les peaux en les plongeant dans de l'eau tiède, que je saupoudrai de gomme d'euphorbe, pour prévenir l'invasion des insectes, et je les appliquai, ainsi amollies et garanties contre la corruption, sur des morceaux de bois auxquels j'avais, au préalable, donné la forme du corps des oiseaux. De petites baguettes entourées de coton furent placées dans le cou. Chaque aile fut maintenue à sa place à l'aide d'un fil d'archal ; et pour les yeux j'employai quatre petites boules de terre à porcelaine, de la grosseur voulue, que je peignis et fis cuire, et qui restituèrent aux deux oiseaux de proie leur physionomie véritable.

A ces occupations-là en succédèrent naturellement d'autres, car la saison des pluies nous rendant prisonniers, il fallait bien utiliser les loisirs qu'elle nous faisait. Il m'eût répugné de voir mes enfants inactifs. Nos lectures, les leçons que donnait Ernest au petit François et dont Jacques faisait volontiers son profit, les cours d'histoire naturelle que je faisais à tous et qui intéressaient d'autant plus le maître et ses élèves que notre île réunissait sous nos yeux, par un miracle providentiel, des éléments que l'Europe ne nous eût jamais offerts, rien de tout cela ne suffisait à tromper entièrement la monotonie de nos longues journées. Fritz m'aida à trouver un aliment à l'activité générale.

« Maintenant, dit-il, que nous avons en maître Brausewind un rapide coursier pour franchir la terre, il nous en faudrait imaginer un autre pour un autre champ de course un peu plus étendu, qui est la mer. Faisons un canot grœnlandais, un kaïak ! »

La proposition fut accueillie par moi avec satisfaction, par mes enfants avec enthousiasme, et par ma chère femme avec une sorte de craintive appréhension : ignorant complétement ce que pouvait être un kaïak, elle redoutait de nous voir engagés dans une entreprise imprudente. Je dus la rassurer au plus vite en lui apprenant que c'était un canot fait en peaux de chien de mer, et elle fut forcée de me donner son assentiment, en dépit de l'aversion que la mer lui inspirait.

On se mit immédiatement à l'œuvre, pour avoir achevé au moins la carcasse de notre canot avant le retour du beau temps. D'abord, à l'aide des plus larges fanons de notre baleine, courbés naturellement et que j'attachai deux à deux, je fis deux quilles s'emboîtant l'une dans l'autre, et d'une longueur de douze pieds environ. Au-dessous de ces quilles, que j'enduisis de résine, je ménageai trois entailles, auxquelles j'adaptai des roulettes destinées à faciliter le transport du kaïak sur terre. Les deux arcs des fanons furent réunis par des bambous, et j'attachai solidement leurs extrémités en y réservant deux petites cornes, entre lesquelles j'élevai perpendiculairement un troisième fanon destiné à relier les côtés hauts du kaïak. Je réunis également les quilles à l'aide d'une bande de cuivre, à laquelle je fixai un anneau de fer pour l'amarrage. Les bambous, fendus en échelons, servirent de côtes au canot dans la longueur, excepté toutefois à sa partie la plus élevée, où je mis un roseau du genre de ceux que nous trouvions dans la Mare aux Oies. Avec ces roseaux furent confectionnées les côtes, courbées dans le sens de la hauteur. Quant au tillac, je l'établis sur toute la surface du kaïak, en ménageant pour le rameur une ouverture circulaire que j'entourai d'un bois léger, au diamètre duquel je donnai la dimension nécessaire pour que la capote du rameur pût s'y adapter hermétiquement, et pour que nulle vague ne pût s'introduire dans le canot par cette indispensable ouverture. Dans un Kaïak ordinaire, le Grœnlandais qui le manœuvre est obligé d'être à genoux, ce qui est fatigant à la longue : je

me permis, entre autres innovations à ce canot primitif, de placer au-dessous de l'ouverture une escabelle mobile sur laquelle le rameur pouvait se reposer, ou dont il pouvait se passer à sa volonté.

La carcasse de notre kaïak était achevée; peut-être avait-elle, à cause de l'escabeau, un peu plus de la hauteur voulue; mais, heureusement, cette modification me semblait ne devoir rien enlever à la légèreté et à l'élasticité de l'embarcation.

Cette carcasse achevée, la besogne n'était qu'à moitié faite. Après avoir soigneusement calfeutré toutes les fentes avec du goudron et de la mousse, nous étendîmes à l'extérieur et à l'intérieur deux de nos plus grandes peaux de chien de mer bien préparées, de façon qu'elles enveloppassent complétement le canot. Des peaux de chien de mer furent également étendues et fixées sur le tillac, à l'aide d'une série de bambous qui, des deux côtés, formaient rebord. J'ai oublié de dire que le trou ménagé dans le tillac, pour le rameur, se trouvait un peu à l'arrière, parce que je me réservais d'utiliser l'avant en y clouant un mât et une voile : pour le moment, l'esquif devait être dirigé par un aviron à deux pales, un peu plus long que les avirons ordinaires; j'ajoutai à l'une des pales une vessie enduite de poix, en prévision d'une chute dans l'eau.

Notre kaïak était terminé, à la satisfaction générale. Mais, avant que son conducteur, qui devait être celui qui le premier en avait eu l'idée, s'y aventurât, je priai la chère mère de faire appel à toute son habileté pour nous confectionner quelques vestes de natation; ces vestes, à mon avis, devaient être autant de fourreaux s'adaptant aux parois du trou du tillac et enveloppant complétement le rameur, tout en lui laissant ses mouvements libres, bien entendu. En outre, comme il fallait tout prévoir, entre les deux peaux superposées qui formaient chacun de ces vêtements, on pouvait insuffler de l'air au moyen d'un petit tuyau en membrane de boyau, muni d'un bouchon qui permettait au rameur de se gonfler comme un

ballon et de rester ainsi à la surface de l'eau en vertu même de sa pesanteur spécifique.

La mauvaise saison se passa dans ces intéressantes occupations et en différents travaux plus ou moins importants. Mais, malgré la rapidité avec laquelle ce temps sembla s'écouler, nous n'en saluâmes pas avec moins de joie le retour du beau temps, parce que c'était aussi le retour des courses en plein air, en plein bois et en pleine savane. Fritz, surtout, brûlait du désir d'essayer le kaïak grœnlandais-suisse, et je n'étais pas moins curieux que lui de savoir comment il allait s'en tirer.

Or donc, par une superbe après-dînée, notre étrange canot fut lancé à la mer, et mon fils aîné, pour faire honneur au vêtement de sauvetage imaginé par moi, l'endossa, se gonfla, entra gravement dans l'eau, où il se soutint aussi librement que s'il eût marché sur la terre ferme, cela au grand étonnement et aux éclats de rire de ses frères qui, à cause des protubérances énormes de devant et de derrière qu'ils lui voyaient, ne se faisaient pas faute de l'appeler Polichinelle. Mais Fritz, sans se préoccuper d'eux ni de leurs moqueries, avait toujours avancé, et avait enfin abordé à l'île du Requin, aux applaudissements de sa mère et aux miens, pendant que nous y abordions nous-mêmes dans notre canot, à l'aide duquel nous l'avions suivi.

Nous devions une visite à nos antilopes naines : nous la leur fîmes et leur laissâmes pour régal un mélange de sel, de maïs broyé et de glands doux. L'état de leur litière me prouva qu'elles s'étaient fréquemment réfugiées sous la petite hutte que nous leur avions dressée; cela nous rassura complétement sur leur sort à venir.

Avant de partir, nous fîmes le tour de l'île pour y ramasser des coraux et des coquillages destinés à notre musée, et nous remarquâmes cette fois une grande quantité d'algues et d'autres plantes marines dont notre ménagère ordonna aux garçons de ramasser quelques bonnes brassées.

A notre retour dans la baie de la Délivrance, elle choisit

parmi ces plantes plusieurs feuilles dentelées et longues d'environ six ou sept pouces, qu'elle lava soigneusement, qu'elle étendit au soleil pour les faire sécher, et qu'elle mit ensuite dans notre four avec une sorte de mystérieuse solennité, sur laquelle je la plaisantai, sans obtenir d'elle une explication satisfaisante, du moins pour le moment. Quelques jours après, comme nous revenions, harassés, affamés, altérés, d'une course à Falkenhorst, la chère femme nous présenta, dans un grand plat de courge, la plus belle gelée transparente que nous eussions jamais vue; c'étaient les fameuses feuilles que la bonne mère avait fait sécher précédemment, pour nous ménager une surprise.

Dieu sait si, en effet, nous fûmes surpris et si nous nous régalâmes de ce mets, tout nouveau pour nous! Ma femme voulut bien nous apprendre alors que, pendant notre excursion dans l'île du Requin, elle avait reconnu, parmi les plantes marines, des feuilles semblables à celles qu'elle avait vu préparer avec du sucre et du jus de citron ou d'orange par les ménagères du Cap, où nous avions séjourné pendant la traversée du navire. Elle avait dû simplement substituer au citron, qui lui manquait, du vinaigre, du miel, des feuilles de ravensara, et un peu de cannelle.

Comme nous avions trouvé nos plantations de l'île du Requin en bon état, mangliers, cotonniers, pins et cocotiers, nous pouvions espérer trouver dans un état aussi prospère celles de l'île de la Baleine, vers laquelle nous nous dirigeâmes bientôt. A notre arrivée je constatai que le nombre de nos lapins s'était accru, que les petits gourmands avaient rongé l'écorce de nos jeunes arbres et entièrement dévoré les germes de nos noix de coco; seuls, les jeunes pins avaient été épargnés, sans doute à cause de leur saveur par trop résineuse : aussi, pour préserver à l'avenir nos pépinières de toute dévastation, nous dûmes les entourer d'une haie infranchissable de plantes épineuses.

Nous retrouvâmes sur la plage la carcasse de la ba-

leine, tellement nettoyée par les oiseaux de proie, et blanchie par l'action de l'air et du soleil, que je ne fis nulle difficulté d'en emporter les parties qui me parurent d'un emploi facile, comme, par exemple, les vertèbres de l'épine dorsale. Je pris en même temps quelques échantillons de deux plantes marines que j'avais vu brouter par mes lapins; l'une, d'une saveur désagréable, marécageuse, qui pouvait bien être le *fucus saccharinus*; l'autre, d'un parfum de violette très-prononcé, qui me parut être le *fucus palmatus*.

Nous revînmes à notre habitation privilégiée, chacun avec des projets nouveaux en tête.

XXXIII

DÉPART DES GARÇONS POUR LA CHASSE AUX RATS. — MASSACRE DES PORCS DÉVASTATEURS. — RETOUR DES JEUNES GENS. — PASSAGE DES HARENGS ET DES CHIENS DE MER

Un matin, pendant que mes plus jeunes fils s'étaient échappés avec les piéges à souris pour aller chercher les premiers éléments de leurs futurs chapeaux, je me décidai, de mon côté, à aller choisir un arbre d'une certaine grosseur, dont j'avais besoin pour la confection d'un moulin à pilons, et à faire une provision de terre glaise, qui ne m'était pas moins nécessaire. J'attelai Sturm à notre vieux traîneau, et, accompagné de Bill et de Brun, je me dirigeai vers le bois le plus voisin du ruisseau du Chacal.

Au delà du pont, en jetant les yeux sur notre plantation de manioc et de pommes de terre, située à droite du ruisseau, je constatai d'horribles dégâts causés par des maraudeurs qui devaient être des cochons, comme

me l'indiquaient quelques traces de pieds. Ces traces, que je suivis, me conduisirent successivement à la paroi des rochers et à travers un taillis, à l'ancien champ de pommes de terre, non loin de Falkenhorst.

Évidemment les maraudeurs étaient nombreux pour avoir commis tant de dévastations. Cependant, aucun d'eux ne se montrait, et je désespérais déjà d'en rencontrer un pour le châtier, lorsque l'aboiement furieux des chiens, auquel répondit bientôt un grognement, vint satisfaire ma légitime impatience. J'accourus et je vis, tenant tête aux chiens, notre vielle truie, redevenue à peu près sauvage, entourée de huit marcassins d'environ deux mois et du ragot de première portée que nous avions laissé vivre pour l'augmentation de la race, et qui, maintenant, était un porc d'une belle grosseur. Aveuglé par la colère que m'avaient causée les déprédations de ces maraudeurs, je fis feu de mes deux coups sur la troupe que j'avais devant moi, grognant et montrant les dents. Trois marcassins tombèrent, et le reste s'enfuit derrière les broussailles, poursuivi par les chiens que je rappelai aussitôt. Puis, je charriai les corps jusqu'à mon traîneau et je me remis en quête de mon arbre. Je le trouvai à quelque distance de notre fosse de terre glaise; il mesurait environ deux pieds d'épaisseur, le tronc en était droit et poli; après l'avoir marqué à la manière des bûcherons, je me décidai à revenir à la grotte. Nos chasseurs de rats n'étaient pas encore de retour; la mère se trouvait seule avec Ernest, qui avait passé une partie de sa journée dans la bibliothèque.

Vers le soir, au moment où nous commencions à être inquiets à leur sujet, les trois enfants revinrent, annoncés par Jacques monté sur son autruche. Fritz et François escortaient deux grands sacs portés par Brummer, et qui contenaient quatre de mes *bêtes à bec*, vingt ondatras, un kanguroo, un singe, deux animaux du genre lièvre, et une demi-douzaine de rats-castors d'une espèce différente des premiers. En outre, Fritz apportait une poignée de gros chardons, auxquels on ne prit pas garde

pour le moment, à cause de l'enthousiasme que causait le contenu des deux sacs.

« Oh! père! père, quelle monture sans pareille que mon autruche! s'écria Jacques. Elle court comme le vent. Vingt fois j'ai cru perdre haleine et prendre un étourdissement... Elle est, je puis le dire, d'une rapidité *aveuglante*... Il faut que tu me fabriques tout de suite un masque avec des yeux de verre, pour mes prochaines courses.

— Fougueux petit homme, répliquai-je; non, *il ne faut pas* que je fasse cela.

— Pourquoi donc? cher père.

— D'abord, parce que tu ne dois pas nous imposer tes désirs comme des obligations, à nous tes parents; ensuite, parce que j'ai à faire, dans l'intérêt général, des choses beaucoup plus sérieuses qu'un masque avec des yeux de verre pour un jeune monsieur qui peut bien essayer de se le fabriquer lui même, ne fût-ce que pour apprendre à se passer des autres. »

Jacques se tut, laissant la parole à son frère aîné.

« Cher père, dit Fritz, assurément nous nous sommes bien divertis aujourd'hui; nous avons vécu de notre chasse, nous avons eu un beau butin, et, cependant, nous échangerions volontiers toutes nos richesses pour un petit verre de vin muscat des Rochers, si toutefois le prix n'en est pas trop élevé.

— Bien proposé, cher Fritz; j'accorde le petit verre de muscat à tout le monde, parce que vous l'avez bien mérité. Seulement, une autre fois, ne partez pas en excursion, comme vous l'avez fait ce matin, sans en demander l'autorisation à votre mère et à moi. Et maintenant, mes enfants, allez dételer vos montures : un bon cavalier ne s'occupe de lui qu'après s'être occupé de son cheval. »

Lorsque la famille fut réunie pour souper, notre ménagère servit, les uns après les autres, les mets préparés, en les annonçant avec une gravité comique :

« Ceci, messieurs, dit-elle, est un cochon de lait euro-

péen sous la figure d'un marcassin américain. Voici, continua-t-elle, une jeune et savoureuse salade européenne, poussée et cueillie dans mon jardin, qui est, comme vous savez, aux antipodes de l'Europe; elle a, par conséquent, ses racines où la salade européenne ordinaire a sa tête. Voici enfin, cria-t-elle en découvrant un superbe plat de courge, voici un excellente gelée hottentote, tirée du jardin de la mer... »

La bonne humeur de la ménagère eut les applaudissements qu'elle méritait. Elle fut applaudie une seconde fois, lorsqu'elle revint avec des beignets de cassave et une bouteille de notre hydromel pour le dessert. Jamais souper ne nous avait paru meilleur ni plus gai.

Fritz nous raconta alors l'expédition de la journée; comment ses frères et lui étaient restés tout le jour dans les environs de Waldegg, plaçant çà et là leurs piéges; comment, avec les carottes jaunes, ils avaient pris les ondatras, et, avec de petits poissons, les rats-castors; comment, à ces mêmes appâts s'étaient prises les *bêtes à bec;* comment, enfin, ses frères et lui avaient dîné avec quelques poissons frais, avec du ginseng grillé et des racines d'anis.

« Et mon chacal, tu n'en parles pas? interrompit Jacques. Il a fait lever sous mon nez les deux lièvres, et, sous celui de François, le kanguroo, qui, pour la première et la dernière fois de sa vie, a fait connaissance avec la poudre...

— En rôdant à l'aventure, reprit Fritz, j'ai trouvé ces grands chardons, aux extrémités desquels étaient des crochets que je supposai devoir être bons à carder le feutre... En outre, parmi les végétaux, j'ai trouvé ces petits pommiers à cannelle. Enfin, avec mon fusil j'ai donné une bonne leçon, dont il ne se souvient probablement plus maintenant, à un grand vilain singe qui m'avait jeté quelques noix de coco sur la tête. »

Le butin de Fritz n'était point à dédaigner, et sa mère le remercia comme il convenait.

Quant au dépouillement du gibier, je prétendis m'en

charger à moi seul. Pour le faire, j'allai chercher dans la caisse du chirurgien un instrument que pour être clair, je ne puis désigner, que par son nom, une grosse seringue, et l'arrangeai de telle façon, en pratiquant une ouverture dans le bouchon du piston et en y adaptant deux soupapes, que j'obtins une machine de compression qui sans être parfaite, pouvait servir à mes projets. Quand je tirais le piston, l'air pénétrait, entre les deux soupapes, dans la seringue, et quand je le repoussais, la soupape s'ouvrait dans le petit tuyau, et laissait ressortir avec assez de force l'air comprimé.

Lorsque mes enfants, qui m'attendaient après avoir terminé, avec un peu de mauvaise humeur, les préparatifs du dépouillement, m'aperçurent, marchant solennellemement, mon arme chirurgicale au bras, dans une attitude tout à fait martiale, ils éclatèrent tous de rire, et me demandèrent ce que j'entendais faire de cet instrument, selon eux déplacé en ce moment.

Pour unique réponse, je pris le kanguroo, le suspendis commodément par les pieds de derrière, lui fis au ventre une incision par laquelle j'introduisis la canule de mon instrument, et l'insufflai de toutes mes forces. Le kanguroo s'enfla peu à peu d'une manière prodigieuse, perdant, au fur et à mesure, sa forme naturelle. Je continuai à souffler, et je constatai bientôt que, à l'exception de deux ou trois petits endroits peu importants, la peau était partout séparée de la chair. Après quoi, j'abandonnai à mes enfants ébahis le travail de l'enlèvement, qui se fit pour ainsi dire tout seul.

« Merveilleux ! s'écrièrent Jacques et François.

— Le père est donc sorcier !

— Drôle de baguette magique, dit tout bas Ernest, pour un sorcier !

— Mais comment cela peut-il se faire? dit Jacques.

— Très-simplement, mes enfants, leur répondis-je, et il n'est pas de peuple sauvage qui ne connaisse ce procédé d'insufflation, qui tient à la conformation du tissu cellulaire. Entre cuir et chair se trouvent une foule de petites

vésicules qui contiennent des corps gras ; si elles viennent à se remplir d'air, elles se dilatent, se déchirent, et la peau, privée d'adhérence avec la chair, s'en détache naturellement. Voilà le grand secret expliqué. »

Je me remis à faire fonctionner ma seringue, et la besogne s'avança d'autant ; cependant, comme nous avions un grand nombre d'animaux à dépouiller ainsi, la journée entière dut y être employée.

Le lendemain, de bon matin, nous partîmes pour l'abatage de l'arbre marqué précédemment par moi. Nous emportions, sur notre traîneau, les cordes, les haches, les cognées nécessaires. Durant le trajet je montrai à mes enfants les dégâts causés par les marcassins, et l'endroit où ils avaient reçu leur châtiment. Arrivés à l'arbre, j'y fis monter Jacques avec ordre d'abattre les branches qui, dans la chute, pourraient s'accrocher aux arbres voisins. Il attacha deux cordes dont les extrémités, restées libres, furent fixées à une distance assez raisonnable pour que nous n'eussions rien à craindre, au cas où nous ne pourrions diriger à notre gré le mouvement de l'arbre une fois coupé. Puis, à l'aide d'une forte scie, nous fîmes deux profondes entailles aux deux côtés opposés, l'une un peu plus haute que l'autre, et, après cela, chacun tira vigoureusement sur la corde. L'arbre craqua, chancela, et s'abattit sans dommage. Aussitôt à terre, le tronc et les principales branches furent sciés en blocs de quatre pieds ; le reste, destiné à être plus tard brûlé, fut laissé sur place pour sécher à son aise.

Quand on n'est pas bûcheron de son métier, on n'avance pas très-vite dans cette sorte de besogne. Tout ce que je viens de raconter nous avait demandé près de deux jours ; mais, enfin, j'avais ce que je voulais, c'est-à-dire de quoi établir un moulin à pilons tout à fait dans les règles.

Le moulin terminé, on l'essaya avec une certaine quantité de riz qui, au bout d'une journée, fut complètement décortiqué et put, à la satisfaction générale, être

immédiatement utilisé pour les besoins de la cuisine. L'opération avait été un peu plus longue qu'avec un moulin à roues, mais elle avait réussi, et c'était l'essentiel.

Tout en surveillant la manœuvre du moulin, je remarquai que nos volatiles domestiques, en revenant du champ voisin, où ils allaient avec un empressement singulier, avaient tout le jabot plein et l'air très-satisfait de leur promenade. Qui donc leur fournissait si abondamment le grain que nous leur ménagions avec une prudente parcimonie? Je ne tardai pas à le savoir, en allant visiter moi-même le champ, dont je constatai l'entière maturité, quoique quatre à cinq mois seulement se fussent écoulés depuis l'époque des semailles: d'où je conclus que, pour l'avenir, nous pourrions en toute assurance compter sur deux récoltes par an.

C'était une prévision agréable, certes, et cependant elle nous causa quelque embarras, parce que ce travail inattendu coïncidait avec le passage des harengs et des chiens de mer, qui se suivent presque toujours. Aussi notre chère ménagère, plus que nous encore, se lamentait-elle de cet excès d'abondance, ne voyant pas comment il nous serait possible de faire à la fois tant de besognes, dont une seule suffisait amplement pour nous occuper, c'est-à-dire, faire à la fois la récolte des céréales et la pêche, ainsi que la préparation des harengs et des chiens de mer.

« Conviens, mon ami, me dit-elle, que Dieu est prodigue pour nous; de notre vie nous n'avions été si riches.

— Ce n'est pas, à coup sûr, lui dis-je en souriant, l'argent qui nous manque ici.

— Au fait, dit Jacques, nous n'y pensons guère à ce pauvre argent. Où est le temps, père, où tu nous donnais cinq sous tous les dimanches et où ces cinq sous nous faisaient sauter de joie? Qui de nous sauterait aujourd'hui pour des boisseaux d'écus? »

Devant l'abondance de nos vraies richesses, ma femme, perdant un instant la tête, confondait les choses et se

trompait de termes, parlant de pêcher le riz et de récolter les chiens de mer, de saler les pommes de terre et d'arracher les harengs.

Je la rassurai, en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre, et qu'elle devait remercier au contraire le Seigneur de cette profusion de biens. Je résolus, quoi qu'elle m'objectât, de m'occuper d'abord de récolter notre blé par la méthode italienne, qui est la plus expéditive, si elle n'est pas la plus économique. Ensuite, comme il n'y avait nul inconvénient sérieux à ce que le manioc et les pommes de terre restassent quelques jours de plus en terre, nous devions nous occuper de la pêche des harengs.

Sans plus tarder, donc, et pour pouvoir commencer la récolte dès le lendemain matin, je fis nettoyer une aire en plein vent, pour recevoir nos épis qui devaient y être piétinés par les bêtes de somme. Nous nous réservions de compléter l'œuvre, en battant la récolte de notre côté, avec des avirons et des planches.

Le lendemain matin, armés de faucilles, nous nous rendîmes au champ que nous allions moissonner, et chacun se mit immédiatement à la besogne, qui consistait à saisir de la main gauche un certain nombre d'épis, à les couper de la main droite, et à les jeter ensuite dans une corbeille, attachés avec le premier morceau de paille venu. La méthode était nouvelle, et, comme tout ce qui était nouveau pour eux, elle plut extrêmement à mes enfants ; tant et si bien que le soir le champ était moissonné et que notre corbeille n'avait fait que se remplir et se vider.

« Une belle économie, en vérité ! s'était écriée la mère avec chagrin en nous voyant commencer ; tous les bons épis et toute la paille restent ainsi dans le chaume !

— Chère femme, répondis-je, tu te trompes. L'Italien est moins fou que tu ne le fais. Ce que tu crois qu'il perd n'est pas perdu : seulement, au lieu de le manger, il le boit.

— En voici bien une autre ! reprit la mère. Comment peut-on boire des épis et de la paille sans qu'ils vous écorchent le gosier en passant ?

— L'Italien les boit à sa manière. Son sol étant plus propre au labourage qu'à la nourriture des bestiaux, l'herbe et le foin manqueraient à ceux-ci, s'il ne s'avisait de couper ses épis comme nous venons de le faire. Au bout de quelques jours, une semaine ou deux, l'herbe a poussé parmi le chaume aussi bien qu'elle a pu ; les Italiens fauchent le tout à ras de terre pour leurs pâturages d'hiver, et ce qui manque à la paille en vertu nutritive est compensé par les épis qui s'y trouvent mêlés et qui contribuent ainsi extraordinairement à l'abondance du lait des bestiaux. Voilà tout. »

La mère consentit à se laisser convaincre de l'excellence de la méthode que nous avions employée, quoique, au fond, elle protestât, pour l'honneur des principes, contre cet expédient anti-économique.

Il s'agissait maintenant de procéder au battage des épis moissonnés. Ce fut une fête pour mes enfants, qui enfourchèrent chacun sa monture favorite pour la faire piétiner sur les épis et en faire sortir le grain précieux. La mère me fit remarquer que cette mode italienne permettait trop souvent aux buffles de prélever une dîme sur notre moisson, et je dus lui rappeler ce passage de l'Écriture : « Au bœuf qui bat tu ne dois pas lier la bouche. » Cette citation lui enleva tout scrupule. Il faut dire que nous avions plus de cent mesures de froment et presque autant d'orge à serrer dans notre chambre aux provisions.

Pour obtenir une seconde récolte dans la même année, il était bon de se hâter d'ensemencer notre champ, mais, cette fois, nous le fîmes à la méthode suisse, c'est-à-dire en changeant la nature de nos semences, afin de laisser reposer la terre. Nous venions de récolter de l'orge et du froment : nous semâmes de l'épeautre, du seigle et de l'avoine.

Cet important travail n'était pas encore terminé, lorsque survint le passage des harengs, par lesquels nous ne nous laissâmes pas distraire plus qu'il ne le fallait; ma femme nous recommanda d'en pêcher la valeur seu-

lement de deux petites tonnes. Quant aux chiens de mer qui suivaient, nous en tuâmes un certain nombre, qui furent dépouillés avec plus d'habileté qu'autrefois, grâce à mon instrument pneumatique.

XXXIV

ESSAI DU KAÏAK. — DISPARITION DE FRITZ. — LA VACHE MARINE. — L'ORAGE. — INQUIÉTUDES AU SUJET DE FRITZ. — SAUVÉS ! — LE PONT-LEVIS. — LES LÈCHE-SEL

Le kaïak était prêt depuis longtemps, et Fritz, qui en avait été nommé capitaine, brûlait du désir de justifier ce titre. Nos travaux les plus importants et les plus pressés étaient terminés : rien ne nous empêchait donc plus de nous donner cette représentation et ce plaisir.

Au jour fixé nous étions tous réunis sur le rivage. Fritz dut se laisser investir solennellement de ses fonctions avant d'entrer dans le canot norvégien. Chacun de nous s'empressa autour de lui, en guise d'écuyer, pour l'habiller et l'armer comme il convenait. Ainsi revêtu, notre nouveau chevalier grœnlandais prit en main la double rame et les harpons, en jetant aux monstres marins de fières menaces ; après quoi, pareil à Neptune, il s'installa dans le kaïak.

Il se blottit sur les genoux dans le trou de l'embarcation. Son costume une fois adapté à la rainure ménagée autour de cette ouverture, et ses harpons placés à sa droite et à sa gauche dans leurs soutiens respectifs, il procéda à son gonflement, et ne tarda pas à ressembler à une grenouille géante. Ernest et Jacques, à l'aide d'une

corde, tirèrent le kaïak que poussa à son tour le petit François, et un chant de triomphe fut entonné par Fritz, abandonné ainsi à lui-même. J'étais très-fier de voir avec quelle franche allure il manœuvrait son esquif, et je partageais la gaieté de mes trois autres enfants, répondant au chant de leur frère par de longs éclats de rire, tandis que leur mère, au contraire, sentait son cœur se serrer à la pensée des périls que l'un des siens pouvait courir. Je dus même, pour la tranquilliser, et malgré toute ma confiance en l'habileté de notre fils aîné, mettre immédiatement un canot en état, afin de suivre le kaïak et de lui venir en aide si besoin était.

Après s'être balancé tranquillement pendant quelques instants dans les eaux calmes de notre petite baie, le kaïak commença ses évolutions d'essai. Tantôt, à l'aide de la double rame, Fritz le poussait en droite ligne avec la rapidité d'une flèche ; tantôt il l'inclinait à droite ou à gauche ; tantôt, enfin, pour prouver qu'il ne pouvait être submergé, il le faisait complétement chavirer, au grand effroi de sa mère, et aux grands applaudissements de ses trois frères.

Fritz, un peu grisé par nos marques bruyantes d'approbation, et n'entendant pas les cris et les prières de sa mère qui redoutait à chaque instant quelque catastrophe, se hasarda bientôt dans le courant du ruisseau du Chacal qui, avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, le porta rapidement en pleine mer.

Cette imprudence m'alarma. Je montai en toute hâte dans mon canot, en compagnie de Jacques et d'Ernest, et me mis à la poursuite du fugitif, en criant à sa mère de n'avoir aucune crainte à propos de cette petite escapade, dont je me proposais bien de gronder Fritz.

Celui-ci avait complétement disparu et ce n'était qu'au sortir de la baie, en gagnant la pleine mer, que nous pouvions espérer l'apercevoir.

Notre canot nageait avec rapidité, à l'aide de nos six rames, comme une mouette sur les flots. Nous ne tardâmes pas à atteindre le bas-fond où, autrefois, avait

échoué le vaisseau, et où je supposais que le courant devait avoir porté mon fils aîné. Il y avait là des rochers à fleur d'eau, et d'autres plus élevés, sur lesquels les vagues se brisaient en écumant. En cherchant, du côté de ce bas-fond, un endroit où nous pussions nous hasarder avec quelque sécurité, nous nous engageâmes dans un labyrinthe d'écueils qui nous masquaient l'horizon.

Nous allions et venions dans cette espèce d'archipel, fort empêchés d'en sortir, et impatients surtout d'avoir des nouvelles de notre cher imprudent, lorsque, à une distance considérable, je vis s'élever en tournoyant une petite colonne de fumée, suivie, au bout de quatre ou cinq secondes, d'un faible bruit que je reconnus pour un coup de feu lointain.

« Fritz est là-bas! m'écriai-je avec une vive satisfaction.

— Où? où? » demandèrent Jacques et Ernest, qui interrogeaient l'horizon d'un regard inquiet.

Au même instant, j'entendis un bruit semblable au premier. Je déchargeai un de mes pistolets, et un troisième coup me répondit. J'assurai à mes jeunes compagnons que Fritz était seulement à un quart de lieue de nous et les engageai à faire force de rames. Quelques minutes plus tard, nous rejoignions notre fugitif.

Après que Fritz nous eût montré une *Merveille bleue*, —comme on a coutume d'appeler la vache marine,—qu'il avait tuée dans son excursion et qui gisait, échouée, sur un fragment de rocher voisin, je lui fis les reproches qu'il méritait pour l'inquiétude dans laquelle son imprudence nous avait tous jetés. Il s'excusa, rejetant toute la faute sur la violence du courant qui l'avait, disait-il, emporté, et passant sous silence le désir qu'il avait de s'aventurer en pleine mer pour essayer son kaïak et ses harpons. Je pardonnai, heureux de pouvoir le ramener sain et sauf vers sa mère, et, après avoir enlevé au *wallross* (cheval marin, ou vache marine) sa tête et ses deux défenses, destinées à servir d'ornement à la proue du

kaïak, nous songeâmes à revenir au port, Fritz nous servant d'avant-coureur.

En chemin, Ernest me demanda sur quoi j'avais basé mon calcul quand, après le second coup de pistolet de Fritz je leur avais affirmé que Fritz n'était pas à plus d'un quart de lieue de nous.

« La physique nous apprend, lui dis-je, que la lumière fait soixante et dix mille lieues dans une seconde, le son, au contraire, ne parcourt qu'environ trois cent trente mètres en une seconde. Ayant compté trois secondes entre le moment où j'ai vu la fumée du pistolet de Fritz et celui où j'ai entendu la détonation, j'en ai conclu que Fritz devait se trouver à une distance de près de mille mètres, ce qui fait un quart de lieue.

— A-t-on appliqué les mêmes calculs à la lumière des astres? me répondit Ernest.

— Sans doute, la lumière met huit minutes sept secondes et demie à arriver du soleil jusqu'à la terre, et il existe des étoiles fixes si éloignées que leur lumière met des milliers d'années à nous arriver, de sorte que si aujourd'hui elles cessaient tout à coup de briller, l'homme les verrait encore pendant des milliers d'années.

— Oh, père! quel abîme que la science, me dit Ernest, et qu'il serait beau de tout savoir!

— Il est déjà beau, mon cher enfant, et il est bon surtout de savoir quelque chose; le secret du reste n'appartient qu'à Dieu. »

Nous n'avions fait, tout en causant ainsi, que le tiers du trajet, lorsque l'orage que j'attendais, mais que je croyais plus éloigné, vint fondre tout à coup sur nous avec une violence inouïe.

Malheureusement Fritz avait pris tant d'avance sur nous, le mugissement des vagues et du vent était tel, et d'ailleurs la pluie torrentielle qui se précipitait du ciel nous le dérobait si bien que le rappeler pour le prendre dans notre canot eût été impossible. Mon cœur se serrait dans une angoisse inexprimable. Mais j'avais à veiller sur d'autres créatures non moins chères;

j'ordonnai immédiatement à mes jeunes compagnons de revêtir leurs corsets de sauvetage et de s'attacher solidement au canot, à l'aide de courroies, afin de n'être pas emportés par les vagues; je pris ensuite, pour moi, les mêmes précautions, et nous nous abandonnâmes à la miséricorde de Dieu.

L'orage, cependant, grandissait de minute en minute Les vagues s'élevaient, furieuses, comme des montagnes, vers le ciel qu'elles obscurcissaient; puis elles retombaient, avalanches menaçantes mêlées aux lueurs sinistres des éclairs. A chaque instant nous croyions être engloutis dans les abîmes qu'elles creusaient sous notre frêle barque, et à chaque instant, non moins épouvantés, nous remontions à la surface.

Heureusement, le canot soutenait bravement le choc des vagues; à mesure qu'il y entrait de l'eau, nous le vidions de notre mieux, et il reprenait sa marche folle, que j'essayais en vain de diriger par quelques secousses données au gouvernail.

Les angoisses de notre situation présente n'étaient rien, comparées à celles que j'éprouvais au sujet du malheureux imprudent qui nous avait valu tout cela. La tempête ne devait pas le ménager plus que nous, et, malgré la rapidité de la marche de son kaïak, il ne devait pas avoir atteint la terre assez à temps ! Qu'était devenu mon premier-né ? Tantôt je me le représentais lancé, avec sa frêle embarcation, sur quelque formidable écueil, et brisé avec elle. Tantôt je me l'imaginais enfoui à jamais dans les profondeurs de la mer, et devenu la proie de quelques-uns des monstres à la chasse desquels il venait de se livrer. Mon cœur souffrait, mais ma bouche se taisait, pour ne pas effrayer outre mesure les deux chers enfants dont j'avais la garde et qui, peut-être, avaient moins d'effroi que moi, à cause de la sainte et ingénue confiance que leur inspirait ma présence : ils espéraient en moi, qui n'espérais plus qu'en Dieu.

J'étais tout entier à ces poignantes pensées, lorsque, à travers l'obscurité et malgré la barrière que les flots éle-

vaient de tous côtés autour de moi, je m'aperçus que nous nous trouvions à la hauteur de la baie de la Délivrance. Alors, je pris moi-même une rame, et nous travaillâmes tous avec tant d'énergie que nous eûmes gagné bientôt le passage entre les rocs bien connus de l'entrée de cette baie. Nous étions sauvés, et, de ce moment, je pus remercier le Seigneur de notre délivrance inespérée.

Comment dire mon ravissement lorsque j'aperçus sur le rivage ma femme, Fritz et le petit François, agenouillés et priant pour nous qu'ils croyaient perdus à jamais? Je n'essaierai pas de peindre la joie débordante avec laquelle nous fûmes accueillis, et celle avec laquelle nous accueillîmes nous-mêmes les chères créatures que nous ne comptions plus revoir. La mère et moi, nous étions si heureux d'embrasser nos enfants, que nous ne songeâmes pas un seul instant à récriminer à propos des imprudences commises.

Après de nouvelles et chaleureuses actions de grâces à l'Éternel, et un réconfortant repas rapidement servi par notre excellente ménagère, nous nous occupâmes du kaïak et du canot. L'un et l'autre furent tirés sur la grève, et traînés vers la grotte avec leur chargement.

Cette grande pluie inattendue avait grossi de telle façon les quelques ruisseaux qui descendaient de la haute muraille des rochers, que, en différents endroits, notamment à Falkenhorst, ils étaient sortis de leur lit et avaient occasionné, çà et là, des dégâts qui exigeaient d'immédiates réparations. Le ruisseau du Chacal lui-même s'était si démesurément enflé, qu'il avait failli emporter notre pont et y avait causé des dommages assez graves.

Ces occupations, et diverses autres, comme la pêche des saumons et des esturgeons, nous prirent quelques jours, qui s'écoulèrent tranquillement et nous remirent des agitations de notre aventureuse excursion en pleine mer.

Une nuit, par un beau clair de lune, je fus tiré de mon sommeil par l'aboiement de nos chiens, auquel répondaient des grognements inquiétants. Croyant à une nou-

velle attaque de chacals, je me levai en grande hâte, je m'armai de mon fusil et j'allai passer la tête par le haut de la porte que nous laissions toujours ouverte, durant les nuits d'été, pour permettre à la fraîcheur de pénétrer dans la maison. Je regardais çà et là, devant moi, pour savoir ce qui se passait, lorsque j'entendis la voix de Fritz me demander :

« Es-tu levé, père ?

— Oui, lui répondis-je, viens avec moi. »

Fritz arriva bientôt, et nous courûmes dans la direction du tumulte pour savoir ce qui l'occasionnait ; nous reconnûmes que nos chiens étaient occupés à repousser une invasion de cochons. Autant que j'en pus juger, c'étaient les nôtres, qui, devenus sauvages, s'étaient glissés par le pont aux chacals, dont les enfants avaient sans doute oublié de lever les planches, ainsi que nous avions coutume de le faire depuis la visite du boa.

Nous eûmes quelque peine à faire lâcher prise à nos chiens. En poursuivant les maraudeurs au delà du ruisseau, je reconnus que ce n'était pas à la négligence des enfants que ces animaux avaient dû de pouvoir s'introduire chez nous, mais à leur propre habileté, en suivant les trois poutres qui servaient d'appui au pont et qui, naturellement, étaient à demeure. Cela me décida à changer ce pont de planches en pont-levis, et, dès le lendemain, mes garçons et moi nous nous mîmes à la besogne.

Deux forts poteaux, réunis en haut et en bas par deux traverses, furent plantés en terre. Une série d'échelons courait à travers, sur lesquels on pouvait facilement monter. Une corde, se mouvant le long d'une poulie, aboutissait, par l'un de ses bouts, à un anneau de fer solidement fixé à l'extrémité du pont, dont le plancher pouvait être soulevé et maintenu en l'air, à l'aide d'un système de bascule très-simple. Nous étions ainsi, désormais, complétement à l'abri des invasions de la nature de celle qui nous avait mis en émoi précédemment.

Pendant les premiers jours qui suivirent ce travail, les enfants se faisaient un jeu de baisser et de relever

notre pont, ou de grimper le long des poteaux, du haut desquels ils apercevaient, au delà du ruisseau, paissant par bandes et séparément, les antilopes et les gazelles qui s'enfuyaient dès que nous paraissions sur le pont.

« Quel dommage, père, dit un jour Fritz, que ces gracieuses créatures ne soient pas apprivoisées ! Ce serait plaisir de les voir, comme nos animaux domestiques, aller et venir autour de nous, sans s'effaroucher du bruit de nos travaux.

— Oui ! nous devrions établir ici une *lèche-à-buffles*, comme en Géorgie, reprit Ernest ; les gazelles y viendraient d'elles-mêmes.

— Qu'est-ce donc, dit Fritz, que cette *lèche-à-buffles* dont parle Ernest ?

— C'est une place ménagée par la nature, dans certaines contrées, notamment dans la Nouvelle-Géorgie, entre le fleuve de la Savane et l'Alleghany. Elle n'a pas plus de trois ou quatre arpents. Là, le sol se trouve mélangé d'une espèce de marne ou de très-fine terre salée que lèchent avec tant d'avidité et de plaisir les ruminants sauvages aussi bien que les ruminants apprivoisés, qu'on aperçoit çà et là, dans le sol, des cavités qui sont le résultat de ces visites : d'où vient le nom de *lèche-à-buffles ;* d'où, aussi, dans certaines contrées de l'Europe, sur nos montagnes natales, par exemple, les *lèche-sel* artificiels.

— Oh ! établissons des *lèche-sel*, père ! dirent les enfants, en sautant de joie à la pensée qu'ils pourraient prendre à leur aise cerfs, chèvres musquées, gazelles, buffles, etc.

— Volontiers, mes enfants, si la chose vous plaît. Avec de la terre à porcelaine et du sel, on aurait un excellent appât : allons donc faire une nouvelle provision de cette terre, et du même coup nous récolterons de grands bambous qui me sont nécessaires pour l'exécution d'un projet que j'ai en tête. »

Mes enfants se consultèrent du regard.

« Père, me dit Fritz, il y a longtemps que mes frères et moi nous avons en tête une autre expédition. Nous voudrions visiter Waldegg et Prospect-Hill, et pousser

des reconnaissances à droite et à gauche sur la route. Qu'en dis-tu ! »

Tous les yeux étaient fixés sur moi, brillants de désir.

« Si la chose vous fait bien envie, chers enfants, je ne demande pas mieux. Depuis longtemps l'œil du maitre a manqué à nos établissements.

— Partons ! partons ! s'écrièrent-ils.

— En ce cas, dit Fritz, je vais préparer tout de suite du pemmican pour le voyage, si maman veut avoir la bonté de me donner quelques morceaux de chair d'ours.

— Du pemmican ? Quel est ce ragoût de sauvages ? demanda ma femme.

— Mère, répondit Fritz, c'est de la chair d'ours ou de chevreuil, hachée, pilée et réduite en petit volume, que les marchands de pelleteries du Canada emportent avec eux dans leurs longues excursions à travers les tribus indiennes. Cela ne tient presque pas de place, tout en étant très-substantiel. Or, chère mère, comme nous avons résolu une grande expédition, nous allons transformer en pemmican notre provision de chair d'ours. »

Quoique la mère fût moins que jamais favorable aux excursions qui éloignaient d'elle ses enfants et son mari, elle se laissa néanmoins, comme à l'ordinaire, persuader de la nécessité de celle-ci, et elle aida Fritz dans la confection de son « ragoût de sauvages ». Pendant ce temps, les autres garçons apprêtaient leurs attirails de chasse, et je me convainquis, à voir l'activité de leurs préparatifs, qu'ils prétendaient faire durer cette expédition, à laquelle ils paraissaient attacher beaucoup de prix. Le vieux traîneau, transformé en voiture, grâce aux deux roues de canon, fut chargé de sacs, de paniers de toute espèce, ainsi que de la tente et du kaïak. En outre, Jacques, pensant n'être pas vu de moi, joignit aux provisions de pemmican, déjà plus que suffisantes, quelques pigeons, qu'il se proposait, dans ma pensée, de manger, pour varier un peu les morceaux d'ours pilés. Je n'eus pas l'air de m'apercevoir de tous ces petits manéges et je pressai le départ.

XXXV

DÉPART POUR WALDEGG. — L'HYÈNE. — LE PIGEON MESSAGER — LETTRE DE FRITZ. — LES CYGNES NOIRS. — LE HÉRON ROYAL. — LE TAPIR. — LES GRUES. — L'OISEAU DE PARADIS. — ÉMEUTE DE SINGES. — SA RÉPRESSION. — RAVAGES FAITS PAR LES ÉLÉPHANTS

Le matin du jour fixé, au moment où j'invitais ma femme à faire partie de l'expédition, elle déclara, contre mon attente, qu'elle resterait à la maison, ayant besoin de repos ; et Ernest, après maints conciliabules avec Jacques et Fritz, déclara également qu'il préférait rester; voyant notre projet ainsi modifié, je résolus de laisser partir les trois garçons seuls et de profiter de leur absence pour confectionner, avec Ernest, le pressoir à cannes à sucre.

Nos trois jeunes chasseurs nous firent leurs adieux, et partirent allégrement, avec une notable provision d'exhortations, de conseils d'avertissements, et de prières qui, sans doute, ne dut pas les embarrasser beaucoup en chemin.

Je ne m'appesantirai pas sur les détails de la fabrication de mon pressoir à cannes, qui ne s'écarta pas essentiellement de la fabrication du moulin à sucre proprement dit. J'aime mieux remplacer un récit aride par le résumé de celui, beaucoup plus pittoresque, que me firent mes trois aventureux garçons, à leur retour, qui n'eut lieu qu'au bout de quelques jours.

Après s'être éloignés rapidement de nous, ils avaient atteint les environs de Waldegg, où ils comptaient s'établir pour ce premier jour et pour le jour suivant. En approchant de la métairie, ils avaient entendu des éclats de rire humains qui les avaient singulièrement effrayés, ainsi que leur buffles et leurs chiens. L'autruche de Jacques, terrifiée à son tour et fort impressionnable, je pourrais

même dire fort nerveuse de sa nature, avait fui, emportant son cavalier, dans la direction de la rivière de Waldegg. Les lugubres éclats de rire, qui avaient mis toute la caravane en émoi, se répétant, et les buffles faisant mine de rebrousser chemin, suivis des chiens, de plus en plus effarés, Fritz et son frère étaient descendus pour s'assurer de la cause de cette panique, et, pendant que le premier essayait de calmer l'attelage, le second s'avançait avec précaution dans le taillis pour observer, rien que pour observer, son frère lui ayant recommandé de se replier immédiatement vers lui en cas de péril sérieux.

Le petit François, quoique très-peu rassuré par le rire terrible qu'on entendait encore par instants, s'était avancé à pas de loup, le fusil armé, et appelant tout bas les chiens qui semblaient ne le suivre qu'à contre-cœur. Au bout de quelques minutes, en écartant doucement un buisson, il avait aperçu, à environ quatre-vingts pas, une hyène énorme, en train de dévorer un bélier qu'elle venait d'abattre. L'hyène en apercevant le petit chasseur, avait répété pour la quatrième ou cinquième fois, mais sans lâcher pour cela sa victime, le rire funèbre entendu par les jeunes garçons. François, bien que comprenant le danger de son action, n'en avait pas moins envoyé à l'horrible bête une balle, qui lui avait fracassé une des pattes de devant, en même temps qu'elle lui avait fait à la poitrine une assez grave blessure.

Fritz, après être parvenu, non sans grands efforts, à maintenir ses buffles et à les attacher solidement à deux arbres voisins, était accouru au secours de son frère qui, par bonheur, n'en avait plus besoin. Les deux chiens qui, de la plus incompréhensible timidité, étaient passés à la plus extrême fureur, s'étaient rués sur l'ennemi. Fritz n'avait osé tirer, de peur de blesser Fauve ou Brun qui, du reste, n'avaient pas tardé à se rendre maîtres du champ de bataille. L'hyène morte, et bien morte, il avait fallu arracher de son cadavre les deux vaillants chiens qui, la lèvre retroussée, les crocs grinçants, les yeux

étincelants, la menaçaient encore. Peu de temps après, Jacques avait rejoint ses frères, avec son autruche, devenue plus docile depuis que l'affreux rire qui l'avait si fort agacée ne se faisait plus entendre, et les trois garçons avaient transporté leur butin à Waldegg, à l'aide du traîneau, comptant bien procéder au dépouillement pendant leur séjour à la métairie.

Dans le même temps, après les travaux de la journée, assis sous un berceau de feuillage, nous, qui étions demeurés à Felsenheim, nous nous entretenions de nos trois chers voyageurs : la mère témoignant de temps à autre quelque appréhension ; moi, questionnant Ernest sur les intentions mystérieuses que ses frères me paraissaient avoir eues en partant; Ernest ne répondant que par des paroles un peu énigmatiques. Cependant, vers la fin du souper, il consentit à nous dire :

« Tranquillise-toi, chère mère, et toi aussi, cher père, j'espère pouvoir demain te communiquer sur nos trois voyageurs les plus satisfaisantes nouvelles....

— Comment cela ? Comptes-tu donc aller les rejoindre ? Ce serait une absence fâcheuse pour moi, qui prétends utiliser demain, comme je l'ai fait aujourd'hui, ton travail.

— Je ne te quitterai pas, cher père; et, cependant, je te promets de te donner demain de leurs nouvelles. Qui sait? je rêverai peut-être à ce qu'ils ont fait aujourd'hui, et j'apprendrai ainsi en quel endroit ils se trouvent.

— Tiens ! m'écriai-je en interrompant le songeur, voilà un retardataire qui rentre au colombier.... L'obscurité ne me permet pas de distinguer si c'est un de nos pigeons ou un étranger qui se fourvoie chez nous.

— Il faut aller fermer la trappe, se hâta de dire Ernest. Qui sait? c'est peut-être un courrier qui nous arrive de Sidney ! Ne m'as-tu pas parlé un jour, père, de la possibilité du voisinage de cette colonie avec la nôtre?... Si ce pigeon, qui vient d'entrer, est un courrier, nous pourrons nous en servir pour lier correspondance avec la Nouvelle-Hollande....

— Je le désire sans l'espérer, mon cher enfant, répondis-je. Mais il est tard, il faut aller nous reposer. Demain, de bonne heure, tu pourras, si tu le juges à propos, aller consulter ton courrier de Sidney, et nous lire la gazette que tu espères trouver sous son aile. En attendant, bonsoir, et ne rêvez pas trop, monsieur le songe-creux. »

Le lendemain, debout plus tôt qu'à l'ordinaire, Ernest allait consulter le pigeonnier, et, au moment où nous nous mettions à table pour déjeuner, sa mère et moi, il s'avançait gravement vers nous, nous saluait gravement, et gravement aussi nous présentait un papier plié et cacheté en forme d'ordonnance, en nous disant :

« A Vos très-nobles Seigneuries, l'humble maître de poste de Felsenheim se recommande respectueusement, les suppliant de n'être pas fâchés s'il ne leur a pas livré plus tôt que ce matin les dépêches de Waldegg et celles de Sidney, dans la baie de Jackson : mais la poste est arrivée seulement cette nuit... »

La mère et moi ne pûmes nous empêcher de rire de ce début solennel; et, flairant là-dessous quelque plaisanterie imaginée par Ernest pour nous faire prendre en patience l'absence de ses frères, j'entrai gaiement dans la comédie en prenant le même air sérieux que lui pour lui répondre :

« Eh bien, monsieur le secrétaire, qu'est-il donc arrivé dans notre capitale? Communiquez-nous, je vous prie, ce dont on nous informe touchant nos sujets. »

Tout aussitôt Ernest, dépliant son papier, nous salua gravement de nouveau, et, de sa voix la plus claire, il lut ce qui suit :

« Le gouverneur général du Nouveau-Valais méridio-
» nal au gouverneur de Felsenheim, de Falkenhorst, de
» Waldegg, de Zuckertop, etc., etc., etc. Salut et consi-
» dération !

» Très-noble, très-aimé et très-fidèle allié,

» Nous apprenons avec déplaisir que, tout derniè-
» rement, trois aventuriers se sont éloignés de votre

» colonie pour vivre de brigandage au détriment
» du gros et du petit gibier de cette province. Nous
» avons appris également qu'une troupe d'hyènes, aussi
» horribles que dangereuses, a fait irruption dans votre
» gouvernement et a déjà causé un notable dommage à
» votre menu bétail.

» En conséquence nous vous prions d'aviser aux
» moyens de réprimer efficacement et promptement ces
» désordres, de faire rentrer les chasseurs dans votre
» colonie, et, en même temps, de mettre un terme aux
» attentats des bêtes féroces contre le droit des gens et
» des animaux paisibles.

» Sur ce, très-noble, très-aimé et très-fidèle allié, que
» Dieu vous ait en sa sainte et digne garde!

» Donné à Sidney, dans la baie de Jackson, le 12 de
» ce mois, en l'an 34 de la colonie.

» Le gouverneur,

» PHILIPP PHILIPPSON. »

Cette lecture achevée, Ernest éclata de rire et se prit à gambader si étourdiment qu'un petit billet sauta de sa poche et tomba par terre. J'allais le ramasser, mais Ernest, me devançant rapidement, s'en empara.

« Ce sont, dit-il, des lettres particulières de Waldegg. Si vous le désirez, cependant, je vais en donner connaissance à Vos Seigneuries : elles contiennent peut-être, dans leur laconisme, plus de vraisemblance que la dépêche officielle du bon sir Philipp Philippson, qui me paraît avoir accueilli avec un peu trop de crédulité des bruits évidemment exagérés, concernant cette colonie.

— Voilà une étrange énigme que tu nous donnes à déchiffrer là ! m'écriai-je. Est-ce que Fritz t'aurait laissé, en partant, une lettre pour moi avec recommandation de ne me la remettre qu'aujourd'hui ?

— Non, cher père, répondit Ernest, qui vit que l'impatience gagnait sa mère. La vérité de toute cette affaire, la voici contenue dans ce billet que m'a apporté hier au soir le pigeon retardataire et que je vous aurais lu hier

au soir, si j'avais pu grimper au pigeonnier avant le jour. Je lis sans changer un mot :

« Bien-aimés parents et cher Ernest,

» Une hyène énorme a dévoré deux agneaux et un
» mouton. François s'est couvert de gloire. Il l'a blessée
» d'un coup de feu, en pleine poitrine! Les chiens l'ont
» achevée. Nous avons passé presque toute la journée à
» la dépouiller. Sa peau est très-belle. Notre pemmican
» ne vaut pas le diable; ma mère avait raison de se
» défier de ma cuisine.

» Votre Fritz.

» Waldegg, ce 15. »

— Voilà une véritable lettre de chasseur! dis-je en riant. Dieu soit loué de la victoire remportée sur l'hyène par notre pauvre petit François! Mais par où cet animal dangereux peut-il être entré sur notre territoire?

— Pourvu qu'ils soient prudents! » murmura la mère, songeant à ses trois garçons exposés, loin de nous, à de nouvelles rencontres.

Elle voulait que nous nous missions immédiatement en route pour aller les rejoindre et leur prêter main-forte en cas de besoin. Mais, outre qu'un second messager aérien pouvait nous mieux indiquer ce que nous avions à faire, nous nous exposions à nous croiser avec nos chers coureurs d'aventures.

En effet, vers le soir, un peu plus tôt que la veille, un second pigeon messager entra dans le colombier, qu'Ernest alla immédiatement fermer, et d'où il rapporta le billet suivant :

« Nuit tranquille. Matinée superbe! Navigation en
» kaïak sur le lac de Waldegg. Capture de cygnes noirs.
» Héron royal. Grues et macreuses. Animal inconnu,
» enfui. Demain, à Prospect-Hill. Adieu à tous.

» Fritz, Jacques, François. »

Ce petit billet nous tranquillisa beaucoup. Il nous

prouvait qu'aucune autre hyène n'avait paru. Quant aux détails, assez énigmatiques, nos trois voyageurs nous en fournirent l'explication à leur arrivée.

Ils avaient eu le projet d'explorer le lac de Waldegg, et, en particulier, de signaler les endroits où l'on pouvait s'approcher de l'eau sans craindre d'enfoncer dans la vase. Pour cela, Fritz s'était mis dans son kaïak et avait vogué le long du rivage, pendant que ses deux frères en avaient côtoyé les bords, derrière les roseaux. A un signe de Fritz, François et Jacques s'approchaient de l'endroit indiqué par lui, et y plantaient quelques bambous pour le reconnaître.

Tout en faisant cette exploration, Fritz avait essayé de prendre vivants quelques cygnes noirs à bec rouge. S'armant d'un long bambou muni, à son extrémité, d'un fil de fer, il s'était approché, petit à petit, de trois jeunes de ces volatiles, moins farouches qu'il ne se l'était d'abord imaginé, et avait pu s'en emparer sans les blesser. Ces prisonniers, amenés à Felsenheim, firent l'ornement de la baie de la Délivrance.

A peine ces derniers avaient-ils été mis en sûreté, que Fritz avait vu sortir d'entre les roseaux, à quelques pas de lui, un magnifique héron royal, auquel il avait jeté son lacet. Le noble oiseau avait regimbé, s'était débattu du bec, des pattes et des ailes, et Fritz, pour s'en rendre maître complètement, avait dû échouer son kaïak parmi les roseaux. Là, le héron, que le lacet commençait à étrangler, était devenu de plus facile composition, et notre chasseur avait pu lui lier les ailes et lui bander les yeux.

Pendant que les trois frères, debout sur le rivage, admiraient leurs magnifiques captures, un grand quadrupède était sorti du marais, soufflant bruyamment, et les avait déconcertés au point qu'ils n'avaient pas pensé à le tirer. A la description qu'ils m'en firent plus tard, je reconnus que c'était le tapir ou *anta*, sorte d'éléphant incomplet, quadrupède innocent qui habite volontiers près des grands fleuves de l'Amérique du Sud. Fritz s'était

néanmoins mis à sa poursuite, pendant que ses deux frères emmenaient les cygnes prisonniers à la métairie de Waldegg.

Comme Jacques et François passaient près de la rizière, ils entendirent voler au-dessus de leurs têtes une troupe nombreuse de grues, auxquelles ils lancèrent quelques flèches : quatre ou cinq grues étaient tombées, parmi lesquelles deux *demoiselles de Numidie.*

C'était là un beau coup, et Fritz, qui revenait en ce moment vers ses frères sans avoir rien pris, en avait manifesté une sorte de dépit : si bien que, arrivé à la métairie, il avait pris son aigle et, en compagnie des chiens, s'était glissé vers le petit bois de goyaviers pour y chercher une revanche. Il marchait depuis un quart d'heure environ, lorsque ses chiens firent partir une volée d'oiseaux qui ressemblaient à des faisans et qui s'étaient aussitôt éparpillés dans les arbres voisins. Il avait aussitôt lancé son aigle qui avait atteint un de ces oiseaux, pendant que lui, Fritz, en avait abattu un autre, qui était magnifique, à cause de sa splendide aigrette et de sa longue queue ondoyante : cette capture valait bien celle de ses frères, car il venait de tuer un *oiseau de paradis.*

L'heure du repas avait réuni nos trois jeunes chasseurs qui, tout en causant de leurs mutuels exploits, avaient mangé, du meilleur appétit, un jambon de pécari, quelques pommes de terre rôties sous la cendre, des goyaves et des pommes de cannellier; quant au pemmican, le trouvant indigne de leur estomac, ils l'avaient abandonné aux chiens, qui s'en étaient régalés.

La soirée avait été employée à faire des provisions de coton et de riz qu'ils comptaient emporter à Prospect-Hill, où ils voulaient faire une visite et mettre tout en ordre. En outre, pour l'exécution d'un projet qu'ils avaient en tête, ils avaient fait une copieuse provision de noix de coco et de vin de palmier, en abattant, à la manière des Caraïbes, les deux arbres qui les leur

avaient fournis ; je les grondai plus tard de ce gaspillage qu'ils cherchèrent à excuser en me disant que, pour remplacer les arbres abattus, ils avaient eu soin de planter huit ou dix noix de coco.

Ici je laisserai la parole à Fritz pour raconter une partie de ses aventures, et, en particulier, comment il alla, avec ses frères, le jour suivant, vers notre hutte de Prospect-Hill, où ils arrivèrent avant l'heure de midi :

« A peine étions-nous dans le petit bois de pins, dit-il, que nous fûmes accueillis, à l'improviste, par une véritable émeute de singes qui, tout en grinçant des dents, nous accablaient d'une grêle de pignons, heureusement mûrs pour la plupart. Cependant, comme, tout mûrs qu'ils étaient, les pignons devenaient désagréables par leur nombre, nous songeâmes à en faire cesser l'envoi en tirant au hasard quelques coups de fusil parmi les branches des arbres, d'où tombèrent aussitôt, à notre grand regret, quatre ou cinq de nos agresseurs; leurs nombreux camarades, justement alarmés de notre façon de répondre à leurs mauvaises plaisanteries, se rendirent immédiatement invisibles et muets.

» En longeant la plantation de Zuckertop, je constatai avec étonnement que les tiges, d'une hauteur de huit à dix pieds, étaient brisées, écrasées comme si la grêle avait passé par là. Nous arrivons enfin à notre rustique château de Prospect-Hill où, après avoir pris soin de nos bêtes et déchargé notre butin, nous faisons l'inspection des lieux. Ah ! cher père ! les abominables singes s'étaient conduits ici comme à la hutte de Waldegg, et pis encore : tout était dévasté, pillé, souillé par eux! Nous voilà donc balayant, nettoyant, lavant la petite maisonnette afin de la rendre habitable pour nous, ainsi que pour les sacs de coton, les peaux d'ours que nous avions emportés et quelques fioles d'une drogue éminemment purgative, qu'Ernest avait fabriquée à ma demande pour un usage que tu connaîtras tout à l'heure.

» Vers le soir donc, installés dans la maisonnette de Prospect-Hill, nous remplissons des courges et des écorces de noix de coco, emportées par nous dans ce dessein, de lait de chèvre frais, de vin de palmier et de graines de mil pilées, en ayant soin de mêler à cela autant de la drogue en question qu'il nous semble nécessaire pour donner une leçon dont ils puissent garder le souvenir, aux impitoyables ravageurs de nos domaines. Cette besogne terminée, nous attachons, çà et là, aux branches des arbres, nos vases si perfidement appétissants, et nous rentrons nous livrer au sommeil. Je dois ajouter que, malgré notre fatigue, il nous fut à peu près impossible de dormir : d'abord, ce furent des cris de bêtes fauves qui nous tinrent en émoi; puis, les aboiements de nos chiens, réveillés par l'irruption des singes sur lesquels allait agir bientôt le repas que nous leur avions préparé.

» Le lendemain matin, curieux de savoir ce qui s'était passé durant la nuit, nous nous levons et nous n'eûmes que trop l'occasion de constater les effets prodigieux de notre médication. Tu peux être tranquille : il n'y a pas un singe à deux lieues à la ronde, à l'heure qu'il est. Je ne crois pas qu'il s'en trouve un disposé à venir, de longtemps, nous redemander à dîner. Nous ne croyons pas, père, que tu nous reproches cette exécution qui ne nous laisse point de mort sur la conscience. Ce fut alors que nous vous envoyâmes un troisième pigeon porteur d'une dépêche rédigée par Jacques, dans un style pompeux et tout à fait oriental, et vous donnant le bulletin de cette burlesque expédition en même temps que la nouvelle de notre prochain retour. »

Ici je prends la parole et continue le récit.

Nous nous croyions parfaitement rassurés sur le sort de nos chers enfants, lorsque peu de temps après le dîner, un troisième messager arriva, porteur de la lettre suivante :

« Le défilé est forcé. Jusqu'à Zuckertop tout est « ravagé : les cannes à sucre sont en partie arrachées,

» en partie écrasées ; de nombreux, d'énormes vestiges
» de pas monstrueux se montrent sur le sol. Hâte-toi,
» cher père, de venir à notre secours. Nous n'osons
» aller ni en avant ni en arrière, et, quoique sains et
» saufs, nous ne nous sentons pas de force à lutter
» contre un danger dont nous ignorons l'étendue et la
» gravité. »

Cette nouvelle avait un tout autre caractère que les précédentes, et l'on s'imagine bien que je ne m'amusai pas à la commenter. Sans aucun retard j'allai seller l'onagre, et, après avoir recommandé à ma femme de se rendre le jour suivant au défilé avec notre voiture de bagages, sous la conduite d'Ernest, je partis au galop.

XXXVI

CONSTRUCTION D'UNE HABITATION D'ÉTÉ. — LES FRUITS DE CACAOYER ET DE BANANIER. — LE SAC MYSTÉRIEUX. — LA POULE SULTANE. — LES ÉLÉPHANTS. — LES PANTHÈRES. — LE MONSTRE AMPHIBIE. — LE TROMPEUR TROMPÉ. RESTAURATION DE FALKENHORST. — CONSTRUCTION D'UN CORPS DE GARDE DANS L'ILE DU REQUIN

Je fis, en trois heures, un chemin qui en exigeait ordinairement six. Mon arrivée, sur laquelle on n'osait pas encore compter, fut saluée par des cris de joie et de chaudes étreintes. Sans perdre une minute, je voulus prendre connaissance, par mes yeux, de l'étendue du désastre que m'annonçait la lettre de mes enfants, et je ne tardai pas à me convaincre, à mon grand chagrin, qu'ils n'avaient rien exagéré. Partout la dévastation. Les poutres qui servaient de clôture à l'étroit passage, et

que nous avions établies là avec tant de peine, étaient couchées à terre, brisées comme des fétus de paille, et les arbres du voisinage, où nous comptions élever pour l'été une cabane kamtschadale, étaient ébranchés et effeuillés à une grande hauteur. Dans le fourré des bambous, les plus jeunes plants étaient brisés aussi ou dévorés. Mais, où la dévastation présentait le caractère le plus effroyable, c'était dans notre plantation de cannes à sucre : ce qui n'était pas arraché ou brisé était foulé. Il n'y avait pas jusqu'à notre hutte à fumer qui n'eût été renversée.

D'où venaient ces dévastations? Quels en étaient les auteurs? J'avais remarqué, se dirigeant vers l'embouchure du fleuve Oriental, de lourdes empreintes qui pouvaient bien être celles de pieds d'hippopotames. Ailleurs c'étaient d'autres empreintes, moins grandes que les précédentes, comme celles qu'auraient pu laisser, en courant, de grands loups, — des hyènes. Ces traces, cependant, se dirigeaient vers la côte, et ne revenaient pas vers le défilé.

La tente dressée à la hâte, nous avions rassemblé du bois pour faire un grand feu, destiné à nous protéger contre les attaques de nos ennemis durant la nuit, qui, naturellement, ne fut pas des plus calmes, et que nous passâmes, Fritz et moi, l'oreille au guet, le fusil entre les jambes, à nous entretenir des événements de la journée.

Le lendemain, vers midi, Ernest et la mère arrivèrent avec la charrette, à laquelle étaient attelés la vache et l'ânon, et nous commençâmes aussitôt à tout préparer pour un long séjour, c'est-à-dire à tout réparer, puisque nos ennemis n'avaient rien laissé en bon état.

Lorsque la fortification du défilé fut rétablie solidement, — et elle exigea environ une semaine de travail, — je m'occupai de la construction, dans le voisinage, d'une habitation d'été, à la manière kamtschadale, formée de quatre beaux arbres réunis, à une hauteur de vingt pieds, à l'aide d'un fort plancher. Pour arriver à cette

demeure aérienne, j'imaginai un escalier qui, quoique solide, pouvait se relever à travers la charpente du plancher. Cette cabane, terminée, présentait un aspect très-pittoresque. Elle nous servait à la fois de chambre à coucher, d'observatoire et de basse-cour. Nous étions désormais sans inquiétude sur nous et sur nos poules. Cette nouvelle demeure fut baptisée du nom de l'*Ermitage.*

Ces divers travaux ne nous occupaient pas exclusivement. Pendant que je travaillais à la maison et que la mère préparait les choses du ménage, qui lui demandaient beaucoup de soins et de temps, nos jeunes garçons allaient en excursion, et, chaque fois, rapportaient quelque butin nouveau. Par exemple, dans un de ses derniers voyages, Fritz était revenu avec deux fruits qu'il avait pris pour des concombres ou des cornichons, et qui étaient tout simplement un fruit de cacaoyer et un fruit de bananier. Nous les avions goûtés l'un et l'autre, et je dois avouer qu'ils nous avaient paru au-dessous de leur réputation. Les fèves de cacao, enfoncées comme des pepins dans une sorte de bouillie douceâtre, étaient d'une amertume rare; les bananes, seules, étaient supportables, et encore étaient-elles assez fades et ressemblaient-elles à des poires molles.

« Il est étrange, m'écriai-je, que des fruits si estimés ailleurs, nous paraissent ici d'une saveur si désagréable. Dans les îles françaises, la bouillie du cacao est trouvée exquise, saupoudrée de sucre et mélangée de fleurs d'oranger; et son noyau, que nous déclarons avec raison si amer, est trouvé délicieux une fois séché et broyé avec du sucre. Dans les deux Indes, les bananes rôties ou bouillies sont trouvées extraordinairement agréables, probablement parce qu'elles sont cueillies au moment opportun, c'est-à-dire un peu avant leur maturité.

— S'il en est ainsi, dit la mère, je me charge de ces fruits, que je planterai dans mon jardin, et j'espère que nous arriverons, nous aussi, à les trouver délicieux.

— Chère femme, répondis-je, pour que les fèves de cacao puissent germer, il faut qu'elles soient mises en terre encore humides, immédiatement à la sortie du fruit. Quant aux bananiers, ils se reproduisent généralement par boutures. Donc, si tu le désires, Fritz, avant notre départ, ira cueillir quelques rejetons et quelques fruits que tu pourras planter. »

Le jour d'avant notre départ, en effet, Fritz reçut de sa mère la commission d'aller lui chercher des fruits de cacao frais et des rejetons de bananiers, et, de moi, celle de rapporter de cette dernière excursion le plus qu'il pourrait d'échantillons du règne végétal et du règne animal. Il partit sur le fleuve, emmenant, outre son kaïak, une sorte de radeau californien, très-léger, qui, le soir, au retour, était chargé à submerger.

Jacques, Ernest et François accoururent pour procéder au débarquement des richesses de la petite flottille. Chacun, se partageant le butin, s'empressa de le transporter à la cabane. Ernest et François avaient déjà pris les devants, lorsque Fritz confia à Jacques un grand sac humide dans lequel se manifestaient des bruits et des mouvements singuliers. Jacques l'ouvrit précipitamment, en se cachant derrière un buisson, et la vue du contenu lui arracha une exclamation de surprise et une gambade de joie. Après avoir remercié son frère de ce cadeau, il alla poser le sac, avec beaucoup de précautions, en ayant soin d'en tenir la moitié plongée dans l'eau, à un endroit écarté où il devait aller le reprendre le lendemain. Quant à Fritz, il sauta enfin à terre avec un grand oiseau auquel il avait lié pattes, ailes et tête, et qu'il nous présenta avec une visible satisfaction : c'était une *poule sultane*.

Il nous fit ensuite le récit de son excursion. Il nous parla de l'extrême fertilité de la contrée qu'il avait aperçue sur la rive opposée en remontant le fleuve. Il avait vu là d'épaisses forêts qui s'étendaient depuis le rivage jusqu'au flanc de la montagne. Il avait été presque continuellement étourdi par les clameurs d'une multitude

d'oiseaux au plumage varié, pintades, poules d'Inde, paons, etc., parmi lesquels, à l'aide de son lacet, il avait pris la poule sultane. En remontant le fleuve, plus haut que le marais des Buffles, il avait trouvé à sa droite un bois de mimosas, où se promenaient gravement des éléphants, par bandes de dix et de vingt, arrachant les jeunes branches, dont ils engloutissaient des paquets entiers, et ne s'inquiétant nullement de la présence du kaïak ni de celui qui le montait. Un peu plus loin, Fritz avait aperçu, venant se désaltérer dans une petite anse, quelques panthères dont la merveilleuse fourrure donnait au paysage une physionomie pittoresque, tout à fait nouvelle pour l'aventureux navigateur.

« J'éprouvai un instant, dit-il, le plus vif désir d'essayer mon adresse sur l'un de ces magnifiques animaux, mais je compris que cela serait imprudent, et bientôt, mon ardeur belliqueuse se fondant comme neige au soleil, j'éprouvai, non moins vivement, le désir de retourner en arrière, et de revenir vers notre tranquille habitation. J'en étais là de ces pensées fort sages, lorsque, à deux portées de fusil de moi, je vis tout à coup l'eau bouillonner tumultueusement, comme si une source eût voulu se faire jour, et bientôt je vis une énorme tête, d'un brun rouge, sortir du fleuve et bâiller avec un bruit qui ressemblait à un hennissement. Je n'eus que le temps de remarquer, durant ce bâillement, une double rangée de dents effroyables, qui semblaient enfoncées dans les gencives comme autant de pieux taillés en pointes ; en quatre coups de rames j'étais loin du monstre, en quatre autres coups je l'avais complétement perdu de vue, souhaitant de tout mon cœur que de son côté il ne cherchât pas à me rejoindre. Je repris mon radeau californien, que j'avais laissé dans une petite crique naturelle pour pouvoir entreprendre plus librement ma longue excursion dans la partie supérieure de la rivière, et je revins ici en toute hâte par le plus court chemin. »

Tel fut, en abrégé, le récit de notre fils aîné. Il nous

donna beaucoup à réfléchir, car il nous prouvait que nous avions dans notre voisinage un grand nombre d'animaux formidables, panthères, éléphants, hippopotames et autres, auxquels il nous était assez difficile d'interdire absolument l'entrée de nos domaines, qu'ils pouvaient envahir d'un moment à l'autre, à leur fantaisie. A part ces craintes si légitimes, l'expédition de Fritz avait été heureuse de tous points, puisqu'il nous rapportait des échantillons nombreux de végétaux intéressants à connaître.

Le temps qu'avait duré son absence avait été mis à profit par nous. Nous avions tout préparé, tout disposé pour le départ, fixé au jour suivant.

Le lendemain, donc, pendant que la mère, Jacques, Ernest, François et moi, nous prenions avec notre équipage la route de terre, Fritz, qui m'en avait demandé l'autorisation, prenait la route d'eau. Monté sur son kaïak, il devait descendre la rivière, doubler le promontoire de l'Espoir Trompé, et examiner avec attention toute la côte qui nous était inconnue.

Le voyage de retour se fit sans encombre. Jacques, monté sur son autruche, nous avait précédés d'une petite heure. Il avait abaissé à notre intention le pont-levis et s'était ensuite empressé d'aller tremper dans la vase le sac mystérieux qu'il avait reçu la veille des mains de son frère. Dès l'arrivée, Ernest et moi, en attendant Fritz, nous avions déballé nos richesses. Tout d'abord le nombre de volatiles m'effraya un peu, lorsque je songeai aux déprédations qu'ils ne manqueraient pas de commettre sur nos récoltes, durant nos excursions, et, pour obvier autant que possible à cet inconvénient futur, j'ordonnai une immédiate répartition dans nos territoires maritimes. Les poules d'Inde, la poule à collet et les grues, ces dernières, toutefois, avec les ailes un peu coupées, furent transportées dans les deux îles voisines. Les cygnes noirs, le héron royal et la demoiselle de Numidie, si divertissante par sa coquetterie, furent placés près de la mare aux Oies. Les vieilles outardes obtinrent le privi-

lége de rester près de nous, même pendant nos repas, lorsque nous mangerions en plein air.

Aussitôt après l'arrivée de Fritz, qui eut lieu deux heures avant le coucher du soleil, nous nous réunîmes autour d'un festin confortable.

Ce repas achevé, nous étions assis sur le seuil de la grotte, devisant tranquillement selon notre coutume, lorsque tout à coup un rugissement terrible, ressemblant au roulement du tonnerre, se fit entendre du côté de la mare aux Oies. Nos chiens, effrayés, bondirent en aboyant. Je me levai précipitamment, et ordonnai à Jacques d'aller chercher au plus vite des balles, pendant que la mère, Ernest et le petit François témoignaient autant d'effroi que nos fidèles gardiens. Quant à Fritz qui, en pareil cas, était toujours le premier à courir aux armes, il ne bougeait pas et souriait même d'un imperceptible sourire qui me rassura.

« Ne vous alarmez pas, mes enfants, dis-je alors. Ce que nous prenons si bénévolement pour le rugissement d'une bête féroce n'est peut-être que le cri d'un butor ou d'un cochon de marais...

— A moins, continua Fritz, que ce ne soit une sérénade donnée par la grenouille géante de Jacques.

— Ah! ah! répliquai-je en riant, c'est un tour qu'a voulu nous jouer ce petit fanfaron!... Je m'explique maintenant le mystère avec lequel il a transporté certain sac que tu lui avais confié toi-même mystérieusement... Eh bien, pour le punir de sa plaisanterie, qui a alarmé inutilement sa mère, nous allons lui en faire une autre. Mes chers enfants, feignons tous d'être très-effrayés, aussitôt que Jacques sera revenu... »

Toute la petite famille joua bien son rôle dans cette comédie improvisée. Chacun courut pêle-mêle : celui-ci faisant mine de chercher les armes; celui-là roulant de gros yeux effarés; Fritz, debout sur la pointe du pied, semblant interroger les alentours avec inquiétude.

« Qu'est-ce donc? demanda Jacques, survenant, tout fier de l'épouvante dans laquelle il supposait que sa gre-

nouille nous avait jetés. Qu'est-ce donc? répéta-t-il en remarquant que Fritz avait l'air tout aussi effrayé que nous.

— Un monstrueux couguar, qui vient de bondir en rugissant près de nous! répondit Fritz. Nous venons de l'apercevoir là, dans le fourré...

— Un couguar? qu'est-ce qu'un couguar? demanda Jacques, qui semblait devenir inquiet à son tour.

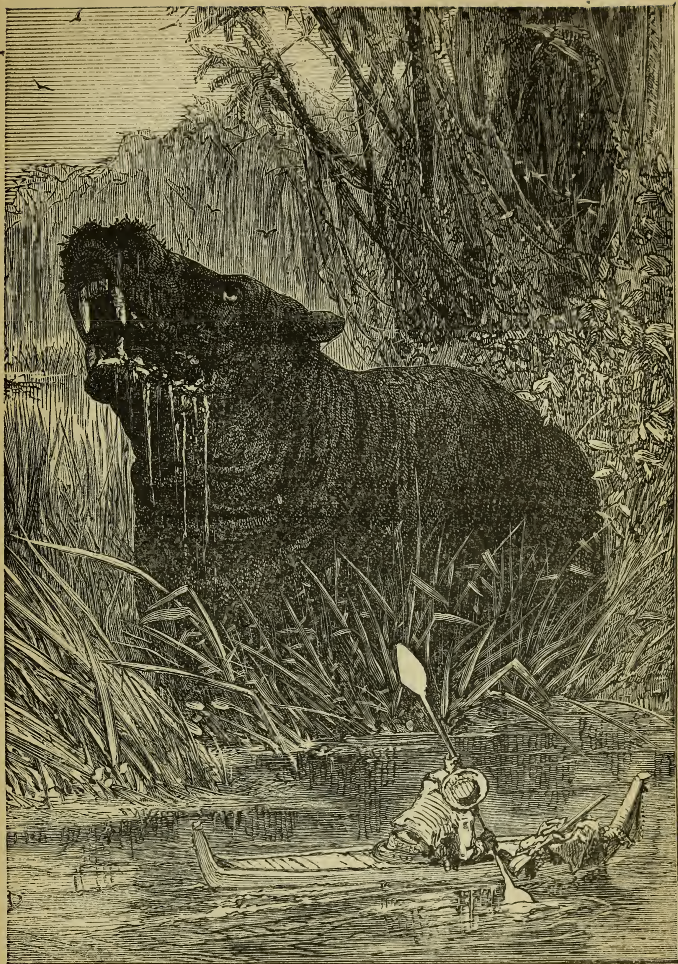
— C'est, dis-je à mon tour, un tigre américain, dont le pelage est d'une seule couleur, d'où son nom de *felis concolor*. Cet animal est très-féroce, mais sa peau est fort estimée; il a...

— Il a ce que je ne tiens pas à savoir, » dit mon étourdi en reprenant à toutes jambes le chemin de la grotte

Aussitôt qu'il s'y fut réfugié, nous reprîmes tous nos places sous le berceau de feuillage, avec de grands éclats de rire, qui redoublèrent encore quand nous aperçûmes maître Jacques, le fusil à la main, regardant, encore pâle d'émotion, à l'une des fenêtres de la galerie, et ne comprenant plus rien à notre tranquillité. Tout s'expliqua enfin, et le farceur jura, mais un tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Quelques jours après, comme nous commencions à nous remettre un peu des fatigues de la dernière expédition, la mère me demanda avec instance d'employer encore une fois notre commune activité à la restauration de notre ancien palais de Falkenhorst. J'y consentis volontiers, et nous nous rendîmes à la demeure aérienne, aussitôt que mes enfants eurent fini de préparer, à quelque distance du pont, le *lèche-sel* dont nous avions parlé précédemment et dont les matériaux ne furent pas longs à rassembler.

Les travaux de restauration de notre château du Figuier marchèrent avec assez de rapidité. Les racines de la base furent rabotées et polies; une petite terrasse en terre glaise fut construite tout autour. Nous la rendîmes imperméable à l'eau avec un mélange de goudron et de résine. Notre chambre fut couverte avec des écorces d'ar-



EN QUATRE COUPS DE RAMES J'ÉTAIS LOIN DU MONSTRE (Page 329).

bres soigneusement jointes, et sur ses principaux côtés nous ménageâmes deux petits balcons en treillis, de l'aspect le plus pittoresque. Enfin, ce premier nid, assez informe d'abord, assez grossier de physionomie, devint, grâce à ces divers aménagements, une très-charmante et très-confortable demeure.

Ceci n'était pour ainsi dire que l'agréable : Fritz nous fit songer à l'utile, qui était la construction d'un corps de garde et l'établissement d'un canon de quatre sur la plate-forme de l'île du Requin. L'entreprise était difficile; cependant nous en vînmes à bout, non sans de longs efforts et de grandes fatigues. Je commençai par construire sur le rocher un cabestan, aussi fort que possible, auquel j'adaptai une moufle, ce qui me permit d'enlever le canon de quatre, dégagé de son affût. Ce travail d'ascension dura un jour, car la hauteur à franchir était de cinquante à soixante pieds, et nous ne pouvions procéder qu'avec lenteur, à cause du poids du canon.

Derrière le canon, replacé sur son affût et braqué du côté de la mer, nous construisîmes une sorte de grande guérite en planches et en cannes de bambou; tout auprès fut élevé un mât avec un cordage montant et descendant pour hisser notre pavillon, qui devait être blanc en temps de calme et rouge en cas d'alarme. Lorsque tout fut terminé, restauration du palais aérien, construction du corps de garde, érection du canon, etc., c'est-à-dire au bout de deux mois, nous fûmes si contents, que nous résolûmes de célébrer notre œuvre avec une certaine solennité, en tirant six coups de canon, par manière de salut, à l'adresse du pavillon suisse que nous hissions pour la première fois

XXXVII

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DE LA COLONIE AU BOUT DE DIX ANS. — EXCURSION DE FRITZ SUR SON KAÏAK. — LES NIDS. — LA BAIE DES PERLES. — LES CHIENS DE MER. — L'ALBATROS

Les chapitres s'ajoutent aux chapitres, comme les années aux années, insensiblement, uniformément; puisque je raconte l'histoire de ma vie, ou plutôt celle de ma famille, pendant ces dix ans passés loin du monde, loin de nos frères les hommes, loin de notre pays natal, sans autres ressources que notre industrie, sans autre consolation que notre foi sincère dans la bonté de Dieu, et notre affection réciproque, que chaque épreuve avait fortifiée.

Durant ces dix années, que de choses, petites et grandes! que d'événements futiles et sérieux pour notre petit monde! Chaque jour avait apporté avec lui sa peine, et aussi son plaisir, parce que le devoir le plus rude aux mains est toujours le plus doux au cœur, et que jamais nous n'avions songé à maudire le travail qui, après nous avoir donné le pain quotidien, nous avait donné le repos de l'âme. Chaque soir, avant de nous endormir, récapitulant les heures écoulées, nous avons remercié le Seigneur de son inépuisable bonté envers nous, ses humbles, mais reconnaissantes créatures. Chaque matin, avant de nous livrer aux pénibles labeurs de la journée, nous le priions respectueusement de bénir nos efforts, en nous conservant à tous la santé, notre seule richesse, et l'amour du travail, notre seul orgueil.

Et pendant ces dix années, si lentes à s'écouler pour les oisifs et les malades, si courtes au contraire pour ceux qui, comme moi, ont une famille à élever, à aimer, à protéger, tout avait marché à souhait pour la prospérité

de notre petite colonie. Sous nos efforts renouvelés, grâce à notre labeur incessant, nos plantations, nos divers établissements avaient atteint un véritable état de prospérité. Ce que quatre enfants m'avaient aidé à faire, je crois que dans la vie européenne cent ouvriers expérimentés ne l'eussent pas accompli. Chaque année avait apporté un perfectionnement, accru nos possessions, ajouté à notre bien-être. Nous vivions, à la lettre, au milieu de nos œuvres. Après Dieu, nous étions les créateurs de notre petit univers. Qu'elle est grande la puissance de l'homme quand il obéit à la loi du travail ! A part certaines déceptions, certains déboires inévitables; à part aussi certaines indispositions légères, également inévitables, tout avait donc grandi autour de nous, les arbres de nos jardins et les enfants de notre amour. Les aiglons étaient devenus des aigles. Ils étaient, ils me paraissaient du moins, tous les quatre beaux et bons, chacun suivant la différence de son humeur et de sa nature. Ils s'aimaient tendrement, d'une affection virile et enfantine à la fois ; travaillant comme des hommes, jouant comme des enfants. Fritz avait atteint sa vingt-quatrième année, Ernest sa vingt-deuxième, Jacques sa vingtième et François sa dix-septième. Le temps avait à peine touché le visage de ma chère femme, qui était restée l'ange de notre solitude; sa belle âme se reflétait toujours jeune dans son doux regard. Les enfants l'adoraient et l'entouraient à l'envi de leurs tendresses. C'était à qui lui épargnerait une peine ou une fatigue, à qui lui ferait un plaisir, lui ménagerait une surprise agréable. — « Je n'ai jamais été si heureuse, me disait-elle quelquefois ; c'est plus que du bonheur ; et si nous devions vivre toujours pour ces enfants, si la mort ne devait pas nous séparer d'eux, si dans cette solitude nous n'étions pas condamnés à disparaître l'un après l'autre, laissant aux survivants tristesse et abandon, je bénirais le ciel qui nous a fait ce paradis sur la terre; mais hélas ! hélas ! un jour viendra, mon ami, ou nos yeux se fermeront. »

Je la réconfortais alors, lui disant que le Dieu bon qui

veillait sur nous ne nous abandonnerait point, qu'il achèverait son œuvre et qu'il fallait s'en remettre à lui du soin de notre vie future.

« Tu as raison, disait-elle, mes plaintes sont impies. Que Dieu, qui voit jusqu'au fond de mon cœur, me les pardonne, et donne raison à ton courage. »

Mes cheveux, à moi, s'étaient argentés, mais j'étais resté fort et dispos, l'âge n'avait affaibli aucune de mes facultés, et la vérité est que ma confiance en Dieu était entière. Je me sentais tout près de lui et sous sa garde.

Nos animaux domestiques, nos compagnons, nos amis, avaient prospéré, eux aussi. Brummer avait achevé sa croissance; la vache et le buffle nous avaient donné chaque année un veau, et de cette progéniture abondante nous avions épargné deux échantillons, l'un qui était devenu une bonne vache à lait, l'autre un fort taureau. Nous avions appelé la première *Blass* (pâle), à cause de sa robe claire, et le second *Brüll* (rugissant), à cause de sa voix menaçante. Il nous était né aussi deux ânons, un mâle et une femelle, l'un que nous avions baptisé du nom de *Pfeil* (flèche), et l'autre celui de *Flink* (éveillé). Enfin, nous avions conservé, de la trop nombreuse lignée de l'agile chacal, seulement un rejeton qui promettait de devenir un excellent limier, et que mon Jacques appelait du nom burlesque de *Coco*. Je ne parle pas, bien entendu, de notre bétail, qui s'était naturellement multiplié, ni des oiseaux de notre basse-cour qui avaient fourni abondamment notre table : il n'était pas de fermier aussi riche que nous, et rien n'eût manqué à notre félicité si, comme le disait ma femme dans ses heures de faiblesse, au lieu de vivre ainsi loin des hommes, nos semblables, nous avions pu voir nos enfants bien-aimés jouir de notre luxe rustique dans un centre habité.

Un jour que Fritz était parti, dès le matin, avec son kaïak, nous nous rendîmes dans l'après-midi au corps de garde de l'île du Requin pour regarder en mer aussi

loin que possible, et tâcher de découvrir le canot de notre aventureux enfant. Le pavillon suisse flottait au haut du mât, et le canon était chargé, prêt à faire entendre sa voix formidable. Nous attendions, et rien n'apparaissait. Cependant, au bout d'un certain temps, et à l'aide de la lunette d'approche je commençai à distinguer un point noir, mouvant, qui bientôt prit forme : c'était notre cher garçon. Il frappait de ses rames, mais, autant que je pouvais juger, plus lentement qu'à l'ordinaire, le miroir tranquille de la mer, et se dirigeait vers la baie de la Délivrance.

« Feu ! » commanda Ernest en sa qualité d'officier d'artillerie improvisé.

Jacques approcha la mèche de la lumière, et, en même temps que le bruit du canon, notre navigateur put entendre celui de nos joyeux hourras qui saluaient son retour. Puis nous descendîmes tous à la hâte, sur le rivage, pour devancer Fritz et le recevoir à terre, près de notre habitation. Alors je m'expliquai la lenteur inusitée de l'allure du kaïak. A la proue du canot, c'est-à-dire à la tête du wallross, était suspendu un assez volumineux paquet qui semblait fait de plumes hérissées. A la poupe, un grand sac était également attaché, flottant à son aise. Enfin, sur l'un des côtés du kaïak nageait une importante capture que nous ne distinguions pas encore parfaitement.

« Tu es le bien attendu, Fritz ! lui criai-je. D'où viens-tu, ainsi chargé ? Tu n'as couru aucun danger ?...

— Aucun, père, Dieu merci ! répondit Fritz. Au contraire, ce voyage a été le plus heureux du monde, comme vous pourrez en juger vous-même plus tard. »

Le kaïak tiré sur la grève et déchargé, nous entourâmes Fritz avec empressement pour savoir de lui les divers incidents de son voyage, qu'il était lui même très-désireux de nous raconter.

« Avant tout, cher père, dit-il, je te prie de me pardonner, puisque je suis parti ce matin sans ton autorisation. Depuis que j'ai une embarcation si légère et si com-

mode, je ne puis guère résister au désir qui me prend de m'en servir pour d'aventureuses expéditions. Il y a longtemps que je voulais faire plus intime connaissance avec la contrée qui est à l'ouest de Felsenheim et avec les parages où j'ai tué mon wallross ; si tu me l'avais défendu, je n'aurais pas voulu te désobéir; je me suis donc embarqué ce matin à ton insu. En prévision des rencontres inattendues qui pourraient prolonger mon excursion, j'emportais dans mon kaïak, outre des provisions de bouche, une gaffe, un harpon, des filets, ma hache, mon fusil, mes pistolets, une boussole et mon aigle.

» Le temps était complice de mon projet. La mer était calme et le ciel sans nuages. Je profitai d'un moment où vous étiez occupés dans la grotte pour monter dans mon kaïak et me livrer au courant du ruisseau, qui me porta en très-peu de temps hors de votre vue. En arrivant vers l'endroit où avait été, il y a dix ans, le vaisseau échoué, la limpidité de l'eau me permit d'apercevoir, à une certaine profondeur, de gros canons, des boulets, des barres de fer et autres objets que nous pourrions bien retirer de l'eau le jour où nous aurons construit une cloche à plongeur, comme je crois que tu en as le dessein. De là je me dirigeai à l'ouest, vers la côte, en doublant un promontoire formé, moitié de rochers entassés les uns sur les autres, moitié de rochers épars à fleur d'eau; là s'étaient établis une bande innombrable d'oiseaux, et, à quelque distance de ceux-ci, une quantité d'animaux de mer, lions marins, ours, wallross, etc.

» Comme je ne me sentais pas précisément à mon aise dans le voisinage de ces monstres, je songeai à m'esquiver au plus vite à travers les méandres formés par les rochers de leur quartier général, et au bout d'une heure environ je me trouvai tout à coup devant une sorte de porte triomphale, bâtie par le hasard avec d'énormes quartiers de rocs superposés. Sous cette voûte épaisse, qui semblait pouvoir braver à jamais les plus formidables tempêtes, une population d'hirondelles de mer avait élu do-

micile. Elles volaient autour de moi par centaines, piaillant pour m'étourdir et peut-être pour m'effrayer, sans se douter que ma curiosité était plus forte que leur rage, et je pus les examiner à loisir. Elles étaient de la grosseur des roitelets, avec les plumes de dessous d'un blanc éblouissant, celles du dessus d'un noir foncé, et celles des ailes d'un gris cendré. Quant à leurs nids, j'en comptai des milliers habilement construits et collés à toutes les saillies de rochers. Chacun d'eux reposait sur un appui adhérant au rocher et ressemblait assez à une cuiller sans manche. J'en détachai avec précaution quelques-uns que j'ai rapportés et dont vous pourrez goûter si le cœur vous en dit, puisqu'on prétend qu'ils sont bons à manger, grâce à l'espèce de colle gélatineuse dont ils sont faits. Je suppose que ce sont là ces fameux nids de salanganes dont les Chinois sont si friands.

» Je continuai mon voyage, et, lorsque j'eus traversé la haute voûte de rochers, je me trouvai dans une magnifique baie, dont le rivage était bordé par une savane qui s'étendait à perte de vue : çà et là, des bouquets de bois verdoyants, des masses de rochers, et, au milieu, serpentant capricieusement, une rivière au delà de laquelle s'étendait une forêt de cèdres. Tout en longeant la côte, je pus voir, dans les profondeurs de l'eau, transparente comme du cristal, des couches très-étendues de coquillages, reliés entre eux et attachés aux écueils par des filaments qui ressemblaient à des touffes de cheveux. Je pensai que ces coquillages devaient être d'un goût plus agréable que nos petites huîtres de la baie de la Délivrance, et j'en détachai, avec ma gaffe, quelques-uns que je pêchai ensuite avec mon filet. J'en jetai sur le rivage une partie que je me proposais de manger, et j'en plaçai, à votre intention, quelques autres dans un sac que j'attachai, flottant dans l'eau, à l'arrière de mon bateau. Puis j'abordai pour me reposer un peu; j'ouvris mes huîtres qui me parurent fort coriaces et dans lesquelles je trouvai plusieurs petits corps ronds, de la grosseur d'un pois, à reflets de nacre, qui ressemblaient beaucoup à

des perles, ainsi que tu pourras en juger toi-même, cher père. Les voici : examine-les, et dis-moi si je me suis trompé. »

A ces paroles de leur frère, Ernest, Jacques et François se penchèrent avidement vers les *pois nacrés* que Fritz me présentait, et qui n'étaient rien moins que des perles d'une éblouissante blancheur, d'une finesse et d'une pureté incomparables, quelques-unes assez grosses.

« Tu as découvert là un trésor, cher enfant, dis-je à Fritz; des nations entières nous envieraient cette précieuse trouvaille, car c'est une mine à millions que ce banc d'huîtres perlières. Malheureusement il nous sera aussi impossible d'en profiter, que de tes nids d'hirondelles, puisque nous n'avons aucune relation avec le reste de l'univers, et que, pour notre propre usage, ces inestimables richesses ne valent pas un sac de clous, ni une mesure de blé. Toutefois, comme il ne faut rien dédaigner des présents de la Providence, qui voudra peut-être permettre un jour notre réunion à nos frères d'Europe, nous irons prochainement explorer cet opulent parage; qui sait si le trésor aujourd'hui inutile que nous allons amasser ici, n'assurera pas un jour votre bien-être à tous? Maintenant, cher fils, continue ton récit. »

Fritz reprit :

« Après un court repas, destiné à réparer mes forces perdues, je continuai ma navigation, un peu à l'aventure, le long de cette plage riante, échancrée de baies verdoyantes, qui semblaient m'inviter à chaque instant à m'arrêter. Enfin, j'arrivai à l'embouchure de la rivière dont je vous ai parlé, et dont les bords étaient couverts de plantes aquatiques, à larges feuilles, sur lesquelles couraient, comme sur un terrain plus résistant, de grands oiseaux à longues pattes. Je me crus un instant transporté sur les rives du grand fleuve Saint-Jean, dans la Floride, dont j'avais lu un jour la description.

» Après avoir renouvelé là ma provision d'eau douce, je me remis en route, et j'atteignis bientôt le promontoire qui ferme la baie aux Perles, presque en face de

celui de l'arche aux nids d'hirondelles, éloignés l'un de l'autre d'environ une lieue. Là s'étendent des séries de rochers à fleur d'eau, qui séparent complétement la baie de la mer, avec laquelle celle-là ne communique que par une passe assez étroite, mais cependant commode. Il serait impossible de trouver une situation plus avantageuse pour un port de mer.

« Comme j'allais sortir par cette passe, un courant de marée subit m'en empêcha, et je dus longer le promontoire pour y chercher une issue semblable à celle que j'avais rencontrée de l'autre côté, mais sans pouvoir y réussir. En revanche j'aperçus bientôt une foule d'animaux de la grosseur d'un chien de mer, qui jouaient dans l'eau et sur les rochers, plongeant et reparaissant tour à tour. J'étais trop loin d'eux pour les tirer, et cependant j'avais un vif désir de faire connaissance avec eux. Je ramai donc un peu, puis je lâchai mon aigle qui, rapide, alla s'abattre au milieu du troupeau folâtre; quittant alors mon canot, et courant de rocher en rocher, j'arrivai assez à temps pour m'emparer de la proie sur laquelle l'aigle avait jeté ses serres puissantes; la troupe entière avait disparu comme par enchantement.

— Mais, demandai-je à Fritz, comment donc as-tu fait pour amener ici ton butin, qui est d'un poids considérable?

— Cela me coûta assez de peine, reprit Fritz. Je ne voulais à aucun prix laisser là mon chien de mer, et cependant je devinai bien que si je n'imaginais pas un moyen quelconque de le rendre plus léger, il me serait impossible de l'emporter avec moi. Pendant que je réfléchissais à mon moyen, je fus frappé de la grande quantité d'oiseaux qui criaient autour de moi, hirondelles de mer, mouettes, frégates, albatros, etc. Leur importunité devint si fâcheuse même que, pour m'en débarrasser, je frappai à tour de bras, en aveugle, avec ma gaffe : l'un d'eux tomba à mes pieds, tout étourdi et les ailes étendues. C'était un albatros, de ceux que les marins appellent, je crois, le *vaisseau de guerre*. Alors, me rap-

pelant le procédé des Grœnlandais, j'arrachai à l'oiseau une de ses plus fortes plumes, qui me servit de tuyau pour gonfler mon chien de mer, que j'attachai ensuite à l'arrière du kaïak. Mais il était temps de songer au retour, et je ne m'arrêtai pas davantage. Je sortis sain et sauf des brisants, et faisant force de rames, je me retrouvai bientôt dans des eaux connues, d'où je vis flotter au loin notre pavillon blanc et d'où j'entendis tonner notre petite artillerie. »

XXXVIII

CONFIDENCES DE FRITZ. — L'ANGLAISE DE LA ROCHE EN FEU — DÉPART POUR LA PÊCHE AUX HUITRES A PERLES. — LE CAP CAMUS. — LA PÊCHE DES PERLES. — DÉBARQUEMENT

Fritz avait terminé là son récit. Mais, pendant que ses frères, et même ma femme, examinaient avec curiosité les richesses qu'il avait rapportées, il me prit mystérieusement à part et m'attira sur un banc éloigné où, lorsque nous fûmes tous deux assis, il compléta en ces termes sa relation :

« Écoute à présent, cher père, ce qui m'est arrivé de plus étrange. Comme je retournais en tous sens l'albatros que je venais d'abattre pour chercher la plume qui me convenait, je remarquai tout à coup qu'une de ses pattes était entourée d'un morceau de toile. Je m'empressai de détacher ce linge, sur lequel je trouvai écrits en anglais, avec une sorte d'encre rouge, ces mots : *Qui que vous soyez à qui Dieu enverra ce message d'une infortunée, mettez-vous à la recherche d'une île volcanique que vous reconnaîtrez à la flamme qui s'échappe d'un de ses cratères. Sauvez la malheureuse abandonnée de la Roche en feu.*

» Ébahi, je relus la phrase une dizaine de fois, pour bien m'assurer que je ne rêvais pas. Quoi! m'écriai-je. Est-ce bien possible? Une créature humaine, vivante dans ces contrées inhabitées? Comment y est-elle venue? Par suite d'un naufrage, sans doute, comme nous. Ah! puissé-je la trouver à temps et la sauver!

» Cependant je cherchais à faire revenir à lui le pauvre oiseau, qui n'était qu'étourdi. Je lui versai pour cela quelques gouttes d'hydromel dans le bec. Puis, avec une plume trempée dans la blessure saignante de mon chien de mer, j'écrivis, en anglais, sur un morceau de mon mouchoir : « *Ayez confiance en Dieu : son secours est peut-être proche.* » Ensuite, liant les deux chiffons aux pattes de l'albatros, tout à fait remis de son étourdissement, je le laissai essayer ses ailes, puis s'envoler dans la direction de l'ouest avec une rapidité qui me chagrina, car j'avais espéré qu'il irait d'un vol plus lent et qu'il me permettrait ainsi de le suivre et de découvrir la Roche en feu.

» Voilà ce que je tenais à te dire à toi seul, père. Et maintenant, mes paroles de consolation et d'espoir arriveront-elles vers l'infortunée qui les attend? Où habite-t-elle? Comment pourrai-je la trouver?

— Mon cher fils, lui répondis-je, je me réjouis extrêmement de la prudence avec laquelle tu viens de te conduire, et je t'en félicite. Tu as compris que tu devais t'ouvrir de cette singulière aventure à moi seul, parce que, en la divulguant à tes frères et à ta mère, tu leur aurais causé une inquiétude qu'il était de ton devoir de fils et de frère de leur épargner. Il se peut, malheureusement, que le message attaché à la patte de l'albatros soit d'une date ancienne. Il se peut encore que l'infortunée que tu désires sauver soit séparée de nous par une distance infranchissable, car l'albatros est un puissant voilier, qui traverse en peu de jours d'incommensurables espaces, et le pays d'où il venait et où il est retourné se trouve peut-être à bien des lieues de notre colonie. Nous reparlerons de cela plus tard. Pour l'in-

stant, retournons vers notre chère famille, qui s'étonne de nos chuchotements mystérieux. »

En disant cela, je m'étais levé, Fritz m'avait imité; nous marchâmes la main dans la main à la rencontre de ma femme et de mes enfants, qui, déjà, avaient l'air intrigué de notre petit conciliabule.

« Chère femme, dis-je alors avec une sorte de solennité; chers enfants, ajoutai-je en m'adressant à Ernest, à Jacques et à François, votre fils, votre frère, que voici, a depuis si longtemps prouvé par son courage, par son habileté, par son intelligence, qu'il était digne de la liberté, que je me dois à moi-même de vous déclarer que, à partir d'aujourd'hui, il ne relève plus que de lui-même. Il continuera sans doute à être notre fils et votre frère, mais il est son maître, et désormais il ne recevra plus de moi que des conseils de père et d'ami et non des ordres; l'enfant est devenu un homme. »

Chacun de nous, je m'en aperçus aisément, était ému à différents titres de cette déclaration solennelle d'émancipation. La mère prit Fritz dans ses bras en pleurant de douces larmes, et lui donna une chaude bénédiction des lèvres et du cœur, puis elle s'éloigna précipitamment, sous prétexte de préparer le souper, mais en réalité pour se livrer, dans la solitude, à tout son attendrissement. Mes trois fils, à leur tour, s'en vinrent embrasser leur frère aîné, en essayant quelques plaisanteries innocentes pour échapper, eux aussi, à leur émotion.

« Je te souhaite joie et bonheur de tout mon cœur, lui dit Ernest. Tu viens de quitter la *robe prétexte* pour prendre la *toga pura et libera*.

— Couvre-moi quelquefois de ta toge virile, cher frère, lorsque je serai sur le point de commettre quelque folie de jeunesse, ajouta Jacques.

— Prends-moi avec toi, pour que je puisse être ton digne compagnon et jouir comme toi des douceurs de l'indépendance, » dit enfin celui qui était toujours notre petit François.

Fritz sourit sans rien répondre, et on alla souper avec

appétit. La conversation, durant le repas, roula naturellement sur les huîtres perlières, et il fallut que je décrivisse la manière dont les perles se forment dans l'huître, la pêche, les travaux des plongeurs, leurs dangers, etc., etc. Le résultat de cet entretien fut que, du moment que nous étions assez heureux pour avoir une mine de perles à notre disposition, il fallait l'exploiter le plus tôt possible. Mais les engins nécessaires à cette pêche spéciale nous manquaient, et il fallut que chacun se chargeât d'une partie de l'ouvrage pour y suppléer. Je forgeai moi-même quatre crochets de fer, deux grands et deux plus petits, munis d'un fort manche en bois, qui devaient être assujettis à notre canot, de façon qu'en ramant, ces crochets pussent labourer le fond et en détacher les huîtres. Ernest confectionna de son côté, d'après mon dessin, un instrument recourbé, destiné à enlever du rocher où ils adhéraient les nids d'hirondelles, dont je voulais faire une ample provision. Jacques fabriqua une échelle légère, à un seul montant, avec un crochet de fer à son extrémité supérieure. François aida la mère a préparer des sacs de filet destinés à recevoir les huîtres aussitôt qu'elles seraient détachées. Quant à Fritz, il ne songea absolument qu'à une chose, c'est-à-dire à pratiquer, dans les peaux qui recouvraient le dessus de son kaïak, une seconde ouverture, que ses frères supposèrent naturellement destinée à recevoir l'un d'eux comme compagnon d'excursion, mais dont seul je devinai, sans la révéler, la toute spéciale destination.

Le voyage résolu, il ne s'agissait plus que de l'effectuer. Nos provisions de route étaient suffisantes : pemmican frais, gâteaux de cassave, de maïs, d'amandes, etc., etc, rien ne nous manquait, pas même une petite tonne remplie d'hydromel. Le tout fut chargé sur notre pirogue, avec nos armes et nos bagages, et, un jour que le temps nous paraissait favorable, nous partîmes, laissant la mère à la maison, sous la garde de François. Nous avions pour compagnons de voyage : maître Knips II (maître Knips I[er] était mort depuis long-

temps); le chacal de Jacques, un peu vieux pour une pareille traversée; la chienne Bill, passablement âgée, elle aussi, et enfin nos deux vigoureux dogues, Brun et Fauve, auxquels le climat et la bonne nourriture avaient été si favorables que je les comparais volontiers aux chiens dont le roi Porus avait fait présent à Alexandre, et qui tenaient si vaillamment tête à des lions et à des éléphants.

Jacques avait insisté pour monter sur le kaïak de son frère, et, placé dans le second trou, il se proposait de nous servir de pilote, aidé par Fritz, bien entendu.

Nous suivîmes donc le kaïak, et à son exemple nous nous aventurâmes résolûment à travers les rochers aux Wallross, contre lesquels les vagues venaient se briser avec une sorte de furie. Nous aperçûmes çà et là des ossements d'animaux marins, blanchis par le temps, dont mes jeunes compagnons eussent bien désiré emporter quelques échantillons pour notre musée. Arrivés dans les eaux tranquilles de la grande baie, nous admirâmes, jouant à la surface de la mer, brillante comme un miroir, d'élégants nautiles papyracés, dont nos pilotes pêchèrent quelques exemplaires que nous déposâmes soigneusement dans notre canot.

Bientôt nous atteignimes un promontoire un peu plat et pour ainsi dire écrasé, qu'à cause de cela nous appelâmes immédiatement le cap *Camus;* quand nous l'eûmes doublé, nous aperçûmes au loin, derrière le promontoire de l'Arche, la fameuse baie des Perles.

La gigantesque voûte sous laquelle nous passâmes méritait bien les éloges que Fritz nous en avait faits, et comme il l'avait été lui-même, nous fûmes assaillis par des myriades d'hirondelles de mer, qui étaient en aussi grand nombre que les moucherons des soirs d'été. Je laisse à penser si nous perdîmes notre temps en admiration; il y avait là des richesses dont nous pouvions tirer parti un jour ou l'autre, et chacun de nous se mit à butiner à la portée de sa main : l'échelle à un montant nous fut surtout d'une grande utilité pour atteindre dans les fentes des rochers. Cependant, comme les esca-

lades téméraires de mes enfants commençaient à m'inquiéter, j'ordonnai de les cesser; le butin fut mis dans un grand sac qui resta sur la chaloupe, et nous reprîmes notre route, non sans toutefois nous être réconfortés avec quelque nourriture.

La marée, qui montait, nous aida à traverser sans encombre ce dangereux défilé, et nous ne tardâmes pas à nous trouver dans une des plus magnifiques baies que j'eusse jamais vues. Elle pouvait bien avoir de sept à huit lieues de circuit. Quelques petites îles, semées çà et là, en égayaient l'aspect. En outre, du côté de la mer elle avait, contre l'impétuosité des vagues, une ceinture d'écueils et de hauts rochers, au milieu desquels était réservé un passage de quelques toises, offrant une commode entrée, même aux plus gros vaisseaux. Le seul reproche que les marins auraient pu faire à cette baie, c'est qu'il s'y trouvait plusieurs bancs de sable et des hauts-fonds, et encore ces derniers, en partie composés de bancs d'huîtres placés à fleur d'eau, étaient faciles à apercevoir et n'offraient par conséquent aucun danger.

Nous voguâmes avec un plaisir extrême sur cette belle nappe d'eau; et nous serrâmes de près le rivage qui, avec ses prairies verdoyantes, ses bois ombreux, ses collines accidentées, sa pittoresque rivière, émerveillait nos yeux et semblait mettre une espérance dans notre cœur. Une crique assez spacieuse, à deux pas du banc d'huîtres perlières, fut choisie pour le débarquement. Nos chiens, à qui nous avions mesuré l'eau avec parcimonie durant la traversée, n'attendirent pas notre invitation pour sauter par-dessus le bord de la chaloupe, et aller se désaltérer dans le courant du clair ruisseau qui se trouvait à quelque distance de là. Le singe, qui sentait aussi le ruisseau et qui était aussi désireux que ses compagnons de goûter à l'eau limpide, faisait des grimaces fort amusantes, allant et venant de la poupe à la proue, regardant la mer, regardant le ciel, regardant les hommes, implorant tout le monde, voulant sauter et

n'osant pas. J'avais ri d'abord de ces piteuses contorsions ; j'en eus compassion ensuite, et, jetant sur le rivage une forte corde, à l'extrémité de laquelle était fixé un morceau de bois, je facilitai ainsi au pauvre animal le moyen d'arriver au légitime but de ses désirs. Il s'engagea sur le pont branlant, le suivit avec précaution jusqu'au bout, en s'aidant instinctivement d'un bâton que je lui avais mis à la main en guise de balancier, et toucha terre, comme ses camarades, non sans s'être plusieurs fois, en chemin, gratté l'oreille d'une façon inquiète.

Nous suivîmes sans retard notre petit danseur de corde. Le jour était sur son déclin; il fallait songer à notre souper et à notre gîte pour la nuit. Le souper ne fut pas long à improviser : il se composait d'une soupe de pemmican, de pommes de terre bouillies et de gâteau de maïs. Un grand feu fut allumé à l'aide de débris apportés là depuis longtemps par la mer et séchés par le soleil; nos chiens furent laissés sur la grève et nous retournâmes nous coucher dans la chaloupe qui était ancrée à quelque distance et au-dessus de laquelle nous avions tendu notre tente.

XXXIX

FRAYEUR DE JACQUES. — LE SANGLIER. — LES TRUFFES — LE COTON NANKIN. — LES LIONS. — MORT DE BILL. — EXPÉDITION DE FRITZ. — LE CACHALOT

La nuit fut à peine troublée, à son début, par les hurlements lointains des chacals auxquels, selon sa détestable habitude, le nôtre avait éprouvé le besoin de répondre. A la pointe du jour nous étions tous debout, et, après un bon déjeuner, nous nous rendîmes au banc d'huîtres, dont la pêche fut si abondante, que je résolus de la continuer pendant trois jours encore. Le soleil

fut chargé du soin de faire ouvrir et de putréfier les huîtres étendues en couches compactes sur le rivage. Nous fîmes sécher en même temps une certaine quantité de *salsola soda* et de *salsola kali*, que nous avions cueillis dans les environs, et dont j'espérais tirer bon parti, un jour, pour la fabrication du savon et la purification du sucre.

Chaque soir, une heure environ avant la préparation de notre souper, nous avions l'habitude de faire dans les environs une excursion pédestre, d'où nous rapportions toujours soit des végétaux soit des oiseaux. Le soir de notre dernier jour de pêche, chacun de nous éprouva la curiosité de pénétrer plus avant dans le petit bois, d'où il nous avait semblé entendre sortir des cris de coqs d'Inde et de paons. Ernest et le vaillant Fauve nous précédaient. Derrière eux marchaient Jacques et le chacal, avançant nonchalamment l'un et l'autre dans les hautes herbes, tandis que Fritz et moi nous étions restés sur la grève, mettant en ordre quelques-uns de nos outils. — Soudain, un coup de feu retentit, puis un cri affreux, puis un second coup de feu. Aussitôt Bill et Brun s'élancèrent dans la direction du bruit, suivis de Fritz et de son aigle. Je me précipitai aussi, pour savoir ce qui se passait.

Bientôt, à ce cri de détresse en succéda un autre tout différent, et, à travers les arbres, j'aperçus Jacques, qui, boitant et gémissant, ne marchait que soutenu par ses frères.

« Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? Jacques, mon enfant, qu'as-tu? es tu blessé? demandai-je tout ému.

— J'ai mal ici, soupira Jacques tout défaillant; j'ai mal ici, puis encore là, puis encore ailleurs, puis partout... Je suis moulu comme du poivre! »

Je procédai sur-le-champ à un examen scrupuleux, et je ne constatai aucune fracture, aucune lésion apparente, au grand étonnement de Jacques, qui ne cessait de soupirer et de prétendre qu'il était ou devait être fracassé. A peine y avait-il, çà et là, quelques taches bleuâtres qui indiquaient de très-légères contusions.

« Pour un chasseur, mon cher Jacques, tu me parais un peu trop douillet, lui dis-je complétement rassuré.

— Trop douillet! s'écria-t-il avec une sorte d'indignation comique; quand j'ai été frappé, meurtri, foulé aux pieds, broyé! quand il s'en est fallu d'un cheveu que cette maudite bête ne m'éventrât! Ah! père, si nos braves chiens et l'aigle de Fritz n'étaient pas survenus, je devenais la proie du monstre...

— Mais m'apprendras-tu enfin quel est ce monstre à qui tu dois toutes tes douleurs?

— Un sanglier, cher père, un énorme sanglier, répondit Ernest. Il a des défenses longues d'un demi-pied, et une hure large comme la main. Nous l'avons surpris fouillant avidement le sol, sur lequel il creusait de véritables sillons; et, sans les balles que nous lui avons logées dans le corps, Jacques, qui a été renversé par lui, aurait pu être écrasé.

— Je rends grâce à Dieu, repris-je; le péril est passé, et notre cher Jacques en sera quitte pour la peur, qui, après tout, est un mal comme un autre. »

En disant cela, je donnai à l'imprudent chasseur un verre de notre vin des Canaries; je lavai, avec le même vin, ses membres meurtris, et je le portai ensuite dans la chaloupe, où il ne tarda pas à s'endormir.

A cet accident, qui heureusement n'eut aucune suite fâcheuse, nous dûmes la découverte des truffes. Le sanglier qui avait causé une si grande frayeur à mon pauvre Jacques, était précisément occupé à fouiller la terre pour en retirer ces tubercules, quand on vint le déranger d'une besogne sans doute fort agréable pour lui.

La truffe, quoique d'une utilité très-secondaire pour notre cuisine, nous sembla devoir être bien reçue par la mère, et nous en fîmes une provision qui fut déposée dans le fond de la pirogue. Mes fils me demandèrent quelques explications sur ce singulier produit de la terre. Je leur appris que les naturalistes classent les truffes dans la famille des champignons, et qu'elles poussent sans feuilles, sans tiges ni racines.

« Pour les découvrir, leur dis-je, on prend avec soi des chiens ou des porcs. Ces animaux, guidés par leur odorat, reconnaissent les endroits où se trouvent ces tubercules, et grattent la terre, les uns avec leurs pattes, les autres avec leur groin. On en trouve de grandes quantités en France, en Italie et dans beaucoup d'autres pays. Elles sont très-recherchées et très-estimées, plus peut-être pour leur rareté que pour leur goût, qui, selon moi, n'a rien d'extraordinaire. »

Il était temps de songer au repos; nous nous arrangeâmes pour dormir dans nos embarcations, comme le jour précédent, et nous passâmes une nuit aussi tranquille que si nous eussions été à Felsenheim.

Le lendemain, au point du jour, je songeai à nous rendre auprès du sanglier abattu. Mes deux fils aînés m'accompagnèrent; Jacques, encore tout brisé des émotions de la veille, préféra dormir encore et se reposer. En arrivant sur la lisière du bois, nous aperçûmes les chiens et le chacal, qui étaient restés auprès du sanglier, et qui, après nous avoir salués par mille gambades, nous conduisirent auprès de l'animal, dont la grosseur prodigieuse nous surprit.

« Quelle bonne occasion de remplacer nos jambons de Westphalie! dit Fritz en examinant les cuisses énormes du sanglier.

— Pour moi, je demande que l'on prenne la tête pour la placer dans notre musée, dit Ernest. Mais avant tout il faudrait songer à transporter le corps sur le rivage, où nous pourrons plus commodément le découper.

— Ce sera chose facile, répondit Fritz, si le père veut nous en donner la permission.

— Je ne m'y oppose nullement, leur dis-je; mais je vous avertis que, excepté les cuisses et la hure, la chair de cet animal est très-coriace; vous feriez donc mieux de prendre seulement ces parties-là, et d'abandonner ici le reste de cet énorme cadavre. »

Mon avis prévalut. Mes fils coupèrent les jambons et la tête du sanglier, que nous chargeâmes ensuite sur

une sorte de petit traîneau fait avec des branches d'arbre ayant encore leurs feuilles, et auquel nos chiens furent attelés.

Fritz remarqua qu'aux branches dont nous nous servions pendaient des espèces de gousses d'où s'échappaient des flocons de coton jaunâtre. Je reconnus le nankin, qui tient de la nature même cette belle couleur que nous lui connaissons. Je fis de ces gousses une provision abondante, que nous mîmes de côté pour l'offrir à la mère, puis nous nous rendîmes sur le rivage, où Jacques, parfaitement remis et dispos, nous attendait. Il s'offrit pour aider ses frères à nettoyer et à fumer les jambons de sanglier, et fut le premier à plaisanter de la frayeur, bien justifiée d'ailleurs, qu'il avait eue la veille.

Le soir de ce jour-là, nos feux de sûreté étant allumés sur la côte, et tout nous semblant calme, nous nous disposions à dormir, quand tout à coup nous entendîmes un rugissement terrible qui fit retentir la forêt et que répétèrent les échos des montagnes. Nos chiens et le chacal y répondirent par d'affreux hurlements. Une profonde crainte s'était emparée de nous, car pour la première fois nous entendions cette voix qui annonçait le voisinage d'un animal redoutable.

« Quel concert satanique ! s'écria Fritz en saisissant son fusil et en se levant avec résolution. Tenez-vous dans la pirogue, ajouta-t-il, je vais, moi, à la découverte de l'ennemi. » En même temps le courageux jeune homme sauta sur son kaïak et disparut dans les ténèbres. Pour moi, l'œil sur Fritz, je donnai l'ordre de préparer nos armes, attendant le moment d'en faire usage s'il avait besoin de secours.

Les rugissements continuaient, toujours plus rapprochés. Mes enfants étaient en proie à une involontaire terreur, et tout ce que je pouvais leur dire ne les rassurait nullement. Moi-même, persuadé d'un danger imminent, je m'attendais à voir poindre dans l'ombre les yeux flamboyants d'une panthère ou d'un léopard.

Bientôt, à la lueur de nos feux nous vîmes s'avancer un animal d'une stature énorme : c'était un lion. Arrivé en face du foyer, il s'arrêta immobile; la flamme éclairait sa face où se lisaient à la fois la fierté, la rage et la faim; sa queue lui battait furieusement les flancs, et l'on eût dit qu'il allait prendre son élan pour se précipiter sur nous. Cette pantomime effrayante dura assez longtemps; nous n'osions remuer, et je ne savais si je devais faire feu, quand nous entendîmes une détonation.

« C'est Fritz ! » s'écria Ernest d'une voix altérée.

Le lion bondit en poussant un rugissement de douleur, puis retomba et s'affaissa dans les flots de sang qui coulaient de sa poitrine.

« Nous sommes sauvés ! m'écriai-je. Le lion a été atteint au cœur; Fritz a fait un coup de maître. »

Je donnai quelques coups de rames, et sautai sur le rivage en recommandant à Ernest et à Jacques de rester dans la chaloupe et de tenir leurs armes prêtes. Les chiens vinrent me caresser, mais bientôt ils se mirent de nouveau à hurler en se dirigeant vers le bois; c'était un avertissement. Je m'arrêtai, et bien m'en prit, car au même instant sortit de la forêt un second ennemi que je reconnus pour être une lionne, la femelle sans doute du superbe animal que Fritz avait tué.

La lionne, par ses rauquements, semblait appeler son compagnon; elle flairait de çà et de là et bondissait de fureur. Quand elle aperçut le cadavre, elle s'en approcha, lécha le sang qui coulait des blessures, puis, quand elle eut compris que son compagnon était mort, elle rugit, grinça des dents et parut chercher des yeux une vengeance, une victime à immoler.

En ce moment un coup de feu retentit; la lionne poussa un cri de douleur, et secoua une de ses pattes que la balle avait brisée; mais elle n'était que blessée et pouvait être redoutable encore, je l'ajustai à mon tour rapidement et lui fracassai la mâchoire; alors les chiens se précipitèrent sur elle, et s'attachèrent à ses flancs. Un combat terrible s'engagea; muet spectateur, je n'osais

remuer; un coup de feu aurait pu mettre fin à cette scène sanglante, mais la crainte de blesser un de nos chiens m'arrêtait. Toutefois, quand je vis notre pauvre Bill tomber éventrée par un coup de griffe que la lionne venait de lui porter, je me précipitai, sans plus de réflexion, au-devant de la lionne, qui se dressa furieuse contre moi, mais à qui je plongeai mon couteau de chasse dans la poitrine. L'ennemi roula sur le sol pour ne plus se relever. Fritz arrivait avec une intention pareille à la mienne, devancé seulement de quelques secondes. Je déchargeai encore, pour plus de sûreté, un de mes pistolets dans la tête de la lionne, puis nous appelâmes Ernest et Jacques, qui déjà s'étaient précipités à notre secours et qui se jetèrent dans nos bras, nous témoignant le bonheur qu'ils avaient de nous retrouver sains et saufs, après que nous avions couru un si grand danger.

Les deux lions étaient étendus sur le sable, et, quoique nous n'eussions plus rien à craindre d'eux, nous ne pouvions les considérer sans un frisson d'effroi.

Le corps inanimé de la pauvre Bill gisait à côté de celui de nos ennemis.

« Brave bête! dit Fritz, elle a été victime de son dévouement. Voilà encore une fois, mon cher Ernest, la triste occasion de prouver ton savoir littéraire en composant une épitaphe à notre fidèle compagne.

— C'est vrai, répondit Ernest; mais j'ai le cœur trop gros pour être à même de rimer; je ferai donc l'épitaphe en simple prose. »

Cela dit, le docteur se retira à l'écart pour rêver à l'inscription. Pendant ce temps, Fritz et Jacques creusèrent la fosse où devait être déposé le corps de la chienne: pour moi, je lavai les blessures de Fauve et de Braun et même du chacal, qui avait combattu vaillamment à côté des chiens et avait reçu, comme eux, sa part de coups de griffes et de dents. Quand la fosse fut prête, nous y descendîmes notre vieille amie. Une pierre plate fut posée au-dessus de la terre, et notre jeune savant débita, du ton le plus attristé, l'épitaphe

suivante, qui servit d'oraison funèbre à la brave défunte :

ICI REPOSE BILL, BÊTE EXCELLENTE, ADMIRABLE PAR SA FIDÉLITÉ
ELLE EST MORTE DE LA MORT DES BRAVES
ET DES MARTYRS, VICTIME DE SON DÉVOUEMENT SOUS LES GRIFFES
D'UNE LIONNE GIGANTESQUE ET PLEURÉE PAR LES AMIS
QU'ELLE A SAUVÉS.

« Bien, lui dit Fritz en lui serrant la main, nous graverons le plus tôt possible cette épitaphe sur le tombeau de notre pauvre Bill. »

Jacques, inconsolable, ne songeait à rien. Il pleurait. « Ma pauvre Bill, ma chère Bill; notre meilleur ami! s'écriait-il. Je laissai couler ses larmes; nos yeux à tous étaient humides. L'air de la nuit cependant avait peu à peu creusé ces jeunes estomacs, et il fallut se préoccuper des moyens d'improviser un repas.

» Mais j'y pense, dit Jacques en s'essuyant les yeux, nous avons la tête du sanglier qui a été mise par nous sous les cendres, où elle devait se cuire à loisir. »

Les jeunes garçons allèrent enlever le rôti qu'ils trouvèrent calciné et noir comme un morceau de charbon; ils se préparaient à le jeter; je les arrêtai, et, plongeant mon couteau dans la partie charnue de la hure, je leur montrai le dedans cuit à point, d'une belle couleur rosée, et exhalant une engageante odeur de truffes.

Pendant ce repas, l'éloge de Bill tint la plus grande part dans la conversation. Après quoi, en attendant le jour, chacun alla se coucher.

Dès le matin nous nous mîmes en devoir de dépouiller les deux lions. Grâce à mon système d'insufflation, notre travail ne fut ni long ni pénible, et nous nous vîmes en possession de deux magnifiques fourrures.

Nous étions absents de Felsenheim depuis plusieurs jours; ma femme pouvait être inquiète sur notre compte. De plus, nos huîtres, entassées sur la grève, et entrées en putréfaction, exhalaient des miasmes qu'il ne devait pas être salutaire d'aspirer. Nous résolûmes donc de re-

tourner à la grotte, pour en revenir quelque temps après, afin de recueillir les perles qui se trouveraient alors dans le détritus résultant des huîtres décomposées.

Nous partîmes. Fritz, seul dans son kaïak, nous précédait. Quand nous fûmes hors des écueils, il s'avança un peu et me présenta, au bout de son aviron, une lettre que le facteur, me dit-il en riant, avait oublié de me remettre.

Pour ne pas inquiéter ses frères, je me prêtai volontiers à cette plaisanterie, assez en usage parmi nous depuis l'établissement de la poste aux pigeons, et, me retirant sur l'arrière du bateau, je dépliai la missive; je fus plus troublé que surpris en apprenant que Fritz nous quittait pour aller à la recherche de la malheureuse Anglaise de la Roche en feu. Ce projet me paraissait aventureux et romanesque; mais je sentais qu'il l'avait en vain combattu. Mon cœur se serra en le voyant filer comme une hirondelle sur la surface des eaux. « Adieu, Fritz; sois prudent! lui criai-je dans le porte-voix, et reviens bientôt, mon ami, mon enfant! Pense à nous, à ta mère. » Un baiser qu'il nous envoya de loin fut toute sa réponse. Bientôt il disparaissait derrière le promontoire. Nous dûmes nous borner à faire des vœux pour son prompt retour, et à continuer seuls notre route.

Ma femme, à qui je dissimulai le motif réel de l'absence de Fritz pour ne pas l'inquiéter, accueillit avec satisfaction les richesses que nous rapportions; la découverte du nankin surtout charma notre ménagère, qui nous voyait déjà, par la pensée, tous habillés de jaune de la tête aux pieds. Elle nous remercia avec effusion, nous témoigna tout le plaisir qu'elle avait à nous revoir; mais l'absence de son fils aîné l'inquiétait, et tout ce que je pus lui dire de la prudence de Fritz, de sa connaissance de la navigation ne put calmer ses craintes maternelles.

Pendant trois jours entiers nous fûmes occupés à nettoyer, à classer, à emmagasiner les provisions que nous avions butinées. Le soir du quatrième jour, Fritz n'avait pas encore reparu; je commençais à partager les vives

inquiétudes de ses frères et de ma femme, et je proposai d'aller avec la pinasse au-devant ou à la recherche de notre cher aventurier. Ma femme, à qui je ne parvenais pas à cacher mon souci, appuya cette idée et voulut même nous accompagner. Après nous être munis d'une ample provision de vivres et nous être assurés que la pinasse, dont nous ne nous étions pas servis depuis longtemps, était en bon état, nous mîmes à la voile. Un vent de terre vif et frais nous poussa en pleine mer avec une telle rapidité que, arrivé à la hauteur de la baie, notre bâtiment, que je m'efforçais en vain de maîtriser, alla donner contre un bloc monstrueux, flottant sur les eaux, et reçut une si forte secousse que nous fûmes tous renversés sur le pont. Ma femme et mes enfants jetèrent un cri d'épouvante. Au même instant nous vîmes la masse flottante se soulever avec un grand bruit, lancer dans l'air deux immenses gerbes d'eau, puis plonger et disparaître dans des tourbillons écumants. Nous venions de heurter un cachalot. Le voisinage d'un pareil monstre n'avait rien de très-rassurant, et je jugeai prudent de tenir nos canons prêts à faire feu. Le gigantesque cétacé reparut à quelque distance. Aussitôt Ernest pointa le mieux qu'il put une de nos pièces, à laquelle Jacques mit le feu. Notre artilleur avait visé juste; nous vîmes le boulet frapper en plein flanc le monstre, qui s'enfonça de nouveau dans la mer en laissant après lui une longue traînée de sang, et en faisant bouillonner les flots. Quelques instants après il se montra de nouveau, un second coup partit, qui l'atteignit près de la tête : il se débattit violemment encore, puis ses forces parurent être épuisées, et il ne tarda pas à s'échouer sur un des récifs qui étaient à l'entrée de la baie.

Je félicitais mes fils de nous avoir délivrés d'un tel voisin et je leur donnais quelques explications sur la nature des cachalots, quand, tout à coup, Jacques s'écria :

« Un sauvage, père, un sauvage! »

Nous regardâmes tous dans la direction que le jeune garçon nous indiquait et nous aperçûmes, en effet, à

une grande distance, un canot d'une forme étrange qui glissait sur les flots. Le sauvage qui s'y trouvait sembla nous avoir aperçus, et disparut derrière une pointe de rocher. Effrayé, j'ordonnai à Jacques et à Ernest de recharger les canons et de se tenir prêts à soutenir une attaque, car je ne doutai pas que l'homme au canot ne fût l'avant-coureur d'une horde de sauvages. Mes fils faisaient bonne contenance et leur mère, les exhortait et cherchait à leur inspirer un calme qu'elle n'avait pas elle-même.

Cependant le sauvage se montra de nouveau, sembla nous examiner plus attentivement que la première fois, puis disparut encore derrière le petit promontoire pour reparaître en deçà quelques instants après.

Voyant qu'il s'arrêtait pour continuer à nous observer, je saisis le porte-voix et, de toute la force de mes poumons, je lui criai quelques salutations malaises qu'il parut ne pas comprendre, car son attitude de défiance resta la même.

« Je serais d'avis, dit Jacques, qu'on lui lançât quelques bons jurons anglais; peut-être nous comprendrait-il mieux, » et, saisissant le porte-voix il articula trois ou quatre expressions énergiques, bien connues des marins, qui eurent plus d'effet que mes amicales paroles malaises. Presque au même instant le sauvage éleva au-dessus de sa tête une branche d'arbre en signe de paix et de fraternité et se dirigea vers nous à force de rames. Les garçons riaient comme des fous du bon succès de l'idée de Jacques, mais ce fut bien autre chose quand, dans le sauvage au teint noir, à la tête ornée de plumes, dont la vue nous avait tant intrigué, nous reconnûmes notre cher Fritz. Bientôt il fut dans nos bras; et la mère, ivre de joie de le revoir, l'accabla de baisers et de caresses, sans s'inquiéter de l'étrangeté de son costume ni de la teinte charbonnée de son visage. Elle ne commença à s'en soucier que quand les sourires de ses autres fils lui eurent donné à penser que Fritz pouvait bien avoir déteint sur elle.

XL

MISS JENNY

Il fallut mettre alors ma femme au courant de ce que nous avions dû lui cacher. Sa surprise, et je dois le dire, son inquiétude aussi furent extrêmes. Les enfants, devinant un mystère, accablaient Fritz d'une foule de questions auxquelles il lui aurait été bien difficile de répondre, car ils parlaient tous à la fois; enfin, quand ce flux de paroles se fut un peu calmé, je lui demandai, ce que j'ignorais encore, premièrement, s'il avait réussi dans son expédition; ensuite, dans quel but il s'était métamorphosé de la sorte.

« Mon expédition a été des plus heureuses, répondit-il en me regardant d'un air significatif, et je m'applaudis, cher père, de l'avoir entreprise. Quant à mon déguisement, c'était une mesure de prudence. Je vous ai pris de loin pour des pirates malais, et les coups de canon que je vous ai entendu tirer me faisant penser que vous étiez en force, j'avais cru nécessaire de changer mes vêtements européens, qui n'auraient pas manqué d'attirer l'attention et la curiosité. »

La mère interrompit là le jeune homme pour l'engager à se nettoyer, car elle ne voulait pas le voir plus longtemps avec un visage de nègre. Lorsque Fritz eut repris sa couleur naturelle :

« Père, me dit-il, Dieu a exaucé mes vœux. J'ai découvert l'île de la Roche en feu, et, si tu le veux bien, comme la marée montante nous oblige de chercher un mouillage, nous débarquerons dans une petite île voisine, où nous retrouverons... »

J'interrompis Fritz, et le prenant à part un instant, je l'interrogeai à voix basse. Je voulais, d'après ce qu'il allait m'apprendre, savoir ce que je pouvais penser de la

personne vers laquelle il voulait nous conduire; il m'arrêta d'un mot qui devait me suffire et me suffit en effet.

« Père, me dit-il, j'ai cru voir ma mère à quinze ans, ou encore ta fille, si nous avions eu le bonheur d'avoir une sœur digne d'elle et de toi.

— Allons, dis-je à Fritz ravi, allons et conduis-nous.»

Dès cet instant, Fritz déploya une ardeur, une activité étonnantes pour nous faire aborder promptement. Monté dans son canot et nous montrant les passes, il nous conduisit derrière une petite île qui se trouvait à l'extrémité de la baie des Perles et où une étroite langue de terre formait un port naturel, dans lequel nous abordâmes. Fritz sauta à terre et, sans nous rien dire, courut vers un petit bois où s'élevait une hutte ombragée par de gigantesques palmiers. Tout naturellement nous suivîmes les traces de notre guide, et bientôt nous nous trouvâmes devant un foyer composé de grosses pierres, sur lequel, au lieu de marmite, était placé un large coquillage. Cependant, Fritz avait tiré en l'air un de ses pistolets; à ce signal, nous vîmes descendre d'un arbre voisin, non pas une femme, comme je m'y attendais, mais un jeune marin à la taille élancée, à la figure douce et timide.

Je ne saurais décrire les sensations étranges que nous éprouvâmes tous en ce moment. Depuis dix ans le genre humain avait été comme mort pour nous, et, tout à coup, il ressuscitait tout entier devant nous dans cette figure juvénile, presque enfantine, tant elle était naïve et douce.

Nous restâmes un instant stupéfaits et sans voix devant cette apparition inattendue. Mes fils surtout n'en pouvaient croire leurs yeux. De son côté l'étranger paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir envers nous. Mais Fritz mit fin à notre embarras.

« Chère mère, cher père et chers frères, je vous présente un ami, nous dit-il, le jeune lord Édouard Montrose! Qu'il soit le bienvenu comme ami et comme frère dans notre cercle de famille!

— Il est le bienvenu! » répondîmes-nous tous avec entraînement. A ces paroles, la charmante figure du ma-

telot exprima tant de bonheur, que notre sympathie lui fut instantanément acquise. Comme chef de la famille, je m'avançai et, prenant les mains du jeune homme, je le saluai en anglais avec autant d'amitié et de bienveillance que s'il eût été un de mes propres enfants, retrouvé après une longue séparation. Il répondit timidement et à voix basse, puis, s'adressant à ma femme, il se recommanda particulièrement à sa protection et à sa bienveillance.

J'avais compris, à l'exclamation de mon fils, qu'il ne voulait pas, pour le moment, apprendre à ses frères que le nouveau venu fût une jeune fille : je gardai le secret ainsi que ma femme, et je recommandai à mes fils d'avoir pour notre hôte tous les égards possibles.

Cette recommandation était inutile; le jeune lord était déjà le point de mire des plus délicates attentions, et les chiens eux-mêmes se mirent de la partie par leurs caresses et leurs joyeux aboiements.

Les jeunes gens, dans leur ardeur, couraient pêle-mêle à la pinasse et en rapportaient des tables, des pliants et toutes sortes de provisions pour le repas du soir. La mère, de son côté n'épargna rien pour faire briller ses talents culinaires, tandis que le jeune Édouard faillit se trahir par l'adresse et l'empressement avec lesquels il aidait notre ménagère dans les apprêts de la cuisine. Notre souper fut des plus agréables. Mes fils, un peu excités par le vin des Canaries, se laissaient aller à toute la gaieté de leur âge; il était tard, je dus mettre fin à la conversation en ordonnant la retraite. Tout le monde se leva.

L'étranger voulait remonter sur la cime de l'arbre d'où nous l'avions vu descendre, mais ma femme s'y opposa et lui prépara une couche commode dans la pinasse. Pendant ce temps les jeunes gens, qui avaient par prudence allumé du feu sur le rivage, s'étaient assis et causaient à la lueur des brasiers. Les trois plus jeunes, par un assaut de questions, cherchaient à savoir comment Fritz avait eu l'idée d'un voyage à la Roche en feu. Il se mit à raconter l'histoire de l'albatros et de son excur-

sion, avec tant d'ardeur qu'il oublia tout à fait de substituer le nom de lord Édouard à celui de miss Jenny, qui était le vrai nom de la jeune fille.

« Ah! ah! s'écrièrent les jeunes garçons, monsieur Fritz s'est trahi, et notre nouveau frère est changé en une charmante sœur : Vivat! vivat! »

Fritz fut un instant déconcerté; cependant il fit bonne contenance et répondit en riant à ses frères. François était stupéfait. « Ma foi, dit-il, je n'avais jamais pensé qu'il pût y avoir une autre femme au monde que maman.»

Le lendemain matin, les jeunes garçons s'avancèrent d'un air moitié confus, moitié malin, auprès de la jeune fille qu'ils saluèrent du nom fortement accentué de miss Jenny. La pauvre enfant rougit, baissa les yeux; mais enfin, prenant son parti, elle tendit amicalement la main aux jeunes espiègles et se recommanda de la meilleure grâce à leur amitié fraternelle.

Après le déjeuner, qui fut des plus substantiels, grâce au chocolat de la fabrique de Fritz, nous songeâmes à mettre à la voile pour aller retrouver le cachalot échoué; cette capture était trop précieuse pour l'abandonner tout entière aux oiseaux de proie.

Nous dépeçâmes le cétacé de notre mieux, et d'après le conseil de Jenny, qui comprit bien vite que, dans notre situation, il fallait tirer parti de tout, les quartiers de graisse furent renfermés dans des sacs de toile. Quand ce travail fut terminé, nous retournâmes à la Roche en feu pour y prendre ce qu'y avait laissé la jeune Anglaise. Par un sentiment louable, elle tenait à conserver chacun des objets qui lui rappelaient quelque circonstance de sa vie isolée, et la protection spéciale de la Providence. Le tout fut embarqué dans la pinasse; puis, après avoir dit adieu à la Roche en feu et avoir donné à l'anse où Fritz avait débarqué le nom de *Baie Heureuse*, par allusion à la rencontre de miss Jenny, nous fîmes voile vers la baie des Perles, où nous devions faire un court séjour avant de retourner à Felsenheim. Les corps des lions étaient devenus la proie des vautours et autres

oiseaux carnassiers qui n'en avaient laissé que les os Nous dressâmes notre tente avec l'intention de rester là seulement le temps nécessaire à la recherche des perles dans l'amas des huîtres décomposées. Mais une découverte que je fis vint retarder notre départ.

Parmi les roches qui bordaient la côte, j'en remarquai une qui me parut être de nature calcaire. Je résolus donc de construire immédiatement un four, pour essayer de préparer une certaine quantité de chaux.

Nous nous mîmes tous vaillamment à l'œuvre; le four fut édifié, chargé de pierres calcaires, au-dessus et au-dessous desquelles fut allumé un feu qu'il fallait entretenir pendant plusieurs jours.

Cette opération nous laissant beaucoup de loisirs, Fritz, que ses frères avaient prié de leur raconter l'histoire de sa rencontre avec miss Jenny, profita, à la veillée, du moment où la jeune fille était allée reposer, pour faire ce récit qu'il commença en ces termes :

« Vous vous souvenez sans doute comment je vous ai quittés, après avoir remis à mon père une lettre dans laquelle je l'instruisais de mon projet d'excursion. La mer était bonne; mais je n'eus pas plutôt dépassé la baie des Perles, qu'une tempête s'éleva. Mon kaïak n'étant pas de force à lutter contre les vagues, je crus prudent de me laisser emporter par le mouvement des flots, et, sans m'effrayer, je me recommandai à Dieu. Mon espérance ne fut point trompée. Après trois heures de bourrasque, la mer se calma, le ciel redevint serein, et mon embarcation glissa tranquillement sur les flots. Mais j'étais loin de tout parage connu. Le paysage qui m'entourait était bien différent de tout ce que j'avais vu jusqu'à ce jour : c'étaient, sur les bords des îles au milieu desquelles je naviguais, d'énormes rochers dont la cime se perdait dans les nuages, des arbres gigantesques et nouveaux pour moi, des foules d'oiseaux au plumage brillant et varié, des fleuves majestueux qui venaient se perdre dans la mer. Plusieurs fois je fus tenté de remonter l'un de ces beaux cours d'eau, mais la crainte de

retarder le terme de mon expédition me retint : je n'avais qu'un désir, trouver la Roche en feu ; et, pour y arriver, je n'aurais reculé devant aucun obstacle. Cependant la chaleur du jour devint si forte, que, malgré ma résolution de ne pas m'arrêter, je fus obligé de chercher un ombrage sous les voûtes de feuillage qui bordaient une des côtes ; mais, comme je mettais le pied sur cette terre fertile et enchantée, j'aperçus, à une petite distance, une troupe d'hippopotames qui s'ébattaient à la surface des eaux. De plus, je vis briller les écailles d'énormes serpents, qui rampaient comme des lianes enlacées au pied des arbres. Il n'en fallut pas davantage, vous le pensez bien, pour me faire préférer les ardeurs du soleil en pleine mer à un ombrage si dangereux, et je me remis à ramer de plus belle, sans pouvoir aborder nulle part ; car, à chaque instant, je découvrais sur le rivage soit des lions, soit des panthères, des éléphants ou autres animaux non moins redoutables. Après une navigation de plusieurs heures j'eus enfin la satisfaction de me trouver en face d'une nature plus paisible. D'inoffensifs oiseaux troublaient seuls de leur chant le silence de ces nouveaux rivages. J'abordai en toute assurance, je fixai mon bateau à de grosses pierres qui se trouvaient là, et j'improvisai un repas aux dépens des huîtres et autres coquillages que je trouvai en quantité sur la côte.

» Cependant le jour baissait, et comme il eût été imprudent de m'aventurer, à une heure aussi avancée, dans des régions inconnues, je résolus de passer la nuit dans mon kaïak, que j'ancrai à quelques brasses du bord, à l'aide d'une grosse pierre que je laissai retomber au fond de l'eau, après y avoir lié une corde aboutissant à la proue de l'embarcation. Bien que me croyant hors de leur atteinte, je tirai plusieurs coups de fusil, pour éloigner les animaux malfaisants. Je m'enveloppai dans une de nos fourrures et je m'endormis.

» Le lendemain je m'éveillai de bonne heure, et, après avoir remercié Dieu de la nuit tranquille que j'avais passée, je me remis en route. J'étais plein de force et

d'ardeur ; mon kaïak volait comme une flèche, et je m'abandonnais tout entier au bonheur de jouir de la vue magnifique qui s'étendait devant moi.

» Dans la matinée, fatigué par plusieurs heures de navigation continuelle, je me décidai à débarquer près d'un petit bois dont l'aspect me charmait. C'étaient des arbres magnifiques, peuplés de colibris, de perroquets, et de mille autres oiseaux qui faisaient entendre le plus harmonieux concert. A la fois surpris et enthousiasmé, je m'avançai sous les berceaux de verdure que formaient, au-dessus de ma tête, les plantes grimpantes courant d'un arbre à l'autre. J'avais déchaperonné mon aigle, qui, se sentant libre, prit son vol, et revint bientôt, tenant dans ses serres un petit perroquet, que je lui enlevai pour l'examiner. Tout à coup, j'entendis derrière moi le bruit que font les feuilles foulées par un pied lourd. Je me retournai. Que vis-je! Un énorme tigre rayé, qui n'était plus éloigné de moi que de dix à douze pas. Je ne songeai point à fuir, il était trop tard. Terrifié, je ne soutenais qu'en tremblant mon fusil, qui, d'ailleurs, ne devait m'être que d'un faible secours. Une sueur froide mouillait mon corps ; je crus que c'en était fait de moi, quand mon aigle, qui sans doute avait compris le danger, s'élança sur la tête du tigre, et, du bec et des ongles, s'acharna à lui déchirer les yeux. J'étais sauvé! Le tigre, occupé à se défendre contre cet adversaire inattendu, ne prenait plus garde à moi. Je saisis mes pistolets, et les déchargeai sur lui presque à bout portant; je lui brisai le crâne. Il tomba en poussant un rugissement terrible. Mais la joie de ma victoire devait être empoisonnée d'un profond chagrin. L'un de mes coups, précipitamment dirigé, avait atteint mon aigle, qui tomba mort en même temps que le tigre. Je ramassai le pauvre oiseau, et, en versant des larmes de regret, je le portai dans mon kaïak.

» Quittant cette côte le cœur plein de tristesse, sans avoir même songé à dépouiller le superbe animal que je venais de tuer, je ne ramais plus qu'avec indolence et

découragement. J'étais presque sur le point de virer de bord pour reprendre la route de Felsenheim, lorsque, au-dessus d'une petite île rocheuse qui se trouvait à ma droite, je distinguai un filet de fumée rougeâtre, qui montait en tournoyant vers le ciel.

» — La Roche en feu ! » m'écriai-je soudain en levant les mains au ciel ! — et toute mon ardeur me fut rendue.

» Je me mis à voguer de toutes mes forces jusqu'à ce que j'eusse pu accoster l'île, où je débarquai non sans danger, à cause des rocs qui bordent la côte.

» Je grimpai péniblement, en m'aidant des mains autant que des pieds, sur un roc d'où je voulais examiner le pays. Après m'être orienté un instant, je suivis un petit chemin creux qui me conduisit à une sorte de plate-forme de quelques mètres carrés, qu'abritait de deux côtés la cime des rochers voisins. Je me dirigeai tout doucement vers l'entrée d'une sorte de grotte qui pouvait servir d'asile à quelque bête dangereuse. J'avais armé mes pistolets et marchais sur la pointe des pieds, l'œil et l'oreille au guet tout à la fois, quand tout à coup, dans l'anfractuosité de la roche, j'aperçus, avec une émotion que je ne pourrais rendre, un être humain qui reposait, la tête appuyée sur son bras, sur un lit de mousse et de feuilles sèches. Je demeurai immobile, interdit, muet devant cette apparition. Ma surprise fut aussi complète que si cette rencontre, objet de mon expédition, eût été tout à fait inattendue. Quoi ! quelqu'un était là, sous mes yeux, qui n'était aucun de nous ! Dans un instant, peut-être, une autre voix que les vôtres allait frapper mes oreilles, d'autres regards allaient s'attacher sur les miens !

» J'osais à peine respirer. J'eus tout le temps de considérer l'inconnu. Ma joie fut extrême en découvrant qu'au lieu d'une créature accablée par l'âge et les misères, j'avais devant moi un être jeune et charmant. Les traits du dormeur avaient, du moins pendant son sommeil, une expression si particulièrement enfantine, que je ne lui donnai pas d'abord plus de douze ou quatorze ans.

Son costume était celui d'un jeune aspirant de marine; de longs cheveux d'un blond fin encadraient son joli visage. Sa petite main semblait se jouer dans leurs boucles soyeuses. Je bénis Dieu qui m'avait choisi pour être le sauveur de cette aimable créature; qui envoyait dans sa bonté un enfant de plus à notre mère et à notre père, et à nous une sœur de notre âge; car son costume ne me trompa qu'un instant. François lui-même, qui était si beau dans son enfance, n'avait pas eu ces traits délicats, auxquels je ne pouvais comparer que ceux de ma mère; mon cœur battait si fort dans ma poitrine que j'avais peur qu'il ne fût entendu. Combien de temps durèrent mon silence et ma contemplation? Je ne saurais le dire. Tout ce que je puis affirmer, c'est que, pour rien au monde, je n'aurais voulu troubler ce tranquille sommeil. Mille pensées confuses s'agitaient dans mon esprit. Que n'aurais-je pas donné pour que ma bonne mère fût à ma place, afin que son bon regard fût le premier qu'eût rencontré celui de l'étrangère à son réveil; pour que sa voix si tendre eût pu prononcer les premiers mots qui devaient arriver jusqu'à elle! Cette situation eût pu s'éterniser, car le courage me manquait pour y rien changer, si un petit oiseau, qui n'avait pas mes scrupules, n'était venu étourdiment se poser sur le front même de la jolie dormeuse.

» Réveillée en sursaut, elle se souleva à demi; ses grands yeux cherchèrent autour d'elle ce qui avait pu troubler son repos, mais le vrai coupable s'était envolé, et ils s'arrêtèrent sur moi. L'inconnue jeta un cri de surprise et d'effroi. Je ne devais pourtant pas avoir l'air bien terrible, car je ne m'étais jamais senti si troublé. D'un geste presque suppliant j'essayai de la rassurer.

» — Ne craignez rien, lui dis-je, j'ai plus de peur que vous et je ne vous veux aucun mal.

» — Qui êtes-vous? me dit-elle; d'où venez-vous? comment êtes-vous devant moi?

» Puis se levant vivement.

» — Qui que vous soyez, me dit-elle, si vous êtes un honnête homme, soyez le bienvenu dans cette solitude.

»Le son de sa voix, l'inquiétude de son regard, l'extrême émotion qui agitait l'inconnue m'avaient rendu à moi-même.

» — Je suis, lui répondis-je, le sauveur qu'implorait le message que vous avez confié à l'albatros. J'ai tout quitté pour venir à votre appel. Je ne suis point Anglais, comme vous pouvez en juger à mon accent, mais je suis d'un pays libre où l'on sait le respect qui est dû au malheur. Une tempête sans doute vous a jetée sur ce roc. Une tempête m'a jeté, ainsi que mon père, ma mère et mes trois jeunes frères, dans une île voisine. Depuis dix ans nous sommes séparés de l'univers et seuls sur un coin de terre, qui est devenu le monde entier pour nous. Si vous voulez avoir confiance en moi, je vous conduirai vers les miens.

» Après avoir hésité un instant, après avoir laissé lire dans ses regards inquiets les mille pensées contradictoires qui s'entre-croisaient dans son cerveau, l'inconnue fit un pas vers moi, et me tendant la main :

» — Soyez bénis, vous et les vôtres, me dit-elle, vous qui m'arrachez à une vie pire que la mort, à une solitude effroyable. Si votre mère et votre père ne me repoussent pas, si vos frères veulent bien m'accueillir, je serai pour les premiers le plus soumis et le plus reconnaissant des enfants, pour les autres une sœur à jamais dévouée.

» La communauté de nos malheurs ne tarda pas d'établir entre nous une grande confiance. Miss Jenny, c'était son nom, m'apprit qu'elle avait en effet été jetée à demi morte sur ce rocher. Il avait fallu à cette jeune fille des miracles de courage, de volonté et d'industrie pour y vivre. La Roche en feu ne ressemble point à notre île. Seule, réduite à ses propres forces, sur un sol beaucoup plus ingrat que le nôtre, sans aucune des ressources que nous avait fournies le vaisseau, il ne lui avait été donné d'apporter que des améliorations bien insuffisantes à la situation terrible où le naufrage l'avait jetée.

» Ce qu'elle avait réussi à faire n'en était que plus digne d'admiration.

» Je ne me lassais ni de l'entendre ni de lui répondre

je passais d'étonnement en étonnement au récit qu'elle me fit de la vie qu'elle avait menée, et en visitant avec elle les lieux arides où elle n'avait désespéré ni de Dieu ni d'elle-même.

» Miss Jenny fut la première à recouvrer son sang-froid, et elle en donna une preuve en m'invitant à m'occuper avec elle de préparer notre souper. Ce détail me rappela ma bonne mère.

» Grâce aux provisions que je tirai de mon embarcation, ce repas parut exquis à miss Jenny.

» — J'étais gourmande autrefois, me dit-elle en riant. On me gâtait à la maison ; pauvre père, ah ! s'il avait su quel sort était réservé à sa fille !

» Et après le rire venaient des larmes qui, par un retour sur notre situation à tous, faisaient couler les miennes.

» — Pauvre, pauvre miss, lui disais-je, Dieu vous rendra tout ce que vous avez perdu.

» Nous passâmes la nuit, moi dans mon kaïac, elle dans les branches d'un arbre, où elle grimpa avec l'agilité d'un écureuil. C'est là qu'elle avait établi sa demeure.

» Le lendemain je fis tous mes efforts pour décider la jeune miss à monter dans mon embarcation pour me suivre à Felsenheim; mais elle ne voulut pas abandonner les mille petits objets qu'elle avait fabriqués elle-même, et qui lui avaient servi dans sa solitude; je la laissai donc seule, et je me mis en route dans le double but d'aller chercher une embarcation plus grande et de vous ramener vers miss Jenny.

» C'est alors que je crus distinguer des pirates sur la mer, et que je cherchai, par un déguisement, à détourner leur attention. Il ne faut pas m'en vouloir, si j'ai, un instant, pu vous inspirer des craintes, de mon côté, je n'étais pas très-rassuré. »

XLI

SUITE DE L'HISTOIRE DE MISS JENNY

Le récit de Fritz s'était prolongé fort tard, et cependant aucun de nous ne l'avait trouvé trop long. Comme, le lendemain, nous devions être sur pied de bonne heure, je donnai le signal de la retraite, malgré les réclamations des jeunes gens, qui désiraient avec ardeur savoir la suite de l'histoire commencée.

Le jour suivant, après le déjeuner, les jeunes gens entourèrent Fritz, en le priant de continuer son récit, et de leur dire l'histoire de miss Jenny; car la jeune fille était trop timide pour oser prendre la parole au milieu de nous tous.

Fritz y consentit, et voici le court récit qu'il eut à nous faire :

Sir William Montrose, major dans un régiment de la Grande-Bretagne, avait obtenu le commandement d'une place importante, dans les possessions anglaises des Indes orientales. Dans ce pays, le major perdit sa femme, qui lui laissa une enfant à peine âgée de sept ans : c'était miss Jenny. Le commandant reporta toute son affection sur sa fille, qu'il éleva lui-même avec soin, et dont il voulut faire une femme, capable d'affronter le péril et les adversités. Les bonnes dispositions de miss Jenny rendirent facile la tâche du commandant ; et à quinze ans elle était aussi habile à manier un fusil, à diriger un cheval, qu'à figurer au milieu de la plus brillante société.

Une circonstance fortuite força alors la jeune fille à se séparer de son père, nommé avec un grade supérieur au commandement d'une expédition lointaine. Sir Montrose, qui ne pouvait se faire suivre de sa fille dans cette occasion, avait pris le parti de la confier à un capitaine de vaisseau de ses amis, qui retournait en Europe, afin que

pendant son absence elle pût faire connaissance avec une sœur qu'il y avait laissée, et qui n'avait point d'enfant. Au bout d'un an, le père devait prendre sa retraite et l'aller rejoindre à Londres chez sa sœur.

La jeune fille s'était embarquée sous le costume d'aspirant de marine, pour pouvoir naviguer sur un bâtiment de guerre.

La navigation fut heureuse pendant les premiers jours; mais une tempête horrible survint bientôt, qui jeta le vaisseau où se trouvait miss Montrose hors de sa route, et le conduisit près de la côte où nous-mêmes avions échoué il y a dix ans. Le navire, ayant touché sur des rochers, s'ouvrit et sombra. Une chaloupe, seulement, put être mise à la mer. Miss Jenny y sauta avec le capitaine et quelques matelots; mais un coup de vent furieux fit bientôt chavirer l'embarcation, et ce ne fut que par miracle que la jeune fille, évanouie, fut portée, par les vagues, sur un rocher de l'île volcanique où nous l'avons vue. Elle ne revit jamais aucune des autres personnes qui étaient dans la chaloupe avec elle.

Les premiers jours de solitude furent pleins d'horreur pour la jeune naufragée. Jetée sur une terre inconnue, elle n'avait pour perspective que la faim et les dangers de toute espèce. Combien elle s'estima heureuse, alors, d'avoir reçu une éducation qui avait développé en elle le courage, la fermeté et l'adresse, si nécessaires dans la nouvelle vie qu'elle allait commencer! Elle se recommanda à Dieu, et se mit en devoir de se construire une hutte, ou plutôt un nid dans un arbre, comme nous l'avions fait nous-mêmes au début de notre séjour dans notre île. Elle pourvoyait à sa nourriture de chaque jour par la chasse et par la pêche, qu'elle effectuait à l'aide de clous recourbés, et attachés à des ficelles tressées avec des effilures de ses vêtements.

Quelques ferrures, qu'elle avait enlevés à des débris de planches amenés sur le rivage, et qu'elle aiguisa en les usant sur les rochers, lui servirent à confectionner un certain nombre d'armes et d'objets nécessaires à

sa sûreté. Elle tailla ainsi des flèches, qu'elle apprit à lancer très-adroitement, et qui lui servirent pour la chasse. Elle avait vécu presque uniquement de fruits, de coquillages, de racines, de poissons séchés, surtout pendant la saison des pluies qui était terrible pour elle.

Un de ses passe-temps favoris était d'élever de jeunes oiseaux, qu'elle apprivoisait. C'est ainsi que l'albatros, après s'être éloigné de la Roche en feu, était revenu apporter à sa maîtresse le billet de Fritz.

Tel fut à peu près le récit de mon fils. Chacun de nous entoura miss Jenny, pour lui témoigner son affection ; et la jeune fille, heureuse de tant de bienveillance, y répondit par les marques d'une vive émotion ; la grâce avec laquelle elle savait nous remercier ajoutait encore aux charmes de son joli visage.

Cependant la fabrication de la chaux avait réussi ; plusieurs morceaux furent soumis à l'action de l'eau, et nous pûmes nous convaincre que nous avions obtenu un plein succès.

Pendant cette journée, miss Jenny déploya beaucoup d'activité pour nous aider dans nos travaux ; je pus m'assurer, par mes propres yeux, combien elle était adroite dans les occupations même les plus opposées à celles de son sexe, et je bénis Dieu de nous avoir envoyé cette charmante enfant.

Au coucher du soleil, la pinasse était chargée de tout ce que nous avions l'intention d'emporter.

Nous désirions vivement retourner à Felsenheim, dont mes fils étaient impatients de faire les honneurs à leur jeune compagne.

Ils lui en avaient tracé un tableau si enchanteur, que le lendemain matin, quand nous levâmes l'ancre, la chère enfant laissa éclater une joie qui nous prouva que la Roche en feu ne l'avait pas blasée sur le chapitre des distractions.

En passant près de Prospect-Hill, je proposai de mettre pied à terre et de visiter la métairie. Fritz et François, qui nous précédaient, montés dans le kaïak, allèrent tout

droit à Felsenheim pour préparer nos logements, et nous abordâmes.

En apercevant notre établissement, miss Jenny poussa un cri de surprise et d'admiration; depuis deux ans elle n'avait pas vu de traces de constructions humaines, et notre métairie, avec tout son petit peuple de poules, de coqs, de poulets, rappelait les fermes les mieux organisées du monde civilisé.

Le lendemain matin nous remîmes à la voile et nous touchâmes à l'île de la Baleine, où la vue de notre colonie de lapins égaya beaucoup notre nouvel enfant.

Les deux jeunes gens qui nous avaient devancés, avaient, comme on le pense bien, fait tous leurs efforts pour nous recevoir d'une manière convenable. Notre entrée dans la baie de la Délivrance fut saluée par deux coups de canon, auxquels nous répondîmes avec notre petite artillerie de la pinasse.

Comme nous doublions le cap de l'île du Requin, nous aperçûmes Fritz et François qui venaient au-devant de nous dans le kaïak. Ils nous reçurent à l'entrée de la baie. Fritz, avec une gravité imperturbable, s'annonça comme le gouverneur du château de Felsenheim, où il nous invita à nous rendre pour prendre les rafraîchissements qui nous attendaient : puis, avec courtoisie, il offrit la main à miss Jenny, et la conduisit dans la galerie ombragée qui entourait la grotte.

En face de la porte d'entrée, nous vîmes avec surprise une table couverte des plus belles productions de la côte. Sur des vases de calebasses s'étalaient de magnifiques ananas entremêlés de feuilles vertes; des pyramides d'oranges faisaient face à des corbeilles de figues et de goyaves. Le vin des Canaries, l'hydromel, le lait frais de nos vaches invitaient à se rafraîchir. Au milieu de la table apparaissaient un magnifique rôti de volaille et un énorme plat de poissons frits. Au-dessus de cet étalage se balançait une double guirlande de verdure où on lisait ces mots en lettres de fleurs : « Vive notre

sœur Jenny! Bénie soit son arrivée dans la demeure du Robinson suisse. »

C'était une fête complète, une réception aussi solennelle qu'elle pouvait l'être avec les seuls moyens dont nous disposions. Miss Jenny prit place entre ma femme et moi, il était bien juste qu'elle occupât la place d'honneur. Ernest et Jacques se mirent en face, mais Fritz et François ne voulurent pas consentir à s'asseoir. La serviette sur le bras, comme des garçons d'hôtel, ils allaient et venaient avec agilité, découpaient la viande, changeaient les assiettes, nous versaient à boire avec une bonne humeur parfaite.

L'après-dînée ne fut qu'une suite de réjouissances. Chacun des garçons faisait de son mieux pour charmer la jeune miss. Elle dut visiter chaque partie de la grotte. C'était à qui émerveillerait le plus la jeune fille.

« Chère miss, venez par ici! » disait l'un. « Examinez d'abord cela! » reprenait l'autre. « Montez plutôt de ce côté! » criait un troisième. L'aimable enfant, malgré son tact et sa bonne grâce, ne savait trop comment les satisfaire tous; mais la mère l'arracha à cet empressement multiple, pour lui faire examiner la cuisine qui, aux yeux d'une femme de ménage, n'est pas la pièce la moins importante d'une maison.

Le jour suivant, tout le monde fut debout de bonne heure, car nous devions faire une excursion à Falkenhorst. A l'exception de miss Jenny, qui était un peu souffrante et à qui François avait prêté son buffle, nous nous y rendîmes à pied, en nous promenant. Le château de l'arbre se ressentait un peu de l'état de délaissement où il se trouvait depuis quelque temps. Nous nous mîmes tous à l'ouvrage pour le nettoyer et le restaurer. Trois jours suffirent pour rendre à notre forteresse aérienne son air de propreté et de confortable habituel.

Cependant quelques pluies d'averse étaient venues nous avertir que nous eussions à nous presser de rentrer nos récoltes et d'achever nos provisions d'hiver. Pendant ces travaux, miss Jenny montra une adresse et une

bonne volonté qui nous rendirent son aide précieuse. Elle rendait mille petits services à ma femme, à laquelle elle fut très-utile et qui la prit bien vite en amitié. Tout le monde travailla avec ardeur, et nous n'avions rien à craindre des grandes pluies, quand elles commencèrent.

Quoique habitués au retour de ces tristes saisons, nous ne voyions jamais, sans un sentiment de tristesse et de frayeur, revenir l'époque de notre reclusion annuelle, que le bouleversement de la mer, la violence du vent, les grondements du tonnerre concouraient à nous rendre redoutable; mais cette année-là, grâce aux travaux sédentaires dans lesquels miss Jenny excellait, et grâce surtout à l'agréable société de cette charmante enfant, toutes nos richesses avaient doublé de prix à nos propres yeux. Depuis que nous avions une aimable compagne avec qui partager, tout était redevenu nouveau pour nous, par cela seul que tout était nouveau pour elle. Je renonce à décrire avec détail les petits événements de ces temps heureux et doux; le bonheur calme ne se raconte pas, ce que j'aurais à dire ne serait que la répétition, avec bien des variantes, de ce que l'on a déjà lu. Jenny nous perfectionna dans la connaissance et surtout dans la prononciation de la langue anglaise. Fritz et Ernest, à l'en croire, la parlaient sans accent. Elle apprit en moins de rien à comprendre l'allemand, et à le parler à peu près correctement, ce qui fit grand plaisir à ma femme. L'union était complète entre elle et la jeune fille, qui lui demanda un jour en tremblant, tant elle attachait d'importance à sa question, à l'appeler : « Sa mère! » Ce fut une petite scène grosse de larmes et de douces émotions que les bons cœurs comprendront. « Ah! j'ai une maman, moi aussi, disait Jenny en embrassant ma femme, une belle et tendre mère!... — J'ai une charmante fille, disait ma femme, une bonne et brave enfant de plus, » et elle serrait Jenny sur son cœur.

Et quand mes fils venaient en riant disputer à Jenny les baisers de leur mère : « Fi, les vilains jaloux, disait

Jenny en souriant; fi les avares! qui ne veulent rien donner de ce qu'ils ont de bon, à celle qui a manqué de tout pendant si longtemps... Ah, les méchants frères! »

Jenny avait une voix remarquable et un véritable talent de musicienne. Sa mémoire était telle qu'elle savait par cœur les grands morceaux de tous les maîtres. Elle enchantait notre solitude, elle apprit la musique à François, qui avait de grandes dispositions. Ce fut toute une révolution dans notre vie que ces chants si doux, que ces concerts improvisés. La voix pure de Jenny remplissait toute la grotte; on l'écoutait, on se taisait. Ces suaves mélodies élevaient notre âme à Dieu. On comprendra dès lors que l'hiver nous fut peu pénible; et le soleil reparut sans que nous eussions songé à nous plaindre de son absence.

XLII

INCIDENT GRAVE. — DERNIER CHAPITRE.

Au sortir de notre retraite, mes fils se sentirent cependant pris d'un insatiable désir de liberté et d'indépendance; ils s'élancèrent hors de la grotte comme des oiseaux qui s'échappent de leur cage et qui s'envolent à tire-d'aile vers les champs brillants de lumière. Fritz, l'intrépide navigateur, proposa de faire une excursion à l'île du Requin et de monter sur les rochers pour voir si la mer n'avait rien amené de nouveau aux environs. Je ne pus pas l'accompagner; il partit avec Jacques. Je leur avais recommandé de tirer, dès leur arrivée dans l'île, deux coups de canon, ainsi que nous avions coutume de le faire chaque année à notre première sortie après la saison des pluies, autant dans le but d'être utiles

aux naufragés que les tempêtes auraient pu jeter sur nos côtes, que pour tenter d'établir des communications avec les navires qui se trouveraient dans nos parages. Nos jeunes gens faillirent d'autant moins à cette recommandation, qu'il n'était pas pour eux de plus grand plaisir que de faire jouer notre artillerie. Mais quel fut leur saisissement lorsqu'ils entendirent distinctement un coup lointain répondre à la double détonation de leur bouche à feu!

Tout d'abord ils doutèrent, pensant que c'était un écho; mais bientôt, à ce coup en succéda un autre; puis, quelques minutes après, et, comme ils écoutaient dans le silence de l'angoisse, un troisième coup retentit.

Dans leur première émotion ils se jetèrent au cou l'un de l'autre sans pouvoir prononcer une parole. Enfin, Fritz s'écria :

« Des hommes! des hommes!

— Dieu veuille qu'ils soient bons! » reprit Jacques.

Et, pris d'un tremblement involontaire, il ajouta :

« Que devons-nous faire?

— Allons à l'instant prévenir notre père, » répondit Fritz.

Et, sans plus tarder, ils remontèrent dans leur embarcation, qui sous leur double effort, vola, jusqu'au rivage.

« Qu'y a-t-il de nouveau? leur demandai-je en voyant leur air effaré.

— O père, père! s'écrièrent-ils en se jetant dans mes bras, n'as-tu rien entendu?

— Rien, dis-je, absolument rien. »

Alors ils nous firent part de la grande nouvelle.

Je crus à quelque erreur de leur part; mais ils m'affirmèrent si énergiquement, si sérieusement, avoir entendu les trois coups de canon, qu'il me fut impossible de ne pas croire à la vérité du fait. Mais fallait-il nous réjouir ou nous alarmer? Avions-nous dans notre voisinage des Européens ou des pirates malais? Telles étaient les questions que je me posais.

Je m'empressai de rassembler ma famille et de tenir conseil, car je trouvais la chose trop sérieuse pour prendre seul une résolution.

La nuit nous surprit avant que nous nous fussions arrêtés à aucun parti ; je donnai le signal du repos en recommandant à mes fils aînés de faire tour à tour sentinelle, jusqu'au jour, devant la grotte. La nuit ne fut pas aussi calme que le beau temps de la journée l'avait fait prévoir. Une tempête affreuse s'éleva ; l'eau tomba par torrents, les mugissements du vent nous empêchèrent de distinguer aucun bruit particulier du côté de la mer. Pendant deux jours et deux nuits, nous pûmes croire que la mauvaise saison recommençait, et il nous fut, par conséquent, impossible de sortir pour aller à la découverte, ainsi que nous étions résolus à le faire. Le troisième jour seulement, le vent étant tombé et la mer redevenue calme, nous pûmes nous rendre à l'île du Requin. J'y allai, accompagné de Fritz, emportant un pavillon à l'aide duquel nous devions donner, à nos chers amis restés à Felsenheim, un signal d'alarme ou de réjouissance.

Si je secouais trois fois le pavillon et le précipitais ensuite dans la mer, ils devaient s'empresser de fuir à Falkenhorst ; si, au contraire, je l'élevais au-dessus de ma tête, et le plantais à mes côtés, ils n'avaient rien à redouter.

L'on comprendra facilement avec quel battement de cœur nous abordâmes dans l'île et grimpâmes à notre observatoire. Quelque soin que nous prissions d'inspecter l'horizon en tous sens, il nous fut impossible de rien découvrir. J'ordonnai alors à Fritz de charger le canon et de faire feu.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis qu'il m'avait obéi, quand nous entendîmes, dans la direction du sud-est, c'est-à-dire du côté vers lequel nous n'avions jamais dirigé notre navigation, un coup, puis un second, puis un troisième, et ainsi jusqu'à sept. Il n'y avait plus d'incertitude possible quant à la présence

d'un navire dans nos parages; restait à savoir le caractère des hommes qui le montaient.

Nous retournâmes auprès des nôtres, sans leur avoir fait aucun signal.

Ils nous accablèrent de questions auxquelles, on le comprend, nous ne pûmes répondre; mais je leur annonçai que j'avais l'intention d'aller faire, avec Fritz, un voyage de découverte, et ce projet eut leur entier assentiment; Jenny, d'ordinaire si calme, si raisonnable, Jenny surtout manifestait une folle joie, car elle assurait que ce ne pouvait être que son père qui, de retour à Londres et ayant appris son naufrage, avait traversé les mers pour venir à sa recherche. Je n'osais dissuader la chère enfant, mais je ne partageais pas sa pieuse confiance.

J'ordonnai donc de prendre toutes les précautions voulues pour mettre nos provisions en sûreté; puis, comme Fritz et moi nous montions dans le kaïak, ma femme, miss Jenny et les trois garçons se rendirent à Falkenhorst en emmenant le bétail.

Utilisant l'idée qu'avait eue Fritz quelques mois auparavant, nous nous étions déguisés en sauvages, car ce costume, pensions-nous, pouvait, dans presque tous les cas, nous rendre moins suspects pour les nouveaux venus; ce qui ne nous empêcha pas de cacher nos meilleures armes dans le fond du bateau.

Il était midi environ quand nous quittâmes le rivage, et plus d'une heure quand nous eûmes tourné le cap est de la baie de la Délivrance.

Après avoir longé, pendant près de deux heures, des parages qui nous étaient tout à fait inconnus, nous nous trouvâmes à hauteur d'un cap que nous nous mîmes en devoir de doubler, en serrant la côte le plus près possible, pour être à même d'observer sans nous mettre rop en vue. Que l'on juge de notre ébahissement, lorsque, en tournant la pointe du promontoire, nous aperçûmes, au milieu de la baie qui se trouvait derrière, un magnifique trois-mâts en panne, sur ses ancres et

surmonté du pavillon anglais. J'eus de la peine à retenir Fritz, qui voulait se jeter à la nage pour se rendre plus tôt au vaisseau. Je fus obligé de lui représenter quelle imprudence il y aurait à se livrer ainsi à des hommes qui n'avaient peut-être arboré les couleurs britanniques que pour exercer, avec plus de sûreté, la piraterie.

Nous restâmes dans un enfoncement derrière une petite falaise à pic qui, tout en nous masquant, nous permettait de distinguer parfaitement tout ce qui se passait sur le vaisseau et sur le rivage en face du point où il était mouillé.

A quelque distance du bord, une grande tente était dressée; un feu était allumé, devant lequel rôtissaient des quartiers de viande. L'équipage nous parut être peu nombreux et était par conséquent peu à craindre; deux sentinelles allaient et venaient sur le pont. Nous étant hasardés à sortir de la crique, nous fûmes aperçus des deux surveillants, dont l'un disparut un instant et revint suivi d'un officier tenant une longue-vue.

« C'est le capitaine, me dit Fritz, on le reconnaît à sa tenue. Nous n'avons rien à redouter, père, car les traits de son visage sont incontestablement ceux d'un Européen. »

La remarque de Fritz était juste; néanmoins, je ne jugeai pas à propos de nous aventurer encore. Embouchant le porte-voix, je criai de toutes mes forces, ces mots anglais : « *Englishmen, good men!* (Anglais, bonnes gens!) » sans ajouter aucun commentaire. Le capitaine, qui nous prit pour de vrais sauvages, nous fit signe d'avancer en nous montrant des morceaux de drap rouge, des haches, des clous, des colliers et autres objets servant aux échanges avec les habitants du nouveau monde. Cette méprise nous égaya beaucoup, mais nous ne pouvions y trouver de suffisantes garanties d'amitié. Quoi qu'il en fût, nous résolûmes de nous présenter avec plus d'appareil et de pompe devant ces étrangers. Nous leur fîmes des signes d'adieu, puis nous dispa-

rûmes lestement derrière le promontoire. La joie avait doublé nos forces ; en peu de temps nous fûmes auprès des nôtres, qui nous attendaient avec impatience. La prudence et la retenue qui nous avaient guidés dans cette entrevue furent approuvées de toute la famille.

Après nous être concertés, il fut décidé que nous nous embarquerions tous, le lendemain, sur la pinasse, et que nous nous rendrions en grande cérémonie auprès du navire.

Nous employâmes le reste du jour à l'armement de notre embarcation, qui fut coquettement pavoisée, et à la préparation de nos vêtements. Nous fîmes un beau choix de fruits et des principales productions de notre île, que nous voulions offrir au capitaine, car il fallait, pensions-nous, inspirer à l'équipage une haute idée de notre puissance et de notre richesse.

Le lendemain, après le déjeuner, nous levâmes l'ancre. Près des canons, qui étaient chargés, se placèrent Jacques et Ernest. Fritz, en costume d'officier de marine, nous précédait dans son kaïak.

Dès que nous aperçûmes le navire anglais, dont la vue nous causa à tous, et à Jenny particulièrement, une vive émotion, je commandai de hisser le pavillon britannique, qui flotta aussitôt au haut du mât et à l'avant de la pinasse.

L'étonnement de l'équipage anglais fut grand en voyant un bâtiment entrer fièrement, voiles déployées, dans la baie, et j'avoue que, si nous eussions été des corsaires, nous aurions eu bon marché du navire dans le premier moment de trouble et de saisissement que lui causa notre apparition.

Ayant cargué la voile à quelque distance, je montais avec Fritz, dans la petite chaloupe que nous remorquions, et nous nous approchâmes pour saluer le capitaine qui, du haut du pont, nous fit entendre les plus amicales paroles et nous engagea, sans plus de délai, à accoster son navire. Ce digne officier nous accueillit avec la franchise et la cordialité d'un marin, nous con-

duisit dans sa cabine et nous offrit de partager avec lui un flacon de vieux vin du Cap, tout en demandant à quelle circonstance nous devions de nous trouver dans une île où il s'attendait à ne voir que des sauvages. Je lui racontai brièvement l'histoire de notre naufrage et de notre établissement sur la côte. Je lui parlai de miss Jenny et lui demandai s'il avait entendu parler de sir Montrose. Il nous dit connaître de nom le père de notre jeune compagne, et, avoir appris que sir Montrose, après s'être illustré dans son expédition, était débarqué heureusement à Portsmouth puis à Londres où il avait pris sa retraite. Pour lui, il se nommait Littlestone et commandait le yacht *la Licorne;* il avait une mission pour laquelle, me dit-il, il me demanderait quelques renseignements que je serais peut-être à même de lui donner. Assailli par une tempête, il avait été fort heureux de trouver un excellent port, au moment où il y songeait le moins, dans notre île, qui lui était parfaitement inconnue. Il était au mouillage depuis quelques jours, lorsqu'il entendit nos premiers coups de canon, auxquels il répondit, non sans être vivement intrigué.

Quand le capitaine eut achevé de parler, je le priai de vouloir bien venir sur la pinasse pour que j'eusse l'honneur de lui présenter ma famille. Il accepta volontiers, et, montant dans une de ses chaloupes que conduisaient à la rame deux de ses matelots, il se rendit gracieusement à notre bord. Il va sans dire qu'il fut reçu avec toutes les démonstrations de joie possibles; miss Jenny surtout éprouvait une vive satisfaction à pouvoir parler de son père avec un compatriote.

Le capitaine avait, au nombre de ses passagers, une famille anglaise dont nous fûmes heureux de faire la connaissance. C'était celle de M. Wolton, mécanicien distingué et constructeur de navires, dont la santé avait eu beaucoup à souffrir pendant la traversée; sa femme, mistress Wolton, et ses deux charmantes filles, l'une âgée de quatorze ans, l'autre de douze, l'entouraient des soins

les plus touchants sans pouvoir obtenir la moindre amélioration; il lui fallait l'air de la terre. Nous leur proposâmes, avec grand plaisir, un asile cordial à Felsenheim, où ils auraient à leur service toutes les commodités qui leur manquaient à bord. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, et l'on procéda, le jour même, à la translation de l'honnête famille dans notre demeure.

La surprise qu'éprouvèrent les nouveaux venus, en voyant toutes nos richesses, serait difficile à exprimer; c'étaient, à chaque instant, des exclamations dont mes fils s'amusaient beaucoup. Ils ne pouvaient pas croire qu'à nous seuls nous eussions pu réaliser tout ce qu'ils voyaient. Le soir, un souper délicat nous réunit sous la galerie de la grotte, et, jusqu'au moment du repos, la gaieté la plus franche anima la conversation générale.

Pendant la nuit, nous fûmes occupés, ma femme et moi, par de graves pensées. L'occasion qui nous était offerte de revoir nos frères d'Europe ne se représenterait peut-être plus à nous. Fallait-il en profiter? Mais pourquoi, nous dîmes-nous après réflexion, pourquoi quitter une terre où nous sommes si heureux, et cela dans le but d'aller renouer des relations que, le temps et l'absence ont dû briser entièrement? N'étions-nous pas arrivés à un âge où l'on aspire trop après le repos pour courir les chances d'une traversée.

Toutefois nous ne voulions pas que nos décisions influassent en rien sur celles de nos fils, qui pouvaient tenir à revoir leur patrie; mais l'idée qu'ils nous quitteraient nous déchirait le cœur.

Miss Jenny, depuis qu'elle savait son père de retour en Angleterre, désirait ardemment aller le rejoindre

Je ne doutais pas que ce départ ne dût causer un vif chagrin à mon fils aîné, qui ne dissimulait pas la profonde affection que lui inspirait la jeune fille, affection que je comprenais bien être partagée.

Nous ne pouvions nous prononcer trop précipitamment sur ces divers points, tous fort délicats. Le lendemain matin, à déjeuner, M. Wolton, qui se sentait déjà

beaucoup mieux de son séjour à terre, me tendit la main et me dit :

« L'existence que vous menez dans cette solitude me plaît ; je me sens revivre au milieu de cette belle nature, et je m'estimerais heureux de pouvoir m'établir dans un coin de cette île, si toutefois vous vouliez y consentir. »

Cette proposition fut accueillie avec joie ; nous lui exprimâmes tout le bonheur que nous aurions à l'admettre au milieu de nous, ainsi que sa femme et ses filles. Je saisis même ce moment pour déclarer que nous avions pris la résolution de finir, ma femme et moi, nos jours dans cette île, à laquelle je voulais donner le nom de *Nouvelle-Suisse.*

« Vive donc la Nouvelle-Suisse! » s'écrièrent tous les convives en élevant leurs calebasses remplies de vin de palmier.

« Et vivent ceux qui veulent y demeurer! » ajoutèrent en même temps Ernest, Jacques et François.

En remarquant que Fritz gardait le silence, il me fut aisé de comprendre qu'il avait le secret désir d'accompagner miss Jenny. Le pauvre enfant espérait sans doute que son père consentirait à l'unir à son libérateur.

Quoique mon cœur souffrît cruellement de cette double séparation, je cachai mon émotion pour ne pas augmenter la douleur de ma femme, qui avait grand'peine à retenir ses larmes.

Mais la pauvre mère avait tout compris comme moi-même. Je la vis tout à coup pâlir. Le cœur de la mère, plus faible que celui du père, se brisait : elle s'évanouit. Fritz se jeta à ses genoux :

« Ma mère ! ma mère, je ne te quitterai pas ; non, non, jamais, jamais, dussé-je mourir à tes pieds. »

Jenny fondait en larmes :

« Pardon, disait-elle à ma femme en sanglotant; pardon, pardon, pardon! »

Elle aussi, elle avait donc compris. Quand ma femme fut revenue à elle, Jenny l'entraîna dans sa chambre.

Que se passa-t-il entre la mère et l'enfant?

Ma femme sortit de cet entretien, calme, triste encore, mais résignée. Son bras entourait la taille de la jeune fille, qui appuyait sa tête charmante sur l'épaule de sa mère adoptive.

M. Wolton et sa famille, sentant que leur présence à cette heure solennelle pouvait être de trop, nous avaient laissés seuls.

Jenny s'avança vers moi : « Mon père, me dit-elle d'une voix émue, et c'était la première fois qu'elle me donnait ce nom, mon père, bénissez-moi, comme ma mère vient de me bénir. Laissez-moi, laissez-nous partir. Vos enfants vous reviendront. Ne craignez point qu'on puisse les séparer à jamais de vous. Sir Montrose est un homme de cœur et d'honneur. Il paiera les dettes de sa fille quand il saura que le bonheur de sa fille c'est que ces dettes soient payées. Il revenait en Europe pour moi, pour moi seule ; il quittera l'Europe pour moi et pour vous. Et regardant Fritz : Confiez-nous l'un à l'autre, dit-elle, Fritz vous répond de moi, et j'ose vous répondre de Fritz.

» J'ai causé longuement avec le capitaine du navire qui va nous emporter. Le but de son voyage était de chercher un point dans ces mers qui pût servir de refuge aux vaisseaux anglais. Il m'a dit que le hasard, en le jetant dans votre île, lui avait fait trouver ce qu'il cherchait. Mon père est au mieux avec le lord de l'amirauté. Votre île cessera d'être votre île, mais elle peut devenir une petite portion de la puissante Angleterre, un centre de vie, d'où vos enfants pourront partir quelquefois sans doute, mais où il leur sera loisible de revenir, et même de s'établir à tout jamais. Ne croyez pas que je caresse une chimère. Si tout ceci ne s'accomplit pas, il y a un fait qui ne pourra manquer, du moins, de s'accomplir, c'est notre réunion, ici, avant six mois. Cher père, laissez tomber un regard de confiance sur celle qui veut rester votre enfant, et croyez en elle. Sous l'aiguillon du malheur, les enfants deviennent des hommes, Fritz et moi nous avons mûri à son école, ayez foi en nous. »

J'embrassai la noble enfant. Ma femme avait dit : Oui,

je dis : Oui, à mon tour. Fritz, éperdu entre la joie et la douleur, allait de l'un à l'autre, moitié riant, moitié pleurant.

A la fin, le calme reparut. Je pris Fritz à part et voulus le fortifier, le préparer contre les déconvenues qui pouvaient l'attendre en Angleterre.

« Sois tranquille, père, me dit-il ; ton fils fera partout et toujours son devoir. Je ne serais pas digne du succès, si je n'étais pas préparé pour le revers. »

Qu'ajouterai-je? Une année ne s'était pas écoulée, que tout ce qu'avait dit notre charmante prophétesse s'était réalisé, hormis sur un point : son père était mort quand elle arriva à Londres, et elle n'eut pas la consolation de le revoir.

Cinq ans se sont passés depuis, et le bruit de notre histoire, répandu en Europe par les marins de *la Licorne*, les récits qu'ils ont faits des richesses merveilleuses de notre île y ont attiré de toutes parts une foule de colons. Elle compte, à l'heure qu'il est, plus de deux mille habitants. Ernest et Jacques ont épousé les deux aimables filles de M. Wolton. Jacques, devenu constructeur de navires, est à la tête d'un établissement considérable, qu'il a élevé sous l'œil de son beau-père. Ernest, lui, a fait deux voyages en Europe ; il est membre correspondant de plusieurs académies pour la section des sciences naturelles, et correspond avec les principaux savants de l'Europe. Il a enrichi les musées de Londres, de France et de Hollande de nombreux sujets que les Européens ne connaissaient, jusqu'à lui, que par les relations des voyageurs. L'ex-petit François est un beau et solide capitaine sur un bâtiment marchand.

Il n'est pas marié, et ne paraît pas avoir envie de se marier : « Ma vocation est d'être fils et oncle, » dit-il

en riant. Il comble de cadeaux sa mère, ses petits neveux et ses petites nièces qui l'adorent.

Quant à ma chère femme, quant à moi, nous sommes vieux peut-être, mais c'est notre moindre souci. Notre bonheur est assuré, puisqu'il se fait surtout de celui de nos enfants, qui sont tous laborieux, gais, bien portants, satisfaits de leur sort, estimés et dignes d'être estimés de tous.

Quand le temps viendra où il nous faudra rendre nos comptes au souverain Seigneur de toutes choses, nous sommes prêts. Le grand voyage, celui qui conduit à Dieu, n'est pas fait pour inquiéter ceux qui, à toutes les heures de leur vie, l'ont aimé, servi et honoré; ceux qui ne sauraient, sans ingratitude, douter de sa bonté.





TABLE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 068705893